S. 938. 28.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Troisième Série.

TOME IV.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 12 MAI 1844.)

Président. M. le baron de HUMBOLDT.

Vice-Présidents. M. le vice-amiral HALGAN, directeur-général du Dépôt de la marine.
M. JUBELIN, sous-secrétaire d'état au département de la marine.

Scrutateurs. M. DESJOBERT, député.
M. GAY.

Secrétaire. M. DUFLOT DE MOFRAS.

Liste des Présidents honoraires de la Société, depuis son origine.

MM.
Le marquis de LAPLACE.
Le marquis de PASTORET.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.
BECQUEY.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.
Le baron CUVIER.
Le baron HYDE DE NEUVILLE.
Le duc de DOUDEAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.
Le comte de RIGNY.
DUMONT D'URVILLE.

MM.
Le duc DECAZES.
Le comte de MONTALIVET.
Le baron de BARANTE.
Le lieutenant-général PELET.
GUIZOT.
DE SALVANDY.
Le baron TUPINIER.
Le comte de LAS CASES.
VILLEMAIN.
CUNIN GRIDAINE.
L'amiral baron ROUSSIN.
Le vice-amiral baron de MACKAU.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.
H. S. TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.
Le colonel POINSETT, a Washington.
Le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.
Le professeur RAFN, à Copenhague.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.
AINSWORTH, a Edimbourg.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.

MM.
Le comte GRABERG DE HEMSÖ, à Florence.
Le colonel LONG, à Philadelphie.
Sir John BARROW, à Londres.
Le capitaine MACONOCHIE, à Sydney.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
Le capitaine G. BACK.
F. DUBOIS DE MONTPEREUX, à Neuchâtel.
Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.
Le docteur KRIEGK, à Francfort.
Adolphe ERMAN, à Berlin.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, 30

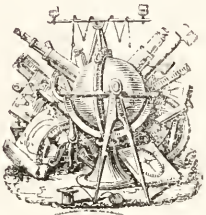
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Troisième Série.

Tome quatrième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1845.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 3 janvier 1845.)

Président. M. GUIGNIAUT, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. DAUSSY, vicomte DE SANTAREM.
Secrétaire-général. M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Section de Correspondance.

MM. Bajot.
Callier.
Cochelet.
Desjardins.
Jaubert.
Lafond.
C. Moreau.
MM. Noel-Desvergers.
D'Orbigny.
Baron Roger.
Texier.
Thomassy.
Warden.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.
D'Avezac.
Berthelot.
Cortambert.
De Froberville.
Gay.
Imbert des Mottelettes.
MM. Jomard.
Baron de Ladoucette.
De Larenaudière.
Roux de Rochelle.
Ternaux-Compans.
Le baron Walckenaer.

Section de Comptabilité.

MM. Ausart.
Le colonel Coraboeuf.
Couthaud.
MM. Eyriès.
Isambert.
De la Roquette.

Comité chargé de la publication du Bulletin.

MM. D'Avezac.
Berthelot.
Cochelet
Cortambert.
Daussy.
Guigniaut.
MM. Jomard.
Noël Desvergers
De la Roquette.
Roux de Rochelle.
Vicomte de Santarem.
Vivien.

M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370.
M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, n° 23.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE *sur Madagascar, par* M. BONA CHRISTAVE, *lieutenant de vaisseau* (1).

Réunir les connaissances acquises sur la géographie et sur l'état politique de l'île de Madagascar, les présenter de manière que d'un seul coup d'œil on puisse les embrasser, et se former ainsi facilement une idée générale de la constitution physique de l'île et de la distribution des différentes peuplades qui l'habitent, tel est le but proposé en faisant cette nouvelle carte.

Les documents qui ont servi à la dresser, rassemblés au Dépôt des cartes et plans de la marine, ne pré-

(1) Cette Notice, communiquée par M. le baron de Mackau, est destinée à accompagner une carte publiée par le ministère de la marine.

sentent des détails un peu certains que sur les parties de la côte où les Européens ont essayé de s'établir depuis le milieu du XVIIe siècle, et sur le pays des Hovas (Ankova), dans lequel les missionnaires anglais ont séjourné il y a une vingtaine d'années; encore est-il permis de ne considérer ces documents qu'avec une certaine réserve, l'imagination de leurs auteurs ayant souvent suppléé au manque de moyens convenables pour obtenir des résultats exacts.

L'aspect politique d'un pays où le droit de conquête est la base de l'organisation sociale, est aussi trop variable pour pouvoir être rendu avec certitude; pour l'exprimer, la division par peuplades, telle qu'elle résulte des renseignements les plus récents, a été préférée à la division par provinces donnée par les missionnaires anglais, qui n'est autre chose que celle des Hovas.

Ce peuple, qui veut réunir sous son autorité tous les habitants de Madagascar, est encore loin d'être arrivé à son but : il a partagé l'île comme un pays entièrement soumis; cette prétention n'est pas jusqu'à présent suffisamment justifiée pour y accéder et pour considérer Madagascar comme ne formant qu'une seule nationalité.

Sur de semblables bases, il ne pouvait être établi qu'un travail très imparfait. La liste suivante des autorités employées permettra de juger du degré de confiance qu'on peut y donner :

1° La carte dressée en 1838 par M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef de la marine, d'après les travaux hydrographiques du capitaine W.-F.-W. Owen : cette carte est très exacte : mais, destinée aux

navigateurs, elle ne donne que le contour des côtes et les embouchures des rivières ;

2° Les cartes de Flacourt, qui commandait au Fort Dauphin vers 1650 ;

3° Les cartes dressées par les ordres du comte Beniowski, qui a cherché à former un établissement à la baie d'Antongil ;

4° Les cartes de d'Après de Mannevillette, résumé des travaux exécutés par ordre du gouvernement de l'Ile de France, vers la fin du dernier siècle, sur la côte orientale de l'île ;

5° L'ouvrage et la carte rédigés d'après les missionnaires anglais qui ont résidé dans la province d'Ankova ;

6° L'ouvrage et la carte de M. Legnevel de La Combe, qui a séjourné longtemps à Madagascar comme commerçant ;

7° Le rapport de M. le capitaine de corvette Guillain, qui a visité, en 1842, presque toute la côte occidentale de l'île.

Tous ces auteurs sont loin de s'accorder, tant pour les noms que pour la position des lieux. Pour tâcher d'approcher le plus possible de la vérité, celui qui a habité ou qui a vu la localité qu'il décrit a été considéré comme principale autorité.

L'orthographe des noms a été corrigée en grande partie d'après les observations de M. Eugène de Froberville, qui s'occupe depuis longtemps de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie de Madagascar.

La brochure récemment publiée par M. Désiré Laverdant a servi à déterminer d'une manière précise les principaux postes hovas à la côte orientale de l'île.

Les abréviations suivantes désignent les auteurs suivis dans le cours de cette Notice :

O, capitaine Owen;
F, Flacourt;
B, Beniowski;
L, Leguevel de la Combe;
D'A, d'Après de Mannevillette;
M, Missionnaires anglais;
G, capitaine Guillain.

—

DIVISION EN PROVINCES.

L'île de Madagascar est divisée en dix-neuf provinces principales, suivant les différents peuples qui l'habitent; savoir :

Au nord : Ankara.

Sur le versant oriental de l'île : Antanvaratsi : — Betsimisaraka ; — Bétaniména ; — Antatsimou ; — Antaimouri ; — Antarai ; — Anossi.

Sur le versant occidental : Boëni ; — Ambongou ; Ménabé ; — Ferenai ; — Mahafali.

Au centre : Antsaniaka, — Ankova ; — Betsilo ; — Vourimou ; — Machikora.

Au sud : Androni (1).

—

NORD.

—

Ankara.

La province Ankara comprend tout le nord de l'île, depuis la rivière Sambéranou, à l'ouest, jusqu'aux rivières Voimarou et Tingbale, à l'est.

(1) Les déterminations de ces provinces sont assez exactes sur les côtes ; mais, à l'intérieur, elles sont très hypothétiques, et elles n'ont été tracées sur la carte que pour que l'on puisse se rendre compte plus facilement de cette division.

Les principaux caps qui s'y trouvent sont le cap d'Ambre, la pointe la plus nord de l'île, le cap Est, le cap Baldridge, au sud de la presqu'île formée par la baie d'Antongil, et le cap Saint-Sébastien, à l'ouest. On distingue, à l'est, la grande baie de Diego-Suarez et le port Louki ; à l'ouest, les ports Ambavanibé et Béfoutaka.

Ce pays montagneux et très peu cultivé est séparé en deux par l'extrémité nord de la grande chaîne de montagnes, qui y prend le nom de Massou-Ranou. Il est arrosé par plus de cinquante rivières et cours d'eau, dont les principaux sont : à l'est, les rivières Louki, Vohemarou et Manaharabé ; à l'ouest, la rivière Sambéranou et la rivière Ankara : cette dernière sort d'un petit lac, et traverse une vallée formée par les montagnes Ambatouzali et Béranza, qui sert souvent d'abri aux habitants contre les invasions des Hovas. Ce pays est habité par les Antankaras ; il s'y trouve une peuplade du nom d'Antratsi ; et l'on y rencontre des Antalotsis, ou descendants d'Arabes. Les Antankaras ne descendent pas à l'est beaucoup plus bas que la rivière Vohemarou. Le sud de cette partie est habité par des tribus séparées. Les parties les plus boisées servent aussi de retraite à des bandes errantes qui ne vivent que de pillage : les Hovas y ont trois postes : 1° Antsinghi, dans le sud de la baie de Diego-Suarez ; 2° Vohemarou, sur la baie du même nom ; 3° Angonci ou Angouci, au cap Est.

Iles. Près du cap Baldridge : Vinanghe-bé (L.) ; — Nossi-Behentes (B.).

Du cap d'Ambre à la baie Passandava : Nossi-Ara (G.) ; — l'île Boisée ou Woody (O.) ; — Nossi-Laval (G.)

ou Petite-Minow (O.) — Nossi-Mistiou (G.) ou Minow (O.) ; Nossi-Fali (G., O.).

Caps. Cap d'Ambre (O.) ou Massouampamonriki (G.) ; — cap Est ou Angonci (O.) ; — cap Baldridge (O.) ; — cap Saint-Sébastien (O.) ou Andramiza (G).

Baies. A l'est, Diego-Suarez, British-Sound (O.) ; — Antonbouk (G.) ; — Mahazeba (M.) : — Port Louki ou Louquez (O.) ; — baie d'Andrava ou Andravena (O.), — Vohemarou ou Vohemar (B.), Vouemaro (L.) ou Vohimarina (M.).

A l'ouest : Ampan'hassi (G.) ; — Ambanavibé (G.) ou port Liverpool (O.) ; — Befoutaka (G.) ; — baie Chimpaykée (O.) ou Ambatou (G.).

Montagnes. Montagne d'Ambre (O.) ; — monts Massou-Ranou (L.) ; — Ambatouzah (G.) ; — Beranza (G.).

Les missionnaires citent, sans indiquer la position, une haute montagne du nom de Jangouroura ou Vigaroura.

Rivières. A l'est, l'Ongué-Vaniki et l'Ongué-Oonai (L.), qui ont leurs embouchures au sud de la baie de Diego-Suarez; — le Randou ou Rondou (L., M.) ; — le Louki ou Louquez (L., M., B.) ; — l'Andrava (L., B.) ou Andravena (M.) ; — le Manambatou (L., M., B.) ; — le Vohemarou, Vohemar (B.), Vouhemar (L.), Vohimarina (M.) ; — l'Ifoutsi, Ifontsy (L.) ou Ifonty (M.) ; — le Vohemarou, Vouemaro (L.) ou Voaimaro ; — le Samberanou, Samberano (L.) ou Samberane (M.) ; — le Lako (L., M.) ; — le Fangabé (L.), Fanguamby (M.) ; — l'Ampaha (L., M.) ou Ampahauhau (B.) ; — le Manaharabé ou Manaharbé (B.), Grand Manahar (L.) ou Manahary (M.).

A l'ouest : l'Ankara (G.) ; — le Mahavari (G.) ou Ambaye (L., M.) ; — le Samberanou.

Villages. Antoubouk (L.) ; — Rondou ou Randou (L., M.) ; — Antéva, Antavé (L., M.) ; — Ifoutsi, Ifontsy (L.), Ifouty, (M.) ; — Manaharabé, grand Mahahar (L.) ou Manahari (M.) ; — Maharivon, Maharavo (L., M.) ; — Vobiné (L.) ou Vohibé (M.).

—

VERSANT ORIENTAL DE L'ILE.

—

Antavaratsi.

La province Antavaratsi, comprise entre la côte est et la chaîne médiane de l'île, s'étend depuis les rivières Voïmarou et Tingbale, au nord, jusqu'à la rivière Manansatran, au sud. On y trouve le cap Bellone et la pointe à Larrée. La partie nord forme, avec la partie sud d'Ankara, la baie d'Antongil, la plus grande de l'île, et qui renferme l'île Marosse et le port Choiseul, où le comte Beniowski avait commencé son établissement. Ce pays possède en outre le port de Tintingue, où les Français avaient bâti un fort, abandonné en 1831 ; il est arrosé par vingt rivières, dont la principale est la Manahara.

Vis-à-vis de la pointe à Larrée, se trouve l'île Sainte-Marie, séparée de la grande terre par un canal de 2 à 4 lieues. Cette île, qui n'a environ que 15 à 16 lieues de long sur une de largeur moyenne, est occupée par les Français, qui, à plusieurs reprises, depuis deux siècles environ, ont essayé d'y former des établissements. Mais son insalubrité a toujours empêché ces tentatives d'avoir quelque succès. Cette province est habitée par les Antavaratsis, parmi lesquels on

distingue les tribus Antimanahara, Zafi-Rabé, Antivakai, Zafi-Bala et Antivougou (d'après M. E. de Froberville) ; l'île Sainte-Marie est habitée par des réfugiés de cette province et de celle de Betsimisaraka, qui n'ont pas voulu se soumettre au pouvoir des Hovas. Les Hovas ont dans Antavaratsi deux postes fortifiés : Manahara, à l'embouchure de la rivière de ce nom, et un à la pointe à Larrée.

Iles. Marosse (B.) ; — Nossi-Antafé (B.) ; — Sainte-Marie, Nossi Bourah ou Nossi-Ibrahim.

Baies. Baie d'Antongil : Flacourt l'appelle aussi Manghabé, et d'anciennes cartes anglaises et hollandaises l'écrivent Antougall ; — port de Tintingue (L.), Cow-bay sur d'anciennes cartes, Teinteingue (d'A.), Tangtang et Tahetainga (M.).

Rivières. La Tingbale (L.), Tungumbaly (M.), avec deux affluents : le Voïmarou (M.) et le Marantchette (L.) ; — l'Amboisa (L., M.) — le Tanzou (B., M.) ou Tanzo (L.) ; la Manahara, Manahare (L., B.) ou Manahary (M.) ; — le Sassouas (carte de Lacour au Dépôt de la marine), riv. de Nosse-Antaffé (B.) ou Saus (L., M.) ; — onze cours d'eau désignés par Lacour sous les noms de Vahaibé, Maronge, Manambatou, Ambatoux-Arongue, Matautadou, Youvé, Vatousbé, Sahaunotchi, Vincinque-Mahoupas, Yniagl, Frandeazarin : ces quatre derniers se jettent dans le port de Tintingue ; — la Simiane (d'A.), le Marimbou (d'A.).

Postes hovas. Manahara (d'après Laverdant) ; — Pointe à Larrée, *idem*.

Villages. Amboisa (L., M.) ; — Tanzou (L., M.) ; — Tintingue (L.), Tang-Tang (M.).

Betsimisaraka.

La province Betsimisaraka, comprise entre la cote

est et la chaîne médiane de l'île, s'étend depuis la rivière Manansatran jusqu'au sud du lac Rassoua-bé. La côte n'y offre que des rades foraines, dont les principales sont Fénérif, Foulpointe et Tamatave, très fréquentées par les caboteurs de Bourbon et de l'Ile de France. Ce pays, traversé par douze rivières, dont les principales sont le Manangourou, le Vouibé et l'Ivondrou, est un des mieux cultivés de Madagascar, par suite du commerce des Européens, qui viennent y chercher des approvisionnements de riz et de bœufs. Au sud de la rivière Ivondrou, commence la longue suite de lacs ou marigots qui descend le long de la côte est de l'île ; les habitants sont les Betsimisarakas, les Antakais et les Ambanivoulous.

Les Betsimisarakas, peuple doux et sans énergie, sont tout-à-fait soumis aux Hovas, qui disposent entièrement de leurs personnes et de leurs propriétés. Aucune transaction commerciale entre les Européens et les habitants ne peut se faire que par l'intermédiaire d'un Hova. Il en est ainsi sur tous les points de Madagascar où dominent les Hovas. Les Antakais, séparés des Ambanivoulous par une grande forêt appelée Fanghourou, sont tout-à-fait distincts des Betsimisarakas, et se rapprochent beaucoup des Hovas.

Fénérif, Foulpointe et Tamatave sont les postes hovas de cette province ; ce sont trois points importants par les villages qui s'y sont établis et où séjourne la majeure partie des traitants européens résidant à Madagascar.

Iles. Ile aux Prunes ; — quelques îlots devant la rivière Ivondrou.

Cap. Pointe Rafaralah (O.).

Rivières. Le Manansatran (d'A) ; — le Manangourou,

Mangourou (B.), Mangoure (L.) ou Manongourou (M.) : cette rivière sort d'un lac situé dans la province Antsianaka, et dont la position est tout-à-fait indéterminée ; — le Vouimas (L.), Vouimass (M.) ; — le Vouibé (L.), Vouibey ou Ouy-bé (M.) ; — l'Ifoutsi, Y-fouchy (B.), I-fotsi (L), Ifousy (M.); — l'Ivoulouine (L.), Ivouloine (M.); — le Manaarèsi, Manaarèze (L.); — l'Ivondrou (B.), Yvondrou (L.), Hivondroma (M.), Ivonrhou (F.) : un des affluents de cette rivière est appelé Ranou-Mangassiak (L.); — l'Iranga, Érangue (d'A.); — l'Aambahé (F.), tributaire du lac Iranga.

Lacs. Lac Nossi-bé (L.), Nossi-bé ou Anossi-bé (M.): suivant les missionnaires, ce lac prend successivement les noms de Famono, Ampaninana, Ampandranty, Atopiana. — Lac Iranga (L.), Irangy (M.), Érangue (d'A.) ; — lac Rassoua-Massai, Rassoua-Massay (L.), Andrasoamasay (M.) ; — lac Rassoua-bé (L.), Andrasoa-bé (M.).

Postes royas. Fénérif (Laverdant.), Isenoarivou (M.) ; — Foulpointe (L.), Foulepointe et Maroufototra (M.); — Tamatave (L.), Tamatave ou Tamasina (M.).

Villages. Vouimas (L.), Vouimass (M.); — Paombé (L.) ou Paombey (M.) ; — Ifoutsi ; — Ivondrou ; — Fitanou (L.), Tanifotsy (M.) ; — Vavounou, Vavoune (L.) ou Ivavongo (M.).

Bétaniména.

La province Bétaniména, resserrée entre la mer et le Mangourou, qui traverse la province Antatsimou avant de se rendre à la mer, s'étend depuis le sud du lac Rassoua-bé, au nord, jusqu'à la rivière Vatoumandré, au sud. Elle est arrosée par quatre grandes rivières, bien cultivée et assez peuplée ; mais la côte n'a que de mauvais mouillages. On trouve

à l'intérieur un groupe de montagnes appelé Béfourounou, Béfourne (L.) ou Béforano (M.). Les habitants sont les Bétaniménas et les Bézonzons ou Bézanozanos. Quoique sous la dépendance des Hovas, ils passent pour être mieux traités que les autres peuples conquis, pour s'être soumis de meilleure volonté à la domination des vainqueurs.

Rivières. Andevourantou, Andevourante (L.), Jaroka (M.), Vourante (B.), Sacanite (F.), Earo (d'A.); —le Mangourou (L.,M.), Mangourhou (F.), Tangonte (B., d'A.); — le Mitinandré (L.), Machoura (M.), Tentamanou (F.), Vatoumandré (d'A.); — le Vatoumandré (L.), Vatoumandry (M.), Sacamille (B., d'A.), Tentamani (F.).

Lacs. Lac Jamaosa, communiquant avec la rivière Andévourantou.

Villages. Ambohiboaza, Vobouaze (L.); — Manamboundrou, Monamboundré (L.); — Bout Zanaar (L.); — Mahela (L., M.); — Ampassiombé (L.), Ampassimbé (M.); — Maramanga (L.), Maramanga (M.); — Mainouf (L.). (Ces sept villages forment la route de la côte est à Tananarivou, capitale du pays d'Ankova.)

Andevourantou, Andevourante (L.), Andevorante (M.); — Maramandia (L.), Moramandia (M.); — Mitinandié (L.), Lacaria (M.).

Antatsimou.

La province Antatsimou s'étend depuis la rivière Vatoumandré, au nord, jusqu'à la rivière Mananzari, au sud; elle est séparée, par un grand désert, de la province intérieure Betsilo; elle est arrosée par neuf rivières, dont les principales sont le Manourou et le Mangourou; ce dernier, qui sort, d'après M. Désiré Laverdant, du même lac que le Manangourou de la

province Betsimisaraka, descend de la grande chaîne de montagnes entre Bétaniména et Ankova, et vient traverser Antatsimou, après avoir reçu plusieurs affluents considérables. Ce pays, habité par les Antatsimous et les Afravaratsis, est entièrement sous la dépendance des Hovas. C'est près de la rivière Mahéla, au sud de cette province, qu'une des principales maisons de Bourbon a établi une grande habitation sucrière et caféière, avec l'autorisation du gouvernement d'Ankova.

Antatsimou et Antavaratsi ne sont pas originairement les noms de peuples distincts; c'est une désignation de position par rapport aux provinces Betsimisaraka et Bétaniména, qui ont été jusqu'à présent les parties de Madagascar les plus fréquentées par les Européens; mais cette désignation a fini par prévaloir sur la côte pour les deux provinces d'Antavaratsi (qui signifie pays du nord), et d'Antatsimou (pays du sud).

Rivières. Le Mananpotsi (d'A.), Fineraze (B.); — le Manourou (L.), Manoro (M.), Mangourou (d'A.), Lamanonfi (F.); — le Maugourou (L.), Machoura (B., d'A); — le Nivourellou (M.), Nivorellou (B., d'A.); — le Sakaléon (L.), Sacalléon (M., B., d'A.), Manambahan (F.); — la Fanantara (B., d'A., M.); — le Rangazavak (L.), Rangavaky (M.), Haraghazavac (F.); — la Mahela (L.), Fontpont (B., d'A.).

Forêt. Fondiana (L.).

Villages. Vatoumandré (L.); — Maroussic (L.); — Manourou (L.); — Ratsar-Zanaar (L.); — Ambondéhara, Ambondéhar (L.).

Antaimouri.

La province Antaimouri s'étend depuis la rivière Mananzari, au nord, jusqu'à la rivière Farafangana.

au sud. L'intérieur de Madagascar, vers cette partie, est si peu connu qu'il est impossible d'indiquer d'une manière un peu certaine jusqu'où s'étend de ce côté Antaimouri. Ce pays est arrosé par douze rivières, dont les principales sont le Mananzari, le Namouri, l'Itapoulou et la Matatana.

Les habitants sont les Antaimouris, descendants des colons arabes qui vinrent s'établir dans l'île. Ils ont conservé quelques formes de la religion musulmane, se servent des caractères arabes, et passent pour de grands sorciers; ils ont peu de communications avec les Européens, par le défaut de ports ou de rades convenables. Une tribu représentée comme assez misérable, les Tsavouais (Chavoyais, L.), est établie dans l'intérieur. Les Hovas ont un poste à Mananzari, sur la rive droite et près de l'embouchure de la rivière de ce nom; mais leur autorité sur cette province ne paraît pas aussi bien établie que sur les provinces précédentes.

Rivières. Le Mananzari (L.), Manazary (M., B.), Mananzari ou Antavares (F.); — la Matarava (F.); — le Namouri, Namour (L.), Morombé (F.); — le Faraon (L.), Farahon (F., B.), Oharon (carte du Dépôt); — l'Itapoulou, Itapoul (L., B., F); — la Matatana, Matatane (L.), Mattitana (M.), Itapoul-Firize (F., B.), Manacham (d'A.); — l'Itapoul-Manity (B.), Itapoul-Manithy (F.); — le Mahitsi, Mahitsy (L.), Andraphac (B.), Andrafahé (F.); — la Manankara, Manankar (L.), Manachara (d'A.), Mongalfious (B.), Manghatfiouts (F.); — l'Andrahambé (L.).

Poste hova. Manazary (D. Laverdant).

Villages. Namouri, Namour (L.); — Faraon (L.); — Matatana, Matatane (L.).

Antarai.

La province Antarai s'étend depuis la rivière Farafangana, au nord, jusqu'à la rivière Fotaka, au sud. La délimitation vers l'intérieur est aussi indécise que celle de la province précédente. Elle est arrosée par sept rivières, dont les principales sont la Mananghara, qui débouche à la mer par sept ouvertures formant un delta assez étendu, et le Manamboundrou. Ce pays, peu fréquenté par les Européens, est habité par les Antarais.

Dans les montagnes se trouve une tribu du nom de Tsafali (Chafalles, L.). Les Antarais ont beaucoup de rapport avec les Antaimouris; on y rencontre quelques traces du passage des Arabes. Les Hovas y ont un poste appelé Vangandranou, à l'embouchure de la rivière Manamboundrou; leur autorité est assez restreinte dans cette province. La côte, entre les rivières Manamboundrou et Chandervinangha, est coupée par une multitude de cours d'eau.

Rivières. La Farafangana, Farafangane (L., M.), Matatana (F., B.); — la Mananghara, Mananghare, rivière à sept bouches (F., B. ,L.), Manangara, Manabatra (M.); — la Massianaka, Massianas (L.), Manamboundre (F., B.); — le Manamboundrou, Manamboundre (L.), Lambousira ou Mananghare (M.), Massianach (F., B,); — la Chandervinangha (L.), Sandravinanga (F., B.).

Anossi.

La province Anossi est formée par une partie de la cote est, depuis la rivière Fotaka, et une partie de la côte sud, jusqu'à la rivière Ongué, qui la sépare d'Androni. On y distingue la pointe Itapère, qui forme

l'extrémité sud de la cote orientale de l'île. La baie Sainte-Luce ou Mangafiafa, où les Français firent leur premier établissement à Madagascar, en 1641 ; la baie du Fort Dauphin, longtemps chef-lieu des possessions françaises dans l'île, et la baie des Galions, se trouvent sur ses côtes. Cette province est remarquable comme théâtre des premiers essais de colonisation des Européens à Madagascar. Les montagnes de Sainte-Luce, le plateau d'Ianconvirande et la vallée d'Amboule, une des plus grandes et des plus fertiles de l'île, sont les accidents de terrain les plus remarquables. Il y a dix rivières, dont les principales sont le Mananbatou et le Manoumbouarivou. Les habitants sont les Antanossis, et une petite tribu appelée Zafi-Ramini ou descendants de Ramini, le premier chef arabe qui aborda à Madagascar et s'établit à Ranoufoutsi. Comme les Antarais et les Antaimouris, les Antanossis ont conservé plusieurs formes des mœurs arabes. L'ancien fort bâti par les Français sur la presqu'île de Tholangara, et bien connu sous le nom de Fort Dauphin, sert de poste aux Hovas, dont la puissance est peu assurée dans cette province. Le Fort Dauphin est visité de temps en temps par quelques caboteurs de Bourbon et de l'Ile de France.

Baies. Baie Sainte-Luce, Mangafiafa, Manafiaf (F.); — anse Loukara ; — baie du Fort Dauphin ; — baie des Galions.

Rivières. La Fotaka, Fotak (L.), Fautac (F., B.), Footak (M.) ; — le Mananbatou (L.), Mantangy, avec quatre bouches (M.), Mananpany ou Manathenga (F., B.); — la Rangazavaka, Rangazavak (L.), Haragazavak (F.), Haragazaine (B.) ; — le Manoumbouarive (L.) ou Manoumbouarivou, avec trois affluents :

la Manère, l'Ianconvirande et le Mainibave (Lislet Geoffroy); — la Mangafiafa, Mangafiaf (Lislet Geoffroy); — le Manaïvou, Mananghivou (d'A.); — la Fanthère (F.); — le Ranoufoutsi, Ranoufoutchi (L., B., F.); — l'Ongué (F., d'A., B.), Amboule (L.), Mohafaly (M.).

Lacs. Lac bitumineux près de Sainte-Luce ou Mangafiafa (M.); — lacs Manaïvou, Langrond, Tsianaka, s'étendant le long des côtes, de Sainte-Luce au Fort Dauphin.

Villages. Manamboutou (L.), Manambatou (M.); — Ranoufoutsi ou Ranoufoutchi (L.).

VERSANT OCCIDENTAL DE L'ILE.

Boeni.

La province Boëni s'étend depuis la rivière Samberanou, au nord, jusqu'à la rivière Bali, au sud. Une chaîne de montagnes, qui se détache de la grande chaîne du milieu de l'île, et la forêt Angala-Vouri la séparent de l'intérieur de la province Antsianaka. La côte de cette province est découpée en un grand nombre de baies spacieuses, qui offrent aux bâtiments un abri sûr et une mer toujours calme. Il serait difficile de désirer des mouillages plus beaux, plus agréables, si les palétuviers qui bordent presque toutes ces baies ne rendaient le séjour malsain pour les Européens. Flacourt appelle ce pays Andonvouche (pays des baies); les plus remarquables sont les baies de Passandava, Narrinda, Mazamba et Bombétok. Un grand nombre d'îles s'élèvent à peu de distance de la côte; les principales sont : Nossibé (à l'entrée de la baie de Passandava), sur laquelle les Français ont fait un établissement en 1841, et qui sert de retraite à une partie des habitants de Boëni qui veulent se soustraire à la do-

mination des Hovas; Nossi-Komba, également aux Français; les îles Baramahamai et le groupe de Radama. Cette province est arrosée par treize rivières, dont les principales sont la Soffia, la Luza et la Betsibouka.

On y remarque encore le pic Matonava et la montagne Great-Kettle-Bottom, ainsi que la forêt Angala-Vouri, et le lac Kinkouni, qui communique avec la rivière Manzanarai.

Au sud, se trouvent deux cantons appelés particulièrement Boëni et Cagembie; c'est le territoire voisin des baies de même nom. Les habitants sont les Sakalaves et les Antalotsis ou descendants d'Arabes. Une partie de la population vit dans la dépendance des Hovas; mais, dans le nord et dans le sud, à Cagembie, plusieurs chefs résistent par la force à leur autorité; cet état de guerres continuelles fait que le pays est peu cultivé et que les habitants sont assez misérables. Les Hovas y ont six postes : un au nord : Mourounsaga; et cinq le long du cours de la rivière Betsibouka : Majunga (près duquel se trouvent les ruines de la grande ville arabe de Moujangaie), Anfiahougha, Mahabou, Tabanzy et Bezeva.

Iles. Nossibé (G.); — Nossi-Komba (G.); — Tani-Kali (G.); — îles Bazamahamai (G.), Bazamahomey (O.), Ambatou-milay (G.); — Ranza (G.); — îles Radama (G., O,); — Karadzouro (G.); — Nossi-Ouvi (G.); — Nossi-Tanimoura (G.); — Nossi-Valia (G.); —Antsasaka (G.); — Nossi-Lava (G.); — îles Makumbie (G.).

Cap. Cap Table (O.) ou Tanzou (G.).

Baies. Baie Passandava ou Samberanou (G.), baie de Passandava (O.); - Bavatouvé (G.), baie Dalrymple

(O.); — Mouroansaga (G.), baie Rafada (O.); — port Saumalaza ou Radama (G.), port Radama (O.); — baie Narrinda (G.), Narranda (O.), désignée sur les anciennes cartes sous le nom de Moringabo; — baie Mazamba (G.), baie Majambo (O.), désignée sur les anciennes cartes par les noms de Masalagem Velha, Old-Mathelage, Vieux-Masselage, Vieux-Massailli; — baie Bombétok (G.), Bombatooka (O.), désignée sur les anciennes cartes sous les noms de Manangaya, Manigarro, Manigart, Pombetoc et Bombétoc; — baie Boëni (G.), rivière Makuba (O.), désignée sur les anciennes cartes par les noms de Masalagem Nova, New-Mathelage, rivière Mathelage, Nouveau-Masselage, Boena ou Massailli; — baie Cagembie (G.), rivière Boteler (O.); quelques cartes placent ici le nom de Marapouy.

Montagnes. Monts Andranomissera (G.); — mont Bezava (G.); — pic Matonava (O.); — Great-Kettle-Bottom (O.); — Tanzou (G.); — Angala-Lava (G.).

Rivières. Le Baramahamai (G.), Baramahomey (O.); — le Berondro (G.); — l'Ambativouhoni (G.); — la Sononalaza (G.), Salt (L., M.); — le Mahevaranou (G.); — la Luza (G., L., M.); — la Soffia, avec deux affluents (G.); — la Marousakoua (G.); — la Betsibouka (G.), Betsiboka (M.), Bombétoc (L.) : cette rivière, dont le cours a été déterminé par M. Guillain, d'après des renseignements fournis par des pratiques, reçoit plusieurs affluents, dont le principal est l'Ikompa ou Ikoupa, formé par la réunion d'un grand nombre de cours d'eau de la province d'Ankova. Jusqu'à présent l'Ikompa était porté sur toutes les cartes de Madagascar, qui en font mention comme se jetant dans le Mantao ou Ma-

mambaho (G.), qui traverse la province Ménabe. Il est même ainsi porté sur la carte des missionnaires anglais, quoique, dans l'ouvrage fait sur leurs documents, il soit expressément dit en deux endroits que l'Ikompa (Ikiopa) se joint à la Betsibouka (tome I, pages 20 et 85). Le Marouvouai (G.) ou Marovay (B.), la Manansanga (G.), l'Ankarambilou (G.), le Kamourou (G.), sont d'autres affluents remarquables de la Betsibouka.

Le Manzanarai (G.), Makumba (L., M.), est la même que la riv. d'Amboise (B.).

La Betembouraka (G.), rivière Boteler (O., L., M.), est la baie Cagembie (G.).

Lacs. Lac Kinkouni, communiquant avec la rivière Manzanarai (G.); — deux petits lacs à l'ouest et près du lac Kinkouni.

Villages, d'après M. Guillain. Passandava; — Tsada; — Fiahoungh'va; — Ambarata; — Maroudavi; — Capani; — Geveni; — Domoni; — Maroupapango; — Ambatou-Mainti; — Marrin'da; — Langani; — Angougonro; — Ambondro; — Ambatou-Lampie; — Bombétok; — Antsahabé; — Ankabonki; — Tougai; — Kamakouna; — Betsibouki; — Kaboura; — Ambatou; — Manghaniki; — Kiombikibou; — Mitzinzou; — Kakumbie; — Mandrevou; Belakouli; — Beravi; — et, autour du lac Kinkouni, Maraddabo, Bevouvoungh'na, Antougouména, Kasmafoli, Nossi-Clinta, Ambarivou, Marouvilague, Betsina, Tsirahonni, Maevafiegueva, Belembosakoa, Kamousou, Maroufandroubouki.

Ambongou.

La province Ambongou, comprise entre la rivière Bali, au nord, et la rivière Kingala, au sud,

s'étend à l'intérieur jusqu'à la forêt Mangherineri, qui la sépare des provinces Antsianaka et Ankova. On y remarque le cap Saint-André, l'île Nossi-Valavo, formée par l'embouchure du Sambaho, et les montagnes Ambohitsoussi et Kipatsi. La côte y est basse, abordable pour des navires d'un faible tonnage, et n'offre guère d'autres renfoncements que ceux des rivières. Cette province est arrosée par douze rivières, dont les principales sont le Sambaho et l'Ounara. Elle est divisée en quatre parties principales : 1° Bali; 2° Milanza; 3° Marah; 4° Marendrah.

Les habitants, qu'on peut considérer comme des Sakalaves, sont divisés en plusieurs tribus indépendantes : 1° les Tsitampikis, dans le Bali; 2° les Mivavis, dans le Milanza; 3° les Antimarahs, dans le Marah; 4° les Marendrahs, dans le Marendrah. Les Tsitampikis et les Mivavis reconnaissent la suzeraineté des chefs de Boëni, tandis que les Antimarahs et les Marendrahs sont plutôt sous celle des chefs de Ménabé. Les Hovas n'ont pas de possessions dans cette province, malgré la division qui existe entre les chefs des différentes tribus. Le pays, couvert de forêts et de marécages, est d'un accès si difficile que les Hovas y pénètrent rarement et n'y font que des invasions sans y séjourner. Les habitants, d'ailleurs plutôt pasteurs qu'agricoles, disparaissent devant l'armée envahissante, qui se fatigue bien vite de poursuivre un ennemi insaisissable dans un terrain aussi accidenté.

Iles. Nossi-Valavo (G.); — Kiakalla (G.).

Cap. Cap Saint-André (O.) ou Salangoma (G.).

Baie. Baie Bali (G.), baie Boyanna (O.), appelée sur les anciennes cartes rivière Bahie, Bally, Balée.

Montagnes (d'après M. Guillain). Antevamena, Am-

bohitzia, Ambohitsoussi, dans le Milanza; — Kipatsi, Manontankema, dans le Marah.

Subdivisions territoriales. Le Bali est divisé, sur la côte, en Ambarata, Beara, Foula; — à l'intérieur, en Andevambo, Kitsombi, Tellimata, Mandevi, Namouraka, Voulamahamai (G.).

Le Milanza est divisé en Belonbaka, Andjiabo, Cassegni, Moukoulitouka, Alampano, Ambatousaroussi (G.).

Le Marah est divisé en Fandezatouzo, Ampirighi, Andranoubé.

Rivières. Le Bali, (G.), Boyanna (L., M.), Bally (B., d'A.); — le Marou-Konfini G.); — la Beara (G.); — le Manumbo, (G.), Manambaho (M., cité dans le texte, sans être porté sur la carte); — l'Yantsarina (G.), Iantsarina, (M., même remarque); — le Sambaho, divisé en Sambaho-Couffa et Sambaho-Velo (G.), Sambaho (M., cité dans le texte); — le Maroutondro (G.), Manrobane (B.), — la Kiakalla (G.), une grande rivière sans nom (L., M.); — l'Ounara (G.), Vola (M., L.), Ulta (B.); — la Kingala (G.).

Lac. Lac Safé ou Tsapi (G.), Safé (M.).

Villages (d'après M. Guillain). Magoulou, Bernounonne, Marouleo, Villangrand'hoa, Belembouki, Tsimalouto, Mevena, Saoningha, Kingala.

Ménabé.

La province Ménabé s'étend depuis la rivière Kingala, au nord, jusqu'à la rivière Mangouki, au sud. Les montagnes Bononou-Lava la séparent de la province Ankova. On ne trouve aucune grande baie sur la côte, qui est généralement basse. Les bâtiments sont obligés de mouiller en pleine côte et à une assez grande distance de terre. L'île Coffin ou Nossi-Var et

une dizaine d'îlots de sable appelés îles Stériles sont les seules terres détachées qui s'y présentent. On y remarque le mont Mondonghi et le mont Tangouri, ancien volcan, ainsi que le grand lac Ima. Cette province est subdivisée en plusieurs parties, dont les principales sont le Mavoubazou et le Ménabé proprement dit. Les habitants sont des Sakalaves, qui prennent le nom d'Antsansas, dans le Mavoubazou, et celui d'Antimenas, dans le Ménabé proprement dit.

Les Vazimbas, qui passent pour les aborigènes de Madagascar, habitent en petit nombre les parties du nord nommées Beheta et Miari.

Cette province est arrosée par 23 rivières, dont les principales sont le Douko, le Manemboulou et le Sizoubougbi. Les Hovas y ont cinq postes : celui de Ningansoa, près de la rivière Mourondava, où ils exercent leur autorité sous le nom du roi de Ménabé, et quatre sur le revers occidental des monts Bononou-Lava. Mais la plupart des habitants vivent indépendants, sans reconnaître l'autorité du chef tenu en tutelle par les Hovas. Ce pays possède beaucoup de bestiaux : aussi y est-on plutôt pasteur que cultivateur. Il y a beaucoup de fer, la population y est misérable et peu nombreuse ; le commerce y est nul.

Iles. Nossi-Var (G.), île Coffin (O.) ; — îles Stériles, Barren (O.), au nombre de 10, dont les principales sont Mamila et Maronantali (G.) ; — îles Crabe (O.)

Subdivisions territoriales (d'après M. Guillain). Vouai, Beheta, Mavoubazou, Ambiliki, Manemboulou, Miari, Ménabé.

Rivières. Le Mangarimghombé (G.) ; — le Manambaho (G.), Mantao (L., M.) ; — le Bemonarou (G.) ;

— le Kanatsi (G.) ; — la Toulampia (G) ; — le Douko (G.), Chahao (L.), Chacao (M.), —la Mamila (G.); — la Pandoukouara (G.);—le Sohani (G.), qui n'a pu être porté sur la carte ; — le Manemboulou (G.) ; — le Maroumouki et le Tangankassi (G.), qui n'ont pu être portés sur la carte ; — le Sizoubougbi et son affluent, le Sakonghuasadiah (L., M.) ; — l'Andahanghi (G.), Para-Ceyla (L.), Paracella (M.), Parcelas (B.) : le pays environnant est appelé Pracel par Flacourt. — Le Boutsi (G.) ; — l'Ampatipatiki (G.), Manapulo (L., M.) ; — la Mourondava (G.) ; — le Louvonbé (G.), Ménabé (L.), Joungoule (M.), Yougoult (B.) ; — le Maharivou et l'Angara (G.) ; — le Mandeloulou (G.), Manaonibao (L., M.) ; — l'Ankoula (G.) ; — l'Angorikasou (G.).

Lacs. Lac Ima (G.), Imania, avec un îlot appelé Anosisaka (M.) ; — lac Berighi (G.)

Postes hovas (d'après M. Guillain). Bediasta ; Ankofonty ; Malaibandi ; Ningansoa.

Villages (d'après M. Guillain). Tamboahoura nou, Courah-Ryhli, Kanatsi, Mavoubazou, Mamila, Kivinza.

Féréniai.

La province Féréniai s'étend depuis la rivière Mangouki, au nord, jusqu'à la rivière Ongu'lahé, au sud. Ses limites à l'intérieur sont tout-à-fait inconnues. Au nord, se trouve le cap Saint-Vincent, le plus occidental de l'île. Depuis ce cap jusque vers la baie Saint-Augustin, la côte est protégée par un récif de corail très large qui descend sans interruption jusqu'à la baie Tolia, à peu de distance de la baie Saint-Augustin.

Entre la côte et le récif, existe un chenal de la largeur de deux lieues, où il y a assez d'eau pour les navires. La baie Murder, au nord, et la baie Tolia, au

sud, sont les deux points de mouillage de ce pays. La baie Tolia est fréquentée principalement par les baleiniers anglais et américains, qui viennent y chercher de l'eau et des vivres frais.

On ne connaît que quatre rivières, y compris celles qui servent de limites. Les habitants sont les Anotrevoulas, les Zafi-Anchevoulas et les Zafi-Mahéli. Ils sont tout-à-fait indépendants des Hovas, cultivent peu la terre, et s'occupent plutôt d'élever des bœufs, qui y sont assez nombreux. Les habitants de la baie Tolia ont de fréquents rapports avec les Européens; mais leurs importunités, leurs criailleries, et leur arrogance, quand ils se sentent les plus forts, les rendent désagréables.

Baies. Baie Murder (O.), appelée sur quelques cartes baie San-Yago et port Félix; — baie ou havre Tolia ou Tailleur : ce nom sur les anciennes cartes est écrit Tullear, Tullea.

Rivières. Le Mangouki, avec ses affluents, le Foulakasou et la Sakalava (G.), ou la rivière Saint-Vincent (L, M.); — le Manambo (G.), Antabala (L.); — le Féréniai ou Ranoumena (G.), Ranonpuena (F., B.), Tolia (L., M.); — l'Ongn'lahé, avec ses affluents, l'Ongn'massé et le Ranoumainti (G.) : elle a été aussi nommée Oulahi ou Darmouth (M.), Dartemont (L.)

Village. Tolia (G.)

Mahafali.

La province Mahafali comprend la partie S.-O. de l'île, entre la rivière Ongn'lahé, au nord, et la rivière Ménérandra, à l'est. La baie Saint-Augustin et les ports Croker et Barrow, formés par les îles Barakonta et Leven, sont les points remarquables de la côte. La baie Saint-Augustin, dont la partie nord est

formée par la côte de Féréniai, et au fond de laquelle se jette l'Ongn'lahé, est un point de relâche connu depuis très longtemps, et fréquenté par les baleiniers et les caboteurs, qui viennent y chercher des chargements de tortues de terre et de ces gros haricots appelés pois du Cap.

Ce pays, arrosé par quatre rivières, est d'ailleurs très peu connu; il est habité par les Mahafalis, les Zafi-Andatseaonetis, les Mitiriahs et les Betenamis. Ces tribus sont tout-à-fait indépendantes des Hovas.

Iles. Nossi-vé (O.), — Baraconta (O.), — Leven (O.) ou Nascimento.

Rivières. Le Sacalit (L., M.), Sacalite (F., B.); — la Machikora, Machicou (L.), Machicora (M, B.), Marchicora (F.); — la Manamba (F., B.); — la Menerendra (F., B. L., M.)

—

CENTRE.

Antsianaka.

La province Antsianaka est comprise entre les provinces Boëni et Betsimisaraka, au nord, à l'ouest et à l'est. Au sud, les monts Andragintra la séparent d'Ankova. Elle est traversée du nord au sud par l'Ikoupa. Cette rivière forme dans la partie nord d'Antsianaka un groupe de plusieurs îles appelées Nossi-Fitou; à quelques lieues de là est la cataracte d'Ambondirouka, où l'Ikoupa se précipite avant de rejoindre la Betsibouka. Le cours de l'Ikoupa est signalé comme très rapide depuis Nossi-Fitou. Les habitants sont les Antsianakas, qui ont complétement accepté l'autorité des Hovas. C'est dans cette province que se trouve, suivant quelques auteurs, le lac Sianaka, d'où sortent les deux grandes rivières de la côte orientale appelées Manangourou et Mangourou.

Ankova.

La province Ankova, située presque au centre de l'île, est la partie la plus élevée de Madagascar : elle est bornée au nord par les monts Andragintra, qui la séparent d'Antsianaka, à l'est par les monts Angavo, au sud par les monts Ankaratra, qui sont, au dire des missionnaires, les plus hauts de l'île (ils s'élèvent à 3 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer), et à l'ouest par les monts Ambohimangara. Ces derniers paraissent être les mêmes que ceux que les habitants de Ménabé appellent Bononou-Lava. Le pays passe pour être très salubre; il est bien peuplé, bien cultivé, et arrosé par cinq cours d'eau; ceux-ci, après avoir reçu eux-mêmes de nombreux ruisseaux, se réunissent pour former l'Ikoupa, qui s'échappe d'Ankova par le nord. Il est partagé en trois subdivisions : Imérina, à l'est; Imamo, à l'ouest, et Vouizougo, au nord. Les habitants sont les Hovas, qui, après être restés pendant longtemps inconnus et méprisés des autres Malgaches, sont depuis quarante ans le peuple dominateur de l'île.

Tananarivou, capitale d'Ankova, et située dans Imérina, est par 18° 56′ de latitude sud, et 44° 37′ de longitude est, d'après les missionnaires anglais.

Elle est regardée par les Hovas comme la capitale de Madagascar; c'est, du reste, l'endroit le plus considérable de l'île. Les missionnaires anglais, qui ont longtemps séjourné dans cette province, en donnent une description très détaillée dans leur ouvrage sur Madagascar.

Subdivisions territoriales (d'après les missionnaires). 1° Imérina ou Emirne, divisé en 4 cantons :

Avaradrano, Vakinisisaona, Marovatana, Ambodérana; 2° Imano, divisé en deux cantons : Mandidrano et Valalafotsi; 3° Vouizougo.

Le lac Itasi ou Itasianaka reçoit deux rivières venant du sud : le Fitandambo et la Varahina ; et une autre venant de l'est : le Masindrano. La rivière Hily en sort à l'ouest, et se jette dans le Sakag, qui est probablement un affluent de l'Ikoupa (M.)

Villages, etc. Bemarivou (L.), Ambohitroudana (M.), Ambondrona (L.), Saovinimuna (M.), Ambohibelona (M.), Ambohitraina (M.), Antoroka (L.) ou Tahiroka (M.), Tananarivou, Ambatou-Mangua (L.) ou Ambato-Mangua (M.), Nossi-Arivo (L.) ou Anosarivo (M.), Ambohidrano (M.), Ambohimira-Kitra (M.), Ifali-Arivo (M.), Ambohitradiana (M.), Andraimasina (M.), Anosanandriana (M.), Betafo (M.)

Betsilo.

La province Betsilo est située au sud d'Ankova, dont elle est séparée par les monts Ankaratra, et comprise entre Ménabé et Antatsimou, dont elle est séparée par un grand pays désert appelé Tanossi. Elle est divisée en six districts : 3 au nord et 3 au sud. Ces trois derniers sont désignés sous le nom général de Tatsimou (qui veut dire sud). Ce pays est très montagneux ; on n'y connaît pas de rivière. Il est habité par les Betsilos, qui ont beaucoup de rapport avec les Hovas, auxquels ils se sont soumis volontiers.

Subdivisions territoriales. Au nord : Andrasay ou Vakiankaratra, Fisakanana, Vohidrahomby (M.) — Au sud (Tatsimou) : Lalongina, Sandrabé, Tsianiparika (M.)

Montagnes. C'est dans Betsilo que commence la partie de la grande chaîne qui s'appelle Ambohitsmena (L.).

Village. Ambatoa-mena (L.)

Vourimou.

La province Vourimou, au sud de Betsilo, est comprise entre Antaimouri, à l'est, et Féréniai et Ménabé, à l'ouest. Elle est traversée par les monts Ambohitsmena, et arrosée par la Mananghara, qui va se jeter à la mer dans la province Antarai. Ce pays est très montagneux; il est d'ailleurs très peu connu, et paraît très peu peuplé. Les habitants sont les Vourimous, peuplades sauvages et misérables. Les Hovas y ont peu d'influence.

Village. Monongabé (L.)

Machikora.

La province Machikora, entre Vourimou, au nord, Androni et Mahafali, au sud, Féréniai, à l'ouest, et Antarai, à l'est, est pour ainsi dire inconnue; les documents sur cette partie de l'île manquent complétement.

Androni.

Cette province est formée par la partie de la côte sud de l'île comprise entre la rivière Ongué, à l'est, et la rivière Ménérandra, à l'ouest; elle s'étend au nord jusqu'à Machikora. On y remarque le cap Sainte-Marie, pointe la plus au sud de l'île, et la baie d'Andrahonvou. Elle est arrosée par cinq rivières, dont la principale est le Mandrerei. Les habitants sont les Antandronis et les Antampatras. Ils sont indépendants des Hovas, et ont très peu de rapports avec les Européens.

Rivières. Le Manambouvou (L., F., B.); — le Mandrerei (F.) ou Mandrere (L., M.); — l'Andrahonvou.

—

Division *en* 22 *provinces d'après les* Hovas, *tirée des missionnaires anglais.*

Volimarina (partie d'Ankara);—Maroa (partie d'An-

kara); — Ivongo (Antavaratsi et partie de Betsimisaraka); — Mahavelona (partie de Betsimisaraka); — Tamatave (partie de Betsimisaraka); — Betaniména (partie de Betsimisaraka, Betamena et partie d'Antatsimou); — Anteva (partie d'Antatsimou); — Matitatana (partie d'Antaimouri); — Vandaigrano, appelée quelquefois Taisaka (partie d'Antaimouri et d'Antarai); — Anosy (partie d'Antarai et Anossi); — Androy (Androni); — Tsienimbalala (Machikora); — Ibara (Vourimou); — Betsiléo (Betsilo); — Ménabé (partie de Ménabé); — Amboogo (partie de Ménabé, Ambongou, partie de Boëni); — Ibonia (partie de Boëni); — Antsianaka (Antsianaka et partie de Betsimisaraka); — Ankay (partie de Betsimisaraka); — Ankova (Ankova); — Mahafali (Mahafali); — Fiarenana (Féréniai).

—

APPENDICE.

D'après les missionnaires anglais, les forêts de l'île pourraient être divisées en quatre grandes : Alamazaotra, Bemarana, Ifohara, Betsimitsisatra; mais ils n'indiquent en aucune manière leur position.

Les mêmes missionnaires signalent aussi l'existence de plusieurs lacs, qui n'ont pu être placés sur la carte, faute d'indications; ce sont: le lac Imanagora, dans la province Antsianaka; le lac Saviriaka, à l'est de la forêt Bemarana; le lac Ivavongy; le lac Ihotry, au nord de Féréniai.

C'est aussi faute d'indications que les monts Iangougoura ou Vigaroura, Vonipitou, Ambohifoutsi, n'ont pu être marqués sur la carte, quoique plusieurs auteurs en parlent.

RAPPORT SUR LES OUVRAGES INTITULÉS : *La Question d'Alger* (1837), *l'Algérie en* 1838, *et l'Algerie en* 1844 *par* M. DESJOBERT, *député*.

MESSIEURS,

Vous m'avez chargé de vous présenter un rapport sur trois volumes que M. Desjobert, notre collègue, vous a offerts, et qui sont intitulés : *La Question d'Alger* (1837), *l'Algérie en* 1838, *l'Algerie en* 1844. Je viens m'acquitter de cette tâche. Les travaux que j'ai à mettre sous vos yeux contrastent, je dois l'avouer dès l'abord, avec ceux qu'on écrit de toutes parts sur notre terre africaine. Tandis qu'en général on vante la richesse du pays, l'avantage de le posséder, la gloire de la conquête, voici un auteur qui dépeint la misère du sol, blâme les efforts qu'on fait pour s'en emparer, enfin verse sur la nouvelle colonie française une ironie mordante, et, il faut le dire, très spirituelle et très persuasive.

L'auteur jette d'abord un coup d'œil rapide sur la situation et l'histoire de l'Algérie. Il dépeint ensuite les trois populations principales de cette contrée : les *Kabyles*, vieux habitants de l'Atlas, au caractère éminemment national, aux idées positives, partisans de la justice, mais avides de vengeance ; passionnés pour la vie libre des montagnes, repoussant l'autorité émanée des villes et toute idée de civilisation ; — les *Arabes*, habitants des plaines, nomades fiers et indépendants, plus traitables peut-être que les Kabyles, qu'ils ont refoulés, maisnon vaincus, quand ils se sont emparés du pays au moyen âge ; du reste, unis à

ceux-ci par de nombreux rapports de mœurs, d'habitudes, de préjugés, et ne formant avec eux pour ainsi dire qu'une seule nation; — enfin, les *Maures*, habitants des villes, et qui sont probablement le produit de nombreux mouvements de populations diverses : peuple mou, intrigant, dissimulé, généralement riche, mais privé de l'influence que donne presque toujours la richesse, et profondément méprisé des Arabes.

M. Desjobert fait remarquer avec justesse qu'à l'époque de la domination romaine, la religion du peuple vainqueur et celle du peuple vaincu n'étaient pas pour eux une cause d'éloignement invincible. Les Africains n'avaient pas, comme les Arabes de nos jours, une religion ardente, et la tolérance des Romains avait élevé aux dieux inconnus un autel sur lequel pouvaient sacrifier les indigènes. Cependant Rome mit deux cent quarante ans à réduire l'Afrique à l'état de province sujette et tributaire, et jamais elle ne la posséda parfaitement tranquille.

Après que Barberousse eut placé l'État d'Alger sous la suzeraineté de la Porte Ottomane, il est curieux de voir pendant trois cents ans la domination turque se soutenir par une milice de 8,000 soldats, et par des dépenses qui ne s'élevaient pas à 5 millions de francs. Tout individu turc transporté à Alger par le recrutement militaire devenait membre de l'État, et pouvait parvenir à la position la plus élevée. Les gouvernants devaient être étrangers au sol, à l'esprit de famille; les renégats étaient reçus dans cette milice, mais non les Koul-oglous (fils des Turcs et de femmes indigènes). Le dey, chef de l'État, devait être élu par le divan, conseil composé des différents chefs civils et militaires; il administrait directement la province d'Alger, et fai-

sait administrer par des beys les provinces ou begliks de Constantine, Titteri et Oran : c'était l'exploitation d'un peuple par une aristocratie militaire. Les Turcs n'avaient pas le même but que nous : ils voulaient simplement *dominer* le pays, et n'avaient pas la prétention de le *coloniser*. Ils prélevaient un tribut sur les indigènes, mais l'indigène n'avait pas été inquiété dans sa propriété ; le respect pour la propriété arabe peut seul expliquer la facilité avec laquelle une poignée de Turcs gouvernait cette vaste contrée. La nationalité arabe n'avait pas été niée : aussi le pouvoir des Turcs était fort borné : il se faisait sentir aux environs de ses points d'appui ; au loin, ce pouvoir était sans cesse contesté ; dans nombre de cantons il était nul.

M. Desjobert compare l'Algérie aux autres colonies entreprises par différents peuples, et aux autres contrées du nord de l'Afrique ; il la trouve dans des conditions bien moins favorables. Les Européens n'eurent à vaincre dans l'Amérique et dans l'Inde que des peuples doux et faibles ; ils y trouvèrent de grands fleuves d'une navigation avantageuse, des productions précieuses et variées ; tandis que l'Algérie n'a qu'un sol épuisé, manque de rivières navigables, et offre, dans les Arabes et les Kabyles, une population courageuse, indomptable, qui, semblable aux anciens Numides, fuit devant l'ennemi, et l'attaque à l'improviste. Quelle différence aussi avec l'Égypte, si bien placée pour la communication de l'Europe avec l'Asie, de l'Asie avec l'Afrique, et habitée par une population travailleuse, malléable comme le limon du Nil ! L'Algérie n'est qu'une impasse : adossée au Grand Désert, et limitrophe du Maroc et de Tunis, tous deux baignés par la même mer qu'elle, elle ne peut offrir

d'accès que chez elle-même ; et c'est un pays rude, où l'on ne trouve que des hommes plus rudes encore, rebelles au travail.

On s'est fait illusion, assure M. Desjobert, sur la fertilité du sol : c'était, dit-on, le *grenier des Romains ;* mais on a confondu la *province d'Afrique* (actuellement régence de Tunis et partie de la régence de Tripoli), pays fertile en effet, avec la *Mauritanie césarienne* et la *Numidie*, qui sont aujourd'hui l'Algérie. Pline enseigne que *Numides* vient de *nomades*, pasteurs, et que la Numidie ne fournit que de beaux marbres et des bêtes farouches. Pour donner une haute idée de l'ancienne richesse de cette partie de l'Afrique, on a invoqué le nombre des évêques au IVe siècle : trois cents environ devaient y avoir leurs siéges épiscopaux. Mais on s'est mépris sur la qualité d'un évêque dans ce temps-là : on donnait le titre d'évêques aux pasteurs qui résidaient dans de simples villages. On a parlé de fournitures de blé que l'Afrique a faites à la France dans certaines années ; mais ces exportations n'ont pas dû, pour l'Algérie, s'élever à plus de 30 ou 32,000 fr., somme insignifiante. Aujourd'hui qu'on a envoyé en Afrique une armée et des consommateurs, il faut leur porter des blés et autres farineux pour les nourrir : en 1842, on en a porté pour 16,447,000 fr.

Plusieurs cantons sont fertiles sans doute ; mais la mauvaise répartition des pluies dans le cours de l'année rend souvent nulle cette bonté du sol. « Pendant les chaleurs, dit M. le maréchal Bugeaud, c'est-à-dire depuis le 15 mai jusqu'à la fin d'octobre, les terres fortes, en général, se durcissent, se crevassent à tel point, que toute végétation cesse, et que tous les instruments les plus perfectionnés ne pourraient y tracer

un sillon. Malheureusement, aux époques où l'irrigation serait nécessaire, les rivières ont si peu d'eau qu'à peine elles peuvent arroser quelques arpents : on est donc contraint de se borner, en général, à semer du grain quand les terres détrempées permettent à la charrue de les pénétrer, c'est-à-dire en décembre, janvier, février, pendant les intervalles sans pluie. On se repose après ; on fait pâturer les troupeaux jusqu'à ce que le blé soit mûr : alors on le récolte, et on se repose encore jusqu'en décembre. Ces circonstances expliquent l'état nomade des Arabes ; ils n'ont pu se fixer, car la culture sédentaire n'aurait pu les nourrir, puisqu'ils ne peuvent cultiver que pendant un ou deux mois. » — « Dans toute la régence, dit une des commissions d'Afrique, on est frappé au premier abord de l'état de nudité du sol. Sur les massifs, l'absence de haute végétation et la friche sont la règle ; les plantations et la culture sont l'exception ; des broussailles, des palmiers nains, le désespoir du cultivateur, des lentisques et autres arbrisseaux improductifs attristent la vue, qui s'attendait à trouver une riante nature dans un climat favorisé : ce n'est que dans le voisinage des villes et dans quelques vallées privilégiées seulement que l'on rencontre cette végétation si vantée, qui paraît d'autant plus belle qu'elle est plus rare. » Quelques plaines, telles que la Métidja, recevant l'égout des montagnes, recèlent une certaine richesse de végétation ; mais elles sont malsaines.

L'auteur examine successivement les différentes espèces de culture : celle du blé est difficile, car l'ardeur du soleil de juin et le vent brûlant du désert dessèchent la sève. — La vigne réussirait peut-être ; mais le midi de la France verrait-il d'un œil favorable cette

culture rivale? — Le voisinage du Grand Désert et du mont Atlas produit dans l'atmosphère des variations vives et fréquentes qui ne permettent guère l'introduction des denrées coloniales. Les neiges couvrent l'Atlas peu après les premières pluies jusqu'au mois de mars; les nuits alors sont très froides. La partie sucrée de la canne à sucre n'y est pas assez abondante ; les fruits du cafier ne paraissent pas y arriver à maturité ; l'indigo et le coton semblent pouvoir y réussir; mais les frais qu'ils entraînent les mettent hors d'état de supporter la concurrence avec l'Inde, l'Égypte ou l'Amérique. — Il y a deux arbres précieux dont la culture ne souffre aucune objection : ce sont l'olivier et le mûrier.

M. Desjobert ne voit qu'un commerce très défavorable fait par l'Algérie, soit sous les Turcs, soit sous l'administration française.

En 1822, d'après Shaler, les importations de la régence s'élevaient à 1,200,000 doll. (env. 6,000,000 fr. .

Les exportations, seulement à 273,000 doll. . . . . (	1,365,000 fr.).
En 1837, les importations sont de.	33,055,246 fr.
Les exportations, de	2,946,691 fr.
En 1842, importations.	77,487,414 fr.
Exportations.	7,183,159 fr.

La différence entre les exportations et les importations est constamment énorme.

L'auteur critique le régime colonial, c'est-à-dire le régime d'un monopole réciproque, sous lequel on a placé le commerce de l'Algérie, en permettant l'entrée en franchise des marchandises françaises, et l'établissement d'un droit sur les marchandises étrangères. Les populations de l'Algérie ne peuvent plus se procurer

qu'à des prix exorbitants, ou par le funeste moyen de la contrebande, les denrées qu'elles tiraient auparavant d'Espagne ou d'ailleurs à des prix modérés. D'un autre côté, les droits d'entrée, dans nos ports, d'une partie des objets qui proviennent de l'Algérie sont diminués de moitié ; mais ces objets sont presque nuls, et M. Desjobert fait voir que les importations en France des produits du cru de l'Algérie se réduisent, en 1842, à :

18,080 fr.	de soies écrues,
35,348	de laines,
30,657	de sangsues,
7,009	d'animaux de collection, tels que lions, etc.,
3,157	de corail,
33,797	d'huile d'olive,

et autres objets minimes, donnant à peine, avec les articles précédents, un total de 200,000 fr.

L'espoir d'un commerce avec l'intérieur de l'Afrique ne peut pas se réaliser. Les circonstances géographiques et la nature des populations du désert étant des causes déterminantes de la marche des caravanes, il n'y pas lieu de compter sur le changement de direction de ces caravanes. Elles viennent trouver la mer, à l'E., à Tripoli, et, à l'O., à Mogador; elles arrivent nécessairement, à l'E., à Gadamès pour gagner Tripoli, et, à l'O., à Tafilet pour gagner Mogador; elles ne peuvent pas, de Gadamès ou de Tafilet, se diriger sur Alger, ce qui augmenterait inutilement leur parcours et multiplierait leurs difficultés.

M. Desjobert dit qu'il ne connaît pas d'autre branche de commerce avec l'intérieur de l'Afrique que celui des bêtes féroces ; et il rappelle un peu malicieuse-

ment qu'un savant auteur veut faire de Marseille l'entrepôt où se fourniraient toutes les ménageries privées et publiques de l'Europe.

Il pense que le commerce maritime lui-même ne peut pas être appelé à de grands succès, à cause de la mauvaise qualité de la côte. Il examine successivement les principaux abris que les navires peuvent y trouver : les golfes ou les rades de Bone, de Stora, de Bougie, d'Alger, d'Arzeu, d'Oran ; et il les trouve généralement exposés au vent de N.-E., d'E.-N.-E. et d'E.

Il dépeint les difficultés des expéditions militaires dans un climat si capricieux, où les soldats ont tour à tour à lutter contre une chaleur brûlante, des pluies glaciales, une boue épaisse et infecte; sans bois pour faire du feu ; au milieu d'ennemis acharnés, qui combattent d'ailleurs chez eux, pour leur pays, leurs familles, leur religion, et qu'on ne peut dompter que par un système d'extermination, propre à rendre cruelle et immorale notre noble armée. Il jette un coup d'œil, non pas pour les louer, sur les expéditions de l'Aurès, de Tuggurt, d'El-Aghouat; il rappelle, en passant, un fait assez curieux : c'est qu'El-Aghouat, situé, comme on sait, dans le S. de l'Algérie, est divisé entre deux familles, qui sont depuis un temps immémorial dans un état d'hostilité sans cesse renaissant. Les collisions sanglantes auxquelles cette situation donne lieu ont engagé les deux partis à élever dans la ville même un mur de séparation, dont la porte se ferme en temps de guerre et s'ouvre en temps de paix. Notre auteur fait des vœux pour qu'on n'entreprenne pas l'expédition de la Kabylie, cette âpre région assise sur le Jurjura, et habitée par des populations qui ne furent jamais soumises à aucun conquérant.

On a parlé de remplacer les indigènes par des colons européens ; mais la progression de la population européenne agricole, presque nulle depuis quinze ans que la conquête est commencée, ne donne guère l'espoir, pense M. Desjobert, de voir la colonisation prospérer : cette population ne s'élevait encore, en 1843, qu'à 2,800 individus. La colonisation militaire, dont on veut faire l'essai, ne lui paraît pas non plus pouvoir réussir.

Je ne suivrai pas l'auteur dans ses conclusions, qui sont du ressort de la politique ; je dirai seulement qu'elles tendraient à une occupation restreinte de l'Algérie, et à la conservation de la nationalité arabe et kabyle, qu'il faudrait simplement aider dans les voies de la civilisation, en la laissant marcher par elle-même.

Tel est, Messieurs, l'exposé fidèle des études de M. Desjobert sur l'Algérie. Sans être vis-à-vis de notre estimable collègue un de ces contradicteurs ardents prêts à dépeindre l'Afrique française comme une nouvelle terre promise, je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de trouver son tableau chargé de couleurs un peu trop sombres. Mais les trois écrits de M. Desjobert ne m'en paraissent pas moins dignes d'être médités avec beaucoup de fruit, car ils sont pleins de bons renseignements sur les populations, sur la domination turque, sur le climat, le sol, le commerce; et, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur sa manière de voir, on reconnaîtra qu'il y règne partout l'expression d'une opinion consciencieuse, de l'amour du bien, et d'un esprit vivement préoccupé du bonheur de la France.

E. Cortambert.

Extrait *d'une lettre de* M. Antoine d'Abbadie *sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie.*

—

Omokoullou (Abyssinie), le 3 novembre 1844

En prenant la plume pour vous faire part de l'état de nos connaissances sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie..... nous n'avons soulevé qu'à demi le voile mystérieux. Nous eussions voulu rendre nos résultats plus complets et appuyer nos conjectures sur de meilleures preuves; mais la vie est courte et la science demande des siècles. Un espoir nous reste : c'est que notre essai provoque les méditations de ceux qui ont près d'eux des livres et des conseils, et qui peuvent disposer des uns et des autres avec plus de facilité qu'un voyageur qui erre depuis cinq ans sur les hauts plateaux et dans les bas-fonds brûlants de l'Ethiopie.

Malgré l'arrêt divin qui dispersa les dix tribus d'Israël, on les a longtemps cherchées en Asie et ailleurs. Deux membres bien connus de la communauté juive sont venus en Abyssinie dans le même but, dit-on. L'un s'est arrêté à Massowah; l'autre a terminé son voyage à Adwa, à quatre journées en-deçà des synagogues du Simen. Pour nous, que l'étude des langues éthiopiennes a mis en contact, il y a deux ans, avec un des plus doctes falacha de Kayla Méda, près Gondar, nous avons écrit sous sa dictée une grande partie de ce qui va suivre; nos notes ont ensuite subi

la révision du fils d'un pontife, et, en dernier lieu, celle d'un intelligent scribe falacha.

Commençons par ce qu'il y a de plus positif dans notre enquête, leur langue et leur type physique. Ce dernier appartient évidemment à ce que nous appelons le type chamitique, et se reconnaît à une petite taille jointe à des pommettes saillantes et écartées, et des yeux étirés vers les tempes, ce qui produit un abaissement habituel de la paupière supérieure et donne au regard une expression rusée. Ce type existe chez les Agaw de l'Atala et du Simen, et chez les Sidama. Il nous est impossible de le ramener au type juif. La langue des Falacha est la même que celle qui vient de s'éteindre dans le Dambya, mais qu'on parle encore dans le Kwara et qu'on nomme Hwarasa. Elle tient de très près au dialecte des Agaw de l'Atala et à la langue khamtinga. Les enfants des Falacha actuels, près Gondar, parlent tous l'Amhargna et ne connaissent pas la langue de leurs pères. On serait tenté d'en conclure que la chute de la royauté abyssine aurait produit une certaine fusion entre les Falacha et les Amara ou chrétiens.

Quand ces sectaires emploient la langue liturgique, ils s'appellent Falasyan, c'est-à-dire exilés, et se disent originaires de Jérusalem. Les Agaw du Way ont aussi préservé la tradition d'une émigration. Cependant le nom vulgaire est Falacha et ne peut se dériver du *falasa* (s'exiler), ni dans la langue sacrée ni dans la langue actuelle du Tigray. Nous avons mieux aimé chercher cette étymologie dans la langue même de ce peuple. Or, la terminative *cha* est agaw, comme on le voit dans les mots *lakcha* (bavard), de la racine *lanq* ou *laq* (langue), et *archa* (laboureur), de la racine *ar* (blé).

D'ailleurs les Falacha se disent Khayla (probablement un nom de tribu), et en Armatchoho on ne les appelle pas autrement que Khaylacha. D'autre part, le mot Falasma signifie en Amhargna *sagesse*, habileté par excellence. Les Falacha sont généralement des ouvriers et ne regardent pas le travail du fer comme impur, ce qui les distingue de tous les autres Ethiopiens. *Falacha* ne pourrait-il donc pas être le synonyme de *tabib* (sage, c'est-à-dire forgeron), et désigner des gens industrieux?

Quoi qu'il en soit, on trouve aujourd'hui des Falacha dans le Kwara, où ils sont nombreux, et vivent à côté des chrétiens, parlant la même langue; en Dambya, Armatchoho et Tagadé; en Walgayt, où ils sont si nombreux, qu'ils forment la moitié de l'armée; en Simen, où un capitaine des fusiliers de D. Oubie est falacha; en Wagara, Djanifankara, Atala, Tagousa et Alafa; enfin en Achafar et chez les Agaw du Damot ou Awawa, où ils parlent un dialecte différent. Selon la tradition, il y a aussi des Falacha chez les Galla Azabo, dans le pays même où les empereurs tenaient jadis leur cour; et au-là du Chawa, dans le pays Gourage. Ce dernier renseignement a été confirmé par les Galla d'Inarya.

Les Falacha conservèrent longtemps leur indépendance dans le Simen, où leur roi portait le nom de Gedon, pris, disent-ils, dans l'Ancien Testament, et qui semble infirmer la prétention de ces sectaires d'être descendus de Min-Ylik, fils de Salomon; à moins que la signification de Gédéon, en hébreu, n'ait été préférée par les Ethiopiens, qui n'estiment la puissance que par la guerre. Au commencement du quinzième siècle, le roi Yshaq brisa la puissance des Gédéon et

leur arracha le Wagara. Leurs descendants, devenus chrétiens, régnèrent encore dans la personne du Dadj-Azmatch Oubie. Les Falacha caressent une tradition selon laquelle le dernier des Gédéon brûla toutes leurs annales avant de mourir.

Un exposé de la religion des Falacha permettra à ceux qui sont versés dans la connaissance des différentes sectes juives de leur comparer celles des exilés de l'Éthiopie. Peut-être en jaillira-t-il une preuve intrinsèque qui jettera quelque jour sur l'origine des Falacha.

Après la naissance d'un enfant, on pratique la circoncision le septième jour; si c'est une fille, l'excision a lieu le huitième jour. Les opérations sont renvoyées au lendemain si le jour est un samedi, et si l'on tardait même un seul jour, l'enfant ne serait plus admissible dans la communauté des enfants d'Israël.

Nous ne connaissons pas l'absurdité du baptême, nous dit un diacre falacha. Quarante jours après la naissance, si c'est un garçon, ou quatre-vingts, si c'est une fille, un prêtre donne un nom à l'enfant dans une cérémonie appelée *ardit*, et dans laquelle on emploie l'eau par immersion. On commence par la formule : « Béni soit Dieu le Seigneur d'Israël. » Jusqu'à l'accomplissement de cette cérémonie, l'accouchée, regardée comme impure, reste dans une hutte à part.

La confession est une institution de rigueur. Si un falacha meurt sans confession, il n'y a pas de *tazkar* ou festin de commémoration pour lui. Si l'on communie sans se confesser et qu'on meure dans cet état, on va dans l'enfer, qui est un lieu ténébreux dans l'intérieur de la terre. Le confesseur falacha a les mêmes pouvoirs que le prêtre chrétien. Si, par exemple, un

falacha, après avoir embrassé le christianisme, veut revenir à la foi de ses pères, il s'adresse à un confesseur qui lui impose une pénitence, ordinairement un jeûne de quarante jours ; il assiste ensuite au service divin comme catéchumène, pendant six samedis de suite, et le septième il est admis à la communion. On communie plusieurs fois de suite sans se confesser ou se faire absoudre de nouveau. Personne ne reste une année sans se confesser, et jadis on confessait tous les soirs ses péchés de la journée.

Le *Korbun* (sainte cène) est un pain de pur froment. Le vin n'entre pas dans ce sacrement, parce qu'on est trop pauvre pour en acheter, selon les uns, et, selon les autres, parce que le vin a été maudit par Noé. Les chrétiens, nous dit un diacre falacha, ont la bêtise de se faire absoudre et de communier dans l'état de jeûne: nous, au contraire, nous commençons par bien manger, et ayant alors dans notre ventre des motifs réels de rendre grâces à Dieu, nous nous faisons absoudre pour communier. Si un membre de la congrégation est rebelle, on l'excommunie par Moïse et par Aaron, et celui qui a excommunié peut seul absoudre. Il n'y a pas, comme chez les chrétiens, de chef supérieur qui puisse délier l'excommunication d'un prêtre.

Les personnes qui, avant la communion, sont renvoyées du *beta magadas* ou temple sont: 1° ceux qui ont une blessure de plus de douze mois ; 2° les lépreux ; 3° ceux qui ont la peau noire comme un nègre, ce qui implique adultère de la part de leurs parents ; 4° ceux qui ont les yeux très petits et comme fermés, bien que ce soit le type falacha, mais c'est sans doute l'exagération de ce type qu'on a voulu proscrire; 5° les tanneurs, parce qu'ils puent le tan : tous les Ethiopiens les re-

gardent d'ailleurs comme des parias ; 6° les esclaves gallas, bien que les esclaves nègres entrent ; 7° les renégats ; 8° les filles ravies et non pardonnées par leurs parents ; 9° les gens mordus par une hyène, ce qui rappelle un préjugé propre à l'Ethiopie; 10° ceux qui la nuit du jeudi au vendredi ou du vendredi au samedi auraient cohabité avec leurs femmes, même légitimes. Les Falachaadmettent les forgerons, disant qu'ils sont *tabib* (c'est-à-dire savants) et qu'ils visent à la sagesse de Salomon. Cette croyance prouve assez que la foi, sinon la race des Falacha, est d'origine étrangère, car tous les peuples sémitiques et tous les autres Ethiopiens regardent les forgerons comme des êtres inférieurs et impurs.

Les chrétiens d'Abyssinie portent autour du cou un cordon de soie bleue foncé, qui, selon une tradition, aurait été institué par l'apôtre de l'Ethiopie, Abba Salama, pour désigner les personnes qu'il avait bénies. On appelle ce cordon *maatab* ou signé, et il était difficile de ne pas le rapprocher de cet autre *maatab* dit *arba confous* par les juifs non Ethiopiens, et porté aussi autour du cou. Il semblerait que les Falacha, placés entre leurs traditions juives et l'exemple des chrétiens d'Abyssinie, dussent avoir une sorte de *maatab*, mais nous n'avons pu en découvrir aucune trace.

Seulement, les moines ont un cilice de fer d'une forme particulière. Ces religieux mènent généralement une vie très pure, car les chrétiens, en reconnaissant ce fait, les accusent de se préparer au célibat comme Origène ; mais les Falacha s'indignent de cette accusation, bien qu'ils se préparent, de leur propre aveu, à la vie ascétique en mangeant d'une racine qui détruit si bien

toute apparence virile, que la barbe même disparaît complétement. Bien qu'il n'y ait pas d'hiérarchie ecclésiastique, les Falacha reconnaissent pour chef le plus savant ou le plus habile de leurs moines. Celui qui les régit aujourd'hui se nomme Abba Yshaq (Isaac) et demeure dans le monastère de Koharwa, dans le district de Djanifankara. Son titre de savant est si bien établi, que les professeurs chrétiens de théologie ont sérieusement proposé de s'adresser à lui pour avoir l'interprétation des prophéties d'Ezéchiel, aujourd'hui perdues dans les écoles non falacha. Celles-ci, de même que chez les chrétiens, regardent le *gob* (calotte) comme signe distinctif de la vie monastique. Le gouvernement des Falacha est une sorte de presbytérisme, car à la mort d'Abba Yshaq, c'est l'assemblée générale du peuple qui nommera son successeur. Les prêtres et diacres sont sacrés par les moines: nous n'avons pu nous assurer si on lui place le *meirom* (saint-chrême) pour le sacrement de l'Ordre, mais on est bien d'accord sur l'utilité des saintes huiles. Les Falacha ne paraissent pas connaître l'extrême-onction, sacrement rarement usité d'ailleurs même chez les chrétiens d'Abyssinie. Les fondateurs de la vie monacale des Falacha furent Abba Savra et son disciple Abba Tsagua. Selon la tradition, ils étaient contemporains du roi Zara Yaigob, ce qui tend à confirmer notre opinion, que les institutions actuelles des Falacha sont bien différentes de ce qu'elles étaient jadis.

Le prêtre des exilés peut se marier après avoir reçu la prêtrise, et même contracter un deuxième mariage après la mort de sa première femme, ce qui est défendu aux prêtres chrétiens; mais chez les Falacha

comme chez les chrétiens, le divorce ou le concubinage rend le prêtre indigne de ses fonctions. Chaque prêtre peut sacrer un diacre, si celui-ci a été préalablement *agabi* ou marguillier; mais un prêtre ne peut donner la prêtrise. Comme chez les chrétiens, les prêtres portent un turban blanc et ont le droit d'excommunier aussi bien que les moines. S'il s'élève une question théologique, on assemble un concile de tout le peuple, et l'on juge, dit-on, d'après le Pentateuque. Tout prêtre a le droit de provoquer la convocation du concile.

Les Falacha n'acceptent ni la viande, ni le pain, ni même la farine d'un chrétien : mais ils prennent volontiers du grain non moulu. Si l'un d'eux a eu le malheur de manger chez un chrétien, il ne prend, pendant les six jours d'ensuite, que des pois chiches crus ; le septième jouril boit le *masanna*, écorce purgative qui nettoie, disent-ils, toute contamination. Le soir enfin, il prend un bouillon de poulet. Chaque fois qu'un falacha est sorti de la maison d'un chrétien, il se lave tout le corps, ce qui rappelle les ablutions juives stigmatisées par notre Rédempteur dans l'Evangile. (Marc, VII, 8.)

Cependant d'autres usages falacha sont entièrement étrangers ou même positivement contraires à ceux des Juifs. On connaît la loi de Moïse (Deut. XXV, 5) qui ordonne au fils d'Israël d'épouser la veuve de son frère. Cette loi, qui paraît d'origine sémitique, est en complète vigueur chez les Galla et Akala-Gouzay, bien que ces derniers soient chrétiens. Néanmoins les Falacha tiennent qu'il est honteux d'épouser la veuve d'un frère. Les chrétiens d'Abyssinie tressent leurs cheveux, et l'histoire d'Absalon semble montrer que les

Juifs en faisaient autant. Mais les exilés ne tressent jamais leurs cheveux, et, s'ils les rasent, ils n'en conservent pas une portion sur les tempes, comme les Juifs orientaux. Ils ont entendu parler des Juifs *par les chrétiens*, mais ne savent où ils sont, bien qu'ils se disent fils de Lévi, venus en Ethiopie avec Min Ylik, fils de Salomon. Ils se prosternent devant le Pentateuque, mais croient que c'est une idolâtrie d'en faire autant devant l'arche.

Leur idée du Messie est très confuse. Théodoros, grand Roi, avec un œil devant et un autre derrière, et dont chaque regard peut tuer dix mille hommes, régnera sur la terre, et après lui viendra le Messie. Ainsi s'exprima un falacha instruit. Un autre dit au contraire que la venue de Jésus a accompli les prophéties de l'Ancien Testament; mais les exilés ne croient pas à sa divinité. Ils attendent l'Antéchrist (Asay-Messih), mais ne croient pas qu'il naîtra d'une vierge ou d'une femme falacha.

La doctrine de la résurrection des corps est très clairement établie. A la fin des temps, saint Michel soufflera de sa trompette. Au premier coup, tous les os des trépassés se mettront en place; au deuxième, la chair vêtira ces os; au troisième, les âmes entreront dans les corps, et Dieu jugera tous ces hommes dans un jour de l'Eternel, équivalant à mille ans d'après nos idées. Les bons iront au ciel et les mauvais en enfer. En attendant, on peut aider par la prière les âmes en peine, et les Falacha lisent le livre des Psaumes dans cette intention.

Passons à ce que nous avons pu recueillir sur leurs coutumes. Comme chez tous les Ethiopiens, l'acte d'égorger une bête est d'une gravité presque religieuse;

les Falacha abattent le bétail sur le côté droit, la tête tournée vers Jérusalem, dont ils connaissent fort bien la position, et font, avant de l'égorger, une longue prière en langue güz, laquelle commence par les mots : « Au nom du Seigneur du monde, roi d'Israël. » Selon le précepte de Moïse, ils ne mangent jamais de viande crue, et le ver solitaire est en conséquence très rare chez eux, bien qu'il ne soit pas tout-à-fait inconnu. Il en est de même chez les Akala-Gouzay et chez les Saho, qui, eux aussi, ne mangent pas de viande crue, et l'on doit en conclure que cette maladie endémique en Abyssinie est le résultat d'aliments peu ou point cuits.

Un usage qui nous semble particulier aux Falacha en tant qu'Éthiopiens, et qui rappelle les agapes des premiers chrétiens, est le *gera* ou pain de trente-deux litres de farine, assaisonné de poivre, *nigella sativa*, de coriande, de girofle et d'autres épices. Il reste toute la nuit à cuire sur une plaque de poterie couverte d'un dôme bien enté. On coupe ce pain monstrueux avec un sabre courbe, et, pour le manger, on y ajoute encore du piment moulu dans du beurre. Selon la ration ordinaire, un *gera* suffit à soixante-dix personnes. On le mange aux jours de grande fête.

La coutume du *tazkar*, si universelle en Éthiopie, existe aussi chez les exilés. C'est un festin commémoratif, où tous les convives prient Dieu de pardonner les péchés du défunt. On ne fait pas de *tazkar* pour une femme adultère, et dans tous les cas on n'admet que des Falacha au festin. On n'enterre personne près du temple : le cimetière est hors du village, et, comme chez les Abyssins, les tombeaux n'ont ni inscription ni insigne.

Les Falacha croient aux *zar* (fées). Les bonnes fées se contentent d'un petit cadeau, d'une petite bague d'argent, par exemple, et font ensuite du bien au donateur. Les mauvais *zar* persécutent leurs victimes jusqu'à ce qu'elles aient perdu tous leurs biens. On évoque ces fées par des procédés analogues à ceux du magnétisme de Mesmer, et l'on dit que la fée est venue dès que les convulsions se sont manifestées. En lisant ceci, il est difficile de ne pas songer aux sibylles et aux pythonisses de l'antiquité. Il faut cependant dire, à la louange des prêtres falacha, qu'ils s'opposent vivement à ces réunions de convulsionnaires; les prêtres chrétiens les condamnent également, mais l'évocation des fées n'en est pas moins très fréquente dans toute l'Éthiopie, y compris même la ville musulmane de Massowah. Les Galla comme les Falacha aiment à consacrer des bagues aux fées.

Les lois des exilés ne paraissent pas différer de celles des Abyssins chrétiens, si ce n'est que l'enfant naturel partage avec les fils légitimes. Il n'y a d'ailleurs de préciput ni pour les mâles ni pour l'aîné. Les Falacha n'ont qu'une femme, et le divorce, quoique réprouvé par la religion, est néanmoins pratiqué, et forme ainsi un contraste entre la loi civile et la loi religieuse absolument connue chez les chrétiens. Les frais du *tazkar* sont prélevés sur la succession avant partage, et sont fixés ordinairement à la moitié des biens. Le père falacha, par testament oralement prononcé devant témoins, peut déshériter un enfant indigne; mais une sentence pareille, si elle était injuste, serait annulée après la mort du testateur. La coutume sur les femmes rappelle la loi chrétienne, et l'on voit ici une preuve de plus que les ancêtres des

chrétiens actuels étaient des Falacha convertis, ou bien qu'à l'arrivée d'Abba Salama, le judaïsme n'avait été que partiellement établi. Il nous semble que toutes ces lois coutumières sont antérieures même à l'établissement du demi-judaïsme qui nous occupe.

M. Royer-Collard recommande avec beaucoup de raison aux voyageurs l'étude des lois sur la condition des femmes, car elles affectent la civilisation plus directement que la plupart des autres codes et coutumes. Toutefois dans cette étude une société demi-civilisée doit fournir au légiste peu de résultats. Disons ce qu'il y a de plus usuel dans la coutume sur les femmes falacha. L'avortement volontairement provoqué a cet effet, que l'enfant, frustré de ses droits, ferme à sa mère la porte du Paradis. En droit, une femme adultère doit être tuée; en fait, on se contente de la renvoyer. Une épouse déshonorée le jour de ses noces était jadis lapidée; son propre père lui jetait la première pierre. Aujourd'hui cependant on lui demande qui est le coupable, et, sur sa déclaration, on appelle le ravisseur devant les parents. S'il nie le fait, il doit encore jurer en mettant la paume de sa main sur le haut de sa tête. Cette manière de jurer sur sa propre vie, pour ainsi dire, n'est pas connue des chrétiens. Si le ravisseur admet le fait, il doit une compensation en troupeaux; s'il refuse celle-ci, on l'y amène en agissant auprès de son père par la menace de l'excommunication. Enfin si le mari refuse de garder sa femme déshonorée d'avance, le ravisseur, de son côté, n'est pas forcé de la prendre. En général, le mari fait la paix moyennant une augmentation de dot, et garde ainsi son épouse.

Dans une communication précédente, nous avons

expliqué la formation du *femah afar*, institution remarquable que nous avons comparée aux comices de Rome antique, et qui a été établie jadis pour relier par la religion du serment et par des devoirs mutuels des tribus errantes et divisées, que leur état de colons dans les plaines inexplorées de l'Afrique devait rendre farouches et solitaires. Dans toutes les contrées que nous avons explorées depuis les Habab jusqu'au Sidama, nous avons trouvé des vestiges de ce singulier édifice législatif. Dans l'ordre des temps, tout s'accorde à donner le pas aux Falacha sur les chrétiens, et aux nations chamitiques sur les hordes valeureuses des fils de Sem, soit pures comme en Tigray, soit mélangées comme dans le pays Amhara. L'institution des frères de Noces (*femah*) devait donc être moins abâtardie chez les Falacha que chez les chrétiens. Dans la langue hwarasa, on l'appelle madja. Si une querelle s'élève entre deux madja, c'est le sous-officier qui juge, et l'on appelle de son jugement au *bar* Madja (aîné ou chef des madja). Les Afar n'ont pas, que nous sachions, d'appel dans la cour des Madja. Les Falacha ne peuvent pas appartenir en même temps à deux corporations de madja, ce qui est aussi une incapacité afar. De même, un père et son fils ne peuvent pas être réciproquement madja, ni même deux frères, à moins qu'ils ne soient jumeaux. Cette règle et cette exception se retrouvent chez les tribus afar.

Les jeunes filles forment des madja entre elles, et perdent cette qualité par le mariage, car elles entrent alors dans la corporation de leur mari. Le serment est déféré en langue hwarasa, et dans aucun cas on ne jure sur le Pentateuque, ce qui tend à prouver que

cette institution si curieuse est antérieure à la conversion des Agaw au judaïsme. Il y avait encore naguère des repas de corps de madja; aujourd'hui ils sont tombés en désuétude, et la vitalité de l'institution semble mourir avec la langue hwarasa. Du reste, les dignités de la corporation ne sont pas héréditaires, comme chez les Afar. On choisit les membres un à un, et on leur sert à manger pendant dix jours et à boire dans une seule et même coupe, ce qui rappelle un des us les plus frappants des Sidama.

Les Falacha témoignent un grand respect pour le Pentateuque. Le diacre David s'indignait de voir chez nous un Pentateuque éthiopien posé sur la même peau tannée où nous étions assis au milieu de nos livres, et ne se taisait que lorsque nous mettions l'énorme manuscrit sur la caisse de notre théodolite, qu'il prenait pour un siége. En entrant chez nous, après avoir dit bonjour, il se prosternait jusqu'à terre devant notre Pentateuque, et un jour, après avoir pris congé, il revint sur ses pas pour faire sa prosternation habituelle. Il l'expliquait d'ailleurs comme un signe de respect et non d'adoration, absolument comme nos génuflexions devant la croix le jour du vendredi saint.

Comme certains sectaires anglais, les Falacha poussent fort loin le respect dû au sabbat. Ils ne se livrent à aucun travail à partir du midi du vendredi, et dès que l'aurore du samedi a paru, on ne parle qu'à demi-voix, usage respectueux en lui-même, et qui empêche d'ailleurs toute dispute. Faire la cuisine ou traire les bêtes, serait un attentat à la majesté du sabbat; mais, pour ne pas perdre le lait, on le fait tirer par des chrétiens. Marie, me disait un Falacha, est la

médiatrice des chrétiens : notre médiateur est samedi, expression qui rappelle une superstition assez répandue parmi les chrétiens d'Abyssinie, qui regardent *saubat* (le sabbat) comme un saint. Les Falacha peuvent sortir de chez eux le samedi, mais seulement pour des besoins naturels, ou pour aller au temple : ceux de Gondar ne peuvent pas traverser la rivière, ce qui implique affaire. Le sabbat est si grand que Dieu et ses neuf cents archanges descendent sur terre ce jour-là. Comme chez les chrétiens, on communie au pur froment et de grand matin. Les Falacha étant tous ouvriers, c'est-à-dire potiers, maçons ou charpentiers, ils cherchent à se faire employer par le Roi, ce qui leur donne droit à porter une chemise avec le titre de *badjar-ound*. Un vieillard portant turban, c'est-à-dire revêtu des fonctions de prêtre, se fit annoncer chez nous comme *badjar-ound* Isaac. Il venait vendre un Pentateuque pour faire face à la famine et s'enquérir de l'existence des Falacha en d'autres pays. Nous lui parlâmes des Juifs et de leur respect pour le Pentateuque. — Respectent-ils le sabbat du samedi ? dit Isaac avec impatience. — Sans doute : à tel point qu'ils ne font pas de cuisine ce jour-là. — Tout n'est donc pas perdu, et le monde n'est pas si mauvais que je l'avais dit. Là-dessus *badjar-ound* Isaac se leva et entonna un hymne dont le chant n'était pas sans charmes après les aigres psalmodies des *Dabtara* chrétiens. « Dieu d'Abraham, dit-il en finissant, je te rends grâce. » Puis il ôta son turban à la façon des chrétiens de Syrie, et se prosterna devant son Pentateuque.

(*La suite au numéro prochain.*)

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT.

Séance du 6 juillet 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de la marine écrit à la Société pour lui donner communication d'une Notice géographique et topographique sur Madagascar, rédigée par M. le lieutenant de vaisseau Bona-Christave, à l'appui de la carte générale de cette île que cet officier a dressée en 1844. Les détails spéciaux que renferme cette Notice ont paru à M. le ministre de nature à intéresser particulièrement la Société, et il pense qu'elle jugera convenable de donner de la publicité à ce document.

M. Fuss, secrétaire perpétuel de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, adresse à la Société, au nom de cette Académie, les premiers volumes des Bulletins de la classe physico-mathématique, et de la classe des sciences historiques, philolo-

giques et politiques ; il lui offre également, en son nom, le compte-rendu des travaux de l'Académie pour l'année 1844.

La Société royale géographique de Londres adresse la 1re partie du 15e volume de son journal.

M. Berthelot présente, au nom de l'auteur, M. Coulier, la 4e livraison de l'atlas général des phares et fanaux, contenant les instructions et les cartes pour la navigation sur les côtes du Portugal.

M. Daussy, désigné par la Commission centrale pour ouvrir le paquet cacheté déposé sur le bureau de la Société, en 1825, par M. de Freycinet, annonce que la gravure de l'appareil pour mesurer les marées, contenue dans ce paquet, est la même que celle que l'auteur a publiée plus tard dans le voyage de *l'Uranie*, et qui est aujourd'hui connue de tous les navigateurs.

M. Jomard fait connaître l'arrivée à Paris de M. Van de Velden, officier de la marine néerlandaise, pour y faire graver une carte de l'île de Java en deux grandes feuilles, réduite d'après les matériaux recueillis par les ingénieurs néerlandais depuis un grand nombre d'années. M. Van de Velden repart pour Java, où il doit occuper un poste scientifique, et où il se propose de continuer le travail de la traduction française de l'ouvrage de Valentyn, qu'il a entreprise avec M. Van Coppenaal.

Le même membre annonce qu'à la dernière assemblée générale de la Société royale géographique de Londres, la médaille d'or destinée aux découvertes géographiques a été décernée cette fois à M. Carl Ritter, comme auteur *d'importants ouvrages de géographie*. M. le Président, en donnant cette médaille à

M. Léopold de Buch, compatriote de M. Ritter, présent à la séance, a fait ressortir le mérite et l'utilité des travaux de ce savant, et il a démontré les progrès que la science peut retirer de l'érudition géographique.

M. Roux de Rochelle, au nom d'une Commission composée de MM. Jomard et Berthelot, et de lui, rend compte de l'examen qu'elle a fait du musée géographique de la Société, et des premières dispositions qu'elle a prises pour l'arrangement de cette collection.

M. le secrétaire donne lecture de la Notice sur Madagascar, transmise par M. le ministre de la marine. — La Commission centrale renvoie cet intéressant document au comité du Bulletin.

Séance du 18 *juillet* 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Dr Possart écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son livre sur la statistique et la géographie des gouvernements de Courlande. — M. Vivien est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. Gustave d'Eichthal adresse un exemplaire de son Mémoire ayant pour titre : *Études sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines.*

M. Jomard annonce que M. Ad. Barrot, nommé consul général de France à Alexandrie, l'a chargé d'offrir ses services à la Commission centrale, et a promis de lui transmettre toutes les communications géographiques qui lui paraîtraient de nature à intéresser la Société.

Le même membre donne des détails sur le relief du Mont-Blanc et du Saint-Bernard, exécuté avec une précision remarquable par M. Sené : ce travail, com-

mencé il y a dix ans, est complétement achevé; il pense que les Commissaires nommés par la Commission centrale pourraient aller le visiter et présenter leur rapport à une prochaine séance.

A l'occasion du discours prononcé par M. Murchison à la dernière assemblée de la Société géographique de Londres, M. Jomard déclare, au nom de M. le colonel Corabœuf, qu'il n'a pas eu connaisance d'une observation du général Visconti, relative au nouveau coefficient de la réfraction terrestre, déduit par le savant Napolitain de la triangulation entre l'Adriatique et la Méditerranée, et appliqué au calcul de la hauteur du dôme de Saint-Pierre, ce qui a reproduit presque identiquement la hauteur donnée par les astronomes romains.

M. Cortambert fait un rapport sur trois ouvrages de M. Desjobert, relatifs à l'Algérie. — Ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle propose l'insertion au Bulletin d'une Note dont le but serait de rappeler que le Prix offert par feu Mgr le duc d'Orléans pour l'importation la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, a été prorogé depuis plusieurs années, et qu'il doit être décerné dans la première assemblée générale de 1846. — Cette proposition est adoptée.

M. Imbert des Mottelettes donne des détails curieux sur les circonstances qui ont accompagné le moulage qu'il a fait de concert avec M. Dumoutier, de plusieurs têtes des Indiens Iowaïs, au moment de leur départ de Paris. Il annonce que, malgré les difficultés de l'entreprise, cette opération a parfaitement réussi.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Seance du 4 juillet 1845.

M. le chevalier Ferrão de Castello Branco.
M. le Dr Robecchi.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 20 *juin.*

Par M. d'Omalius d'Halloy : Des races humaines, ou Éléments d'ethnographie. Paris, 1845, 1 vol. in-8.

Par M. Graberg de Hemso : Ultimi progressi della geografia sunto letto nei di 18, 21, 24, 25 e 26 settembre 1844 alla sezione di geologia, mineralogia e geografia della sesta italiana riunione degli scienziati sedente in Milano. Milano, 1844, broch. in-8.

Par M. Alexandre Marure : Efemerides de los hechos notables acaecidos en la Republica de Centro-America, desde el año 1821 hasta el de 1842. Seguidas de varios catalogos de los presidentes de la Republica, gefes de los estadosa cet. Guatemala, 1844, broch. in-8. — Memoria historica sobre el canal Nicaragua, seguida de algunas observaciones inéditas de Mr J. Baily sobre el mismo asunto. Guatemala, 1845, broch. in-8.

Par M. Hommaire de Hell : Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, historique et scientifique. 17e et 18e livr.

Par M. Vivien de St-Martin : Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde. Tome II, 1re livr. (Asie.) Paris, 1845, 1 vol. in-8, accompagné d'une carte de l'Asie

avec ses grandes régions physiques, en 1 feuille. — Recherches sur l'histoire de l'anthropologie, broch. in-8.

Par M. Le Maistre : Le Tonnerrois (Pagus Tornodurensis) ; extrait de l'Annuaire du département de l'Yonne, broch. in-8.

Par M. d'Avezac : Observations mathématiques, astronomiques, géographiques, chronologiques et physiques, tirées des anciens livres chinois ou faites nouvellement aux Indes et à la Chine par les Pères de la Compagnie de Jésus ; rédigées et publiées par le P. E. Souciet. Paris, 1729, 1 vol. in-4.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, mai. — Bulletin de la Société géologique de France, feuilles 39-55. — Le Mémorial encyclopédique, avril. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juin. — Journal des missions évangéliques, juin. — L'Echo du monde savant.

Seance du 4 juillet.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur (n°s 249 à 257). Broch. in-8.

Par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg : Bulletin de la classe physico-mathématique, 3 volumes pour les années 1843-44-45 avec 18 planches. N°s 1 à 7 du 4e vol. in-4. — Bulletin de la classe des sciences historiques, philologiques et politiques, rédigé par son secrétaire perpétuel. Saint-Pétersbourg, 1844, tome 1er avec 3 planches lithographiées. N^os^ de 1 à 15 du tome II, in-4.

Par M. Fuss, secrétaire perpétuel : Compte-rendu

de l'Academie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg pour l'année 1844, broch. in-8.

Par la Société royale géographique de Londres : The Journal of the royal geographical Society of London. Volume the fifteenth, 1845, part 1.

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux à l'usage des navigateurs, publié sous les auspices de S. A. R. Mgr le prince de Joinville, 4e livraison (Portugal).

Par les auteurs et éditeurs : Boletin enciclopedico de la Sociedad economica de Amigos del pais. Mayo. Valencia, 1845, in-8. — Le Mémorial encyclopédique, mai 1845. — Nouvelles annales des voyages, mai 1845. — L'Echo du monde savant.

Séance du 18 *juillet* 1845.

Par M. le professeur Poissart : Statistik und Geographie des Governements Kurland. Stuttgart, 1843, 1 vol. in-8.

Par M. Gustave d'Eichthal : Études de l'histoire primitive des races océaniennes et américaines, 1 vol. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, juin.—Annales de la propagation de la foi, juillet. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juillet. — L'Écho du monde savant.

ERRATA du mois de juin.

Page 400, ligne 3, VIII, *lisez* IX.

» 398, ligne 13, *à fine*, avant le mot maison, *ajoutez* tentes, wigwams et *ôtez* ces deux mots de la page 399, ligne 2.

» 402, à la fin de la note, *ajoutez*, voyez aussi *Bulletin* de 1844, *février*, p. 154 et *juin* p. 410.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Extrait *d'une lettre de* M. Antoine d'Abradie *sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie.*

(Suite et fin.)

Omokoullou (Abyssinie), le 3 novembre 1844.

Les jeûnes et les fêtes des Falacha sont probablement ce qu'il y a de plus singulier chez eux. Les prêtres et les exilés pieux jeûnent jusqu'au coucher du soleil tous les lundis et jeudis, et communient au crépuscule du soir; les jeûnes sont abrogés si une grande fête tombe ces jours-là. On dirait une parodie des deux jeûnes hebdomadaires des chrétiens, si ce n'est que les Falacha mangent de tout ce qu'ils veulent après le coucher du soleil, tandis que les chrétiens d'Abyssinie s'abstiennent de viande et même de lait tous les mer-

credis et vendredis. Pendant les trois jours qui précèdent Pâques, les Falacha ne mangent que du grain rôti en mémoire des trois jours de mauvais vivres dans le désert avant de trouver la manne. Le commencement de la seconde lune après Pâques est celui du jeûne dit *tomas*, en commémoration de celui qu'on fit lorsque le roi de Babylone commença le siége de Jérusalem. Avec la troisième lune après Pâques commence le jeûne dit *ab tom*, en mémoire du massacre des prêtres après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Pendant les dix premiers jours de ce jeûne, on ne mange rien d'animal, pas même du beurre, et l'on observe cette règle dans les *tazkar* ou festins mortuaires qui auraient lieu à cette époque. Après les dix premiers jours, on mange, comme dans tous les autres jeûnes, tout ce que l'on veut, mais seulement après le coucher du soleil. Les moines falacha observent tous les jeûnes, mais *ab tom* est le seul obligatoire pour tout le monde. A la quatrième lune commence le jeûne dit *tavt*, et qui dure dix jours. Les dix premiers jours de la cinquième lune sont le jeûne de *hidar*, en mémoire de celui que fit Joseph pour retrouver son père. Le premier jour de ce jeûne est dit *tazkara Abraham*, ou en commémoration de ce patriarche, on a l'habitude de manger ce jour-là; mais on jeûne, bien que ce soit la fête *Astari* (entrevue de Joseph et d'Abraham). Le dixième jour de la lune de Tigamt est aussi un jour de jeûne. *Hidar* est le nom d'un mois abyssin, mais il est plus difficile de trouver l'étymologie de *tomas* et de *tavt*.

Passons aux fêtes des exilés. En principe, il y en a tant qu'il ne resterait que deux journées de travail par an; mais les exilés sont pauvres, isolés de leurs

frères, et obligés de travailler beaucoup : aussi ignorent-ils la plupart des fêtes et le repos de la septième année (Lév. xxv, 4). L'année ecclésiastique fut évidemment lunaire dans le principe, bien que les Falacha aient aujourd'hui adopté le calendrier des chrétiens. Chaque jour de lune nouvelle est une fête, ainsi que le dixième jour de la lune. Ceux qui observent cette dernière (*arfe asart*) obtiennent aisément les faveurs du Très-Haut, car son portier (*sic*) se laisse aisément fléchir ce jour-là. Aux jours de fête, on communie de grand matin, et toujours au pain azyme de froment. Le service est entièrement oral et dépend de la faconde du prêtre : seulement on lit l'ouvrage dit *Astari* le jour de la fête de ce nom, qu'on appelle aussi fête de Joseph, et qui tombe au 10 du mois *maskarrame*. Cinq jours après est le *baala matsalat*, que nous voulions traduire « fête des tabernacles; » mais un Falacha nous assura que c'est la commémoration des festins que donna Joseph à son père après avoir passé cinq jours à faire des provisions. *Lesa* est la nouvelle lune du mois de *magabit*. Si le quatorzième jour de cette lune tombe dans le mois de *miasya*, c'est le jour de Pâques ; autrement le jour de Pâques est le quatorzième jour de la lune de *miasya*, car cette fête ne tombe jamais dans aucun autre mois. En 1842, le lundi 25 *miasya* était le jour de *boho* ou pain fermenté, et la Pâques était le lundi 18 *miasya* ; car on ne s'attache pas à faire coïncider toujours, comme chez les chrétiens, cette fête avec le sabbat. A la nouvelle lune de *hidar*, on fête l'entrevue de Moïse avec le Tout-Puissant, et le dixième jour de cette lune est la commémoration de la réception de Moïse par les Israélites. Le 12e *sané*, on fête la venue des Tables de

la Loi ; on l'appelle ordinairement *touvani marar* ou entrée de la saison des pluies. La nouvelle lune de *nahasé* se nomme *chagi-barabou* et est une des grandes colonnes (fêtes) de l'année. Le 28 *nahasé* est l'anniversaire de la mort d'Abraham, de Sara, d'Isaac et de Jacob. On mange le *gera* ce jour-là, et on l'appelle *bakar-baal* ou fête aînée, probablement parce que c'est la plus ancienne. Nous devons dire qu'un Falacha instruit nous expliqua autrement la fête dite *arfe-asar* (dixième de la lune). Selon lui, c'était en 1842 le 25 *namlé*, puis le 25 *nahasé*, puis le 29 *maskarram*, à cause des cinq jours complémentaires, et ainsi toujours de trente en trente jours, de telle sorte que cette fête fait le tour de l'année en soixante-treize ans. S'il en est ainsi, l'institution de cette fête semblerait dater de l'époque où les Égyptiens, et probablement le reste du monde, usaient de l'année vague de trois cent soixante jours.

La manière dont les Falacha se vêtissent au repas pascal ne peut s'expliquer que par un usage qui n'existe qu'en Abyssinie, bien qu'on puisse expliquer comme les Abyssins le passage de l'Évangile de saint Luc (XVII, 8). La loi de Moïse (Exod., XII, 11) dit qu'on doit se ceindre pour le soir de Pâques. En Europe, on dit que les sandales, le bâton et la ceinture sont des préparatifs de voyage pour sortir de la terre d'Égypte ; mais les Falacha ceignent leurs toges sur le bas du corps, selon l'us abyssin, pour témoigner leur respect, et de cette façon on ne peut pas faire trois pas de suite sans trébucher. C'est ainsi que les prêtres chrétiens se ceignent pour dire la messe. *Baala tafsiht* (fête de joie) est le nom de la Pâques chez les exilés. On y mange debout du pain azyme et un agneau

d'une année, dont les cornes ont commencé à tourner. Pendant les sept jours d'ensuite, on ne mange que du pain azyme.

Les exilés attachent une grande importance aux noms de Dieu, comme dans la cabale des Juifs. Cette circonstance et le fait qu'un grand nombre de ces mots est terminé par *el* semblent indiquer que la langue hébraïque était le berceau de la liturgie des Falacha. Aujourd'hui la plupart de ces noms sont tellement déformés par l'insouciance abyssine, qu'il serait difficile d'en reconnaître les racines hébraïques sans avoir recours à des hypothèses qui exigent une grande habitude de la langue de Moïse. Les pauvres Falacha emploient une prière aussi belle qu'elle est courte, *za hallo* (celui qui est). Ceux qui ont quelque prétention au titre de savant lisent des prières écrites en grec, et dont nous avons copié plusieurs. On y remarque une prière destinée à préserver des dangers d'un voyage. Avant de se mettre en route, on la lit, et comme la salive a été sanctifiée par la prononciation des noms mystérieux de Dieu, on crache ensuite sur sa main, et l'on frotte la salive sur toute sa tête. Quand le prêtre falacha prononce les mots Seigneur des Seigneurs, toute la congrégation se lève. Il en est de même au mot *waradka* (tu es descendu sur terre). Ceci rappelle la génuflexion des chrétiens au *Et homo factus est*. L'usage de la salive consacrée se trouve aussi dans la cérémonie des relevailles, où on lit le livre appelé *Ardet*, qui semble avoir passé des Falacha aux chrétiens.

Les exilés reçoivent comme canoniques toutes les parties de l'Ancien Testament, y compris ce qui n'a pas été sanctionné par le concile de Trente, c'est-à-

dire les troisième et quatrième livres d'Esdras, les prophéties de Henoc, le Koufali. Seuls, les livres des Machabées sont ceux des chrétiens d'Abyssinie, mais fort différents des livres connus chez nous sous le même nom. Les principaux autres ouvrages des Falacha sont une *Histoire de la Création*, un *Traité sur le Sabbat*, un livre d'*Heures* et le *Makabab Elias*, ouvrage inconnu aux chrétiens, et que nous n'avons pas examiné. Tous ces livres sont écrits en langue güz, dite éthiopienne en Europe.

Après avoir donné ainsi une idée de la religion des Falacha, on est naturellement amené à donner au moins une conjecture sur leur origine. La communion de pur froment, le demi-baptême de l'*ardet*, qui exige l'emploi de l'eau par irrigation, et le respect dû au *waradka* (tu es descendu), pourraient faire croire que la religion des exilés est un christianisme perverti ou plutôt à demi compris. Mais la négation de la divinité de N. S. Jésus-Christ, le sabbat du samedi, l'impureté de l'accouchée, la physionomie hébraïque des noms mystiques de Dieu, le sacrifice sanglant de Pâques, le respect dû au Pentateuque, et l'idée de l'impureté contractée par le contact physique avec un homme d'une autre secte, nous ramènent forcément à conclure qus si les Falacha ne sont pas des juifs purs aujourd'hui, c'est que leur foi a été changée par le temps, l'isolement de la mère-patrie, et surtout par cette insouciance de critique et de recherches qui fait le fond de toutes les religions en Éthiopie. On sait d'ailleurs que l'institution des monastères falacha est très moderne, car la tradition est très précise à cet égard. Quant au changement de religion par l'ignorance des pontifes, on peut remarquer que la religion

Oromo, qui adore Marie et nie son divin fils, est en vigueur chez les Gimira, Sidama, Dawaro et Gallas. Cependant elle ne peut être ramenée qu'à la religion chrétienne, dont elle diffère toutefois sous bien des rapports, et, selon toutes les apparences, à cause du manque de missionnaires.

Les jeûnes falacha, à l'occasion de la capture de Jérusalem par Nabuchodonosor, observés avec tant de rigueur par tous les exilés, et les fêtes traditionnelles de Joseph, dont le souvenir a dû vivre en Égypte jusqu'à ce que le fils de Marie allât l'y effacer, nous ont amené à supposer que des Juifs en petit nombre auraient émigré après la prise de Sédécias, soit par Adulis, soit par Méroe, et auraient enseigné leur foi aux tribus agaw, alors souveraines dans Axum, comme l'étymologie de cette ville antique et les noms des anciens rois semblent concourir à le prouver. Que la langue hébraïque soit tombée en désuétude, c'est ce qui n'étonne en rien ceux qui ont étudié le caractère des Éthiopiens ; car malgré une succession de cent cinq patriarches cophtes en Abyssinie, on n'a jamais pu y apprendre la langue cophte ni même la langue arabe. Dans l'Abyssinie chrétienne, plusieurs livres de l'ancienne théologie sont tombés dans l'oubli, et il peut bien en être de même de l'hébreu des premiers Falacha.

Notre hypothèse est que des Juifs allés en Égypte, comme nous l'apprend Jérémie, après le désastre de Sédécias, auront poussé leurs entreprises commerciales jusqu'à Axum, où des chefs agaw, instruits par les nouveaux venus, auraient fondé un petit royaume, et l'on peut remarquer à cet égard que les royaumes gallas de Gouma, Inarya et Djemma ont été fondés à

la suite de l'islamisme introduit par des marchands étrangers.

Le type physique et la langue des Falacha montrent évidemment qu'ils appartiennent à la race chamitique des Agaw, et les noms des rois avant Bazen ne peuvent pas s'expliquer par les langues sémitiques. Les Agaw ou Way sont à peu près les seuls Abyssins qui fassent remonter leur généalogie jusqu'aux rois anciens, et une tradition falacha tend à faire croire que les exilés étaient jadis en contact intime avec la race royale. Abba-Favra, le premier des moines falacha, reçut en son couvent le fils de Zara Yaiqob, le soumit à un régime fort sévère, et le tint dans une solitude complète jusqu'à ce qu'il fût reconnu par un mendiant qui alla en informer le Roi. Zara Yaiqob avait cru son fils mort, et avait même fait le *tazkar*, ou festin d'usage ; mais dès que la vérité fut connue, il somma son héritier de venir, et, sur son refus, fit attaquer le couvent en jurant de ne pas laisser pierre sur pierre. Il est probable que cette menace fut effectuée ; car les exilés disent qu'Abba Savra et son disciple s'étant mis en prières, Dieu cacha le couvent à tous les yeux.

La manière dont les Falacha demandent justice à la porte du Roi montre que s'ils ne sont pas de l'ancienne race royale, ils jouissaient au moins de certains priviléges antiques. Au lieu de crier : *Yadro* ou *aihouma* comme les *gimant*, ou *abet* comme les chrétiens, ce qui est le cri de l'esclave qu'on frappe, les exilés disent en un chant mélodieux les paroles qu'on peut traduire ainsi : Louanges au Seigneur, louanges au Roi et le ciel des cieux au Roi, miséricorde au visi-

teur, clémence au laboureur, foi au gardien, loué soit le Seigneur dans les cieux.

Les missionnaires juifs qui auraient converti les roitelets agaw auraient été des marchands d'Alexandrie, ce qui explique la préférence donnée au texte des Septante pour la traduction de la Bible güz, dont Ludolf a démontré le prototype par des preuves intrinsèques. Bruce, qui admet la tradition abyssine que la race d'Israël a commencé à régner peu après Salomon, rejette les conclusions de Ludolf, en demandant comment les Falacha auraient passé quatre cents ans sans avoir les saintes Écritures. Notre hypothèse concilie ces deux auteurs. Peu importe d'ailleurs que les Rois falacha aient, spirituellement parlant, descendu de Salomon, ou qu'un descendant des nombreux fils de ce prophète soit allé dans Axum allier son sang avec celui des Agaw, dont le type aura prévalu selon la loi connue du mélange des races !

Les Falacha se disent fils de Lévi, et ceci détruit toute possibilité de descendance des dix tribus dispersées. Une coïncidence remarquable, que nous offrirons à défaut d'autres preuves, vient encore à l'appui de ce raisonnement. Les manuscrits abyssins, dont nous avons examiné un grand nombre, s'accordent à dire que Notre Seigneur Jésus-Christ naquit la huitième année du règne de Bazen, qui fut le 23e ou le 24e roi après Min-Ylik, fils de Salomon. Or de Salomon à l'ère chrétienne il y a environ dix siècles, et vingt-quatre règnes ne suffisent pas pour remplir cet espace. On peut se demander, à défaut de tout autre moyen de vérification, quelle est en réalité la durée moyenne d'un règne, et l'on obtient les résultats suivants : 32 rois de la Chine, 23 ans.—19 rois de Judée,

28 ans. — 27 rois de Perse, 17 ans. — *Et en Abyssinie :* 41 rois de Ahbiha à Y. Amlak, 22 ans. — 28 rois de Z. Yaiqob à Takla Giorgis, 13 ans. — 14 rois de Bazen à Atsbiha, 24 ans. — 42 rois de Bazen à Ykouno Amlak, 21 ans. — Moyenne, en rejetant le plus grand et le plus petit, 21 ans.

On trouve ainsi 21 années pour la durée moyenne d'un règne, et en multipliant ce nombre par 24, on obtient environ 500 ans avant l'ère chrétienne pour époque du commencement du règne de Min-Ylik, dit Fils de Salomon. Et il est très remarquable que la captivité de Babylone précéda cette époque de peu d'années, tandis que la dispersion des dix tribus eut lieu longtemps auparavant.

ANTOINE D'ABBADIE.

(*Article communiqué par* M. JOMARD.)

VOYAGE DE M. MIDDENDORF *à Oudskoï et aux îles Schautar.*

(Extrait du Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, par M. DAUSSY.)

Nichta, 15 août 1844.

Nous allâmes de Jakoutsk jusqu'à Amginskaja-Sloboda au moyen de chariots de poste du pays, tandis que les bagages étaient transportés sur des bœufs. J'ai profité du séjour que les préparatifs de notre voyage et la distribution du bagage nous ont forcés de faire ici, pour examiner attentivement l'agriculture, qui est vraiment étonnante dans ce pays. Il est hors de doute qu'ici, au-dessus d'un sol éternellement glacé, la culture du seigle est aussi productive que dans nos provinces de la Baltique.

Le 11 avril, nous partîmes enfin avec 72 chevaux. Une marche lente, tant que nous voyageâmes au milieu de vallées herbeuses, nous conduisit jusqu'à la rivière Aldan. Cette rivière forme une limite qui par la suite deviendra d'une haute importance : c'est là que commencent les montagnes de difficile accès qui sont le séjour des animaux à fourrures. Le 27 avril, nous fîmes route sur la surface glacée de l'Aldan, qui était déjà gonflée et qui dans la première semaine de mai devait être tout entière en mouvement. Nous arrivâmes ensuite sur un terrain élevé couvert encore de 1 pied 1/2 de neige; puis après avoir circulé pendant une couple de jours dans des montagnes, au milieu de la neige fraîchement tombée et de la glace qui se brisait, nous atteignîmes enfin, le 15 mai, la vallée de l'Outschour.

Huit de nos chevaux, qui ne pouvaient plus nous servir, furent laissés ici auprès des huttes des Tongouses ; cinq autres furent échangés pour de plus frais; nous laissâmes aussi une partie de nos provisions, et ainsi allégés, nous commençâmes, le 18, à monter la chaîne des monts Stanowoï. Ces remarquables vallées de glace qui forment la limite des forêts occupèrent notre attention ; nous fîmes en les traversant des observations barométriques; nos collections zoologiques s'augmentèrent de nombreux échantillons d'animaux petits et en parfait état. Mais la végétation n'offrit à nos malheureux chevaux, qui devenaient de plus en plus maigres, que les tiges desséchées des plantes de l'année précédente. Nos progrès devenaient de plus en plus difficultueux : les troncs d'arbres tombés les uns sur les autres, les hauteurs à pics, les blocs entassés ne fatiguaient pas moins nos bêtes de charge que les marécages dans lesquels elles s'enfonçaient et dont il fallait les tirer à

force de bras, que les étangs dans lesquels elles devaient nager et les torrents des montagnes dont les eaux venaient avec une force irrésistible s'accumuler contre leurs flancs, comme contre une digue. Mais la plus grande difficulté fut pour nous de traverser l'Ijan et la Solurnaja, dont les eaux étaient gonflées. Nous dûmes d'abord abandonner les chevaux dont l'âge avait diminué la vigueur; la hache ne cessa pas un seul instant d'être employée, et les chevaux chargés d'un poids de 250 livres devaient sauter de roche en roche comme des chèvres.

Après avoir traversé la Polowinnaja dans des canots tongouses, nous arrivâmes enfin, le 9 juin, à Oudskoï-Ostrog.

Nous nous arrêtâmes en ce point pour construire un canot. Dans les environs, la zoologie ne nous présenta aucun sujet, mais nos collections botaniques augmentèrent. Le 25 juin l'embarcation était achevée et, comme l'année précédente, elle fut lancée à l'eau le jour anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur. Une violente pluie d'orage nous favorisa, le fleuve déborda, nous descendîmes ainsi jusqu'au 27, et passâmes heureusement tous les torrents qui alimentent ce fleuve rapide, qui, avec un fracas qui s'entend au loin, se précipite dans la mer; nous débarquâmes enfin à son embouchure, à 90 werstes (1) environ de Oudskoï-Ostrog; là des vents contraires nous arrêtèrent et nous empêchèrent de prendre le large. Cependant, après m'être ainsi hâté pour atteindre la mer le plus promptement possible, il se trouvait que quoique nous fussions par 55° de latitude

(1) Une werste étant égale à 1067 mètres, on peut, pour les données en nombres ronds, prendre les werstes pour des kilomètres.

nous trouvions encore à combattre l'obstacle des glaces; aussi loin que la vue pouvait s'étendre d'une hauteur voisine, on n'apercevait à l'horizon qu'une mer de glace. Des acquisitions précieuses pour notre collection d'ornithologie adoucirent un peu l'ennui des treize jours pluvieux que nous fûmes obligés de passer en ce lieu; mais enfin, le 9 juillet, le vent changea et nous pûmes mettre à la voile. En outre des quatre personnes que nous étions, il y avait encore huit hommes que j'avais engagés comme matelots. La glace intercepta bientôt notre route, nous descendîmes sur un cap qui se trouve auprès de la pointe occidentale des îles Baren. A partir de ce point, j'entrepris, en compagnie du topographe, dans un petit canot que j'avais fait faire, une excursion d'une vingtaine de werstes en remontant la rivière Ala, où les Tongouses avaient établi une pêcherie.

Le 15 juillet, nous mîmes encore une fois à la voile, et nous atteignîmes le soir la pointe orientale des îles Baren, sur laquelle nous débarquâmes; après avoir dépassé ces îles, nous nous avançâmes encore jusqu'au 18 juillet. Aidés par un courant favorable, nous avions fait ainsi 20 werstes, lorsque tout-à-coup nous fûmes entraînés par un autre courant qui, avec une force irrésistible qui rendait vains tous les efforts des rameurs, nous jeta en pleine mer. En un clin d'œil nous perdîmes de vue la côte; un brouillard épais nous enveloppa et nous déroba même la vue des glaces qui étaient tout près de nous. Heureusement nous tombâmes dans un autre lit de courant qui nous porta entre les îles Baren et Siwutsch. Nous arrivâmes ainsi bientôt devant une pointe avancée du continent au large de laquelle nous jetâmes l'ancre entre les deux courants. Après quelques heures nous pûmes enfin,

au moyen des voiles et des avirons, vaincre le courant qui était devenu plus faible. La brume nous força à ne pas quitter la terre, car nous ne voyions devant nous que des glaces impénétrables, quoique jusqu'alors nous n'eussions aperçu que quelques blocs isolés. Le 19 juillet nous mîmes à la voile avec une forte brise de l'E. qui nous força à prendre des ris. A peine pouvions-nous porter la voile; cependant nous réussîmes à refouler le courant. Tout-à-coup une marée favorable nous atteignit, et nous vîmes passer par notre travers des masses épaisses de glace avec une rapidité de 8 werstes par heure. Nous nous approchâmes autant que possible de la côte et nous mouillâmes par 12 brasses d'eau. Notre ancre chassa; je fis filer 36 brasses de cable qui était sa longueur totale, nous chassâmes encore, déjà je m'apprêtais à lever l'ancre, le bâtiment étant arrivé auprès des glaces, lorsqu'heureusement il s'arrêta. Notre position était très dangereuse : la tempête durait toujours et nous nous trouvions au milieu d'un courant de plus de 10 werstes à l'heure, qui seul aurait suffi pour nous faire déraper. Devant et presque à toucher, de gigantesques blocs de glace se précipitaient avec le fracas du tonnerre au milieu du courant, qui déjà autour de nous commençait à se couvrir de glaçons; pendant que je restais sur la barque, j'envoyai successivement la moitié de l'équipage s'établir à terre avec quelques provisions; nos hommes trouvèrent avec quelque peine des rochers escarpés auprès desquels ils purent se mettre à l'abri de la mer. Enfin vers le soir, le temps s'adoucit un peu, nous levâmes l'ancre, et nous réussîmes, lorsque nous avions presque perdu tout espoir, à nous réfugier dans un golfe profond. Cependant, lorsque le flot revint,

il entraîna encore la glace jusqu'à nous et nous ne pûmes nous soustraire à son attaque, qu'en déchargeant la barque et la hissant sur le sable. Nous demeurâmes ainsi jusqu'au 27 enfermés et toujours sur le qui vive. Pendant ce temps, j'entrepris avec le topographe une excursion de 30 werstes vers le Schwanenbucht, où nous allâmes rechercher les provisions que nous avions déposées pour le retour. Partout le rivage de la mer était couvert de blocs de glace jusqu'à 4 toises d'élévation; partout des glaces et, autant que la vue pouvait s'étendre, des champs de glace couvraient l'horizon. Profitant du jusant, nous entreprîmes encore une fois de nous avancer vers l'E. dans le canot, afin de trouver un havre plus favorable pour la barque. Cette excursion nous prouva que dans une étendue de 30 werstes aux environs, le point que nous occupions était le seul où nous pussions être sauvés, car partout on ne rencontrait que des rochers à pic. Nous pénétrâmes fort loin dans le golfe de Tougour, jusqu'à l'embouchure du fleuve Oujakon, et fîmes, avec l'aide du courant, plus de 60 werstes en dedans pendant 3 jours, quoique nous fussions obligés, à cause des glaces, de nous arrêter pendant toute une journée. Le 27, comme la glace s'éclaircit un peu, nous conduisîmes la barque dans le golfe de Tugur, que nous avions reconnu. Nous restâmes en ce lieu, qui est en vue de la côte chinoise, jusqu'au 30 juillet, et après avoir déposé une grande partie de nos provisions, nous gagnâmes une île qui jusqu'à ce moment n'a point reçu de nom et qui n'a même pas été vue par Kosmin; elle est éloignée d'environ 20 werstes du continent. Arrivé là, je reconnus que la glace avait été entraînée par le jusant, et nous pûmes faire route sans encombre, quoique, en raison

de la direction actuelle du courant, nous fussions entraînés de 15 werstes hors de notre route avant de pouvoir parvenir où nous voulions arriver. Lorsque la brume qui nous dérobait la vue de l'île et de la terre se fut évanouie, un violent vent de N.-O. s'éleva, et nous dûmes seulement à l'abri que nous procura la pointe de l'île de n'être pas entraînés en arrière.

Une brume impénétrable couvrait la mer et nous enveloppait entièrement, de sorte que souvent notre vue ne s'étendait pas à 10 toises, distance bien insuffisante pour apercevoir les glaces et éviter leur choc. La mer ne nous offrit aucune production, et sur l'île nous remarquâmes seulement, parmi les mammifères, l'ours et le renard. Le 4 août, notre vue fut un peu plus étendue, et nous aperçûmes que les glaces se retiraient vers l'E.; en raison de ce mouvement, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes vers la plus grande des îles Schantar. Vers minuit, le temps s'éclaircit et nous nous trouvâmes devant le cap S. de la grande Schantar. Étant encore entourés de brouillards, nous passâmes devant une petite île inconnue jusqu'à ce jour; nous ne pûmes pas cependant faire le petit nombre de werstes qui nous séparaient du cap Schantar, et le courant nous rejeta en mer entre les îles Schantar et Feklist. Je mouillai en cet endroit et, dans la soirée du 5, nous atteignîmes la baie Jakschina dans la grande Schantar. Nous restâmes à ce mouillage jusqu'au 13, examinant cette partie de l'île et visitant en canot le grand et le petit Anaur, cours d'eau qui descendent des montagnes, et faisant avec le topographe une excursion de trois jours dans les montagnes de l'intérieur. Le vent était devenu favorable pour notre retour, mais sa violence nous força

à chercher encore une fois un abri. Enfin, dans la soirée du 14 août nous sommes heureusement revenus ici.

Ce matin, je compte envoyer M. Branth pour accompagner les collections que j'envoie dans le canot, et remonter le fleuve que l'on connaît mieux maintenant. L'équipage et les bagages iront dans la barque, depuis l'embouchure de l'Ouda jusqu'à Oudskoï-Ostrog, et là, M. Branth, avec les chevaux qui sont restés en cet endroit, se dirigera le plus promptement possible sur Jakoutsk, afin de traverser les monts Stanowoï avant que la neige soit tombée en trop grande quantité. Pendant ce temps, je partirai du même point avec le topographe sur la petite barque que j'ai fait construire pour aller vers l'est. Nous ferons la reconnaissance de la côte jusqu'à la rivière Oujakon, et là nous monterons sur les hauteurs pour observer les points principaux que le temps nous permettra d'apercevoir, mais particulièrement les caps de la côte chinoise. Pendant ce temps, les rennes conduits par les Jakoutes doivent nous rejoindre d'après ce que je suis convenu. Environ 3 mois 1/2 ou 4 mois seront employés à remonter la rivière de Tougour, qui forme la frontière de Chine jusqu'à la forteresse de Gorbitschinskaja, et de là nous tâcherons de gagner Nertchinsk et Irkoutsk.

Le préparateur Michel Fuhrmann doit, d'après mes ordres, rester à Oudskoï, où il s'occupera à faire des observations météorologiques, et à recueillir des objets d'histoire naturelle. Il devra effectuer son retour dans un an.

Le temps me permet d'ajouter encore quelques détails sur mon voyage.

Les observations géologiques ont toujours été pour moi l'objet de la plus grande attention dans tous les endroits que j'ai parcourus. Depuis Jakoutsk jusqu'à la rivière Oujan, on trouve partout à nu la pierre calcaire et le grès du bassin houiller de la Lena. En dedans aussi bien qu'en dehors on voit aussi des couches de pyrites et des fragments de troncs carbonisés. On ne rencontre nulle part de pétrifications. Partout le grès est superposé à la pierre calcaire. La chaîne des monts Stanowoï est composée de granit, et sur la pente occidentale on voit percer des parties de dolerite : cette dolerite se montre auprès de Oudskoï-Ostrog en masses considérables. Le long de la mer et dans les îles, on trouve généralement le grauwacke qui alterne avec le schiste, contenant plus ou moins de quartz. Ces masses sont traversées dans différentes directions par des veines de granit, et dans d'autres points elles se montrent dans la roche granitique, contenant dans l'intérieur de nombreux conglomérats, qui se détachent dans les fissures du grauwacke. Les rochers prennent alors une forme par couche, et deviennent la plupart lamellaires. Toutes les roches sont stratifiées, la pente presque toujours dirigée vers le S.-S.-O ; mais l'inclinaison varie beaucoup. Tantôt on marche sur une plaine horizontale, tantôt les couches se redressent presque à angle droit. Dans un seul endroit, j'ai trouvé des coquilles dans un schiste. La plus grande des îles Schantar est presque entièrement composée de quartz blanc, et au milieu on voit percer quelques veines de granit.

La plus grande partie des côtes du continent s'élève perpendiculairement à partir du bord de la mer à plusieurs centaines de pieds ; tous les caps ont des rochers qui en forment le prolongement; les uns sont sous

l'eau, les autres s'élèvent à quelque distance de la côte comme des tours de garde bâties sur des rochers. Le pays est partout fertile, et d'un aspect très pittoresque. Les petites îles sont coupées à pic, et j'avais pensé d'abord, d'après cela, qu'on devait trouver auprès une grande profondeur ; mais la sonde m'a toujours donné moins de 100 pieds de profondeur, et comme la violence du courant dans les canaux étroits formés par ces îles, peut être attribuée au peu d'eau qu'on y trouve, je pense que la profondeur doit y être peu considérable, quoiqu'on ne puisse pas avoir le fond avec la sonde, ce que l'on doit attribuer à la rapidité du courant. La mer monte de 3 toises (6 mètres), et le flot a une vitesse considérable, s'élevant jusqu'à 12 werstes (12 kilom.) à l'heure, ce qui produit autour des pointes de violents remous.

L'ignorance dans laquelle nous étions sur la direction des courants, et principalement sur les nombreux contre-courants, nous ayant souvent mis dans une position pénible, c'est un devoir pour moi d'en donner un aperçu exact, tel que nos diverses courses nous ont permis de l'observer. Avec l'aide des courants on peut facilement parcourir les plus grandes distances, et comme je ne puis pas m'empêcher de regarder les îles Schantar comme la prolongation vers le N.-O. des îles Kouriles du Japon, il est très vraisemblable que ces courants s'étendent aussi vers le S.-E. jusque par une latitude bien moindre. On est très étonné de l'immense quantité de glaces qui, en été, descendent jusque par des latitudes si méridionales. Lors même que cette année aurait été plus abondante qu'à l'ordinaire, cependant la quantité moyenne qui en vient chaque année doit avoir une influence remarquable sur le

climat. La température de la mer est ici au-dessous de ce que l'on trouve sur les côtes de la Laponie. Dans les courants, le thermomètre ne marque pas plus de 2°,3 ou 2°,4 R. Sur les limites il marque un degré de plus, et dans les contre-courants il monte sur-le-champ de 2° au moins ; de sorte que pour le navigateur le thermomètre est un instrument aussi précieux que le chronomètre pour connaître la route, surtout parce qu'il arrive souvent qu'un brouillard épais ne permet pas de connaître le lieu où l'on a été entraîné.

Presque tout l'été se passe en pluie violente, et d'une continuité dont je n'ai jamais vu d'exemple, ne cessant ni la nuit ni le jour. Un brouillard des plus épais lui succède ; il s'élève de dessus la surface des glaces et des courants. Depuis le 28 juin jusqu'au 1er août, nous n'avons eu que huit jours sans pluie, et alors nous étions dans un golfe bien fermé et à l'abri d'une muraille de roches qui augmentait la chaleur ; le thermomètre s'élevait à l'ombre jusqu'à 18°; mais ces beaux moments s'évanouissaient bien vite, et la température ordinaire était de 3° à 5° en juillet. Le mois d'août ne fut pas meilleur ; la température du sol diminua, et les sources n'indiquèrent plus que de + 0°,4 à 1°,5.

On voit d'après cela pourquoi la culture qui a lieu à Oudskoï-Ostrog n'a jamais pu être portée jusque là, malgré tous les efforts du gouvernement pendant un siècle, efforts dont j'ai trouvé les preuves les plus certaines dans les débris des archives d'Oudskoï. Les îles Schantar vers l'est et la chaîne des monts Stanowoï vers l'ouest abaissent la température d'une manière incontestable sous le 55e degré, et l'air en outre est d'une humidité extrême ; il est hors de doute que la station météorologique que j'ai établie là, d'après les

ordres de l'Académie, présentera des résultats très importants.

Il résulte de mes calculs que, malgré cela, en raison du coût sept fois plus fort des transports, la culture des grains à Oudskoï peut et doit présenter encore un avantage évident. Si elle n'a pas réussi jusqu'ici, cela tient à des méprises qui n'ont pas même laissé prospérer l'élève des bestiaux, pour laquelle le pays est une véritable Suisse.

(Suit une Notice des différentes plantes, arbres, mollusques, poissons, oiseaux et animaux observés dans ces régions).

Passons maintenant à l'espèce humaine. L'espoir que j'avais eu de pouvoir identifier les Tongouses du Nord avec ceux de cette contrée fut déçu sous tous les rapports. Au lieu de cela, je fus très étonné à la vue d'une nationalité dans laquelle se trouvaient absorbées toutes celles des pays circonvoisins.

Il n'était pas peu surprenant pour moi de ne trouver partout, depuis que j'étais entré dans le gouvernement russe de Jakoutsk, que des gens qui, d'après leurs noms, leurs aspects et leurs habitudes, fussent tous entièrement Jakoutes, et ne parlassent que cette langue, jusqu'à ce point même, que dans la colonie Anginskaia d'origine russe, ce fut avec beaucoup de peine que je parvins à me procurer un guide qui parlât russe; mais il devait être encore plus surprenant pour moi de voir dans les solitudes les plus éloignées, que non seulement les hommes et les femmes de la race tongouse comprenaient facilement le jakoute, mais encore de trouver parmi mon équipage un Tongouse qui ne parlait que jakoute, et ne comprenait pas le moins du monde le tongouse.

Rapport *sur la fin de l'expedition à Oudskoï, aux îles Schantar, et à travers la chaine des montagnes de l'est, par* Hz.-A.-Eh. de Middendorf.

(Extrait du Bulletin de l'Academie des sciences de Saint-Pétersbourg, par M. Salicis, enseigne de vaisseau.)

—

Le 17 août, nos embarcations chargées des trésors que nous avions recueillis se mirent en route pour revenir, c'est-à-dire qu'elles prirent le chemin d'Oudskoï, car la connaissance parfaite des courants nous permettait d'utiliser également le flot et le jusant. M. Branth atteignit heureusement et en peu de jours l'embouchure de l'Oudj; mais ce ne fut pas sans difficultés que les collections parvinrent à remonter le fleuve, grossi de nouveau. En cinq semaines, M. Branth parvint d'Oudskoï-Ostrog à Jakoutsk, ce qu'il fit dans le but de mettre à profit la fin de l'automne. Quelques glaçons s'étaient déjà montrés sur l'Aldan. Le 3 octobre, la neige qui couvrait le fameux passage entre l'Outschour et l'Aldan s'élevait à la hauteur du genou, de sorte que tout justifiait la rapidité avec laquelle on s'était porté à Jakoutsk. M. Branth atteignit sans accident cette ville le 13 octobre, au moment où la Léna commençait à prendre.

Aux fatigues inséparables d'un pareil envoi, succédèrent pour M. Branth les observations qu'il eut à faire dans le puits de M. Schergin. Outre les deux observations qu'il y recueillit, M. Branth observa encore la température dans le puits que, pendant mon petit voyage sur la rive gauche de la Léna, j'avais fait forer sous la direction de M. Schergin. Malheureusement le

premier que je forai fut envahi par l'eau et ne put être employé; on en fit un nouveau qui atteignait 48 pieds, lorsque la gouge se rompit sans qu'on pût la retirer. D'après M. Branth, il n'est pas favorablement situé, et il peut en résulter quelques inexactitudes: cependant le résultat principal relatif aux températures n'en est pas altéré.

Au commencement de cette année, M. Branth s'empressa de venir me chercher à Irkoutsk: il a trouvé en M. Dawidof un suppléant parfait pour continuer les observations dans le puits de M. Schergin. M. Dawidof observe en outre depuis le 1er septembre 1844 avec une grande ponctualité, et quatre fois par jour, le thermomètre, le baromètre et l'hygromètre; il y a joint maintenant le pluviomètre, et il s'est engagé, non seulement à continuer ses observations, mais encore à en ajouter de nouvelles.

Revenons maintenant à nos propres voyages.

Le jour même où nous nous séparâmes, c'est-à-dire le 17 août, le topographe et moi nous dirigeâmes vers le sud le cap de nos petites *baidares* (embarcations), et nous arrivâmes en trois jours à l'Onjakon. Ce voyage le long des côtes eut cela de profitable que, ainsi que je l'avais espéré, nous découvrîmes un port situé dans nos limites. Cette découverte a d'autant plus de valeur que la compagnie russe-américaine avait déjà monté dans ce but une première expédition par terre, une seconde par mer, et que l'une et l'autre, quoique très coûteuses, avaient été sans résultat, puisqu'elles n'étaient pas arrivées à la belle baie de Mamga, qui présente sur un de ses côtés un bassin étroit entouré de montagnes, et d'une longueur de 1/3 de mille sur un 1/2 mille de largeur. C'est, comme je m'en suis assuré, le seul port

que présente la partie de côte comprise entre l'embouchure de l'Oudj et la frontière de la Chine, les îles Schantar n'offrant malheureusement aucun abri contre les coups de vent et l'impétuosité des glaces. Sur ces côtes, on voit encore les canons et les ancres du bâtiment naufragé *le Kadjak*, capitaine feu Boucharin, qui, après Kosmin, est le seul explorateur de ces contrées.

Jusqu'au 1er septembre nous nous occupâmes de collections sur les bords de l'Oujakon, et j'eus l'occasion de dérober quelque chose de nouveau au règne végétal ainsi qu'à l'Océan. Les forêts me fournirent enfin le moyen d'étudier le plumage au premier âge du Tetr. Canadens, que pendant tout l'été nous n'avions fait qu'entrevoir, et nos collections s'y enrichirent de sujets très intéressants.

Le temps resta à la pluie : seulement nous observâmes deux nuits très froides où le thermomètre descendit tout-à-coup jusqu'à — 4° Réaumur, et cela sur le bord de la mer ! ! !

Le 1er septembre, nous utilisâmes le passage de quelques Tongouses, et le topographe partit avec eux pour l'embouchure du Tougour. A partir de là, il fit une pointe de 50 werstes pour dessiner exactement l'isthme étroit qui réunit au continent la longue presqu'île de Segneka, et qui sert aux Gilœkes pour abréger les communications.

Je ne restai pas longtemps sans société. Nos rennes franchirent rapidement et en quelques jours les 1000 werstes qui les séparaient de notre station sur les bords de l'Oujakon ; celle-ci se trouvant terminée, je m'empressai, le 4 septembre, de quitter mon ermitage. Au bout de quatre jours, j'arrivai à l'embou-

chure du Tougour, où le topographe m'attendait. J'y observai avec intérêt les Gilœkes, qui tiraient partie de leur hivernage dans la presqu'île de Segneka, en se livrant à la pêche du salmo lagocephalus (saumon) qui remontait le fleuve.

Je donnai à cette époque aux Tongouses une fête accompagnée de tir au blanc. J'en profitai pour augmenter ma collection de l'acquisition de deux exemplaires vivants de ces beaux aigles marins (aquila pelagica) auxquels nous avions inutilement tendu des piéges pendant l'été.

Je remarquai parmi ces Gilœkes deux caractères de figures bien distincts, dont l'un se rapprochait du type caucasique et l'autre du japonais. Si je ne me trompe, la même chose a été observée aux îles Kouriles.

Comme ces Gilœkes allaient bientôt se réunir au reste des leurs pour chasser l'ours dans les montagnes de la presqu'île, je m'en tins, suivant mes instructions, à explorer la chaîne de montagnes qui ferme nos frontières, et je ne m'arrêtai pas plus longtemps parmi un peuple qui nous est étranger, mon dessein étant de pousser plus à l'est vers ces contrées jusqu'auxquelles la carte de Posnjœkov (notre unique carte officielle) prétend que s'étendent nos limites, tandis que le traité laisse celles-ci tout-à-fait indéterminées.

Je fis mes conventions avec le plus ancien des Tongouses, et le 11 septembre nous partîmes avec ses rennes pour l'Est; nous gravîmes les flancs escarpés de quelques monts de l'Oukourourdou sur lequel nous butinâmes pour l'herbier ce qu'avait laissé l'automne; nous traversâmes la crête des montagnes, et parcourûmes 1000 werstes environ en descendant vers un golfe auquel j'ai donné le nom de golfe de l'Académie.

La montagne, par une ramification taillée en muraille, longue de 80 werstes, divise le golfe en deux baies, que j'ai nommées baie d'Oulban et baie d'Ousalgin, du nom des principaux cours d'eau qu'elles reçoivent.

Pendant ce temps, un Tongouse, ami des Gilœkes, avait descendu sur un radeau le Syran et l'Oulban, et s'était rendu à pied chez les Gilœkes du golfe pour les prévenir de notre arrivée. Ce Tongouse avait, chemin faisant, rencontré une baleine échouée, et un ours qui s'en gorgeait.....

Le second jour, accompagné de deux Gilœkes, propriétaires de bateaux, nous allâmes à 40 verstes au large pour y avoir les hauteurs de la côte orientale, d'où nous pensions que la vue pouvait s'étendre au loin. Pendant le trajet, les Gilœkes harponnèrent deux individus de la classe des chiens de mer (koma). Ce butin vint à propos nous donner le moyen d'enseigner à quelques Tongouses la manière de dépouiller et de disséquer.

Des hauteurs où nous nous trouvions, on découvrait le panorama de la baie d'Ousalgin située à l'est; au-delà, nous apercevions le cap le plus septentrional de tout ce développement de la côte, cette longue presqu'île nommée dans le pays Oumelougte. C'est non loin de ce cap Oumelougte que doit se trouver le cap Chabarof, dernier point exploré par l'amiral Krusenstern.

Comme la relation de l'amiral Krusenstern indique dans l'est une pointe formant l'extrémité du continent; que les explorations de côtes faites par Kosmin placent ce point à l'est d'Oudskoï-Ostrog de près de 3 degrés, et d'un degré plus au sud; que la carte même de Posnjœkov l'admet aussi, cette courte exploration suffira, j'espère, à prouver combien il faudrait

que le hasard fût grand pour que cette saillie de côtes indiquée sans observations entre le Tougour et l'Amour existât réellement.

Une partie de cette côte imaginaire s'évanouit entièrement ; le reste est bien douteux. De ce cap Oumelougte, les Gilœkes nous conduisirent en trois nuits jusqu'à l'embouchure de l'Amour, et c'est ici le lieu de remarquer qu'ils sont bien les explorateurs les plus soigneux que je connaisse : aussi me faisaient-ils un reproche de ce que je ne poussais qu'une pointe d'une werste dans un petit golfe que nous rencontrâmes.

Toutes les sinuosités de ce cap Oumelougte jusqu'à l'embouchure de l'Amour me furent indiquées par ces Gilœkes, qui sont là dans toute leur originalité. On trouve sur cette cote quelques petites îles remarquables, quatorze cours d'eau et quatre grands villages de Gilœkes.

Par ces derniers j'obtins des renseignements sur les nations des Kouwis (Kouriles chevelus) et des Tros (Tongouses) qui habitent les bords du Sachalin, et sur les nations des Ngatkoua, Tschjoldos et Kjœchkals, qui vivent près de l'Amour et de l'autre côté.

Le troisième jour, les Gilœkes nous ramenèrent à l'Oulban. Là j'observai avec intérêt leurs pirogues singulières à double avant, et leurs courtes pagaies en forme de pelle, les calorifères disposés sous leur lit de camp, l'usage de brûler les morts, et bien d'autres particularités.

Malheureusement nous nous comprenions difficilement. J'y trouvai cependant quelques uns de ces bulletins mensongers publiés par les Chinois sur leur guerre avec les Anglais, et les Gilœkes ne pouvaient contenir leur indignation.....

J'ai fait un petit catalogue de mots, dont la prononciation ne manque d'aucune de ces difficultés que nous trouvons dans les langues française, anglaise et polonaise. Je possède aussi quelques uns de leurs chants, dans lesquels, par parenthèse, ils se croient passés maîtres; leur prétendue mélodie consiste en une série de trilles nasales et gutturales, accompagnée d'une émission particulière de voix tremblées et de sons étouffés.

C'est un fait physiologique intéressant, car le voile du palais joue un grand rôle dans la production de ces trilles.

Ils ne se reconnaissent pas du tout comme sujets chinois; ils vivent dans l'état primitif des premières sociétés humaines, de sorte que non seulement ils n'ont pas de chefs, mais encore pas de juges : c'est le droit du plus fort qui gouverne; les discussions se vident dans un duel au bâton, et d'après les règles qui président aux tournois allemands; la vengeance suit immédiatement l'offense; ils l'accomplissent avec l'arc ou la lance.

Je désirais vivement arriver à l'embouchure de l'Amour dont j'étais peu éloigné, mais cela était impossible; il aurait fallu hiverner, car la mauvaise saison interdisait les voyages par mer dans nos frêles bateaux; les rennes ne pouvaient plus servir.

Le 21 septembre (vieux style), nous revînmes à l'embouchure du Tougour. Les Tongouses rentraient dans leurs montagnes pour chasser les martres; quant à nous, nous suivions le Tougour vers le sud.

Le temps que nous éprouvions était beau pour une fin d'automne; les froids nocturnes n'étaient pas trop

vifs, et le 20 septembre seulement, notre thermomètre tomba à — 6° (Réaumur).

Le 28 octobre, nous arrivâmes en suivant le Tougour, à la contrée de Bouroukan, où je retrouvais sur le territoire russe une population étrangère, les Nigidahlers; ils se reconnaissent comme sujets chinois, sans pourtant payer d'impôts et sans avoir l'ombre d'une constitution. Ce petit peuple tongouse, qui se partage en neuf branches peu nombreuses, ressemble aux Gilœkes en ce qu'ils s'établissent dans un domicile fixe pour s'adonner à la pêche. Leurs femmes, recouvertes de peaux de poisson, aiment beaucoup la broderie, et y sont d'une étonnante habileté.

Un Jakoute qui se trouvait là avec des rennes frais, nous fournit des montures pour gagner une montagne isolée qui fermait notre levée au compas. De là nous jouîmes d'une vue qui embrassait les sources de tous les grands fleuves de ces contrées, le Tougour, le Nimilœn, le Boureja, le Silimdschi. A partir de là, nous nous contentâmes d'estimer notre route au compas, et en vérifiant d'heure en heure au moyen de la chaîne la marche de nos rennes.

Comme toutes les excursions que nous avions faites et tout ce que nous entendions dire faisaient surgir un désaccord flagrant entre le véritable état des choses et notre manière de concevoir les limites, je résolus de m'arrêter en revenant dans l'Ouest chez les Tongouses, sujets tributaires de la Russie, et qui habitent la partie la plus méridionale. Nous abandonnâmes en conséquence le Tougour et prîmes le Nimilœn (l'Isnale des cartes) et suivîmes la direction du S.-O. C'est sur le Nimilœn que j'eus l'occasion de voir enfin de mes propres yeux un gîte de sau-

mons ; des milliers de poissons échoués sur les rives empestaient l'air, tandis que les corbeaux, les aigles et les ours s'en gorgeaient à satiété ; des milliers sentant leur fin prochaine se débattaient dans l'eau. Les Tongouses les piquaient : leurs chiens, repus, les attrapaient pour le simple plaisir de chasser, et nous-mêmes nous les prenions avec les mains ou les assommions avec le bâton qui servait à conduire nos rennes.

Je manquai par malheur les Schamagrens, peuple tributaire des Chinois, mais d'origine tongouse à ce qu'il paraît. Une épidémie qui dans les dernières années avait ravagé toute la contrée de l'Amour inférieur les avait empêchés de se trouver au lieu de pêche.

Cependant la neige arriva le 12 octobre, et en une seule tombée s'éleva à un pied de hauteur; le ciel s'éclaircit aussitôt, et nous eûmes immédiatement de 15, 20 et 26° Réaumur d'un froid que tempéraient cependant un peu vers midi les rayons d'un beau soleil.

Plus loin, nous suivîmes le Kerbi, un des principaux affluents de l'Argounj, et nous le remontâmes jusqu'à sa source, où nous arrivâmes le 16 octobre à travers tous les débris qui encombrent une forêt primitive. Nous nous entortillâmes tellement dans tous ces abattis, que lorsque le soir descendit sur nous, nous étions enfermés et serrés dans la forêt, sans pouvoir avancer ni reculer. Nous ne pûmes rien trouver à donner à nos rennes, et force nous fut de passer la nuit ainsi.

Après cela, nous gravîmes les Chingans, montagnes données par la carte, et nous nous embarquâmes sur le fleuve le Boureja ; nous le suivîmes pendant dix jours, d'abord au S.-E., ensuite au S.-O., et à l'O. en dernier lieu. Les rennes commençaient déjà à man-

quer de forces, et il fallut pour cette raison renoncer à aller à la recherche d'une source chaude d'eau sulfureuse qui devait se trouver à dix jours de route, et dans le S.-E. La hauteur des neiges que nous rencontrâmes au confluent du Boureja et du Njouman ne nous effraya pas moins que l'état de lassitude où se trouvaient nos bêtes. Il était tombé 3 pieds de neige en deux nuits, et nous aurions été forcés de nous confier à nos raquettes, si le Njouman, gonflé par cet amas de neige, n'avait débordé et ne s'était pris ensuite, ce qui nous offrit une route plus commode : cependant nos rennes brisaient la glace, tombaient dans le fleuve lui-même, et la sensation n'était pas des plus agréables par une température de — 20° Réaumur.

Nous suivîmes donc ainsi, en le remontant dans la direction du N.-O., le Njouman, seconde moitié du Boureja, et après quelques jours de voyage nous rencontrâmes plusieurs Tongouses, premiers êtres humains que nous ayons vus depuis les Nimilœns. De là nous reprîmes pendant six jours la direction du N. pour retrouver nos relais de rennes, que nous attendions de l'Oustchour, et à une distance de 1000 werstes environ de ce fleuve ; nous les rencontrâmes exactement le 15 novembre après le passage du Siliindschi (Silimpdi des cartes) un peu avant la rivière Inkanj.

Ainsi rafraîchis, nous dirigeâmes notre course à l'ouest, dépassâmes le 15 décembre le puissant Dshi (Dseja seia des cartes), et remontâmes le Gjoulou, pour demander un relai de rennes aux Tongouses, à qui nos Jakoutes donnèrent, en échange de bêtes fraîches, les nôtres qui commençaient à refuser leurs services; de là, traversant un des grands affluents du Dshi-l'Our, nous le remontâmes de l'autre côté, et franchîmes,

les 3 et 4 janvier, le sommet de l'Iwer qui s'écoule dans l'Amour; le 6, ce fut le tour de l'Oldo, tributaire immédiat et considérable de l'Amour. Nous arrivions dans un pays ravagé par la rougeole, et nous eûmes le bonheur d'y rencontrer des marchands de fourrures qui se rendaient dans le voisinage à une réunion concertée entre eux et les Tongouses. La mauvaise nourriture que nous trouvions pour nos rennes, et dont la qualité allait en empirant à mesure que nous avancions, nous avait déjà mis dans de fâcheuses positions; ce fut donc avec joie que nos Jakoutes nous virent profiter des chevaux de ces marchands; ils s'en retournèrent fort contents.

Dans la soirée du 12, nous rencontrâmes l'Amour, et en le remontant jour et nuit, nous arrivâmes le 14 au soir à notre poste de Cosaques le plus avancé, c'est-à-dire à celui qu'on appelle la pointe du trait (Pfeilspitze), à la réunion de la Schilka ou de l'Argounj. C'est plus de six mois et demi après notre départ d'Oudskoï, que nous trouvâmes pour la première fois le moyen de nous loger; nous avions quitté Jakoutsk au commencement du mois d'avril passé.

Quelques jours de voyage le long de l'Argounj, et par-dessus les hauteurs qui bordent la Schilka, nous amenèrent à la Gorbitza, point à partir duquel nous trouvâmes des stations régulières et des chemins frayés.

Les résultats des trois derniers mois si froids de notre voyage se réduisent à peu près à la géographie et à la topographie du versant sud des monts Stanowoï. J'espère pourtant que ce supplément sera jugé d'autant plus utile que toute espèce de notions qui nous arrivent sur ces pays totalement inconnus a par elle-

même de la valeur. Cette reconnaissance ne ferait-elle d'ailleurs qu'indiquer la marche à suivre dans des recherches sur ce pays, elle devra toujours compter comme services rendus.

La région occupée par les deux versants des monts Stanowoï était jusqu'à présent restée en blanc sur la carte; la nôtre, embrassant toute l'étendue que nous sommes parvenus à connaître, soit en y allant nous-mêmes, soit en l'apercevant, soit en recueillant des renseignements, est couverte en cet endroit d'un réseau de 500 fleuves ou rivières, dont la connaissance des noms est de la plus haute importance pour l'administration. Sans une carte pareille, il est impossible d'acquérir des notions claires sur cette vie des Tongouses, qui change à chaque instant. Au moyen de ses cours d'eau, la carte n'indique pas seulement les moyens de communication et les passages dans les montagnes, elle fait encore connaître les centres industriels du pays.

A l'époque où le dernier traité fut conclu avec la Chine, on était dans une telle ignorance de la localité dont il s'agit, que l'on croyait faire beaucoup en désignant comme frontière provisoire cette chaîne des Stanowoï dont on ne savait rien de particulier.

Malgré les soins apportés dans les travaux administratifs de la Sibérie orientale, on n'avait pas fait un pas dans la connaissance de la contrée en question; je fus donc on ne peut plus surpris d'apprendre par nos Tongouses qu'ils visitaient pendant leurs voyages des lieux où ils n'auraient pas dû paraître d'après l'idée que nous nous faisions de nos frontières. Les informations que je recueillis à différentes reprises à Jakoutsk, soit de la part des autorités locales, soit de celle des

marchands de fourrures, nous permettaient d'éclaircir parfaitement la question; et me fondant sur les instructions que j'avais reçues de l'Académie, je mûrissais le projet de parcourir toute la partie de ces montagnes inconnues jusqu'à présent. A Jakoutsk, on ne pouvait rien apprendre relativement aux chances de cette entreprise : aussi n'y pouvait-on découvrir personne qui voulût accompagner l'expédition. Ce ne fut que sur la route d'Outskoï, près des bords de l'Oustchour, que je rencontrai deux Jakoutes à qui je persuadai de nous accompagner, en leur assurant que la distance à parcourir n'était pas considérable ; sur cette affirmation de ma part, ils se décidèrent à réunir au nôtre leur troupeau de rennes.

Mon inspection avait aussi bien pour but de vérifier les empiétements des sujets chinois sur le territoire russe que de rectifier la position des sujets russes qui se trouvaient sur le territoire chinois. Un pareil état de choses était la suite toute naturelle de l'obscurité qui régnait dans la géographie de l'époque où fut conclu le dernier traité; obscurité grâce à laquelle on avait transplanté sur le papier des races entières loin des lieux de leur origine, et cela contrairement à leur volonté et au droit des gens.

Maintenant que l'expédition a signalé ces différentes populations, il suffira d'un coup d'œil pour éclairer tout-à-fait la question. Pour me renfermer en de courtes limites, il faut que je considère à la fois ce peuple sous le rapport ethnologique et géographique : sur ces frontières, les sujets russes sont exclusivement montagnards, les sujets chinois au contraire peuplent les vallées.

L'existence des Tongouses est liée à celle des rennes; elle se passe à chasser les bêtes pour leur chair ou

leur fourrure. Toutes les conditions nécessaires à l'existence du Tongouse, et par conséquent le Tongouse lui-même, se rencontrent dans ces parages géographiques, qui renferment les animaux qui habitent les montagnes. La division par bassin, qui semble assigner tel mont d'une chaîne pour limite aux animaux de montagne, est illogique en elle-même : ici c'est réellement dans la vallée que se trouve la séparation. Le renne sauvage, le rat musqué, la martre-zibeline et autres animaux de montagnes, n'habitent pas le versant du nord plutôt que le versant du sud; mais le besoin est inné chez eux de vivre aujourd'hui d'un côté d'une crête, de passer de l'autre côté demain, pour revenir encore. Ce serait donc vouloir tout bouleverser que d'empêcher les peuples montagnards, les Tongouses, de passer avec les rennes d'un versant à l'autre, de sillonner, ce qui pour eux est habiter, tantôt les ramifications septentrionales des monts Stanowoï, tantôt les ramifications du sud. Il est aussi difficile d'éloigner des montagnes le Tongouse enchaîné à la piste des rennes, qu'il serait impossible de contraindre à y vivre les nations chinoises de pêcheurs, telles que les Gilœkes, les Ngatkous, les Nigidahlers, les Schamagrens, les Tongouses et Daouriens de l'ouest.

La partie du territoire russe habitée par nos Tongouses est donc limitée au N.-E. par les Gilœkes et les Nigidahlers, qui peuplent les côtes et les fleuves poissonneux, tandis que les frontières du sud sont formées par ces prairies élevées qui facilitent les pérégrinations des Daouriens, Gourares et Manégires, peuples cavaliers par excellence.

La montagne qui prodigue aux rennes la mousse et la neige serait pour leurs chevaux une terre en friche,

absolument comme les steppes herbeuses pour les rennes de nos Tongouses.

Une circonstance de ma tournée qui me surprit beaucoup fut de voir que le gouvernement chinois, profitant des moyens de communication que lui offrent ses fleuves, avait usé du droit que lui laissait le traité, et placé des bornes-frontières dans les hauts et bas, et les avait toutes disposées sur le versant méridional jusqu'à la limite la plus à l'ouest.

Au confluent du Niman et du Nimalkau, j'ai remarqué un pan de roc taillé à pic au sommet duquel se trouvait un amas de pierres, et portant une inscription qui devait indiquer la frontière; nous ne pûmes pas en découvrir les caractères, à cause de la hauteur de la neige : cependant cette borne paraissait devoir être visitée de temps en temps.

Près du Nara, il existe aussi une borne-frontière. Au point de jonction du Kilé et du Dshi, les Tongouses me conduisirent à une borne établie aux mêmes fins. C'était une pyramide formée de blocs de pierre et d'un volume de 8 pieds cubes environ. La légende était enfouie, et nous trouvâmes seulement dans les environs un écriteau pendu à un arbuste. Au dire d'un Tongouse établi dans les environs, ces bornes étaient visitées tous les trois étés. La borne qui se trouve à l'ouest de celle-là est établie à la source de l'Omboux, rivière qui vient de l'est, et se jette dans la Gorbitza.

De tout cela il faut conclure pour le moment que, d'après ces bornes-frontières posées par le gouvernement si ombrageux de la Chine, nos frontières ne devraient pas s'étendre au-delà des monts Stanowoï, ainsi que cela se voyait sur la carte de Posnjakof, publiée officiellement par le dépôt topographique, mais

qu'il faut en réalité les étendre de beaucoup vers le sud du versant méridional de la chaîne, de sorte que d'après la carte que nous donnons aujourd'hui, il faudrait ajouter au territoire russe 50,000 werstes carrées au moins de ce versant.

Veut-on soutenir la supposition illogique que des tributaires russes aient pu dès l'origine habiter le territoire chinois, et des sujets chinois le territoire russe : alors on obtiendrait une ligne bien différente pour nos frontières ; mais dans le cas où le gain du terrain, très peu intéressant du reste pour notre État, ne serait pas entièrement de notre côté, il serait facile de modifier officiellement les choses ; il suffirait de se souvenir que les entreprenants Cosaques avaient déjà soumis au sceptre russe la plus grande partie des Tongouses, lorsque les Mandschous, appelés par les races tongouses les plus voisines, arrêtèrent la conquête par l'attaque d'Albasin. J'estime, en attendant, à 500 le nombre de Tongouses établis sur la partie russe du versant méridional des monts Stanowoï, et payant l'impôt ; du côté des Chinois, la population qui habite la rive gauche de l'Amour, en y comprenant son embouchure et le coude du sud, est tout-à-fait insignifiante.

Le temps me manquait pour observer avec soin les Tongouses dans leurs rapports avec nous, et pour connaître l'état de leurs fortunes. De pareils documents mériteraient d'être entièrement complétés, et l'avenir s'en chargera sans doute. Je me contenterai de remarquer qu'ici, dans le pays de nos meilleures et précieuses martres-zibelines, qui produit les fourrures du rat musqué, de l'élan, de l'écureuil, dans cette contrée où abondent tous les gibiers possibles, on ne pourrait trouver un habitant qui ne soit endetté, et à

tel point que le Tongouse pauvre doit certainement 500 roubles au moins, et le riche de 1,000 à 3,000 roubles. La fortune s'évalue ainsi à la grosseur de la dette, c'est-à-dire que plus ils vendent aux marchands de fourrures, plus ils exigent d'avances de la part de ceux-ci. La dépravation des Mongols y trouve son compte, et exploite ce crédit tant qu'il peut durer. Celui qui connaît les énormes dettes que finissent par contracter ces nomades comprendra clairement non seulement que l'absence totale ou presque totale de crédit entrave l'acquittement des impôts, mais encore que la faim menace, arrive, et que la farine des magasins de la couronne est consommée sans être payée. On ne peut pas laisser le Tongouse mourir de faim, il faut lui faire crédit, le nourrir.

Tout cela mériterait encore de plus amples développements ; je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer combien l'expédition serait à même de fournir les bases d'une administration à appliquer aux Tongouses. Mais il est aussi facile d'indiquer ce qu'il y aurait à faire à ce triste état de choses qu'il serait difficile d'y remédier réellement. Sous le point de vue purement ethnographique, ces Tongouses sont devenus très stériles par leur fusion avec les Jakoutes. J'ai mis à profit le long voyage que j'ai fait avec ces derniers pour étudier leur race, dont l'origine tartare est incontestable.

A un catalogue de mots, j'ai réuni les éléments d'une grammaire jakoute. La grande variété des conjugaisons, les modifications pronominales de sept déclinaisons différentes, l'absence du comparatif et du superlatif dans les adjectifs, etc., etc., sont une nouvelle preuve à l'appui de ce que j'ai avancé plus haut

Il est assez remarquable que la plus grande partie du clergé, possédant complétement la langue jakoute, n'ait jamais essayé de lui appliquer l'écriture. Excepté quelques petits catalogues de mots, le seul livre publié en langue jakoute est un catéchisme presque incompréhensible pour les naturels, par les consonnances qu'il donne à certaines syllabes. Peut-être sommes-nous en état de leur venir en aide.

Les Tongouses sont tout aussi pauvres en livres ; je me suis pourtant procuré les formes de leurs conjugaisons et déclinaisons, et mes recherches, poussées assez loin, m'ont appris que depuis la limite nord jusqu'à celle du sud, il n'existe que des différences insensibles entre les dialectes des divers montagnards. Ce qui renforcerait surtout une opinion émise récemment, ce sont mes observations sur les différences fondamentales de langage qui existent entre les Samoyèdes. Les données que je possède sembleraient combattre cette assertion de Stepanof, que les Samoyèdes ne sont en aucune façon les descendants dispersés des Motores et des Koïbales. Par malheur, n'ayant pas avec moi l'ouvrage de Stepanof, je ne puis renvoyer au lieu et à la place qui se rapportent à ce dont il s'agit.

Je me suis aussi procuré les poésies que les Jakoutes chantent en chœur à la fête du kumy. Ce n'est pas seulement là une donnée de plus sur leur langue, c'est encore une peinture de leurs usages et de leurs idées.

Le passage des monts Hinkans me fournit l'occasion d'analyser avec soin ce talent déclamatoire des Jakoutes qui m'avait bien souvent étonné.

Quant au rapport météorologique, il est évident que dans l'est du versant méridional il fait beaucoup plus froid que sur le versant septentrional, et que dans

l'ouest, le froid atteint en hiver un degré à peu près aussi élevé qu'à Jakoutsk, puisqu'à partir du 10 novembre le mercure se congelait toutes les nuits, et ne se liquéfiait que vers midi, sous l'influence du soleil qui rayonnait à travers une atmosphère sans nuages. Par malheur, tous nos thermomètres à alcool étaient employés dans nos différentes stations, ce qui fait qu'en vérité je ne suis pas fixé sur l'intensité d'un froid pareil. Les frimas nous rappelaient cependant la température atmosphérique de Jakoutsk, — 40° R. Il faut remarquer encore que février et mars ont une température moyenne supérieure à celle de Jakoutsk ; l'été est naturellement plus froid dans la montagne. Je n'ai rien à dire sur la température du sol. Les sources donnent des résultats trop différents, et doivent être employées avec précaution, car les montagnes fournissent des eaux thermales.

Un excellent vieillard tongouse que je rencontrai au moment où il allait succomber à une pleuropneumonie, fut guéri radicalement par l'emploi de nos moyens les plus énergiques. J'utilisai sa reconnaissance pour lui confier une bouteille avec un bouchon qui la fermait exactement; je lui enseignai la manière de l'enduire de résine et de l'entourer d'une vessie gonflée. Il me promit de l'expédier à Jakoutsk remplie de cette eau médicinale dont j'ai parlé plus haut, et qui doit être à 30° R. environ. Un honnête Tongouse tient toujours parole.

Je profitai de l'occasion que m'offrait la congélation de la Bureja pour faire sur mes patins un jour de voyage en arrière, et éclaircir l'histoire un peu embrouillée de cette vallée de glace. Il paraîtrait que les glaçons charriés y jouent un grand rôle : c'est un

phénomène qui, autant que je m'en souviens, n'est pas tout-à-fait éclairci par les discussions auxquelles il a donné lieu jusqu'à ce jour.

Suivent quelques considérations zoologiques, et un éloge de M. Vaganof, le topographe.

Irkoutsk, le 4 février 1845.

Rapport *sur le relief du Mont-Blanc exécuté par* M. Séné.

Commissaires : MM. Jomard, *rapporteur*, Albert-Montémont, Eyriès, absent, et le colonel Coraboeuf, Vivien, Berthelot, *adjoints*.

La Commission que vous avez chargée d'examiner le relief du *Mont-Blanc* par l'auteur du relief du *Simplon* déjà approuvé par la Société, s'est transportée, le 4 du mois d'août, au local où le nouvel ouvrage de M. Séné est exposé : elle l'a étudié avec la plus grande attention et à plusieurs reprises. Cette pièce remarquable, exécutée à une grande échelle, n'a pas moins de 6 mètres 50 cent. d'étendue sur 4 mètres 75 cent. L'aspect est frappant ; l'ouvrage se distingue par le fini, par l'harmonie qui règne entre toutes les parties, par la vérité dans les formes et les couleurs locales. Quiconque a parcouru l'une ou l'autre des vallées qui circonscrivent le géant des Alpes, visité ses glaciers et observé attentivement sa configuration, reconnaît ici aussitôt un portrait fidèle et fait d'après nature.

Avant d'entrer dans le détail de la description, nous

devons d'abord parler des deux échelles du relief. La différence n'en est pas très considérable ; le rapport est de 3 à 5. On sait que, dans la plupart des cartes de cette espèce, ce rapport est de 1 à 4, et même à 8 et au-delà ; mais l'auteur du relief du Mont-Blanc n'a pas profité de la tolérance qu'on accorde ordinairement à ce genre de représentation du sol terrestre. Il eût pu à la rigueur rendre les formes assez sensibles en n'employant qu'une seule échelle, savoir, le dix-millième ; mais peut-être eût-il manqué à l'effet optique. Une expérience constante a fait reconnaître que la hauteur des montagnes présente toujours une apparence qui est au-dessus de la réalité. Si en présence d'une grande montagne, on met sous les yeux du spectateur un profil construit géométriquement d'après des mesures exactes, il trouve le dessin fautif, et n'y reconnaît pas ce qu'il a devant lui. De là, probablement, l'habitude des dessinateurs d'exagérer un peu les élévations. Néanmoins on doit, autant que possible, maintenir l'égalité des échelles, et nous connaissons plus d'un exemple de reliefs construits d'après cette condition.

Le sujet des cartes en relief ayant souvent été traité dans les séances et dans le Bulletin de la Société, nous ne pousserons pas plus loin ces considérations générales, et nous nous appliquerons à donner une idée du nouveau travail de M. Séné.

L'on connaît un certain nombre de *cartes* représentant tout ou partie de la chaîne du Mont-Blanc : une des plus étendues et des plus détaillées est la *carte physique et minéralogique du Mont-Blanc* et des montagnes et vallées qui l'avoisinent, par le capitaine Raymond, du corps royal des ingénieurs militaires.

L'auteur était un homme du pays ; il avait une connaissance complète des localités : aussi les accidents du sol, même les plus minutieux, sont consignés sur sa carte. Il semble donc que rien n'y ait été oublié, et qu'on ne peut avoir un guide plus sûr pour se reconnaître dans ce dédale de montagnes, de vallées, de cols et de ravins. Et cependant, quand on compare le relief du Mont-Blanc avec cette carte, quand on en fait un examen attentif, que de différences l'on trouve dès le premier coup d'œil ! combien les formes diffèrent dans l'un et dans l'autre, soit que l'habile géographe n'ait pas toujours bien vu, soit qu'il y ait impossibilité à ce que le dessin ou la gravure donne une idée juste et complétement vraie d'un pays de montagnes ayant une telle configuration ! Or, la véracité et le talent de M. Raymond n'ont jamais été mis en doute, et la gravure qu'il a donnée est très satisfaisante, comparée à tout ce qu'on connaît en ce genre. Il faut donc avouer que le relief est l'unique moyen qui permette d'exprimer dans toute leur vérité, dans toute leur exactitude les formes du terrain, surtout quand ces formes sont compliquées.

M. le professeur James Forbes a, depuis, donné une carte de la *Mer de glace* (1) : c'est une étude très remarquable de dessin et de gravure, et qui fait honneur au talent de l'artiste chargé de reproduire toutes les conformations à peu près exceptionnelles du Mont-Blanc, telles que les aiguilles et les moraines. Toutefois, si l'on rapproche cette gravure du relief de M. Séné, dont

(1) Map of the *Mer de glace* of Chamouni and of the adjoining mountains, laid down from a detailed survey in 1842, by professor Forbes, échelle 1 : 25000.

l'échelle excède seulement d'une fois et demie, l'on découvre à la première vue une foule de différences qui ne peuvent provenir que de l'impuissance de l'art du dessin (1). La sculpture seule, en effet, peut rendre des formes si variées et les détails infinis accumulés pour ainsi dire sur chaque point. M. Séné a pris le courageux parti de les étudier un à un. Prenant pour base les déterminations de Saussure, il a construit géométriquement la charpente du colosse, et donné à chacun de ses *membres*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son exacte proportion; puis il est descendu, des sommités accessibles, à chacun des cols, à chacune des vallées, sculptant à mesure les rameaux et les embranchements; ensuite il les a revêtus des glaces ou des neiges eternelles, imitant avec fidélité les glaciers, leurs gouffres ou crevasses, leurs pyramides, et leur ton glauque, couleur si frappante; enfin les milliers de sapins, si pittoresques, dont le ton sombre contraste vivement avec l'éclat de la neige, avec le vert pâle des flancs des montagnes.

Pour se faire une idée de cet immense travail, il faut savoir que la surface sculptée par M. Séné n'est guère moindre que de 30 mètres carrés (plus de 300 pieds carrés). Le terrain représenté a lui-même près de 15 lieues de long sur 8. Il s'étend entre Martigny et le col du Bon-Homme dans un sens, entre le Grand Saint-Bernard, le Brevent et les Aiguilles Rouges dans l'autre sens. Les limites sont à peu près les points suivants, en partant du Grand Saint-Bernard, c'est-à-

(1) Nous ne parlons pas des autres cartes de la Savoie ou du Valais dans lesquelles le Mont-Blanc est représenté d'une manière moins satisfaisante.

dire de l'est, et faisant le tour par le midi : le Saint-Bernard et l'entrée de l'Italie, le val d'Aoste et Cormayeur, le torrent allant dans la direction du Petit Saint-Bernard, l'embranchement de la Tarentaise allant à Saint-Maurice, le col du Bon-Homme, Saint-Gervais connu par ses bains et situé en amphithéâtre, l'entrée de la vallée de Chamounix, le passage de la Tête-Noire et val Orsine, la vallée d'Entremont et Martigny, enfin la Drance de Bagnes, qui prend naissance au Grand Saint-Bernard.

Nous n'indiquons ici que sommairement les localités qui circonscrivent le reliêf; mais nous aurions pu faire remarquer que M. Séné a représenté exactement l'*état actuel* des lieux, par exemple le lac Combal (au nord du Petit Saint-Bernard), à l'entrée de la vallée de l'Allée-Blanche, ce qui n'est pas sans importance, parce que ce grand lac va diminuant de plus en plus par suite de l'éboulement des hautes sommités du Mont-Blanc et de l'affluence des moraines. L'impasse des bains de Saint-Gervais avec l'entrée de la vallée de Montjoie est exprimé avec la même vérité.

Si l'on s'écarte à une certaine distance du relief, vers le sud-ouest, on jouit d'un coup d'œil pittoresque. De là, le massif du Mont-Blanc se détache clairement des montagnes environnantes, de manière que ce qui est confus sur les cartes et impossible à discerner sur les lieux, l'œil le distingue ici avec la plus grande facilité. La chaîne du Mont-Blanc apparaît comme une sorte de presqu'île entre la vallée de Ferret et l'Allée-Blanche d'un côté, et la vallée de Chamounix de l'autre, vallées presque parallèles entre elles; à l'extrémité de cette perspective, la vue est fermée par le Valais.

Il serait inutile de décrire dans le détail les différentes montagnes qu'a représentées M. Séné, et encore moins toutes les aiguilles remarquables, telles que *le Géant*, la plus haute à l'est du Mont-Blanc, l'*Argentiere* vers le nord-est, etc. ; tous les pics, les dômes, les dents de rochers ; ni les cols, les vallons, les défilés et passages divers qui font communiquer ensemble le Valais, la vallée d'Aoste et le nord-ouest de la Savoie : le col du Géant, le col de la Saigne, le col des Fours, le col de Balme ; enfin tous les différents glaciers. L'énumération en serait inutile pour ceux qui ont visité les lieux venant de Genève ou de Chambéry, et fastudieuse pour ceux qui n'ont pas fait le voyage. On peut assurer, d'après le témoignage unanime des personnes qui connaissent le mieux les localités, que cet ouvrage est de beaucoup supérieur à ce qu'on a fait jusqu'à présent, sans excepter le relief du Mont-Blanc de M. Kummer, de Berlin, malgré sa belle exécution. Toutefois, ce dernier ouvrage gardera encore longtemps son utilité : construit à une échelle vingt fois moindre que celle de M. Séné, ayant quatre cents fois moins de surface, il n'est pas étonnant qu'il présente beaucoup moins de détails et de fidélité ; il est d'ailleurs portatif, applicable à l'enseignement et utile aux géologues : on peut enfin l'acquérir à un prix modéré. Nous devons toutefois faire observer que, depuis une vingtaine d'années, époque du travail du géographe de Berlin, les connaissances sur le Mont-Blanc se sont étendues et perfectionnées. Par exemple, le rameau descendant du sommet de la vallée de Ferret au nord, vers la vallée qui conduit à Martigny, était considéré comme une crête pleine ; mais on sait maintenant qu'il est couronné par une vallée haute, que les gens du lieu ap-

pellent *Combe de l'Aa ;* elle ne figure pas sur le relief de Berlin ; mais M. Bauer-Keller l'a tracée sur son relief du Mont-Blanc. Autre exemple : dans la partie du sud-est, se trouve un assez grand lac, appelé *lac Chamber ;* il manque sur les cartes de Keller et de Raymond. Le mont Chétif, qui domine presqu'à pic le village de Cormayeur, n'est pas représenté d'une manière exacte sur le relief de M. Kummer ni sur les cartes.

Nous croyons qu'il serait injuste de pousser plus loin ces remarques critiques, à cause de l'avantage qu'avait M. Séné, opérant à une bien plus grande échelle, ayant travaillé pendant dix ans de suite, avec une infatigable activité ; mais c'est en même temps une garantie de la perfection qui appartient à son travail. Un suffrage imposant qu'il a obtenu est celui de M. Martius et de M. Bravais, l'un de nos intrépides compatriotes, qui ont fait la dernière ascension du Mont-Blanc ; vos commissaires les ont entendus rendre hommage à l'exactitude et à la fidélité des parties centrales et escarpées de la chaîne, ordinairement inaccessibles à la curiosité des voyageurs. Ils rendent, ainsi que vos commissaires, le même témoignage à la vérité des couleurs. Le *Jardin*, ce lieu isolé au milieu du grand glacier du Talèfre, vaste amphithéâtre de neiges et de glaces, est bien mieux représenté ici que dans aucune gravure.

Resterait à comparer cet ouvrage aux reliefs exécutés à Genève ; mais les Génevois l'ont vu récemment exposé dans leurs murs ; ils en font le plus grand éloge, ainsi que tous les voyageurs anglais et allemands qui ont passé à Genève depuis un an. On a été jusqu'à dire que, pour avoir une idée complete et juste de cette partie des Alpes, il vaut mieux l'étudier sur

le relief de M. Sené que de faire la promenade ordinaire du Montanvert, de la Mer de glace, et même du *Jardin*. Il serait plus exact de dire que si le relief ne peut tenir lieu du voyage, il en est du moins le complément, et qu'il supplée à des excursions souvent impraticables. On pourrait même, à son aide, exécuter un magnifique panorama. Ce relief est un véritable ouvrage de sculpture; à part la question d'expression, ce qui est le but principal de l'art, il y avait autant de difficulté, peut-être autant de mérite à rendre toutes les formes si compliquées, si diverses, que présente dans ces lieux sauvages la nature inanimée, qu'à imiter les formes caractéristiques des animaux et de l'homme lui-même.

Après ces observations générales, il est peu nécessaire d'insister sur des particularités; mais nous devons dire, sans descendre à d'autres détails, que M. Séné n'a pas négligé de représenter la végétation, et, notamment et par centaines de mille, les arbres verts tels que les mélèzes et les sapins; les premiers d'un ton plus clair, les autres d'un ton très foncé et d'apparence noire quand ils se dessinent sur la neige: arbres presque microscopiques à la vérité, ce qui n'en exprime que mieux le gigantesque du Mont-Blanc.

Pour obtenir une sorte d'illusion, il faut regarder ce relief à travers une bonne lunette d'approche et sous différents aspects; c'est de la même manière qu'il faut étudier les détails des glaciers, les espèces d'escaliers que forme la glace, les crevasses et les précipices dont ses massifs sont traversés, et tous ces prismes de cristaux d'un vert transparent, qu'on ne peut oublier quand on l'a vu une fois. L'espèce de caverne, arcade naturelle d'où sort l'Arveyron, au bas du gla-

cier des Bois, ne s'aperçoit que difficilement si on le regarde à la vue simple; mais, vue dans la lunette, elle produit une illusion complète, à peu près comme dans un diorama : alors tout prend la dimension naturelle, et quand de là, sans transition, l'œil se porte sur le colosse, il lui attribue presque sa grandeur vraie.

M. Séné n'a pas cru suffisant de placer les villages plus ou moins peuplés; il a exprimé les chalets comme les hameaux et jusqu'aux habitations isolées, telles que la baraque de Montanvert, l'hospice du Grand Saint-Bernard, etc.; plus bas, l'hôpital et le lieu de sépulture où sont déposés les malheureux qui périssent dans les neiges. Il a marqué le précipice au bord duquel le premier consul Bonaparte fut entraîné par son cheval, lors du fameux passage des Alpes.

Peut-être pourrait-on faire une réserve au sujet de la manière dont les lacs sont représentés. Il est bien vrai que, dans les Alpes, la couleur des eaux des lacs est d'un bleu très intense et presque noir; c'est pourquoi M. Séné a cru pouvoir les figurer par des plaques d'acier; mais celles-ci ont un luisant, un poli qui n'est pas dans la nature, et nuit à l'illusion, qui, sans cela (et si par impossible on y joignait le mouvement des eaux) serait pour ainsi dire complète. Quant à la différence des deux échelles, nous avons fait aussi une réserve au commencement de ce rapport.

Concluons que le relief du Mont-Blanc de M. Séné peut être appelé un chef-d'œuvre d'imitation, de travail et de patience : c'est un des ouvrages les plus remarquables en ce genre, qui aient été exécutés jusqu'à présent; il mérite de servir de type et de modèle pour la construction de tous les reliefs en pays de monta-

gnes. Il serait à désirer qu'il restât en France, comme une preuve des progrès qu'on a faits dans l'art d'imiter la figure de l'écorce terrestre.

JOMARD, *rapporteur.*

1er septembre 1845.

ANNONCE.

Grammaire générale, ou Philosophie des langues, présentant l'analyse de l'art de parler, d'après les usages comparés des langues hébraïque, grecque, latine, allemande, anglaise, italienne, espagnole, française et autres; par M. ALBERT-MONTÉMONT, membre de plusieurs Sociétés savantes. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr. Paris, 1845; Moquet, libraire-éditeur.

La linguistique est une partie de la géographie; toute grammaire générale, comme celle dont nous venons d'offrir le titre, est par là du ressort du *Bulletin* de la Société. Nous allons y donner une analyse sommaire de ce nouvel ouvrage de M. Albert-Montémont, auteur déjà de compositions importantes, telles que les Lettres sur l'astronomie et l'Histoire universelle des voyages.

La *Grammaire générale, ou Philosophie des langues* comprend deux grandes divisions. La première traite de l'art de parler, comme méthode d'analyser la pensée, et indique les moyens de rendre permanents les signes fugitifs du langage d'action. Cette division renferme deux parties, la connaissance des idées et l'analyse de leurs différents signes; elle offre la théorie des mots déduite de celle des idées et la théorie des phrases dé-

duite de celle des mots. La seconde division recompose le discours que la première a décomposé; elle comprend la syntaxe et la rhétorique élémentaire. L'ouvrage embrasse toutes les notions et tous les faits grammaticaux qui se rapportent à la science de l'expression de la pensée par le discours, et offre une méthode non seulement d'apprendre, mais encore d'enseigner les langues, sans le secours des méthodes vulgaires.

Ce livre se distingue des autres productions du même genre par des différences essentielles, dont les principales consistent, 1° dans la méthode analytique dont l'auteur fait l'application, après avoir déduit la connaissance des idées, comme moyen de découvrir l'organisation du discours; 2° dans la classification nouvelle des parties du discours et dans la création de mots propres à tirer logiquement les conséquences du système philosophique des langues; 3° dans le classement simplifié des modes et des temps verbaux pour les désigner d'une manière plus conforme à leurs fonctions; 4° enfin, dans la classification des règles applicables aux diverses langues comparées. En outre, M. Albert-Montémont a réduit à une seule conjugaison les treize du grec, les quatre du latin, et celles des langues modernes qu'il a mises en parallèle.

Ce plan est vaste, l'exécution en est hardie, et l'ouvrage ne saurait manquer de produire quelque sensation dans le monde savant.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT.

Séance du 1er août 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le vice-amiral baron de Mackau, ministre de la marine, adresse à la Société un Mémoire que lui a présenté M. Raffenel, officier d'administration de la marine, employé au Sénégal, sur un projet de voyage dans l'intérieur de l'Afrique; il la prie d'examiner ce Mémoire, et de lui faire connaître son opinion sur la possibilité de l'exécution du plan que ce voyageur a tracé, sur les moyens matériels qu'il indique, sur les dépenses qu'ils doivent entraîner et sur les avantages spéciaux que les sciences pourraient retirer d'une semblable exploration. M. le ministre ajoute que si l'avis de la Société est favorable à l'exécution du projet, et qu'il juge devoir l'autoriser, il la priera de nouveau de lui indiquer les diverses questions géographiques et autres qu'il serait à désirer que M. Raffenel pût étudier et éclaircir dans le cours de son voyage.

La Commission centrale, désirant répondre aux vues de M. le ministre de la marine, désigne une Commission spéciale, composée de MM. Jomard, d'Avezac et

Noël des Vergers, ainsi que des membres du bureau, pour examiner le Mémoire de M. Raffenel.

M. le chevalier Ferrão de Castel Branco, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements et promet de coopérer à ses travaux.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne adresse la suite de son journal.

M. le secrétaire de la Société géologique adresse un exemplaire de l'Essai d'une carte géologique du globe, par M. Boué, publié sous les auspices de cette Société.

M. Grangez adresse un exemplaire d'une carte des voies de communication de la France, de la Belgique, des États riverains du Rhin et d'une partie des États limitrophes, qu'il vient de publier, et sur laquelle il a indiqué la situation exacte des travaux de chemins de fer et de navigation.

M. Albert-Montémont fait hommage de sa Grammaire générale, ou Philosophie des langues, présentant l'analyse de l'art de parler, d'après les usages comparés des langues hébraïque, grecque, latine, allemande, anglaise, italienne, espagnole, française et autres.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre de M. d'Arnaud relative au grand désert de Nubie. Par ordre du vice-roi d'Égypte, on y travaille à faire un grand nombre de puits nécessités par la fréquence des voyages d'Égypte au Sennar. Plusieurs anciens puits viennent d'être découverts dans cette route.

Le même membre annonce que l'ingénieur français récemment envoyé en Égypte pour les sondages, vient de visiter les vallées adjacentes à celle d'Araba et les environs de la mer Rouge jusqu'aux terrains primi-

tifs, et qu'il a découvert des localités où les indices géologiques donnent l'espérance de rencontrer de la houille, notamment une formation qui paraît se développer dans le sud de la vallée d'Araba.

M. Roux de Rochelle annonce que M. Charme, ingénieur des mines, qui est sur le point de se rendre en Bolivie, désire recevoir les instructions de la Société et entretenir avec elle des relations scientifiques. M. Charme est recommandé par M. Pouillet, membre de l'Académie des sciences.

M. de Froberville dépose sur le bureau la copie de la table des matières du Bulletin, et prie le comité ou un de ses membres de vouloir bien en surveiller l'impression pendant son absence. M. d'Avezac est invité à se charger de ce soin. M. de Froberville annonce ensuite son prochain départ pour l'Inde; il fait connaître les différents points qu'il doit visiter, et exprime le désir de recevoir les instructions de la Société.

Séance du 22 *aout* 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique adresse à la Société une ampliation de l'ordonnance royale du 27 juillet 1845, relative aux sociétés scientifiques et littéraires du royaume.

La Commission centrale décide que cette ordonnance et la circulaire ministérielle qui en accompagne l'envoi seront insérées au Bulletin, et elle désigne une Commission spéciale, composée des membres du bureau et de MM. Jomard, d'Avezac et Noël des Vergers, pour préparer les renseignements demandés par M. le ministre.

M. Francis Lavallée écrit à la Société pour lui annoncer sa nomination aux fonctions de chancelier du consulat général de France à la Havane, et pour lui renouveler ses offres de services.

M. Oudiné, graveur de la médaille du monument du contre-amiral d'Urville, adresse à la Société plusieurs épreuves en bronze de cette médaille pour ceux de ses membres qui désireraient en faire l'acquisition.

M. le Dr Lauteschläger et M. Ewald adressent à la Commission centrale les statuts d'une nouvelle Société scientifique et littéraire qui vient de se former à Darmstadt, en exprimant le désir d'entrer en relations avec la Société et de recevoir ses publications.

M. le secrétaire-général est chargé de répondre à cette communication.

M. Jomard annonce que la Commission spéciale chargée d'aller visiter le relief du Mont-Blanc et du Grand Saint-Bernard, exécuté par M. Séné, sera en mesure de faire son rapport à la prochaine séance.

Le même membre dépose sur le bureau, au nom de l'auteur, M. le Dr Montagne, un opuscule intitulé : *Mémoire sur le phénomène de la coloration de la mer Rouge*, Mémoire dans lequel au fait déjà consigné dans le Bulletin de la Société, c'est-à-dire la présence de la couleur rouge sur les eaux du golfe Arabique, depuis Cosseir jusqu'à Tor, sont annexés en *appendice* plusieurs faits analogues observés par MM. Peron, Darwin et Hinds. Ce Mémoire est accompagné d'une planche représentant l'algue marine à laquelle est due cette coloration, *Tricodesmium erythræum Ehrenb.*

Le Mémoire de M. Virlet sur une dépression probable de l'Afrique septentrionale donne lieu également à diverses observations présentées par MM. Jomard et d'Avezac.

M. Hommaire de Hell entretient la Société du nouveau voyage qu'il se propose d'entreprendre incessamment pour compléter ses travaux sur la Russie méridionale, et il exprime le désir de recevoir ses instructions.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1er *août* 1845.

Par M. Démidoff : Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, 10e livraison.

Par M. Albert-Montémont : Grammaire générale, ou Philosophie des langues, présentant l'analyse de l'art de parler, d'après les usages comparés des langues hébraïque, grecque, latine, allemande, anglaise, italienne, espagnole, française et autres. Paris, 1845, 2 vol. in-8.

Par la Société asiatique de Londres : The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. N° 16, part I. London, 1845, in-8.

Par la Société géologique : Essai d'une carte géologique du globe terrestre, par M. A. Boué, 1 feuille.

Par M. Ernest Grangez : Carte des voies de communications de la France, de la Belgique, des États riverains du Rhin et d'une partie des États limitrophes, 1 feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Boletin enciclopedico de la Sociedad económica de Amigos del pais. Valencia, 1845, in-8. — Revue de l'Orient, ou Bulletin de la Société orientale, juin et juillet. — Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, juin. — Bulletin de la Société géologique de France, feuilles 17 à 19, février et mars. — Journal des missions évangéliques, juillet. — L'Echo du monde savant.

(*La suite au prochain numero.*)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SUR LES PHÉNICIENS.

(Extrait des nouveaux Éclaircissements qui doivent compléter les *Religions de l'antiquité* ou la *Symbolique et Mythologie* du Dr Creuzer, traduite, refondue et développée par M. Guigniaut. Paris, 1825-1845; 8 volumes avec 300 planches gravées au trait.)

§ I. *Origine et premiers établissements des Phéniciens.* — Le nom des *Phéniciens*, Φοίνικες, qui fut étendu par les Grecs aux Carthaginois, désignés par les Romains sous celui de *Pœni*, le même au fond, comme ses adjectifs φοινίκιος et *pœnicus* ou *punicus*, plus usité, φοινίκεος *phœniceus*, *pœniceus*, *puniceus*, sont identiques; ce nom, qui passa au pays appelé Φοινίκη, *Phœnicie*, *Phœnicia*, est d'origine purement grecque, et signifie *Rouges*, *les hommes rouges*, de φοινὸς, φοίνιος, rouge de sang,

venant de φόνος, meurtre. Quelques uns, suivant Strabon (1), le dérivaient de la mer *Érythrée* ou *Rouge* (2), des bords de laquelle les Phéniciens seraient venus; d'autres l'expliquaient par les nombreux palmiers (φοίνικες, à cause de leurs fruits *rouges*) de la côte de Syrie où ils s'établirent (3). Il est plus probable que les Phéniciens furent ainsi appelés, dans les îles et sur les côtes de la Grèce qu'ils visitaient sans cesse, d'après la couleur de leurs vêtements, ou d'après cette industrie même de la *pourpre* dont ils portaient en tous

(1) I, p. 42, coll. XVI, p. 784 Casaub.

(2) Ἐρυθρὰ θάλασσα, *Mare Erythræum* ou *Rubrum*, dénomination dont les anciens ont cherché l'origine, tantôt dans un fait historique ou mythologique, tantôt dans un phénomène naturel propre à cette mer, dans la coloration au moins périodique de ses eaux, qu'ils avaient certainement observée (Strab. XVI, p. 779 Cas., et les autres auteurs cités par Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, II, p. 6, n. 12). Ils se sont trompés sur la cause de ce phénomène, et cela n'est pas étonnant, puisque, de nos jours seulement, l'on est parvenu à s'en rendre compte par le développement d'une végétation microscopique d'une belle couleur rouge et d'une prodigieuse fécondité, flottant à la surface des eaux. Ce phénomène, au reste, n'est pas exclusivement propre au golfe Arabique et au golfe d'Oman, quoiqu'il se renferme ordinairement dans la région intertropicale, et il ne se borne pas non plus aux eaux marines; d'un autre côté, il peut être l'effet d'une création d'animalcules aussi bien que de plantes, ou même d'êtres mixtes entre les deux règnes. *Voy.*, sur ce sujet curieux, les belles *Recherches sur la rubéfaction des eaux et leur oxygénation par les animalcules et les algues*, par Aug. et Ch. Morren, Bruxelles, 1841, où sont résumés les travaux antérieurs, notamment ceux de M. Ehrenberg; et l'extrait d'un *Mémoire sur le phénomène de la coloration des eaux de la mer Rouge*, par M. Montagne, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, tome XIX, 1844, p. 171 sqq. *Cf.* Le *Bulletin* de février 1844, p. 149 sqq.

(3) Callisthen. ap. Aristot. de Mirabil. Auscult. c. 144, *ib.* Beckmann.

lieux les produits. Les Juifs les rangeaient parmi les peuples du *Canaan* ou du *pays bas*, par rapport à l'*Aram*, le *haut pays*, et, selon toute apparence, eux-mêmes se donnaient le nom de *Cananéens*, ce que faisaient encore les paysans africains autour de Carthage, du temps de saint Augustin (1). *Chna* fut le premier père des Phéniciens, et le même que le *Phœnix* des Grecs, suivant le Sanchoniathon de Philon de Byblos(2), c'est-à-dire la personnification mythique de la race et du pays, tout à la fois, puisque le pays même était appelé *Chna* (3). C'est en ce sens que la Genèse parle des *enfants de Canaan*, et de *Sidon*, son premier-né (4).

Rien de plus vague que la tradition antique recueillie par Hérodote (5), selon laquelle les Phéniciens auraient émigré originairement des rivages de la *mer Érythrée*, nom si vague lui-même, qui s'applique au golfe Persique comme au golfe Arabique, et qui n'a d'autres limites que celles de l'océan Indien ou de la *mer d'Hippalus*, ainsi qu'elle paraît s'être appelée encore chez les anciens, d'après le hardi navigateur qui, profitant de la mousson, en fit connaître le premier toute l'étendue (6). Les noms de *Tyros* ou *Tylos* et d'*Arados*, qui se retrouvaient dans deux îles du golfe Persique, le Baharein d'aujourd'hui (7), où existè-

(1) Exposit. Epist. ad. Roman., § 13.

(2) Pag. 40 Orelli.

(3) Hecat. ap. Steph. Byz., *s. v*

(4) Genes, X, 15.

(5) I, 1, coll. VII, 89, *ib.* Bæhr.

(6) Itinerar. Alexandri, § 110, ed. Maio, coll. Plin. H. N., VI, 26, p. 327 Harduin., et Arrian. Peripl. Mar. Erythr., p. 40 Hudson.

(7) Voy. la savante et solide discussion de Heeren, *Politique et*

rent en effet des établissements phéniciens, peuvent avoir contribué à fixer dans ces parages cette tradition incertaine. A l'époque de Strabon (1), les uns l'interprétaient en ce sens, et faisaient venir de ces lieux les habitants de Sidon, de Tyr, d'Aradus; les autres y reconnaissaient, au contraire, des colonies postérieures de ces grandes métropoles. L'abréviateur de Trogue-Pompée, Justin (2), d'après des sources que nous ignorons, ou par une extension arbitraire du récit d'Hérodote, raconte que les Phéniciens, chassés de leurs premières demeures par des tremblements de terre, allèrent d'abord s'établir sur le *marais Assyrien*, par où l'on peut entendre, soit les bords marécageux de l'Euphrate qu'ils avaient traversé, soit le lac Sirbonis aux frontières de la Syrie, d'où ils passèrent plus tard sur les côtes de la Méditerranée pour y fonder Sidon, leur première ville.

Avec des documents si insuffisants, les modernes ne pouvaient pas être moins divisés que les anciens sur la question de l'origine des Phéniciens et de leurs premières demeures. Seulement ils ont agrandi cette question, en y faisant entrer les considérations ethnographiques, les rapports des races, attestés surtout par les caractères physiques, par les analogies des langues et des religions. De ce point de vue, ils sont parvenus à donner de la tradition, soit biblique, soit profane, une interprétation à la fois large et judicieuse, qui concilie tous les principaux témoignages en les expliquant. Personne ne doute aujourd'hui que

Commerce des peuples de l'antiquité, tome II, p. 264 et suiv. de la traduction française de M. Suckau.

(1) Voy. les deux premiers passages déjà cités.

(2) XVIII, 3.

les Phéniciens n'appartiennent à la grande famille des peuples sémitiques, et par conséquent à la race caucasique de l'espèce humaine, à la race blanche. Mais en même temps ils semblent se rattacher à la branche la plus ancienne de cette famille de peuples répandue dans toute l'Asie antérieure, des sources de l'Euphrate et du Tigre au fond de l'Arabie, des bords du golfe Persique à ceux de la Méditerranée, et sur les deux rivages du golfe Arabique en Afrique et en Asie. Cette branche ancienne de la famille sémitique, partie la première du berceau commun, c'est-à-dire des montagnes du nord, la première aussi parmi cette foule de hordes longtemps nomades, se fixa, puis s'éleva à la civilisation en Chaldée, en Éthiopie, en Égypte, en Palestine, pour devenir à ses frères demeurés pasteurs un objet d'envie et d'exécration tout à la fois. De là cette scission entre les enfants de *Sem* et ceux de *Cham*, ces derniers au sud et à l'ouest, les autres à l'est et au nord ; quoique tous fussent les membres d'une même famille originaire, parlant une même langue divisée en de nombreux dialectes, professant une même religion sous des symboles divers, et qu'on est autorisé à nommer ethnographiquement dans son ensemble *famille sémitique*, syro-arabique ou syro-éthiopienne, par opposition à la *famille japhétique*, indo-persique ou indo-germanique, autre grande section de la race caucasique (1).

(1) Telle est l'opinion que nous nous sommes formée dès longtemps sur cette question difficile, et que nous avons développée avec toutes ses preuves, en exposant l'histoire de la géographie ancienne à la Faculté des lettres de Paris, dans notre cours de l'année 1836. Indépendamment des travaux plus anciens, depuis Bochart jusqu'à Michaëlis, on peut consulter à ce sujet, parmi les travaux récents.

Ce que nous venons de dire era comprendre peut-être la confraternité, et pourtant l'inimitié profonde des Cananéens, fils de Cham, et des Hébreux, fils de Sem, les uns et les autres arrivés sur le Jourdain d'au-delà de l'Euphrate, après des migrations semblables, mais à des époques différentes; les Hébreux nomades encore, quand déjà les Cananéens étaient depuis longtemps fixés et civilisés. L'inimitié est prouvée par l'histoire; la confraternité ne ressor pas avec moins d'évidence de la comparaison des langues hébraïque et phénicienne, reconnues presque identiques, et qui de plus en plus s'expliquent l'une par l'autre (1).

Il n'est donc pas besoin de recourir à l'hypothèse du docteur Bellermann (2), qui, frappé de cette similitude des deux langues, admettait que les Phéniciens et les Hébreux formèrent dans l'origine un seul et même peuple, ayant habité sur le golfe Persique, sur l'Euphrate, en Mésopotamie et en Chaldée. Cette hypothèse est trop restreinte, trop peu d'accord avec les

les *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne* de Volney, t. Ier; le *Commentaire historique et critique sur la Genèse*, de Bohlen (en allem.), et l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, cours professé à la Faculté des lettres par M. Ch. Lenormant, Paris, 1838.

(1) Voyez, sur les monuments qui restent de la langue phénicienne, les travaux dont cette langue a été l'objet, ses rapports avec l'hébreu et son vrai caractère, le grand ouvrage de Gesenius, *Scripturæ linguæque phœniciæ monumenta*, Lipsæ, 1837, surtout liv. I, chap. I, et liv. IV, *passim*, spécialement le chap. I, §§ 1, 2 et 3, pag. 329 sqq. Confér. sur l'état actuel de cette étude, en ce qui concerne les inscriptions, les renseignements joints au IIe de ces Éclaircissements.

(2) *Versuch einer Erklærung der Punischen Stellen im Pœnulus des Plautus, drei Programme*, Berlin, 1808; sujet curieux sur lequel il faut voir maintenant Gesenius, ouvrage cité, liv. IV, chap. III, page 357-382.

témoignages historiques, et nous croyons que la nôtre, à laquelle nous ne saurions donner ici tous ses développements, les concilie mieux, soit entre eux, soit avec les faits linguistiques.

Pour nous en tenir aux Phéniciens, de même famille que les Hébreux et de même origine, mais non pas de même branche, de même date ni de mêmes mœurs, ils n'étaient autres, avons-nous dit, que les Cananéens, ou du moins une portion d'entre eux. Les Cananéens, selon les livres mosaïques, ici la plus sûre des autorités, constituaient une nation unique, partagée en de nombreuses tribus, toutes fixées dans des villes et déjà civilisées depuis longtemps, à l'époque de l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué, dans le xve siècle avant notre ère. Par cette invasion et par d'autres semblables qui l'avaient précédée, ils furent exterminés en partie, en partie forcés de se disperser dans les contrées voisines. Seuls du peuple entier, les Cananéens maritimes demeurèrent en possession de leurs places fortes sur la côte ou dans les îles adjacentes. M. Movers, le plus récent et le meilleur historien des Phéniciens et de leur religion (1), distribue ces Cananéens maritimes en trois branches ou plutôt en trois rameaux d'une même branche primitive, qu'il distingue par leurs cultes dominants comme par leurs demeures :

1° Les *Sidoniens* ou les *Phéniciens* proprement dits, fondateurs de *Sidon*, la *ville des pêcheurs*, métropole de la plupart des autres cités phéniciennes, et avant

(1) *Die Phœnizier, von* Dr F. C. Movers v. 1, Bonn, 1841, p. 1 et suiv. On attend avec impatience le tome second de ce livre profond et ingénieux, dont nous avons tiré le plus grand profit, pour ces Éclaircissements.

toutes de la fameuse *Tyr* ou *Tsor*, qui n'est pourtant nommée ni par Moïse ni par Homère, quoiqu'elle le soit dans le livre de Josué. Hérodote, sur la foi des prêtres du temple de Melkarth, l'Hercule phénicien, la faisant, ainsi que ce temple, par une exagération ou une confusion plus que probable, de 2,300 ans antérieure à lui-même, la reporte à 2,700 et davantage avant Jésus-Christ ; selon Josèphe, elle aurait été fondée 240 ans seulement avant le temple de Salomon, et, d'après Justin, un an avant la prise de Troie, conséquemment vers 1200 avant notre ère ; ce qui, d'un autre côté, ne saurait guère s'entendre que de la *nouvelle* Tyr, de la Tyr insulaire, distincte de l'*ancienne*, et beaucoup plus ancienne elle-même que l'époque de Nabuchodonosor où on la place ordinairement (1). Astarté, qui fut portée par les Tyriens à Carthage, était la grande divinité tutélaire des Phéniciens ou de la tribu cananéenne la plus puissante, échelonnée de Sidon à Acca, ou Ptolémaïs, au centre de la côte, entre deux autres tribus principales.

2° Les *Syro-Phéniciens*, au nord, mélange de Cananéens ou Phéniciens purs avec des Syriens ou Araméens, anciennement établis sur la côte ou dans la montagne du Liban. Ils occupaient *Byblus* ou *Gebal* de la Bible, ville très ancienne, et la non moins ancienne *Béryte*, *Berotha*, ou *Berothai*, aujourd'hui *Beyrouth ;* et ils étaient soumis aux Phéniciens de Sidon et de Tyr. Ils avaient en propre les cultes syriens ou

(1) Voyez la note de Bahr sur le liv. II, chap. XLIV d'Hérodote, p. 586 de son édition, avec Larcher, Chronol. d'Hérodote, chap. II, auquel il se réfère ; Gesenius sur Isaïe, XXIII, 4 et 7, p. 728, 730 ; et l'ouvrage cité de Heeren, tome II, p. 10 et sqq. de la traduction française.

assyriens d'Adonis et de Baaltis, la même que Mylitta. Les villes, plus septentrionales encore, d'*Aradus* ou *Arvad* et de *Tripolis*, étaient, la première un antique établissement d'exilés de Sidon ; la seconde, comme son nom l'indique, une triple colonie d'Aradus, de Sidon et de Tyr, les trois cités phéniciennes les plus importantes à l'époque relativement récente de sa fondation, et qui la destinèrent à servir de lieu de réunion aux députés chargés par elles de délibérer sur les intérêts communs.

3° Les *Phéniciens-Philistéens*, ou simplement les *Philistins*, au sud, étaient, au contraire, indépendants, et devinrent souvent redoutables, non seulement aux Hébreux, mais aux Sidoniens eux-mêmes, plus forts que ceux-ci sur terre, et d'abord leurs rivaux sur mer. Ce fut seulement après Moïse qu'ils s'établirent définitivement dans la petite contrée qui prit leur nom, étendu plus tard à la *Palestine* entière, et ils y occupèrent ou fondèrent les cinq villes de *Gat*, *Ekron*, *Ascalon*, *Asdod* ou *Azotus* et *Gaza*, étroitement unies entre elles, dans une sorte de confédération républicaine, quoique ayant chacune son chef. Antérieurement, ils avaient accompli de longues migrations d'où ils rapportèrent le nom de *Philistins*, *Philistiim*, *Pelischthim*, qui veut dire *émigrés* ou voyageurs, ἀλλόφυλοι dans la version des Septante, et ils paraissent s'être nommés eux-mêmes *Chretim*, nom auquel se rattacherait celui de l'île de Crète, un de leurs anciens séjours, selon une célèbre hypothèse sur laquelle nous reviendrons bientôt. Leurs divinités nationales, caractérisées par des formes de poisson, étaient Dagon et Dercéto, ou Atergatis.

§ II. *Commerce, colonies, établissements étrangers des*

Phéniciens; influences religieuses exercées et subies par ce peuple. — On sait que les Phéniciens ont été le peuple navigateur, industrieux et commerçant par excellence de l'antiquité; que le génie voyageur et marchand de leur race, ce génie qui se retrouve chez les Juifs et chez les Arabes au moyen-âge, joint à leur position géographique sur une côte riche en ports et semée de petites îles, à proximité des forêts du Liban qui leur offrait ses bois de construction, et au voisinage des tribus nomades dont ils se firent d'utiles auxiliaires, les tourna de bonne heure, d'une part vers les grandes entreprises maritimes, d'autre part vers les expéditions par caravanes. On sait, de plus, que, mettant à profit les accidents heureux de leur sol et ceux de leurs rivages, ils créèrent ces merveilleuses industries du verre et de la pourpre qui charmèrent le monde ancien, et que, dans leur petit territoire, devenu une immense manufacture, se transformaient incessamment les matières premières qu'ils allaient chercher de tous côtés sur leurs vaisseaux ou sur leurs dromadaires. On sait enfin qu'indépendamment des stations nombreuses qu'ils avaient établies pour leurs navires, soit dans la Méditerranée, soit dans la mer des Indes, indépendamment des comptoirs qu'ils entretenaient dans toutes les grandes villes des pays civilisés d'alors, ils avaient fondé de puissantes colonies, faites pour leur assurer le commerce des contrées barbares encore, mais riches en produits divers, de l'Afrique et de l'Europe, et qui y devinrent à leur tour des foyers de civilisation.

Ces établissements extérieurs des Phéniciens, entre lesquels brillèrent Carthage, cette seconde Tyr, et Gadès, qui subsiste encore aujourd'hui dans Cadix ;

ces colonies ou ces comptoirs, qui s'étendirent vers l'orient jusqu'au golfe Persique, et peut-être jusqu à la Colchide, vers l'occident jusque sur les bords du Guadalquivir, et peut-être, le long des côtes de l'Atlantique, d'une part jusqu'aux Sorlingues et aux Cornouailles, d'où venait l'étain, d'autre part jusque dans les parages de la Baltique, d'où venait l'ambre jaune, furent aussi des foyers de religion. Partout où les Phéniciens se dirigeaient, sur terre et sur mer, ils portaient avec eux leurs divinités tutélaires; partout où ils se fixaient, ils élevaient des temples et des autels en leur honneur, ils instituaient leur culte. Ainsi Melkarth, l'Hercule de Tyr, sous les auspices duquel cette ville propagea son commerce et fonda ses nombreuses colonies, se retrouve de station en station à Tarse, à Amathonte, à Thasos, à Érythres, à Héraclée de Sicile, et dans mainte autre cité de ce nom, soit autour du Pont-Euxin, soit ailleurs; à Carthage, à Malte, à Gadès, dont le temple, qui datait de 1100 ans avant J.-C., conserva sa célébrité jusque sous les Romains; enfin, si l'on en croit d'obscurs indices, aussi loin que s'aventurèrent les navires tyriens ou carthaginois sur l'Océan, en dehors des fameuses Colonnes que le dieu lui-même avait posées, et que lui seul semblait pouvoir franchir.

Ces faits, dès longtemps connus, exagérés d'abord par l'érudition profonde, mais confuse, de Samuel Bochart, ramenés ensuite dans des limites plus étroites, mais plus sûres, par la critique de Heeren, ont été soumis à un nouvel examen par M. Movers, dont nous avons déjà cité l'ouvrage récent et spécial. M. Movers pense que le commerce de Sidon et de Tyr, et les colonies qui en furent la suite, ne suffisent point

à rendre compte de la propagation si ancienne et si générale des cultes phéniciens en Asie-Mineure, en Grèce, dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, de la mer Noire, et jusqu'aux extrémités de l'Occident. Ici encore il prend les Phéniciens d'ensemble, les rattache aux Cananéens dont ils faisaient partie, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et introduit la distinction importante des établissements réguliers et relativement récents, que formèrent au dehors les Sidoniens et les Tyriens, ou les Phéniciens proprement dits, en vue de leur commerce ou par des motifs politiques, et des émigrations antérieures, beaucoup plus anciennes, de différentes tribus cananéennes ou phéniciennes, au sens général du mot, qui se refoulèrent les unes les autres, à une époque où elles n'étaient point encore complètement fixées, ou qui furent forcées de s'expatrier par de nouveaux arrivants. Il se représente la Palestine, dès les temps les plus reculés, comme le rendez-vous d'une multitude de peuples venus de l'Arabie, de la Syrie, de la Haute-Asie, qui harcelèrent maintes fois les habitants des côtes, et les obligèrent d'émigrer par terre ou par mer dans les contrées et dans les îles voisines, quelquefois même de chercher au loin de nouvelles demeures. Les traces d'une dispersion des enfants de Canaan, antérieure à celle que causa la conquête de la Terre-Promise par les Israélites, ne manquent pas, en effet, dans la Bible, soit lorsqu'on voit arriver les patriarches hébreux d'au-delà de l'Euphrate, soit lorsque descendent avec eux de la Haute-Asie les Ammonites, les Moabites et les Édomites, soit lorsque fondent sur le pays, au temps d'Abraham, des ennemis plus éloignés encore, tels que le roi d'Élam, dans des

incursions accidentelles (1). Plus tard, à peine les enfants d'Israël, revenant d'Égypte, ont-ils exterminé une grande partie des Cananéens, que surviennent, par un retour semblable, mais opéré sur mer et probablement à travers l'île de Crète, au moins pour une portion d'entre eux (2), les Philistins avec leurs cinq chefs; qu'arrivent, comme une pluie de sauterelles, des déserts de l'Arabie, les Amalécites et les Madianites, tandis que débouchent par le Nord les tribus syriennes, qui s'intercalent parmi les Phéniciens et les Hébreux (3).

Cette distinction, souvent fort difficile à justifier dans le détail, mais que nous croyons vraie en la prenant dans une certaine généralité, conduit M. Movers à reconnaître trois directions principales suivies par les émigrations cananéennes ou phéniciennes, antérieures aux colonies parties de Sidon, de Tyr, ou des autres villes de la Phénicie propre; émigrations qui lui paraissent avoir exercé une grande influence sur l'état religieux et intellectuel des pays où elles se portèrent, et dont elles dominèrent ou renouvelèrent en partie la population.

(1) Genes. XIV, 1 sqq.

(2) Genes. X, 14, d'après l'inversion proposée par Michaëlis *Chasluim et Caphtorim*, *de quibus egressi sunt Philistiim*), et les observations de D. Calmet et de Lakemacher sur *Caphtorim* ou *Caphtor*, qui serait la Crète. Le prophète Amos, IX, 7, assimile les deux retours l'un à l'autre; Jérémie XLVII, 4, appelle Caphtor une île d'où sont sortis les Philistins; le Deutéronome vient à l'appui, II, 23. Que Caphtor soit précisément l'île de Crète, c'est ce que M. Movers ne veut point décider; mais il n'en regarde pas moins comme certain que les Philistins, avant les Phéniciens proprement dits, avaient visité cette île, et qu'ils lui laissèrent leur autre nom de *Chretim* ou *Chreti* (Ezechiel, XXV, 16; Zephan., II, 3-5; I Sam., XXX, 16).

(3) Judic., VI, 15; III, 8, 10.

La première de ces directions embrasse les côtes S. et O. de l'Asie-Mineure, en y joignant les rivages voisins de la Thrace et les îles jetées sur toutes ces côtes, à commencer par l'île de Cypre, toute pleine de religions phéniciennes, soit pures, soit mélangées avec les cultes grecs apportés plus tard par les colonies helléniques. L'Aphrodite ou la Vénus-Uranie y vint, ou d'Ascalon, ou de Byblos, et fut portée de là, sous les noms de *Cypris* et de *Cupra*, en Grèce, et jusque chez les Pélasges de l'Italie (1). Sur la côte de Cilicie, voisine de Cypre, mêmes importations successives, même mélange de religions phéniciennes et grecques, ici combinées avec un élément nouveau, l'élément assyrien, par suite des conquêtes du peuple de ce nom, étendues jusqu'en Asie-Mineure. Tarse passait à la fois pour une colonie des Aradiens, pour une fondation de Sardanapale, et pour un établissement grec dû à Persée ou à Triptolème. Les monuments, les monnaies surtout, comme les cultes, comme les mythes, confirment cette triple origine. Les principales divinités de cette ville, demi-orientales, demi-helléniques, mais plus helléniques de nom que de fait, Hercule, Persée, Apollon, Athéné, en sont tout ensemble le produit et la preuve.

M. Movers pense qu'en Cilicie des colonies phéniciennes s'établirent au milieu d'une tribu cananéenne venue antérieurement dans ce pays. Il retrouve positivement une pareille tribu dans ces fameux *Solymes*, connus depuis les temps homériques, qui habitaient à l'O. des Ciciliens, qui parlaient la langue phéni-

(1) Voy. le chap. VI de ce livre, et le XIIe des Éclaircissements, *ci-après*.

cienne, et qui adoraient Saturne, c'est-à-dire Baal. Ils disparurent de bonne heure, exterminés par les Lyciens et les colons Hellènes ligués contre eux; ou bien fondus parmi les peuples voisins, ils ne laissèrent qu'une trace brillante, mais fugitive, dans la mythologie grecque. Les vestiges de l'influence des Phéniciens sont moins marqués sur le prolongement ultérieur des côtes de l'Asie-Mineure; mais on observe à la place une parenté générale de race, de religion, de traditions, entre plusieurs nations de l'intérieur, notamment les Lydiens, et la branche sémitique du Nord, ou la famille araméenne, à laquelle la Genèse rattache ces derniers. Les Cariens, au contraire, tiendraient à la branche du Sud, et seraient une tribu cananéenne, d'abord répandue dans les îles de l'Archipel avec les Phéniciens, puis fondue dans les îles ou sur le continent voisin avec les Lélèges et les Pélasges de la famille de Japhet, lorsque parurent en conquérants dans la Crète, d'où ils les chassèrent, et dans les Cyclades, les Doriens de Minos. Tous les traits caractéristiques de la langue, du culte, des mœurs des Cariens, les rattachent, en effet, à la race phénicienne, comme leur histoire semble montrer en eux plus spécialement des Philistins, ces Pélasges du Canaan, ainsi que les nomme ingénieusement M. Movers, qui partirent de cette contrée pour se disperser sur les mers, suivant la Bible, qui occupèrent la Crète sous leur nom national de *Chretim* ou *Chreti*, resté à cette île, et qui rapportèrent dans la Palestine le nom nouveau d'*émigrés* ou d'*étrangers* qu'elle prit d'eux (1).

(1) Movers I, p. 17 sqq., 27 sqq., 4 et 34 sqq. Sur les Cariens, on peut comparer Soldan (*Ueber die Karer u. Leleger*, dans le *Rhei-*

De nombreux vestiges des religions phéniciennes ou sémitiques, en général, se remarquent également sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Asie-Mineure; ici dus principalement à des établissements phéniciens ou cananéens; là plutôt, comme le mythe célèbre des Amazones, et le culte de la grande Artémis ou de la Diane d'Éphèse, à l'influence immédiate de la Lydie et de la Phrygie. Le mythe de l'aveugle Phinée, dans la Bithynie et dans la Thrace voisine, se rapporte aux exploitations antiques des mines de ces deux pays par les Phéniciens (1); et les noms associés de Thasus et de Cadmus nous font suivre la trace de ce peuple, de ses explorations et de ses travaux, depuis le mont Pangée

nisches Museum fur Philologie, III, 1835, p. 87 sqq.), qui, les rattachant de près aux Lydiens et aux Mysiens dont ils se disaient frères, les distingue, au contraire, par leur origine barbare (βαρβαρόφωνοι), et des Lélèges et des Pélasges, quoiqu'ils aient été, en divers lieux et à différentes reprises, mêlés ou associés aux uns et aux autres.

(1) Phinée est fils de Bélus, d'Agénor ou de Phénix. Plusieurs lieux des noms de *Phinion* ou *Phinopolis* (Stephan. Byz., *s. v.*; Plin. H. N., IV, 1) se trouvaient dans les deux pays; et *Phinon*, qui veut dire *obscurité*, désigne déjà, dans la Genèse, une mine encore exploitée du temps de Dioclétien par les chrétiens condamnés en cette qualité (Hieronym. Oper. t. II, p. 442, coll. 424). Nonnus, plein de traditions phéniciennes, appelle Phinée « orgueilleux de ses mines recélant des trésors dans leurs profondeurs. » (Dionysiac. II, 687.) Suivant les Argonautiques, Phinée, non seulement avait aveuglé ses fils, mais de plus les avait à demi ensevelis dans la terre, où il les faisait battre de verges, ce qui rappelle le traitement infligé par les Phéniciens à leurs esclaves dans le travail des mines (Diodor. IV, 43, 44, coll. V, 38, et le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, II, 207). Movers, I, p. 20 sq. *Voy.* sur Phinée passé dans les mythes de la Grèce, et représenté sur ses monuments avec les Harpyies vengeresses, dont les fils de Borée le délivrèrent, notre planche CLXXI *bis*, 644 *a*, avec l'explication, t. IV, p. 276.

et l'île de Thasos, avec son temple de l'Hercule Tyrien, jusque dans la Béotie. De là encore le culte d'Adonis, aussi bien que celui d'Hercule, et ceux d'Astarté ou *Zaretis* (1), la Vénus *Zerynthia*, et de Dionysus, surnommé *Bassareus* et *Sabos*, naturalisés ou importés, soit en Macédoine, soit en Thrace. Enfin les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace, à la suite desquels se retrouve Cadmus, le même qui fut le fondateur de Thèbes aux sept portes; ces Cabires, que l'on adorait dans un temple de cette ville (2), achèvent de nous montrer l'influence de la religion phénicienne pénétrant par le nord jusqu'au cœur de la Grèce, où elle arrivait d'un autre côté par le sud, des îles de Rhodes et de Crète.

C'est ici la seconde direction des émigrations phéniciennes ou cananéennes qui, parties des côtes de la Syrie ou de celles de l'Asie-Mineure, couvrirent les deux îles que nous venons de citer, occupèrent celle de Cythère, et de là passèrent dans le Péloponèse. A Rhodes, comme en Cilicie et en Cypre, les cultes grecs ne furent que des rejetons entés sur une tige plus ancienne, et que tout annonce avoir dû être sémitique, à commencer par le culte du soleil, qui avait là son char, comme à Hiérapolis, son autel et sa statue colossale, dans le goût babylonien. Saturne y réclamait, comme en Phénicie et à Carthage, des victimes humaines; et le mont Atabyrien ou Tabyrien était un autre Tabor, avec un temple du Jupiter de même nom,

(1) Voyez le VIIe Éclaircissement, *ci après*

(2) Il en est traité au long, ainsi que de Bacchus *Bassareus* et *Sabos*, dans le livre V, sect. I, chap. II, avec le IIe Éclaircissement qui s'y rapporte, et dans le livre VII, chap. IV, art. III, avec le XIe Éaircissement sur ce livre.

auquel des taureaux d'airain étaient consacrés. Des Phéniciens paraissent, en outre, avoir apporté à Lindos le culte de la Minerve égyptienne, reconnu pour telle par le pharaon Amasis. C'est à ce peuple encore qu'il faut rapporter, selon toute apparence, et les Telchines et les Héliades, au nombre de sept, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de la première civilisation de l'île (1).

Quand la tradition nous représente Minos repoussant dans la Carie, la Lycie, la Syrie, la Palestine et même l'Afrique, les barbares qui occupaient avant lui l'île de Crète, ce sont surtout des Cananéens, c'est-à-dire des Phéniciens et des Philistins qu'il faut entendre. Caphtor, d'où Jehova ramène ces derniers, comme les Israélites d'Égypte, selon le prophète Amos, paraît n'être pas différente de la Crète, non plus que le Jupiter Crétois du *Mar* ou *Marnas* de Gaza, surnommée elle-même *Minoa*, par un autre souvenir de l'île d'où ses habitants étaient revenus, et à laquelle ils avaient laissé le nom de *Chreti* (2). Bien d'autres liens traditionnels rattachent la Crète à la Palestine et à la Phénicie, soit directement, soit indirectement. Le mythe de la phénicienne Europe, enlevée par le dieu-taureau crétois, où se réfléchit l'image d'Astarté, la déesse lunaire, assise sur le taureau, comme la montrent encore les médailles de Sidon, demeure un des plus sensibles et des mieux constatés de ces liens. Le

(1) Tous ces points, tous ces rapprochements, et ceux qui suivent, sont traités et discutés dans le cours de cet ouvrage, et des Éclaircissements qui le complètent, comme on peut s'en assurer en consultant ou les tables de chaque partie, ou la table générale.

(2) *Cf. ci-dessus*, p. 133, et le texte du livre IV des *Religions*, p. 92, avec les indications de la note 3 au bas de la page.

Minotaure dévorant des enfants est encore une autre légende de la même origine, qui se fonde sur le culte du terrible Moloch, représenté avec une tête de taureau; et le géant d'airain Talos, qui, trois fois par jour, parcourt la Crète, et qui consume dans ses étreintes brûlantes les étrangers sur les rivages de l'île, nous indique à la fois le symbole connu de ce culte affreux, commun aux Cananéens et aux Carthaginois, et son caractère solaire. Les trois frères, Minos, Sarpédon, Rhadamanthe, naturalisés dans la Crète et passés dans son histoire mythique, se ramènent eux-mêmes, et par l'étymologie de leurs noms, et par divers traits des récits qui les concernent, à la triade divine et toute sémitique du *seigneur du ciel* (*Baal Mein*), du *Prince de la terre* (*Sarphadan*), et du *roi de l'Amenthes* ou de l'*enfer* (*Rhadamanthys*) se retrouvant sous ce nom même en Égypte, sous celui de *Mouth* en Phénicie, sous celui de *Mantus* chez les Étrusques.

Par une troisième direction, et avec des effets plus vastes encore sinon plus frappants que ceux des précédentes, les tribus phéniciennes, cananéennes, arabes, parties de la Palestine et des pays voisins, se portèrent en Égypte, et de là le long de la côte septentrionale de l'Afrique, ainsi que dans plusieurs îles et sur plusieurs points des côtes méridionales de l'Europe. Ce sont, en effet, des nomades de cette race que M. Movers voit dans les fameux *Hycsos*, dans ces Pasteurs, dont les rois forment les 15e, 16e et 17e dynasties de Manéthon, qui firent de Memphis la capitale de leur empire, et qui dominèrent pendant plus de 500 ans sur l'Égypte, en totalité ou en partie. Manéthon les appelait tantôt Phéniciens, et tantôt Arabes, ce qui revient au même, et désigne des Cananéens ou des

Philistins. Ils sont indiqués, d'un autre côté, dans un récit mythique d'Hérodote, par le nom symbolique de *Philitis*, ce pasteur qui faisait paître ses troupeaux dans la Basse-Égypte, au temps des fondateurs exécrés des pyramides (1). Aussi la Genèse rattache-t-elle indirectement ou directement les Philistins et Canaan tout entier à Mizraïm ou à l'Égypte.

De ce point de vue, et par suite de cette longue domination des Hycsos, M. Movers accorde aux religions sémitiques en général, et à la religion phénicienne en particulier, une grande influence sur la religion égyptienne. Il admet, comme preuve de cette influence, les nombreux rapports qu'il signale entre cette dernière et les précédentes, rapports qui, selon nous, viendraient avant tout de la communauté de race des Égyptiens et des Sémites, principalement des Sémites méridionaux, ou de ceux de la branche de Cham, d'après la distinction que nous avons établie plus haut.

(1) *Cf.* Éclaircissements du livre III, p. 781 sqq et 787 du t. Ier. La version des listes de Manéthon, de Jules l'Africain dans le Syncelle, suivie par M. Movers, et préférée à celle d'Eusèbe, sans doute à raison de son accord avec les extraits que donne Josèphe de l'historien égyptien, explique la différence de chronologie dont on sera frappé. Les variantes de ces listes et la difficulté de les accorder, soit entre elles, soit avec les monuments hiéroglyphiques, ont donné lieu, depuis Champollion comme avant lui, à de nombreux systèmes que nous n'avons point à juger en ce moment. Les travaux récents de M Boeckh (*Manetho und die Hundsternperiode*, Berlin, 1845) et de M. Bunsen (*Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, Hambourg, 1845) ne seront pas les derniers sur ce sujet. M. Bunsen, au liv. III, sect, 1, p 3-46 de l'ouvrage important que nous venons de citer, traite de la période des Hycsos, qu'il fait résider 929 ans à Memphis, et sur l'origine desquels il partage, du reste, complétement l'opinion de M. Movers, qui est aussi la nôtre. On sait que Champollion a voulu voir en eux des Scythes.

Du reste, le séjour des tribus phéniciennes ou cananéennes dans la Basse-Égypte jusque vers l'an 1600 avant Jésus-Christ, et leur dispersion à cette époque en diverses contrées, eurent, suivant M. Movers, qui renouvelle ici l'opinion de Fréret, adoptée par plusieurs savants français et étrangers, cette autre conséquence importante, de donner lieu aux célèbres colonies de Danaüs et de Cadmus, sources fécondes, dans cette opinion que nous devons discuter ailleurs (1), d'une grande partie de la religion et de la civilisation de la Grèce pélasgique. Ces émigrations d'Égypte en Grèce par les îles seraient contemporaines de celle des Philistins d'Égypte à Caphtor ou en Crète, d'où ils retournèrent plus tard en Palestine, quand les Hellènes commencèrent à s'étendre dans ces parages. Tandis qu'une portion des Cananéens-Égyptiens dispersés fuyaient ainsi sur les mers, d'autres prenaient leur route par terre, et se répandaient de proche en proche sur toute la côte de Libye, où, se mêlant aux indigènes, et faisant prévaloir leur langue, ils devenaient les Numides et les Mauritaniens. De là le culte de Baal-Ammon dominant chez ces peuples; de là, même avant le Melkarth de Tyr ou de Carthage, le *Makar* égypto ou phénico-libyque poussant jusqu'aux Colonnes sa course victorieuse.

De savoir maintenant ce que les Phéniciens, qui donnèrent tant aux autres peuples en fait de religion, purent emprunter à quelques uns d'entre eux, et quelles influences ils subirent à leur tour de la part de l'Égypte et des grandes nations orientales qui les envi-

(1) Voyez le § 1, dans le 1er Éclaircissement du liv. V, sect. I, *ci-après*.

ronnaient, avec lesquelles ils avaient des relations ou d'origine ou de commerce, c'est ce que M. Movers a recherché également avec soin. La Phénicie ne lui paraît pas devoir, à beaucoup près, autant à l'Égypte que l'Égypte à la Phénicie, et surtout aux tribus phéniciennes ou cananéennes qui l'envahirent si anciennement et l'occupèrent si longtemps. Les expéditions du grand Sésostris ne laissèrent pas de traces durables, et la soumission de Cypre et de la Phénicie par Séthosis, selon Manéthon, fut un événement passager. Les Phéniciens, il est vrai, formèrent, dès les temps antérieurs à Moïse, des liaisons commerciales avec l'Égypte; les marchands tyriens, en particulier, avaient leur quartier à Memphis; mais la circoncision même qu'ils s'imposaient ne fut qu'une concession locale faite aux mœurs égyptiennes, un moyen de se naturaliser dans le pays, afin de l'exploiter à leur aise. Ce que la Phénicie semble avoir principalement emprunté à l'Égypte, dans les temps anciens, c'est le modèle de ses temples, qu'elle transmit aux Juifs, sous Salomon; c'est la décoration de ses édifices sacrés, la pompe extérieure de son culte, le costume de ses prêtres, et quelques uns de ses symboles religieux qui se retrouvent également dans le temple de Jérusalem. Plus tard, quand les conquérants orientaux, Assyriens et Chaldéens, menacèrent tour à tour la Palestine et l'Égypte à la fois, la politique des Phéniciens, comme celle des Juifs, s'appuya sur ce dernier pays, et l'influence égyptienne se fit de plus en plus sentir en Phénicie. Les villes phéniciennes et Cypre, leur grande colonie, tombèrent même par la force des armes aux mains des Égyptiens, sous les pharaons Apriès et Amasis. C'est de cette époque, et par conséquent des

VIIe et VIe siècles avant Jésus-Christ, que date l'assimilation toujours plus marquée des divinités de la Phénicie à celles de l'Égypte; c'est alors que plusieurs de celles-ci commencent à s'introduire en leur propre nom parmi les cultes phéniciens. Sous les Ptolémées, ce fut bien autre chose; l'on vit, au gré des intérêts commerciaux et politiques, la religion phénicienne entièrement subordonnée à l'égyptienne : Adonis, par exemple, identifié avec Osiris; Baaltis, sa divine épouse, avec Isis; et Byblos, l'antique Byblos, consacrant par son adoption le syncrétisme de la moderne Alexandrie, comme en fait foi maint détail ajouté à la légende d'Isis et d'Osiris, telle que nous la rapporte le Pseudo-Plutarque (1). Même mélange, même fusion de symboles sur les monuments de l'art, découverts dans les villes phéniciennes ou dans leurs colonies, et qui appartiennent à cette époque.

Ces faits plus ou moins récents, signalés par M. Movers, après d'autres, sont mieux établis que son hypothèse favorite d'une antique transformation de la primitive religion de l'Égypte par l'influence supérieure de celle qu'y auraient apportée autrefois les Phéniciens ou les Philistins, confondus avec les Pasteurs; transformation qui aurait préparé de loin et singulièrement facilité, suivant lui, l'amalgame définitif des deux religions. Plus certaine est l'action religieuse, non seulement sur la Phénicie, mais sur la Palestine, la Syrie, et sur toute l'Asie occidentale, qu'il reconnaît aux grands peuples de la Haute-Asie, qui tour à tour y portèrent leurs armes et y étendirent leur domination, aux Assyriens, aux Babyloniens ou

(1) *Cf.* liv. III, chap. II, art. I, p. 389 sqq. du tome Ier.

Chaldéens, aux Perses. Une circulation générale et comme un courant de tribus et de cultes s'était formé de bonne heure entre les deux extrémités du monde sémitique, et avait pris sa direction d'est en ouest, des pays du Tigre et de l'Euphrate vers les bords de la Méditerranée, et du golfe Persique au golfe Arabique, avec les migrations des Cananéens ou Phéniciens, des Hébreux, des Ammonites, des Moabites, des Édomites, et de bien d'autres. De là cette communauté d'idées et de formes religieuses, de noms divins, de symboles et de rites, qu'on observe entre tous les membres de cette famille de peuples, quelque distantes que soient leurs demeures. Vinrent ensuite, et les premiers de tous, les conquérants Assyriens, partis de Ninive, qui, à deux époques successives, et en dernier lieu au VIIIe siècle avant notre ère, parurent en Syrie et en Palestine, subjuguèrent la plupart des villes phéniciennes, et répandirent la terreur de leur nom jusqu'en Égypte. Dès lors commence à s'exercer, sur les cultes de la Phénicie et de la Syrie, l'influence des religions, à quelques égards plus avancées, de la Haute-Asie; et cette influence se poursuit, se fortifie même, quand, des mains des Assyriens, l'empire passe dans celles des Chaldéens de Babylone, et enfin des Perses. A l'adoration antique des forces de la nature et de ses phénomènes personnifiés dans un polythéisme symbolique et idolâtrique, tel qu'il exista jadis chez les peuples syriens et cananéens, s'associe le culte, de plus en plus dominant, de plus en plus pur et exclusif, du soleil, de la lune et de toute l'armée des cieux, le culte du feu et de la lumière. M. Movers, remarquant que les Assyriens, par leur race comme par leur position géographique, paraissent tenir le mi-

lieu entre la famille sémitique et la famille indo-persique, forme à ce sujet une conjecture qui semble près de se réaliser, grâce aux belles découvertes faites à Khorsabad par M. Botta (1). « Peut-être, dit-il, découvrira-t-on quelque jour, dans les ruines de l'antique Ninive, des monuments qui montreront ici le centre de la vieille civilisation asiatique, centre d'où le courant des idées religieuses s'est répandu, d'une part chez les Indo-Perses, les Lydiens, dans l'Asie-Mineure; d'autre part chez les nations sémitiques. »

Sur les races humaines et sur les langues, *aperçus ethnographiques, extraits du* Cosmos *ou* Essai d'une description physique du monde, *par* M. A. de Humboldt, tome Ier, dont la traduction française par M. Faye, revue par l'auteur et par MM. Arago, Élie de Beaumont et Guigniaut, paraîtra prochainement chez *Gide*.

Le tableau général de la nature que j'essaie de dresser serait incomplet, si je n'entreprenais de décrire ici également, en quelques traits caractéristiques, l'*espèce humaine* considérée dans ses nuances physiques, dans la distribution géographique de ses types contemporains, dans l'influence que lui ont fait subir les forces terrestres, et qu'à son tour elle a exercée, quoique plus faiblement, sur celles-ci. Soumise, bien qu'à

(1) Voyez *Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive*, publiées par M. J. Mohl, Paris 1845 (extrait du *Journal asiatique*, années 1843-1845).

un moindre degré que les plantes et les animaux, aux circonstances du sol et aux conditions météorologiques de l'atmosphère, par l'activité de l'esprit, par le progrès de l'intelligence qui s'élève peu à peu, aussi bien que par cette merveilleuse flexibilité d'organisation qui se plie à tous les climats, notre espèce échappe plus aisément aux puissances de la nature ; mais elle n'en participe pas moins d'une manière essentielle à la vie qui anime notre globe tout entier. C'est par ces secrets rapports que le problème si obscur et si controversé de la possibilité d'une origine commune pour les différentes races humaines, rentre dans la sphère d'idées qu'embrasse la description physique du monde. L'examen de ce problème marquera, si je puis m'exprimer ainsi, d'un intérêt plus noble, de cet intérêt supérieur qui s'attache à l'humanité, le but final de mon ouvrage. L'immense domaine des langues, dans la structure si variée desquelles se réfléchissent mystérieusement les aptitudes des peuples, confine de très près à celui de la parenté des races ; et ce que sont capables de produire même les moindres diversités de race, nous l'apprenons par un grand exemple, celui de la culture intellectuelle si diversifiée de la nation grecque. Ainsi les questions les plus importantes que soulève l'histoire de la civilisation de l'espèce humaine, se rattachent aux notions capitales de l'origine des peuples, de la parenté des langues, de l'immutabilité d'une direction primordiale tant de l'âme que de l'esprit.

Tant que l'on s'en tint aux extrêmes dans les variations de la couleur et de la figure, et que l'on se laissa prévenir à la vivacité des premières impressions, on fut porté à considérer les races, non comme de sim-

ples variétés, mais comme des souches humaines, originairement distinctes. La permanence de certains types[1], en dépit des influences les plus contraires des causes extérieures, surtout du climat, semblait favoriser cette manière de voir, quelque courtes que soient les périodes de temps dont la connaissance historique nous est parvenue. Mais, dans mon opinion, des raisons plus puissantes militent en faveur de l'unité de l'espèce humaine, savoir, les nombreuses gradations[2] de la couleur de la peau et de la structure du crâne, que les progrès rapides de la science géographique ont fait connaître dans les temps modernes; l'analogie que suivent en s'altérant d'autres classes d'animaux, tant sauvages que privés; les observations positives que l'on a recueillies sur les limites prescrites à la fécondité des métis[3]. La plus grande partie des contrastes dont on était si frappé jadis se sont évanouis devant le travail approfondi de Tiedemann sur le cerveau des Nègres et des Européens, devant les recherches anatomiques de Brolik et de Weber sur la configuration du bassin. Si l'on embrasse dans leur généralité les nations africaines de couleur foncée, sur lesquelles l'ouvrage capital de Prichard a répandu tant de lumières, et si on les compare avec les tribus de l'archipel méridional de l'Inde et des îles de l'Australie occidentale, avec les Papous et Alfourous (Harafores, Endamènes), on aperçoit clairement que la teinte noire de la peau, les cheveux crépus, et les traits de la physionomie nègre sont loin d'être toujours associés[4]. Tant qu'une faible partie de la terre fut ouverte aux peuples de l'Occident, des vues exclusives dominèrent parmi eux. La chaleur brûlante des tropiques et la couleur noire du teint semblèrent inséparables. « Les Éthiopiens, »

chantait l'ancien poëte tragique Theodectes de Phaselis [5], « doivent au dieu du soleil, qui s'approche d'eux dans sa course, le sombre éclat de la suie dont il colore leurs corps. » Il fallut les conquêtes d'Alexandre, qui éveillèrent tant d'idées de géographie physique, pour engager le débat relatif à cette problématique influence des climats sur les races d'hommes. « Les familles des animaux et des plantes, » dit un des plus grands anatomistes de notre âge, Jean Müller, dans sa Physiologie de l'homme, « se modifient durant leur propagation sur la face de la terre, entre les limites qui déterminent les espèces et les genres. Elles se perpétuent organiquement comme types de la variation des espèces. Du concours de différentes causes, de différentes conditions, tant intérieures qu'extérieures, qui ne sauraient être signalées en détail, sont nées les races présentes des animaux ; et leurs variétés les plus frappantes se rencontrent chez ceux qui ont en partage la faculté d'extension la plus considérable sur la terre. Les races humaines sont les formes d'une espèce unique, qui s'accouplent en restant fécondes, et se perpétuent par la génération. Ce ne sont point les espèces d'un genre ; car, si elles l'étaient, en se croisant, elles deviendraient stériles. De savoir si les races d'hommes existantes descendent d'un ou de plusieurs hommes primitifs, c'est ce qu'on ne saurait découvrir par l'expérience [6]. »

Les recherches géographiques sur le siége primordial, ou, comme on dit, sur le berceau de l'espèce humaine, ont dans le fait un caractère purement mythique. « Nous ne connaissons, » dit Guillaume de Humboldt, dans un travail encore inédit sur la diversité des langues et des peuples, « nous ne connais-

sons historiquement ni par aucune tradition certaine un moment où l'espèce humaine n'ait pas été séparée en groupes de peuples. Si donc cet état de choses a existé dès l'origine, ou se produisit plus tard, c'est ce qu'on ne saurait décider par l'histoire. Des légendes isolées se retrouvant sur des points très divers du globe, sans communication apparente, sont en contradiction avec la première hypothèse, et font descendre le genre humain tout entier d'un couple unique. Cette tradition est si répandue, qu'on l'a quelquefois regardée comme un antique souvenir des hommes. Mais cette circonstance même prouverait plutôt qu'il n'y a là aucune transmission réelle d'un fait, aucun fondement vraiment historique, et que c'est tout simplement l'identité de la conception humaine qui partout a conduit les hommes à une explication semblable d'un phénomène identique. Un grand nombre de mythes sans liaison historique les uns avec les autres doivent ainsi leur ressemblance et leur origine à la parité des imaginations ou des réflexions de l'esprit humain. Ce qui montre encore dans la tradition dont il s'agit le caractère manifeste de la fiction, c'est qu'elle prétend expliquer un phénomène en dehors de toute expérience, celui de la première origine de l'espèce humaine, d'une manière conforme à l'expérience de nos jours ; la manière, par exemple, dont, à une époque où le genre humain tout entier comptait déjà des milliers d'annees d'existence, une île déserte ou un vallon isolé des montagnes peut avoir été peuplé. En vain la pensée se plongerait dans la méditation du problème de cette première origine ; l'homme est si étroitement lié à son espèce et au temps, que l'on ne saurait concevoir un être humain venant au monde sans

une famille déjà existante, et sans un passé. Cette question donc ne pouvant être résolue ni par la voie du raisonnement ni par celle de l'expérience, faut-il penser que l'état primitif, tel que nous le décrit une prétendue tradition, est réellement historique, ou bien que l'espèce humaine, dès son principe, couvrit la terre en forme de peuplades? C'est ce que la science des langues ne saurait décider par elle-même, comme elle ne doit point non plus chercher une solution ailleurs pour en tirer des éclaircissements sur les problèmes qui l'occupent. »

L'humanité se distribue en simples variétés, que l'on désigne par le mot un peu indéterminé de *races*. De même que dans le règne végétal, dans l'histoire naturelle des oiseaux et des poissons, il est plus sûr de grouper les individus en un grand nombre de familles, que de les réunir en un petit nombre de sections embrassant des masses considérables; de même, dans la détermination des races, il me paraît préférable d'établir de petites familles de peuples. Que l'on suive l'ancienne classification de mon maître Blumenbach en cinq races (Caucasique, Mongolique, Américaine, Éthiopique et Malaie), ou bien qu'avec Prichard on reconnaisse sept races[7], Iranienne, Touranienne, Américaine, des Hottentots et Bouschmans, des Nègres, des Papous et des Alfourous), il n'en est pas moins vrai qu'aucune différence radicale et typique, aucun principe de division naturel et rigoureux ne régit de tels groupes. On sépare ce qui semble former les extrêmes de la figure et de la couleur, sans s'inquiéter des familles de peuples qui échappent à ces grandes classes et que l'on a nommées, tantôt races scythiques, tantôt races allophyliques. *Iraniens* est, à la vérité, une dénomination mieux

choisie pour les peuples d'Europe que celle de *Caucasiens;* et pourtant il faut bien avouer que les noms géographiques pris comme désignations de races sont extrêmement indéterminés, surtout quand le pays qui doit donner son nom à telle ou telle race se trouve, comme le Touran ou Mawerannahr, par exemple, avoir été habité à différentes époques [8] par les souches de peuples les plus diverses, d'origine indo-germanique et finnoise, mais non pas mongolique.

Les langues, créations intellectuelles de l'humanité, et qui tiennent de si près aux premiers développements de l'esprit, ont, par cette empreinte nationale qu'elles portent en elles-mêmes, une haute importance pour aider à reconnaître la ressemblance ou la différence des races. Ce qui leur donne cette importance, c'est que la communauté de leur origine est un fil conducteur, au moyen duquel on pénètre dans le mystérieux labyrinthe, où l'union des dispositions physiques du corps avec les pouvoirs de l'intelligence se manifeste sous mille formes diverses. Les remarquables progrès que l'étude philosophique des langues a faits en Allemagne depuis moins d'un demi-siècle, facilitent les recherches sur leur caractère national [9], sur ce qu'elles paraissent devoir à la parenté des peuples qui les parlent. Mais, comme dans toutes les sphères de la spéculation idéale, à côté de l'espoir d'un butin riche et assuré, est ici le danger des illusions si fréquentes en pareille matière.

Des études ethnographiques positives, soutenues par une connaissance approfondie de l'histoire, nous apprennent qu'il faut apporter de grandes précautions dans cette comparaison des peuples et des langues dont ils se sont servis à une époque déterminée.

La conquête, une longue habitude de vivre ensemble, l'influence d'une religion étrangère, le mélange des races, lors même qu'il aurait eu lieu avec un petit nombre d'immigrants plus forts et plus civilisés, ont produit un phénomène qui se remarque à la fois dans les deux continents, savoir, que deux familles de langues entièrement différentes peuvent se trouver dans une seule et même race; que, d'un autre côté, chez des peuples très divers d'origine peuvent se rencontrer des idiomes d'une même souche de langues. Ce sont les grands conquérants asiatiques qui, par la puissance de leurs armes, par le déplacement et le bouleversement des populations, ont surtout contribué à créer dans l'histoire ce double et singulier phénomène.

Le langage est une partie intégrante de l'histoire naturelle de l'esprit; et bien que l'esprit, dans son heureuse indépendance, se fasse à lui-même des lois qu'il suit sous les influences les plus diverses, bien que la liberté qui lui est propre s'efforce constamment de le soustraire à ces influences, pourtant il ne saurait s'affranchir tout-à-fait des liens qui le retiennent à la terre. Toujours il reste quelque chose de ce que les dispositions naturelles empruntent au sol, au climat, à la sérénité d'un ciel d'azur, ou au sombre aspect d'une atmosphère chargée de vapeurs. Sans doute la richesse et la grâce dans la structure d'une langue sont l'œuvre de la pensée, dont elles naissent comme de la fleur la plus délicate de l'esprit; mais les deux sphères de la nature physique et de l'intelligence ou du sentiment n'en sont pas moins étroitement unies l'une à l'autre; et c'est ce qui fait que nous n'avons pas voulu ôter à notre tableau du monde ce que pouvaient lui

communiquer de coloris et de lumière, ces considérations, toutes rapides qu'elles sont, sur les rapports des races et des langues.

En maintenant l'unité de l'espèce humaine, nous rejetons, par une conséquence nécessaire, la distinction désolante de races supérieures et de races inférieures. Sans doute il est des familles de peuples plus susceptibles de culture, plus civilisées, plus éclairées; mais il n'en est pas de plus nobles que les autres. Toutes sont également faites pour la liberté, pour cette liberté qui, dans un état de société peu avancé, n'appartient qu'à l'individu; mais qui, chez les nations appelées à la jouissance de véritables institutions politiques, est le droit de la communauté tout entière. « Une idée qui se révèle à travers l'histoire, en étendant chaque jour son salutaire empire; une idée qui, mieux que toute autre, prouve le fait si souvent contesté, mais plus souvent encore mal compris, de la perfectibilité générale de l'espèce, c'est l'idée de l'humanité. C'est elle qui tend à faire tomber les barrières que des préjugés et des vues intéressées de toute sorte ont élevées entre les hommes, et à faire envisager l'humanité dans son ensemble, sans distinction de religion, de nation, de couleur, comme une grande famille de frères, comme un corps unique, marchant vers un seul et même but, le libre développement des forces morales. Ce but est le but final, le but suprême de la sociabilité, et en même temps la direction imposée à l'homme par sa propre nature, pour l'agrandissement indéfini de son existence. Il regarde la terre aussi loin qu'elle s'étend, le ciel aussi loin qu'il le peut découvrir illuminé d'étoiles, comme son intime propriété, comme un double champ ouvert à son ac-

tivité physique et intellectuelle. Déjà l'enfant aspire à franchir les montagnes et les mers qui circonscrivent son étroite demeure; et puis, se repliant sur lui-même comme la plante, il soupire après le retour. C'est là, en effet, ce qu'il y a dans l'homme de touchant et de beau, cette double aspiration vers ce qu'il désire et vers ce qu'il a perdu; c'est elle qui le préserve du danger de s'attacher d'une manière exclusive au moment présent. Et de la sorte, enracinée dans les profondeurs de la nature humaine, commandée en même temps par ses instincts les plus sublimes, cette union bienveillante et fraternelle de l'espèce entière devient une des grandes idées qui président à l'histoire de l'humanité. »

Qu'il soit permis à un frère de terminer par ces paroles, qui puisent leur charme dans la profondeur des sentiments, la description générale des phénomènes de la nature au sein de l'univers. Depuis les nébuleuses si lointaines, et depuis les étoiles doubles circulant dans les cieux, nous sommes descendus jusqu'aux corps organisés les plus petits du règne animal, dans la mer et sur la terre, jusqu'aux germes si délicats de ces plantes qui tapissent la roche nue sur la pente des monts couronnés de glaces. Des lois connues partiellement nous ont servi à classer tous ces phénomènes. D'autres lois, d'une nature plus mystérieuse, exercent leur empire dans les régions les plus élevées du monde organique, dans la sphère de l'espèce humaine avec ses conformations diverses, avec l'énergie créatrice de l'esprit dont elle est douée, avec les langues variées qui en sont le produit. Un tableau physique de la nature s'arrête à la limite où commence le domaine de l'intelligence, où le regard plonge

dans un monde différent. Cette limite, il la marque et ne la franchit point.

Notes sur l'article précédent.

[1] Tacite, dans ses considérations sur la population de la Bretagne (*Agricola*, cap. II), distingue à merveille ce qui peut tenir aux influences du climat, ce qui, chez les tribus venues du dehors, appartient, au contraire, à l'antique et immuable pouvoir du type héréditaire. « Britanniam qui mortales initio coluerunt, indigenæ an advecti, ut inter barbaros, parum compertum. Habitus corporis varii, atque ex eo argumenta; namque rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus Germanicam originem adseverant. Silurum colorati vultus et torti plerumque crines, et posita contra Hispania, Iberos veteres trajecisse, easque sedes occupasse fidem faciunt: proximi Gallis, et similes sunt: seu durante originis vi, seu, procurrentibus in diversa terris, positio cœlis corporibus habitum dedit. » Cf. sur la permanence des types de configuration, dans les régions chaudes et froides de la terre et des montagnes du nouveau continent, ma *Relation historique*, t. I, p, 498-503; t. II, p. 572-574.

[2] *Cf.* sur la race américaine en général le magnifique ouvrage de Samuel George Morton: *Crania americana*, 1839, p. 62-86, et sur les crânes apportés par Pentland du haut pays de Titicaca, *Dublin Journal of Medical and Chemical Sciences*, vol. V, 1834, p. 475; Alcide d'Orbigny, l'Homme américain considéré sous ses rapports physiologiques et moraux, 1839, p. 221. Voyez aussi les Voyages dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, par le prince Maximilien de Wied, 1839;

livre si riche en fines observations ethnographiques.

[3] Rudolph Wagner, *Sur la génération des métis et bâtards*, dans ses remarques jointes à la traduction allemande de l'ouvrage de Prichard, *Histoire naturelle de l'espèce humaine*, t. I, p. 174-188.

[4] Prichard, t. I, p. 431; t. II, p. 363-369.

[5] Onésicrite dans Strabon, XV, 690 et 695 Casaub. — Welcker (*Sur les Tragédies grecques*, en allem., t. III, p. 1078), pense que les vers de Théodecte cités par Strabon étaient empruntés à une tragédie perdue qui portait peut-être le titre de *Memnon*.

[6] Joh. Müller, *Physiologie de l'homme*, en allem., t. II, p. 768, 772-774.

[7] Prichard, t. I, p. 295; t. III, p. 11.

[8] L'arrivée tardive des tribus turques et mongoles, soit sur l'Oxus, soit dans la steppe des Kirghises, est en opposition avec l'opinion de Niebuhr, selon laquelle les Scythes d'Hérodote et d'Hippocrate auraient été des Mongols. Il est beaucoup plus vraisemblable que les Scythes (Scolotes) doivent être rapportés aux Massagètes indo-germains (Alains). Les Mongols, les vrais Tatares (ce dernier nom fut donné plus tard mal à propos à des tribus purement turques en Russie et en Sibérie), habitaient alors bien loin dans l'est de l'Asie. *Cf.* mon *Asie centrale*, t. I, p. 239 et 400; et l'*Examen critique de l'histoire de la géographie*, t. II, p. 320. Un linguiste distingué, le professeur Buschmann, rappelle que Firdoussi dans le Schahnameh, qui débute par une histoire à demi mythique, fait mention d'une « forteresse des Alains » sur les bords de la mer, où Selm, le fils aîné du roi Féridoun (deux siècles certainement avant Cyrus) voulait se réfugier. Les Kirghises de la steppe dite scythique sont originai-

rement une population finnoise; ils sont aujourd'hui vraisemblablement, avec leurs trois hordes, le plus nombreux de tous les peuples nomades, et ils vivaient déjà au vi^e siècle dans la steppe où je les ai vus. Le Byzantin Ménandre (p. 380-382, éd. Niebuhr) raconte positivement que le chakan des Turks (Thu-Khiu), en 569, fit présent d'une esclave kirghise à l'ambassadeur de Justin II, Zémarque; il appelle cette esclave une Χερχίς, et de même chez Aboulgasi (*Historia Mongolorum et Tatarorum*) les Kirghises sont nommés Kirkiz. La ressemblance des mœurs, là où la nature du pays leur imprime un caractère dominant, est une preuve fort peu certaine de l'identité des races. La vie des steppes produit chez les Turks (Ti, Tukiu), chez les Baschkirs (Finnois), chez les Kirghises, chez les Torgod et Dsungares (Mongols) les usages communs aux tribus nomades, celui des tentes de feutre, par exemple, transportées sur des chars, et dressées auprès des troupeaux.

[9] Guillaume de Humboldt, *Sur la diversité de structure des langues humaines*, dans le grand ouvrage *Sur la langue kawi, dans l'île de Java*, t. I, p. XXI, XLVIII et CCXIV.

[10] La doctrine si désolante, et plus tard tant de fois reproduite, de l'inégalité du droit à la liberté parmi les hommes, et de l'esclavage comme étant une institution fondée sur la nature, se trouve, hélas! développée avec une rigueur toute systématique, dans Aristote, *Politique*, I, 3, 5, 6.

[11] Guillaume de Humboldt, *Sur la langue kawi*, t. III, p. 426. Je tire du même ouvrage les réflexions suivantes : « Les impétueuses conquêtes d'Alexandre, celles des Romains, conduites avec une habileté toute

politique, celles des Mexicains si sauvages et si cruelles, les despotiques réunions de territoires des Incas, ont contribué dans les deux mondes à faire cesser l'isolement des peuples et à former de plus vastes sociétés. De grandes et fortes âmes, des nations entières agirent sous l'empire d'une idée qui, dans sa pureté morale, leur était complétement étrangère. Ce fut le christianisme qui la proclama le premier, dans sa vérité et sa charité profonde, quoiqu'il lui ait fallu bien du temps pour la faire accueillir. L'on ne trouve auparavant que des accents épars et fugitifs préludant à cette grande voix. Les temps modernes ont donné un essor nouveau à l'idée de la civilisation, et ont suscité le besoin d'étendre de plus en plus les relations des peuples entre eux, et les bienfaits de la culture morale et intellectuelle. La cupidité elle-même commence à trouver qu'il y a plus à gagner, en suivant cette voie de progrès, qu'en maintenant par la force un isolement rétrograde. Le langage, plus qu'aucune autre faculté de l'homme, forme un faisceau de l'espèce humaine tout entière. Il semble, au premier abord, séparer les peuples comme les idiomes; mais c'est justement la nécessité de s'entendre réciproquement dans une langue étrangère qui rapproche les individualités, en laissant à chacun son originalité propre. » (*Ibid.*, p. 427.)

(*Communiqué par* M. Guigniaut.)

Voyage au Bahr-el-Abiad. (*Extrait d'une lettre de M. le* Dr Perron.)

—

Caire, 3 septembre 1845.

Je viens de recueillir quelques renseignements sur le Bahr-el-Abiad ou Nil-Blanc, et je m'empresse de vous les transmettre. Ils seront suivis, je l'espère, d'ici à peu, d'autres indications plus explicites encore. Le tout est dû à deux Français, M. Lafargue, précédemment professeur à l'école vétérinaire d'Égypte à Choubra, et M. Castelli, médecin, que vous connaissez déjà, et qui depuis quelques jours seulement est arrivé au Caire, venant de Khartoum, où il était employé comme médecin, sous les ordres de Ménikly-Pacha, actuellement gouverneur militaire du Sennâr. M. Castelli est venu au Caire pour rétablir sa santé. Les renseignements fournis par M. Lafargue sont extraits d'une lettre datée du 1er mai 1845, et arrivée au Caire il y a une quinzaine de jours. Cette lettre m'a été communiquée par M. Vaudey, secrétaire de notre conseil général de santé séant au Caire ; voici la lettre :

« Nous sommes de retour de notre campagne sur le fleuve Blanc. Nous nous portons tous bien..... Nous sommes allés aussi loin que les expéditions qui nous ont précédés. Vous direz à M. d'Arnaud, qui connaît le pays, que nous avons vu les successeurs du sultan Lagono, et qu'un de ses fils, le cadet, a eu la fantaisie de visiter Khartoum, où il se trouve actuellement. Le gouverneur local lui donne six piastres par jour à lui et à ses gens. Le fils aîné de Lagono est maintenant le

sultan des Chir et des Berh. Cette contrée est la plus belle que nous ayons vue sur ce grand fleuve. Le terrain est élevé. Les noirs y cultivent du sésame, du dourah, des haricots, des courges, du tabac, etc. C'est bien la plus belle race d'hommes qu'il y ait, je crois, sur la terre. Les femmes se teignent en rouge avec une terre ferrugineuse..... Deux ou trois fois seulement nous nous sommes trouvés dans la nécessité de faire usage de nos armes à feu.....

» La récolte des dents d'éléphant n'a pas été telle que nous nous la promettions; mais enfin nous sommes contents. Nous avons été précédés par une expédition de Ménikly-Pacha, gouverneur militaire, connu déjà ici par le massacre des révoltés de Taka. Six barques ont été envoyées dans les mêmes parages et pour le même but que le nôtre.....

» Nous avons pris des renseignements sur la direction que suit le fleuve Blanc au-dessus du point où nous nous sommes arrêtés, et ce qui nous a été indiqué n'est pas sans intérêt pour la science géographique. Rollet et moi, nous sommes convaincus que le fleuve Blanc n'est autre que la continuation du Niger (1). Vous savez qu'une branche du Niger est déjà bien connue; c'est le Misselad ou Keilak, qui se jette dans le fleuve Blanc au grand lac *No*, au-dessus du pays des Schoulouk. Les diverses expéditions qui ont été faites du Kordofan dans les montagnes de Tagala (ou Takala) ont reconnu cette branche. Plusieurs officiers ont bu de l'eau de ce fleuve. Nous sommes nous-mêmes entrés dans son embouchure, et

(1) Il paraît qu'il s'agit d'une rivière appelée Bahr-el-Esoued, c'est-à-dire le fleuve Noir. J—n.

nous avons vu un magnifique fleuve ayant un courant assez rapide. Au dire des noirs des montagnes du sultan Lagono, la seconde branche, celle que nous avons parcourue, prendrait après six jours de marche du lieu où nous nous sommes arrêtés une direction vers l'ouest, qu'elle continuerait. Nous avons parlé à des noirs qui, en longeant ce fleuve, seraient arrivés chez des peuples connus pour habiter la branche supérieure du Niger (1), savoir, les Fellatah, gens rouges, qui sont en communication, par le même fleuve, avec des habitants voisins du Barnou.

» Je ne puis entrer dans tous les détails que comporterait une pareille matière. Nous en parlerons plus tard, quand nous serons réunis. Fidèle à mes habitudes de chasseur, j'ai souvent fait la guerre aux animaux qui habitent les rives du fleuve Blanc. J'ai tué entre autres quadrupèdes un vrai bœuf sauvage ; j'ai tué une belle autruche et plusieurs antilopes..... Une fois, je voulais tuer une gazelle qui était à une cinquantaine de pas d'un gros buisson isolé qui se trouvait entre nous deux. Pour la tirer de plus près, je franchis l'espace qui m'en séparait ; à l'ombre du buisson étaient deux lions, mâle et femelle, que je n'aperçus que lorsque je fus arrivé presque sur eux. A mon approche, le mâle se leva, se plaça en face de moi, dans une attitude menaçante, la gueule demi-béante, les yeux étincelants..... A cent pas de là, je trouve un troisième lion qui semble vouloir me disputer le passage. Je l'évite par un grand détour..... J'arrivai à nos barques à moitié mort..... Vous dirai-je le nombre prodigieux d'éléphants que nous avons vus

(1) Voyez plus haut.

maintes fois paître tranquillement à cinquante pas de nos barques, les girafes, les buffles sauvages, les hippopotames.....?

».....Je me propose de partir pour le Caire dès que cela me sera possible. Je pense à faire mes préparatifs de départ. Mais la chaleur est si intense, que je suis obligé d'attendre l'époque des pluies. Toutefois mes intérêts me forcent de revenir ensuite au Soudan.

» J. Lafargue. »

..... Un fait assez curieux de la lettre de M. Lafargue est l'arrivée du fils du sultan Lagono à Khartoum. Le jeune prince entendit vanter Khartoum par nos deux voyageurs et par l'expédition arabe, et il lui prit envie de voir une *ville*. Il exprima son désir à nos deux Français, se mit de préférence sous leur protection, et partit avec eux sous la condition qu'ils le ramèneraient au Berh. La condition fut sans peine acceptée, et, chose inouïe sans doute dans ces hautes régions du Nil, un prince jaloux de voir un pays relativement civilisé se mit en voyage, alla visiter une ville, prendre une leçon à une distance de plus de 10 degrés géographiques de ses États. Et dans Khartoum, dans cette cité si brillante pour le prince Berh, le royal voyageur reçoit comme haute honorification de la part du gouvernement local, la noble somme de six piastres, ou environ 1 fr. 50 cent. par jour; les frais d'entretien du jeune sultan et de son entourage sont généreusement couverts par cette allocation journalière. Et sachez que le prince susdit a 6 pieds 4 pouces, quatre femmes et huit hommes de cortége. Toute cette cour vit très bien à Khartoum avec 1 fr. 50 cent. C'est que la vie à Khartoum est à très bas prix, et que les sultans

du Haut-Nil vivent ordinairement de dourah. Le prince, fils du sultan Lagono, s'en retournera enchanté, et vantera jusque par le 5e degré de latitude la bienveillance de deux Français et la générosité du gouvernement égyptien de Khartoum. Probablement il résultera d'un fait aussi simple et aussi intéressant, plus de facilité à tenter d'autres voyages chez les Chir et les Berh.

..... J'ai entendu il y a quatre ans, de la bouche d'un Wadâyen appelé Haly, qui passait au Caire allant en pèlerinage, que trois cours d'eau coulaient au-delà des limites du nord du Wadây, dans les contrées habitées par les Djenâkherah, outre le grand cours de l'Iro, et que le Nil-Blanc tenait au *fleuve Noir*, *Bahr-el-Esoued* (Niger). De plus, il m'indiqua encore un *fleuve Blanc* courant du nord au sud au-delà des limites ouest du Katakau et du Mandarah, et venant se verser dans le grand lac de Barnou. Il résulte de tous ces documents, quelle que puisse être leur valeur, qu'il y a encore de grands travaux géographiques à accomplir sur le Soudan, et surtout sur le Soudan méridional, à partir depuis le centre de l'Abyssinie.....

Des sommes considérables ont été sacrifiées à des recherches et à des découvertes aux contrées boréales du pôle, dans des latitudes désertes, mortes, inhabitables : pourquoi ne pas faire pour l'industrie, l'ethnographie, le bien des peuplades africaines centrales, aussi bien que pour la science, des courses investigatrices dans les régions riveraines du Haut-Nil, dans les pays *Soudaniens* de l'équateur, pays vivants, habitables, améliorables, fertiles, fructifiables, pays four-

millants de peuplades ? L'équateur est-il moins intéressant que les pôles, parce qu'il est habité ?.....

Entre les bords du Nil-Blanc et ceux du fleuve Bleu, des tentatives d'exploration ont été faites, et M. Castelli s'est hasardé assez loin dans les terres, élargissant ainsi les reconnaissances entre les rives des deux fleuves. Les déterminations de localités n'ont pas, il est vrai, été fixées par des observations astronomiques comme les déterminations de M. d'Arnaud ; il n'avait pour tout instrument qu'une boussole. Mais avec le secours des données de M. d'Arnaud, nous pourrons nous repérer et donner des indications au moins satisfaisantes. Il me communiquera ses notes, son journal, et nous verrons ce qu'il sera possible d'établir et d'indiquer. Je vous transmettrai tout ce que me permettra M. Castelli.

Nous nous sommes réunis, M. Castelli, M. d'Arnaud et moi, et sur la carte du Bahr-el-Abiad, que vous avez publiée dans votre brochure intitulée : *Documents et observations sur le cours du Bahr-el-Abiad ou fleuve Blanc*, etc., nous avons tracé déjà un aperçu du trajet parcouru par M. Castelli. Les points principaux de ce trajet indiqués par M. Castelli se trouvent en accord parfait avec les points principaux donnés dans la carte de M. d'Arnaud. M. d'Arnaud, obligé de partir du Caire dans trois ou quatre jours, me laisse la grande carte de son voyage, l'original même dressé dans son expédition, et cette bienveillance a pour but de nous faciliter, à M. Castelli et à moi, le moyen de construire l'itinéraire de sa course dans les lieux qui séparent les deux fleuves, lieux à peine indiqués dans les géographies.

Le Dr Castelli, accompagnant une expédition mili-

taire composée de six mille hommes, pour une chasse ayant pour but de recruter l'armée égyptienne du Sennâr, a pu faire ainsi un voyage que, sans des forces imposantes, il est impossible de tenter. M. Castelli suivait l'expédition comme médecin, et les loisirs que lui laissaient les haltes, les nuits, ont été employés à prendre de nombreuses notes historiques et des notes locales, et à recueillir quelques oiseaux qui, malheureusement, ont été avariés. Les exigences du voyage, les fatigues, les dangers, ne lui laissaient souvent que bien peu de moyens de suffire à tout ce qu'on pourrait attendre d'une expédition pacifique, surtout pour les collectes zoologiques.

M. Castelli a quitté le fleuve Bleu à Séro, sur la rive gauche du fleuve, au-dessus et presque en face de Moumi. Séro est aussi l'endroit où M. d'Arnaud, dans son voyage au Fazoql (il faut lire Feiz-Oglou, nom composé de deux mots turks), a quitté le Bahr-el-Azrac : c'est ce qui est indiqué sur la carte que vous avez publiée, par une ligne itinéraire, en arc, portant sa courbe vers l'ouest et finissant au Fazoql. L'expédition armée que suivait M. Castelli s'est avancée de suite à l'ouest de Séro, puis elle obliqua légèrement au sud, et vint jusqu'au 30e degré de longitude et au 12e degré de latitude. Ensuite elle traversa le nord du pays des Dinka, inclinant au sud-est jusqu'à la montagne placée sous les 11e d. 50′ de latitude et 31e d. de longitude, et qui, selon M. Castelli, porte le nom de Garouit. De là on se dirigea droit au sud, ou à peu près, jusque vers le 10e d. de latitude ; puis par quelques détours, et tournant légèrement à l'est, les plaines de *hautes graminées*, désignées dans votre carte, on atteignit la rivière de Saubat, presque vers le point

1) Voy. le *Bulletin* de février 1843

où le Pipar et le Saubat présentent une bifurcation. On traversa le Saubat, puis on le retraversa, et dans la suite du trajet, qui s'allongea plus directement alors vers l'est, on eut à passer le Saubat un bon nombre de fois, et aussi le Toumât. On parvint après des détours très sinueux au mont de Dul au 8e d. 35′ environ de latitude et environ au 32e d. 50′ de longitude. On prit route de là vers le N.-O., puis au N., et on vint au mont Kélé, qu'on assiégea, et dont les habitants se défendirent vigoureusement. Le mont Kélé est par le 9e d. de latitude environ et par le 32e d. 30′ environ de longitude. On marcha au N.-O., puis au N.-E., et après des zigzags, on entra dans le Bertât, le Camamil, le Fazoql, et on regagna Séro.

Tel est en abrégé l'espace qui fut parcouru par l'expédition qu'accompagnait M. Castelli, et qui se composa de 77 étapes. Cet itinéraire forme une sorte d'ellipse, dont la section en ligne droite, dans sa plus grande longueur, a au moins 4 degrés géographiques.

Voilà pour la donnée géographique pure. Le récit, par la nature des pays et des peuplades que l'expédition rencontra et parcourut, et par la nature et le but de l'expédition elle-même, offre un intérêt attachant et pittoresque; il formera, je l'espère, une relation importante et curieuse. Je me suis chargé avec plaisir de la mettre en ordre et en état de rédaction. Pour prendre date, M. Castelli a consenti avec empressement à ce que je vous transmisse ces premiers aperçus. Veuillez, si vous les jugez dignes d'attention, les communiquer à la Société de géographie. Je dois vous nommer aussi M. Dumont, qui, en qualité de pharmacien, a suivi l'expédition à laquelle était attaché M. Castelli comme médecin. M. Dumont devait se rendre prochainement

au Caire, mais il paraît qu'il reste à Khartoum.

M. d'Arnaud part, envoyé par le vice-roi, pour le désert de Korosko ou grand désert de Nubie. Il est chargé d'établir plusieurs citernes à distances convenables dans ce long trajet, depuis Korosko jusqu'à Abou-Ahmed. Le but de S. A. le vice-roi est de fixer ainsi des étapes, des lieux de repos et d'abreuvement pour les nombreux troupeaux de bœufs qu'elle fait amener du Sennâr, du pays des Dinka, des Arabes Bagarah, etc. Dans le trajet, une quantité considérable de ces bœufs périt de faim, de soif et de fatigues, et surtout de soif.

En faisant des stations où ces troupeaux trouveront de l'eau en abondance, S. A. espère conserver une grande partie de ses transports : d'autant plus facilement encore que la traversée par le désert de Korosko est plus directe. Mais j'ai entendu répéter par certaines personnes qui ont parcouru le grand désert de Nubie et le désert de Baïoudah que ce dernier trajet, quoique un peu plus long, est plus favorable pour la conservation des troupeaux qui le parcourent. La raison est que ce désert de Baïoudah est moins sec et moins dépourvu d'herbes que le grand désert de Nubie. Les troupeaux trouvent dans la traversée du Baïoudah de quoi paître, surtout dans les parages les plus éloignés de toute terre cultivée. La grande difficulté du voyage par le Baïoudah est de se procurer sur les rives du Nil, chez les peuplades qui les habitent, des chameaux pour le transport des vivres..... M. d'Arnaud, tout en accomplissant avec conscience, activité et courage (comme il a l'habitude de le faire en tout) les travaux qui lui sont commandés pour le désert de Korosko, relèvera en cheminant les positions géographiques de ce désert,

la topographie des lignes qu'il parcourra, étudiera les natures géologiques et minéralogiques des localités dans les perforations de terrains qu'il doit pratiquer, et dans les monts et roches qu'il rencontrera. Vous savez d'ailleurs tout ce qu'il y a de feu, de patience, de persévérance dans cet habile et courageux voyageur. Soyez persuadé qu'il remplira largement l'espace nu qui reste sur sa carte pour le désert de Nubie.....

PERRON.

(*Article communiqué par* M. JOMARD.)

RAPPORT *de M. le* R^d Dr ABEKEN, *compagnon de voyage du* Dr LEPSIUS, *fait à la Société égyptienne du Kaire en assemblée générale, sur leur voyage en Nubie, et adresse par M. le* Dr PERRON.

Observation préliminaire. La Société égyptienne a tenu au mois d'avril dernier une séance annuelle à l'occasion de son 8e anniversaire. Le Dr Perron, secrétaire honoraire, a lu un rapport sur les travaux de la Société, et a fait connaître l'état actuel de la bibliothèque, collection ouverte aux voyageurs qui visitent l'Égypte, et où l'on a rassemblé les meilleurs ouvrages scientifiques, historiques, littéraires, sur cette contrée. Plus de 1500 volumes y sont réunis. Les voyages, la numismatique, la paléographie ont fourni cette année un grand nombre d'articles relatifs à l'l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale et l'Afrique centrale; enfin l'on y trouve des échantillons choisis d'histoire

naturelle. Des dons nombreux ont été faits à la Société par ses membres et par les voyageurs. J.-D.

Discours de M. Abeken.

« Mon projet n'est pas de donner ici un exposé en forme de rapport complet sur les résultats de nos voyages en Éthiopie ; j'appellerai seulement votre attention sur quelques points qui peuvent jeter une nouvelle lumière sur la question longtemps contestée de la priorité de la civilisation égyptienne ou de la civilisation éthiopienne.

» En remontant le cours du Nil, nous étendîmes nos recherches jusqu'au Sennâr ; mais le point le plus avancé au sud, où l'on rencontre des antiquités, je parle d'après les meilleures informations que nous ayons pu obtenir, est *Sobah* (1), grand amas de ruines à une demi-journée de Khartoum, à la rive orientale du fleuve Bleu, et qui fut jadis la capitale du royaume chrétien d'Aloa (nom encore conservé pour les pays circonvoisins). Les ruines que l'on y trouve aujourd'hui appartiennent évidemment à cette capitale chrétienne et à ses églises : cependant le lion ou le bélier qui, dit-on, en a été enlevé par Khourchid-Pacha, et

(1) Le nom de Sobah dont parle M. Abeken me paraît être le même que celui de *Souiah* cité par M. Et. Quatremère dans ses Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte, vol. II, p. 29 ; car on sait que de *Souiah* à *Sobah*, dans le tracé arabe, il n'y a la différence que d'un point diacritique. *Voyez* le Mémoire de M. Quatremère sur la Nubie. Du reste, je ne sais pas si cette ville du Sobah a dû être très ancienne ; car, d'après les témoignages historiques, ce ne fut que sous Dioclétien, sur la fin du IIIe siècle de notre ère, qu'une peuplade des *Noubah* du Haut-Sennâr vint s'installer, à l'instigation de l'empereur romain sur les frontières de l'Égypte ; et de là l'origine de *Nubie* actuelle. P

une statue d'Osiris en granit d'un mauvais style, et d'une époque moderne, que nous vîmes à Kamorim, et qui a été trouvée à Sobah, sembleraient indiquer que cette ville existait dès le temps du paganisme ; il n'est pas probable qu'après l'introduction du christianisme, des statues et des idoles y eussent été transportées d'un autre endroit. Une petite statue de Vénus, d'un bon style grec, et qu'on dit avoir été trouvée à Sobah, ne peut y avoir été apportée que comme article de commerce; mais si elle a été trouvée à Faz-Oglou, comme nous l'a assuré Osmân-Pacha, qui affirmait avoir vu lui-même un soldat l'apporter, ce serait encore une preuve plus étonnante de l'étendue de l'ancien commerce.

» Mais le point le plus intéressant peut-être par rapport à Soba est la découverte d'une pierre portant une inscription en caractères grecs, mais dans une langue inconnue, indiquant évidemment qu'avec l'introduction du christianisme les Éthiopiens d'Aloa, à l'exemple des Coptes, avaient adopté les lettres grecques pour écrire leur propre langue ; car anciennement ils écrivaient, comme j'aurai bientôt l'occasion de le faire remarquer, avec des caractères très semblables au démotique égyptien.

» On a cru longtemps, d'après les publications de Cailliaud et de Hoskins, que toutes les ruines de l'île nommée Méroé, Wâdi-Kirbekan (Naga de Cailliaud, près du fleuve), Wâdi-Hava-Taïb (Aona-Tep) et Wâdi-Saffra (Méçaourat de Cailliaud) devaient appartenir, comparativement, à une époque récente, qui ne dépasserait pas le siècle des Ptolémées, et se rapprocherait même très près de l'époque de la conquête romaine. Je ferai remarquer seulement à ce propos

que, dans un séjour de plusieurs mois, nous ne pûmes trouver aucune trace d'une antiquité plus haute, excepté la statue d'un des premiers rois de la XVIIIe dynastie, travail d'un beau style égyptien, et que nous vîmes à Wâdi Kirbekan, mais qui doit avoir aussi été transportée de la Basse-Nubie. Parmi les nombreux cartouches que l'on rencontre à Wâdi-Hawa-Taïb et particulièrement aux pyramides de Wâdi-es-Sur (Méroé), beaucoup portent les noms sacrés des anciens rois égyptiens tels que Sesortasen I, Aménophis III, etc., adoptés évidemment par simple imitation. Un d'eux porte le nom d'une reine que l'on pourrait lire Kentahée, ce qui approcherait beaucoup du nom bien connu de Candace; et la partie spéciale du cartouche que prennent dans les sculptures et les inscriptions les titres des reines, et aussi les titres de quelques hommes et ceux des prêtres, est parfaitement en harmonie avec ce que racontent les anciens sur l'empire d'Éthiopie. J'ajouterai que non seulement le style de l'architecture et de la sculpture, mais aussi les inscriptions hiéroglyphiques, qui portent évidemment le caractère d'une époque très récente, présentent exactement le caractère égyptien. Ces inscriptions sont quelquefois fautives, comme si les auteurs n'avaient pas parfaitement compris la langue et la littérature égyptiennes.

» En effet, le style de ces inscriptions, ainsi que les caractères, est égyptien; les sujets mythologiques sont, à quelques exceptions près, entièrement égyptiens; et les divinités sont même accompagnées d'épithètes *locales*, prises des villes égyptiennes; preuve la plus concluante que les données principales de la religion et de la mythologie égyptiennes n'étaient qu'une dérivation de celles des Éthiopiens.

» Avec la religion, et probablement avec les sciences et les arts de la civilisation en général, ils avaient adopté la langue et les hiéroglyphes égyptiens pour tous les sujets religieux ; mais d'autre part ils écrivaient leur propre langue en caractères particuliers. Ceci devient évident d'après plusieurs inscriptions en caractères semblables au démotique égyptien ; et le docteur Lepsius est le premier voyageur, je crois, qui y ait fait attention. On trouve beaucoup de ces inscriptions aux pyramides de Wadi-es-Sur, sans doute contemporaines de la construction de ces monuments ; nous les observâmes ensuite le long du Nil, jusqu'à l'île de *Philæ ;* et il n'est guère permis de douter que l'empire de Méroé ne se soit étendu, à son époque la plus florissante, depuis Méroé jusqu'aux frontières de l'Égypte. Le temple qui est à Amara (entre Dongolah et Wâdi-Halfa, un peu avant Soleb) porte les mêmes noms que les temples de Wâdi-Hawa-Taïb ; et il n'y a pas de raison pour que l'empire de Méroé ne se soit pas prolongé jusqu'à la frontière romaine. Dans d'autres temps cette vaste étendue de pays aurait pu être divisée en royaumes.

» Ce fut seulement à *Gebel-Barcal*, après avoir traversé le désert et le pays montagneux de Gebel-Agyllif (improprement compris par plusieurs voyageurs dans le nom de désert de Baioudah, qui appartient seulement à la partie la plus méridionale, route la plus directe de Dabbe à Khartoum), que nous fûmes ramenés à ce que l'on peut réellement appeler anciens temps. Mais ici encore la plus visible époque dont on puisse trouver quelques traces n'est pas celle de la domination indépendante de l'Éthiopie, mais c'est celle de la conquête de ce pays par les Égyptiens, probablement

durant le règne de la XVIIIe dynastie. Quant aux béliers sur lesquels est tracé le nom d'Aménophis III, les derniers rois éthiopiens pourraient bien les avoir transportés de Soleb, où Aménophis avait érigé un magnifique temple d'après sa propre idée, lequel temple est aussi mentionné dans les inscriptions de ces béliers; mais le grand et magnifique temple d'Amân, au pied du mont Barcal, a été construit au moins par Ramsès II, ou Ramsès-le-Grand, et avait été seulement réparé ou restauré par Tirhaka: on trouve fréquemment le nom de Ramsès parmi les ruines de ce temple, sur un grand nombre de pierres dispersées çà et là aux environs, ou employées comme pierres funéraires par les indigènes. A part le nom de Tirhaka, on trouve les noms de plusieurs autres rois éthiopiens, parmi les ruines des nombreux temples qui entourent le grand temple. Ces rois sont très probablement les successeurs immédiats de Tirhaka; quelques uns cependant appartiennent à la dernière époque méroétique, qui est aussi l'époque de quelques pyramides que l'on rencontre près du *Mont Sacré*; c'est ainsi qu'il est nommé dans les inscriptions hiéroglyphiques. Ce nom est peut-être le même que le Nysa d'Hérodote (III, 97) dont les habitants étaient tributaires des Perses. Il a conservé son caractère de sainteté pendant un grand nombre de générations, et encore à présent il est en vénération parmi les Arabes Schaigia, qui, en raison de son voisinage, l'ont choisi de préférence comme lieu de sépulture. C'est là malheureusement une des principales causes de la destruction continuelle des monuments. Les dégradations ont fait de grands progrès depuis Cailliaud; car les pierres bien taillées et carrées provenant des ruines sont très commodes pour servir de pierres tumulaires.

» Le nom de Tirhaka et des monuments qu'il a érigés sont ainsi les plus anciennes traces que nous ayons pu reconnaître de la puissance des Éthiopiens ; mais de plus, ses travaux et ceux de tous ses successeurs sont parfaitement égyptiens dans leur style et leur caractère; de sorte qu'il est presque impossible de douter qu'ils aient été exécutés par des ouvriers égyptiens envoyés là par le vainqueur, et qui peuvent avoir formé des sujets parmi les Éthiopiens, afin de propager leur art. Nous ne pouvons non plus hésiter à admettre que la grande ville dont les ruines s'étendent sur les deux rives du fleuve n'ait eu la gloire d'être la plus ancienne capitale de l'Éthiopie avant Méroé, et il est remarquable que les auteurs grecs et romains n'en font mention qu'à une période plus récente. Son nom était Napata, comme le prouvent indubitablement les inscriptions hiéroglyphiques; il reste à savoir comment Hérodote a su le nom de Méroé plutôt que celui de Napata.

» Aux pyramides de Nouri, sur la rive occidentale du fleuve, nous ne pûmes trouver aucune inscription ou sculpture dont le style pourrait faire connaître l'époque de leur érection; mais d'après l'aspect et la forme de la construction de ces pyramides, nous sommes très persuadés qu'elles étaient la nécropole de l'ancienne Napata aux temps de l'indépendance et de la splendeur de cette ville, et ces pyramides contenaient, selon toute probabilité, les cendres des successeurs de Tirhaka.

» Il est plus difficile encore d'assigner une date certaine à une quantité de sépultures et de pyramides ruinées qui s'étendent de Gébel-Barcal à l'angle où le Nil reprend son cours primitif vers le nord ; ces pyra-

mides et sépultures semblent avoir échappé à l'observation des autres voyageurs. On les trouve à Tengasi (ouest), à Kurroo (est) et à Sooma (est); elles sont appelées, par les naturels, comme celles de Méroé, Tarabils : mais bien différentes de celles que nous venons de nommer, ce ne sont aujourd'hui que de hautes collines en forme conique; quelques unes d'entre elles ne sont que des amas de terre et de décombres; quelques unes paraissent être bâties de briques crues, tandis que les autres sont construites en grandes pierres de taille, mais très irrégulièrement taillées; il n'y a aucune trace de revêtement; mais devant quelques unes d'entre elles, les fondations de petits sanctuaires ou temples qui leur sont annexés, sont encore visibles. A Sooma sont aussi les ruines d'une forteresse considérable, avec d'épaisses murailles de briques crues et de pierres brutes; ces ruines sembleraient plutôt, comme quelques autres des environs, appartenir à l'ère chrétienne; quant à l'âge des pyramides, je ne hasarderai pas d'opinion à ce sujet.

» Dans la province de Dongolah, nous nous attendions à ne trouver que les deux colosses bien connus de l'île d'Argo, qui, bien que sans inscriptions qui aient pu servir d'indication, doivent être considérés comme appartenant à des temps plus récents, je pourrais même dire, aux temps méroétiques : nous fûmes agréablement surpris d'y trouver des traces d'un âge plus reculé. D'abord à l'île d'Argo même, nous trouvâmes parmi les ruines, la statue d'un de ses anciens rois auquel on ne peut guère assigner une autre période que le temps de la domination des pasteurs ou celle qui l'a immédiatement précédée; son nom est Sebek Atep, et le style de la statue est très beau; ensuite à

Kerma, à la rive orientale, un peu au-dessous d'Argo, la construction massive que Cailliaud et Hoskins prirent pour une forteresse, semble être réellement un tombeau d'une date très ancienne; un peu plus loin, dans l'intérieur, est une autre construction semblable, nommée par les naturels Deffufa, sur la partie supérieure de laquelle il y a deux gros blocs de pierre, et qui semblent avoir appartenu à un obélisque, quoique sans inscription. Ces deux tombeaux ressemblent beaucoup pour la forme au Mastabet Pharaôn de Saccârah, si ce n'est qu'ils sont beaucoup plus hauts; ils sont entourés d'un grand nombre d'autres tombeaux dont on n'aperçoit cependant que les fondations; quelques uns sont ronds, d'autres carrés, quelques autres oblongs, et plusieurs d'entre eux sont d'une grande dimension. Le tout a évidemment été un grand *cimetière* appartenant à quelque grande ville située aux environs, et de laquelle même on peut reconnaître quelques vestiges. Les fragments épars de sculpture indiqueraient par le style de leur travail, et le peu d'hiéroglyphes qui y sont gravés, une période très reculée.

» Je n'insisterai pas sur les magnifiques monuments de la XVIIIe dynastie trouvés entre Dongolah et Wâdi-Halfa, monuments de haut intérêt dans leurs détails architecturaux et mythologiques; je me contenterai seulement de mentionner Semmé, à laquelle aucun voyageur précédent, je crois, n'a accordé l'attention qu'elle mérite. Là nous trouvâmes, au milieu d'une grande chaîne de montagnes, non seulement les ruines de beaux temples bâtis par les rois de la même dynastie, mais encore les traces d'immenses travaux de fortification exécutés à une période plus éloignée

par la dynastie des Sesortasens et d'Amenemhie. Le Dr Lepsius a prouvé que ces travaux étaient antérieurs aux rois pasteurs et correspondaient à la XIIe dynastie de Manéthon. Plusieurs stèles de granit rapportent les exploits de Sesortasen III, qui est adoré dans les temples comme le seigneur et la divinité tutélaire de l'endroit. Cette vénération particulière que lui conservèrent les derniers pharaons s'expliquerait facilement en supposant qu'ils aient été les premiers à élever un point de défense solide pour l'autorité égyptienne dans ces contrées, et aussi par l'érection de cette forteresse, qui dans ces temps peut avoir été la frontière méridionale de la domination égyptienne, et avoir protégé le pays contre les invasions de ses voisins du sud.

» Mais le point le plus intéressant en rapport avec la localité est le nombre d'inscriptions gravées, partie sur les rocs, partie sur les murailles adossées à la montagne comme appuis de ces constructions. Ces inscriptions sont courtes, contiennent une date avec le nom d'un roi de la XIIe dynastie, dont nous avons déjà parlé (très probablement Amenemhi III), et commencent par un groupe hiéroglyphique qui, au premier coup d'œil évidemment, ne peut que signifier *la crue du Nil à cette date;* ce groupe contient littéralement *bouche* ou *ouverture du Nil.* Nous fûmes d'abord frappés de quelques inscriptions tracées sur des blocs tombés sur la rive orientale, et il était évident, d'après la place de ces inscriptions, qu'elles ont été gravées avant que les pierres fussent tombées; nous trouvâmes ensuite plusieurs de ces pierres sur la rive de l'est à leur place primitive, mais à une hauteur que le Nil n'atteint pas à présent; car elles ne

sont pas à moins de 9 à 10 mètres au-dessus des plus hautes eaux d'aujourd'hui. Par conséquent, ces anciens nilomètres paraissent prouver qu'avant le temps des pasteurs, le Nil, *dans cette partie de la Nubie*, s'élevait beaucoup plus que de nos jours; et on est, je crois, fondé à croire positivement, qu'à cette époque il a dû exister dans les cataractes un obstacle plus grand que celui que l'on y voit aujourd'hui ; cet obstacle a dû être la raison pour laquelle le Nil s'élevait à cette époque, en Nubie, et non en Égypte, à une hauteur qu'il n'atteint pas maintenant, et a ainsi formé le dépôt d'un limon fertile pour le sol, que nous trouvâmes, dans la Haute-Nubie, à des distances et hauteurs hors de toute proportion avec les crues actuelles du fleuve. A une dernière période cet obstacle a été rompu par quelque grand bouleversement qui a entraîné aussi la chute des blocs dont nous avons parlé ; dès lors les eaux au-dessus des cataractes furent réduites au même niveau que celles qui étaient au-dessous, et la Nubie fut ainsi privée d'une grande partie du bénéfice de l'inondation. Pour plus de détails, il faut que je renvoie le lecteur aux ingénieuses idées que le docteur Lepsius a développées dans un rapport adressé à l'Académie des sciences de Berlin. Dans ce rapport on verra aussi la connexion qu'il établit si ingénieusement entre ces nilomètres appartenant presque exclusivement à un même règne, et les grands travaux qu'on dit avoir été exécutés par le roi Mœris pour l'irrigation du Fayôum et de la Basse-Égypte.

» En terminant ce coup d'œil rapide et incomplet sur cette partie de nos recherches qui concernent l'Éthiopie, je crois que nous ne pouvons guère arriver à une autre conclusion que celle-ci : « La domination égyp-

tienne, durant l'ancien empire, et probablement jusqu'à la XIIe dynastie, s'étant étendue jusqu'à Semné, après que les pasteurs se furent rendus maîtres de l'Égypte ou au moins de la partie septentrionale, les rois d'Égypte chassés au sud se retirèrent en Éthiopie, non pas, comme on l'a supposé, en fugitifs suppliants et en hôtes des Éthiopiens; mais ils formèrent un empire indépendant et assez important en Nubie : ainsi, non seulement ils sauvèrent la civilisation de leurs pères, mais les premiers ils l'introduisirent en Éthiopie; et après que, sortant de la Nubie, ils eurent chassé les pasteurs et se furent rendus maîtres une seconde fois de l'Égypte entière, ils étendirent encore leur domination vers le sud, au moins jusqu'à Gebel Barcal ou Napata; mais ils perdirent ensuite une partie de ce pays sous les faibles successeurs de Ramsès-le Grand : alors seulement, cette partie de l'Éthiopie s'étant rendue indépendante, se forma un royaume dont Napata était la capitale, et qui peut être appelé royaume éthiopien. Toutefois, il doit être considéré comme essentiellement égyptien dans tous ses traits; bien plus, je suis porté à croire que la famille régnante peut avoir été toujours d'origine égyptienne, et ce n'est que lorsque la civilisation eut monté le Nil, qu'après Napata Méroé fut le centre du pouvoir éthiopien. Dans la dernière période du paganisme, et même dans des temps encore plus récents, Sobah devint la capitale du royaume chrétien d'Aloa.

» Quant aux populations qui adoptèrent la civilisation égyptienne, je renvoie de nouveau aux développements qu'a donnés le docteur Lepsius dans son Rapport, résultat de laborieuses et scrupuleuses recherches sur

les langues des différentes peuplades qui habitent les contrées au midi d'Assouân. »

Nota. Ce rapport a été traduit au Kaire, de l'anglais, par M. Alfred Clerc.

(*Communiqué par* M. Jomard.)

EXPÉDITION DU GÉNÉRAL MAREY DANS LE DÉSERT.

Médéah, 28 aout 1845.

..... Je viens de repasser pour la troisième fois dans le désert, du côté des Oulad-Naïl, à cent lieues au-dessus d'Alger. J'ai trouvé ce pays très cultivé, presque autant que le Tell. Les moissons étaient mûres en mai et magnifiques. C'est alors un pays très abordable à nos colonnes; mais maintenant il n'en est pas de même, et il paraît que la sécheresse y est très fâcheuse en été. J'ai été à deux marches de Benisada. Nous y avons levé tout ce qui manquait à notre carte : le deuxième lac à l'est du premier, les montagnes qui l'entourent, etc. Dans l'une de ces montagnes, je reconnus pour la première fois une manière de conserver les céréales qui est fort curieuse : on fait un grand panier de la forme d'un œuf allongé; la base est une tresse d'alfa; ce panier se relie par le haut à une corde de même nature, laquelle s'attache à une branche d'arbre. Ce panier a 2 à 3 mètres de hauteur, 1 mètre ou 1 mètre 50 cent. de largeur; il est un peu pointu en haut. Là est une ouverture par laquelle on verse les céréales; il y a, en bas, une autre ouverture pour puiser le contenu. Il paraît que ce procédé conserve très bien le grain contre les insectes et la pluie.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT.

Séance du 5 *septembre* 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale de Londres remercie la Commission centrale de l'envoi des derniers volumes de son Bulletin.

La Société géographique de Bombay adresse aussi des remerciements pour l'envoi de diverses publications.

M. Jomard communique une lettre de M. le général Marey, contenant des observations sur le pays qu'il a parcouru dans le cours de sa dernière expédition au sud de l'Algérie. M. Marey indique un moyen, autre que les silos, employé par les Arabes à l'entrée du Sahara, pour la conservation de leurs grains.

Le même membre présente, au nom d'une commission spéciale, un rapport sur le relief du Mont-Blanc, exécuté par M. Séné. Ce relief, d'après l'avis de la Commission, est un chef-d'œuvre d'imitation, de

travail et de patience : c'est un des ouvrages les plus remarquables en ce genre qui aient été exécutés jusqu'à présent, et il mérite de servir de type et de modèle pour la construction de tous les reliefs en pays de montagnes. Il serait à désirer qu'il restât en France comme une preuve des progrès qu'on a faits dans l'art d'imiter la figure de l'écorce terrestre. — Renvoi au comité du Bulletin.

Séance du 19 septembre 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le vice-amiral, baron de Mackau, ministre de la marine et des colonies, remercie la Société de l'avis qu'elle lui a transmis, sur son invitation, relativement au projet de voyage de M. Raffenel dans l'intérieur de l'Afrique. Le travail de la Commission sera utilement consulté par le département de la marine, lorsqu'il y aura lieu de statuer définitivement sur le projet d'exploration de M. Raffenel.

L'état-major du corps des ingénieurs des mines de Russie adresse à la Société les volumes de 1842 de l'Annuaire magnétique et météorologique publié par l'administration impériale des mines. M. Kupffer exprime en même temps le désir, au nom de la Bibliothèque de l'Observatoire magnétique et météorologique qu'il dirige, de recevoir en échange de l'Annuaire magnétique de l'administration des mines, celles des publications de la Société de géographie qui contiendraient quelques documents relatifs à la météorologie, au magnétisme terrestre et à la physique générale.

M. Auguste Charme, ancien élève de l'école centrale des arts et manufactures, écrit à la Société que,

venant de contracter avec le gouvernement bolivien un engagement de cinq années en qualité d'ingénieur en chef des ponts et chaussées, et ne doutant pas qu'un aussi long séjour dans des contrées imparfaitement connues ne lui donne les moyens d'y recueillir de nombreux documents, il désirerait que la Société voulût bien, par une série de questions, lui désigner les objets vers lesquels il devra, dans l'intérêt de la science, diriger plus particulièrement son attention. Les longues études préparatoires auxquelles M. Charme s'est livré lui faciliteront d'ailleurs cette tâche. Une Commission est désignée, composée de MM. Roux de Rochelle, Berthelo, Gay et d'Orbigny, pour préparer une série de questions.

M. Jomard présente à la Société un *Voyage au Dârfour*, par le cheykh Mohammed Ebn Omar-el-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine du Kaire, traduit de l'arabe par le Dr Perron, directeur de l'école de médecine du Kaire. Le volume est accompagné d'une esquisse à grand point de la carte du Dârfour, par M. Perron, et de plusieurs autres planches. M. Jomard, qui a donné ses soins à cette importante publication, à laquelle il a joint une préface, donne à la Société une idée générale du voyage du cheykh Mohammed.

Le secrétaire général dépose sur le bureau le premier volume publié de son *Histoire universelle des découvertes géographiques des nations européennes*. Ce volume comprend, outre une introduction générale pour l'Asie, l'histoire géographique de l'Asie-Mineure ancienne jusqu'à la fin du xve siècle.

M. Pricot de Sainte-Marie, présent à la séance, donne à la Société quelques explications verbales sur les travaux géodésiques qu'il vient de terminer dans la ré-

gence de Tunis. La carte qu'il a été chargé d'en lever est en grande partie terminée. M. de Sainte-Marie a rencontré beaucoup de ruines romaines et relevé beaucoup d'inscriptions ; il a eu occasion aussi de recueillir de nombreuses observations utiles pour la géographie du pays. Il a notamment constaté dans le sud l'existence d'une vaste nappe d'eau souterraine à peu de distance de la surface, et dont le courant est dirigé de l'ouest à l'est.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 *septembre* 1845.

M. Légé, professeur d'histoire et de géographie au collége militaire de La Flèche.

Séance du 19 *septembre.*

M. Letronne, membre de l'Institut.

ERRATUM du cahier de juin 1845.

Page 376, ligne 12 : position, *lisez* composition.

ERRATUM du cahier d'août 1845.

Page 111, ligne 16 : Martius, *lisez* Martins.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

Résumé *d'un voyage en Arabie et en Égypte, exécuté en 1844 et 1845, par* MM. Sainte-Croix Pajot *et* d'Alciati de Grilhon, *membres de la Société orientale de Paris, adressé à MM. les membres de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris.*

Le 2 novembre 1843, je fus désigné par M. le maréchal ministre de la guerre, pour accompagner M. de Sainte-Croix Pajot, auquel le gouvernement du Roi avait confié une mission ayant pour objet d'explorer l'Arabie méridionale.

Parti de Lyon le 7 décembre 1843 pour rejoindre M. Sainte-Croix, qui était déjà au Caire, j'arrivai le 8 à Marseille, où je m'embarquai, le 11, sur *le Lycurgue*, paquebot-poste de l'État.

Nous levâmes l'ancre ledit jour à 5 heures du soir, et nous arrivâmes à Alexandrie le 24, après avoir successivement visité Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte et Syra.

A mon arrivée, je trouvai une lettre de M. Sainte-Croix qui me priait de me rendre près de lui dans le plus bref délai. Je nolisai donc une barque, mis à la voile le 26, et arrivai au Caire le 2 janvier 1844.

Nous y fîmes un séjour de deux mois et demi, employé à achever nos préparatifs de voyage, à étudier diverses questions commerciales posées par le ministre du commerce, et à nous perfectionner dans l'étude de la langue arabe par la fréquentation de quelques orientalistes distingués.

Nous dressâmes aussi un tableau comparatif des poids, mesures et monnaies égyptiennes avec celles de l'Europe. Une partie de mon temps fut consacrée à me familiariser de nouveau aux manœuvres promptes et assurées du sextant, à l'usage du chronomètre, du baromètre et du thermomètre, en même temps que nous prenions des notes sur l'état militaire de l'Égypte depuis la formation de l'armée régulière jusqu'à ce jour.

Outre les instruments d'astronomie et de météorologie, qui se composaient d'un sextant de Lenoir, d'un thermomètre de Louis Berthoud, d'une boussole à prisme de Lerebours, d'une boussole de poche de Chevalier, d'un baromètre et d'un thermomètre de Bunten, nous avions encore augmenté notre bagage d'un superbe daguerréotype pour plaque entière, de Soleil, ainsi que d'une chambre claire pour le dessin.

Partis du Caire le 28 février à 5 heures du matin avec

des chameaux, nous arrivâmes à Suez le 3 mars, à 9 heures du matin, ayant ainsi fait trois jours dans le désert, où nous avions campé comme les Bédouins.

Après un séjour de dix jours employé à un travail commercial sur le transit, l'importation et l'exportation qui ont lieu par ce port, ainsi qu'à prendre quelques notes sur les avantages et la possibilité d'un chemin de fer de Suez au Caire, sur le percement de l'isthme de Suez, nous profitâmes de l'occasion pour nous rendre aux sources de Moïse, situées sur la côte orientale de la mer Rouge à 1 myriamètre 4,000 mètres de Suez.

Une barque devant partir du 11 au 15 pour Djedda en touchant à tous les points habités de la côte, nous louâmes la chambre moyennant 75 thalers d'Autriche (393 fr. 75 cent.).

Nous dîmes adieu à Suez le 13 mars à 5 heures du soir; nous étions le 15 à *El-Tor*, cette ancienne station des Phéniciens sur les côtes occidentales de l'Arabie-Pétrée, où nous allâmes visiter le *Djebbel-Mousa* et les bains de Moïse, appelés par les Arabes *Saïd-Hammam-Mousa;* ce sont des sources minérales; de là, nous touchâmes successivement à *Ras-Mohammed*, à *Kalaat-el-Moilah*, *Wouseh*, *Djebbel-Hassani*, *Ianbo*, port de *Medina-el-Nebi* (Médine), *Rabegh*, et nous arrivâmes à *Djedda* le 3 avril après vingt jours d'une ennuyeuse navigation. Tout ce temps fut employé à l'étude de la côte, à des observations météorologiques, et à diverses questions commerciales, ainsi qu'à dessiner quelques vues.

Nous restâmes six semaines à Djedda, prenant près de M. Fresnel, consul français dans cette ville, les

derniers renseignements qui pouvaient nous être utiles, et nous munissant d'un firman d'Osman-Pacha, gouverneur de Djedda, pour les chefs de la côte qui reconnaissent la suzeraineté de la Porte, et de diverses lettres de recommandation pour Hodeïdah.

Nous étudiâmes en même temps le commerce de Djedda comme port d'entrepôt des marchandises de l'*Inde*, de l'*Indo-Chine*, du *golfe Persique*, des côtes *arabiques* et *africaines* en dehors du détroit de *Bab-el-Mandeb*, de l'*Arabie méridionale*, de l'*Yemen*, de *Massawah*, de *Sawakin*, de l'*Égypte*, par la voie de *Coeyr* et de *Suez*, ainsi que d'*Ianbo* et de l'*Arabie-Pétrée*, pour les années 1841 et 1843. Tous ces renseignements ont presque tous été pris sur les relevés de la douane de Djedda. A cette étude nous joignîmes celle de la force et de l'organisation militaire de la Porte Ottomane dans la mer Rouge, et de sa politique vis-à-vis des scheiks bédouins, dont elle ne peut réprimer ouvertement l'insolence. Nous fîmes enfin des observations météorologiques, quelques dessins, parmi lesquels se trouve la copie d'une inscription kufique trouvée à Djedda, au lieu appelé le Tombeau d'Ève.

Partis de Djedda le 19 mai, nous fîmes route pour Hodeïdah, par où nous voulions faire notre entrée dans l'intérieur de l'Yemen, et où nous arrivâmes le 26 à 10 heures du matin.

Aussitôt descendus, nous fîmes porter nos lettres au hadji Ioussouf, chef de la douane, à qui nous étions recommandés, ainsi qu'à un négociant chrétien, le malem Ioussouf, qui devait être notre correspondant avec *Sanaa* et *Djedda* ; ils nous reçurent très bien, et le hadji Ioussouf nous dit qu'il ne pensait pas que notre demande souffrît de difficultés, mais qu'il fallait qu'il

en écrivît au schérif Hussein, chef de la côte depuis *Djizan* jusqu'au détroit de *Bab-el-Mandeb* et habitant *Abou-Arisch*; qu'il allait la faire, et qu'il pensait que sous huit jours nous aurions une réponse favorable; mais au lieu de huit, la réponse fut vingt jours à venir. Nous employâmes ce temps à des études commerciales à des observations météorologiques et à diverses excursions; l'une d'elles entre autres nous conduisit jusqu'aux montagnes qui servent de limite, à l'est, aux possessions du schérif Hussein : elles sont à une distance de 4 myriamètres de Hodeïdah. Dans la vallée formée par ces montagnes et à 5 kilomètres de son entrée, se trouve un village nommé Baguel, qui n'est désigné ni par Niébuhr, ni dans la carte allemande de Ruppell; cette vallée doit être celle que le premier appelle *Wadi Hanuasch* (vallée du Serpent). La réponse du schérif arriva le 14 juin suivant au soir. Le hadji Ioussouf nous envoya dire de passer chez lui afin de nous faire part du contenu de la missive; notre domestique répondit que nous étions partis à la chasse et que nous ne reviendrions que le lendemain soir. Mais le lendemain matin, aussitôt le jour, le gouverneur envoya le chef de la police avec trois soldats et un domestique du hadji Ioussouf à notre recherche, de crainte que nous ne cherchions à partir sans permission.

Vers 6 heures du matin, comme nous étions à chasser, nous vîmes arriver les cinq individus bride abattue : aussitôt près de nous, ils s'arrêtent; le domestique du hadji Ioussouf nous dit qu'ils étaient envoyés par son maître pour nous dire de revenir, dans la crainte qu'il ne nous arrivât quelque chose; mais la manière dont ils nous suivaient nous fit bien voir qu'ils

étaient plutôt chargés de nous garder et de nous empêcher de nous échapper, si l'idée nous en était venue, que pour notre sûreté personnelle.

Le gouverneur nous annonça qu'il venait de recevoir l'ordre, non seulement de ne pas nous laisser pénétrer, mais encore de nous faire embarquer immédiatement, et que tout ce qu'il pouvait faire était de nous donner deux heures pour faire nos préparatifs. Nous lui demandâmes alors le motif d'un pareil procédé ; il nous répondit qu'il avait reçu des ordres et qu'il les exécutait. On nous donna des gardes qui nous suivaient partout. Étant allés faire nos adieux au négociant chrétien à qui nous étions recommandés, nous lui fîmes part de la manière dont nous étions traités ; il nous en apprit la cause. La voici :

Un Français, qui se faisait appeler le *comte de Couré*, et qui avait abjuré sa religion à la Mecque, s'était mis au service du schérif Hussein en qualité d'instructeur militaire. Ce dernier n'en étant pas content le renvoya. Afin de garder son emploi, ce renégat annonça au schérif qu'il se repentirait de la mesure qu'il prenait ; car, lui disait-il, deux officiers français doivent se rendre dans l'Yemen, pour instruire les troupes d'*Abou-Seïd*, scheikh des *Haschid-el-Bekil*, ennemi du schérif et avec qui il est presque toujours en guerre. On nous prit donc pour ces deux officiers, et alors on ne voulut pas nous laisser interner.

Voyant qu'il fallait chercher à pénétrer dans l'intérieur par une autre route, nous prîmes passage sur le même navire indien, portant pavillon anglais, qui nous avait transportés de *Djedda* à *Hodeïdah ;* il se dirigeait sur *Moka* et *Aden*. Nous eûmes soin de dire que nous allions dans cette dernière ville, afin de détourner les

soupçons, mais notre intention était bien de chercher à interner incognito par *Moka*.

Partis de *Hodeïdah* le 15 juin, nous arrivâmes le 16 au matin à *Moka*. A 2 heures de l'après-midi, en passant la porte pour entrer en ville, un soldat nous aborda et nous demanda si nous arrivions sur le navire qui venait de mouiller en rade. Sur notre réponse affirmative, il nous demanda si nous étions Franguis (Européens) ; nous lui répondîmes que nous étions Tcherkès (Circassiens), et il nous laissa passer. Nous fîmes cette réponse ; car, sur sa demande, nous nous étions aperçus que des ordres avaient été donnés à notre égard. En entrant, la première personne que nous aperçûmes dans un café, à quelques minutes de la porte, fut un *arnaute* (soldat turc irrégulier), canonnier à Hodeïdah, qui était venu à marche forcée apporter au schérif Haïdar, frère du schérif Hussein et gouverneur de Moka pour ce dernier, l'ordre de ne pas nous laisser débarquer.

Voyant que nous étions reconnus, nous allâmes voir le gouverneur, qui, aussitôt qu'il sut qui nous étions, nous dit qu'ayant des ordres de son frère à notre sujet, il ne pouvait nous entendre, et qu'il nous défendait de sortir de chez nous jusqu'à notre embarquement. Ne pouvant pénétrer par cette voie, nous nous décidâmes à aller à Aden, afin de faire une nouvelle tentative de ce côté.

Le 22 juin, nous quittâmes Moka sur une petite barque qui sert à transporter les passagers du port à la rade.

Nous arrivâmes à Aden sans accidents, le 24 au soir. A la porte de la ville, qui est une ouverture taillée a mains d'hommes dans la montagne, le chef du poste,

officier indien (Cipayes) ne parlant ni anglais ni arabe, nous prit à nos costumes pour des Arabes, nous fit arrêter, et nous fit comprendre par signe qu'il fallait laisser nos armes et nos effets au corps-de-garde. Les premières devaient rester en dépôt, car il est expressément défendu de laisser entrer des gens armés en ville, les derniers pour être visités le lendemain par la douane.

Pendant la discussion à laquelle donna lieu l'exécution de cette mesure, le lieutenant Cruttenden, second gouverneur d'Aden, qui fit un voyage à Sanaa en 1836, vint à passer; nous nous adressâmes à lui, et il donna immédiatement des ordres pour nous laisser entrer avec nos armes et nos effets.

Le lendemain, nous fîmes une visite à M. Haines, gouverneur, déjà prévenu de notre arrivée par M. Cruttenden; ce dernier était présent à cette entrevue. Ces messieurs nous reçurent très bien. Nous leur dîmes que nous étions des voyageurs scientifiques français, désirant aller à Sanaa, et de là à Mareb. M. Haines nous répondit que tant que nous resterions à Aden, nous pouvions être assurés de la plus grande protection, et qu'il allait écrire à divers scheikhs des environs, ses alliés, afin d'obtenir pour nous leur protection. Nous fîmes donc à Aden un séjour de trois semaines employé à étudier :

1° L'organisation administrative de la presqu'île

2° La force de sa population ;

3° Les moyens d'hygiène employés pour les troupes, dans le casernement, la nourriture et l'habillement, ainsi que l'organisation de la solde ;

4° Le système monétaire employé à Aden ;

5° Le commerce de cette ville, ainsi que le monopole établi, dont sont frappés certains produits;

6° A continuer nos observations météorologiques commencées à Suez.

Le gouverneur nous ayant fait prévenir que la réponse des scheikhs étant arrivée, nous pourrions partir quand nous voudrions; mais que le scheik de Bir-Achmet nous conseillait d'aborder par mer, dans la crainte que les Bédouins de la tribu des Fadlis, nous prenant pour des Anglais, ne nous fissent un mauvais parti, nous allâmes prendre congé du gouverneur et de M. Cruttenden, qui furent très aimables pour nous; ce dernier nous remit plusieurs lettres de recommandation pour divers banians (sujets anglais) à Sanaá.

Ce fut le 17 juillet que nous sortîmes d'Aden, nous dirigeant vers *Bir-Achmet* par la voie de terre, afin de voir le pays; nous y arrivâmes après 5 heures et demie de marche au N.-O. 1/4 N. En arrivant, nous allâmes chez le scheikh *Haidar-ebn-el-Moadi*, afin de lui remettre la lettre de M. le capitaine Haines; il nous reçut très bien, et nous fit donner un logement.

Nous y recueillîmes divers itinéraires :

1° d'*Aden* à *Sanaa*;

2° de *Sanaa* à *Mareb*;

3° de la *Mecque* à *Derreyeh*.

Ces divers itinéraires nous furent donnés étape par étape avec les heures de marche par un chef de caravane qui se trouvait à Bir-Achmet. Une partie de notre temps fut consacrée à diverses excursions, entre autres à reconnaître le lit de l'*Ouadi-Meidam*, qui se jette dans le *Bender-Touwayyi*, grand port d'*Aden*, et

dont nous avons positivement reconnu l'existence, bien que M. Haines ne l'ait pas mentionné dans la reconnaissance de cette partie des côtes d'Arabie faite par *le Palinurus* en 1835.

Le scheikh de Bir-Achmet nous ayant trouvé des chameaux et un guide, nous partîmes le 21 après-midi pour *Tafieh*, en prenant par *Rouga*.

De *Bir-Achmet* à *Rouga*, on trouve une plaine de sable unie, où croissent seulement quelques acacias sauvages et une sorte de cyprès. Notre route à l'O.

De *Rouga* à la plaine de *Zobeïr*, le sol repose sur un granit rose, et est recouvert de plantes grasses, dont quelques unes par leurs formes rappellent les dattiers, et sont appelées par les Arabes *Amk*, *Damieh* et *Kesage*.

Depuis *Rouga* nous eûmes toujours au nord de notre route, dirigée de l'est à l'ouest, une triple chaîne de montagnes granitiques. Dans les gorges, la végétation est plus forte et plus variée que sur les revers qui sont couverts de grenadiers sauvages, de cyprès et d'un arbre dont le tronc affecte les formes les plus capricieuses; ses branches fortes et courtes portent des fleurs de la couleur et de la forme de celle du laurier-rose, et des fruits rouges et allongés comme la gousse de la vanille, et dont les pareils se trouvent dans la vallée du Serpent (*Wadi-Hannasch*), à l'est de Hodeïda.

De l'entrée du *Djebel-Zobeïr* à *Tafieh* on marche entre des chaînes de montagnes granitiques qui vont en s'abaissant, et se perdent au S. 1/4 S.-E., s'étayant les unes avec les autres, formant sept ou huit lignes, dont les intervalles sont cultivés en dourrah.

Le 23 au soir, nous arrivâmes à *Tafieh*, village

d'une quarantaine de huttes ou maisons qui appartient à la tribu *Doubben*, fraction de la grande tribu des *Zobeïr*, et qui peut mettre 200 hommes sous les armes; la tribu elle-même en compte 1,000, et la grande tribu 3,000, qui peuvent être réunis en deux jours.

Tafieh est situé dans les montagnes, sur le territoire des *Beni-Zobeïr*, la branche-mère de la tribu qui en Algérie porte le même nom, et que M *Varnier*, notre honorable collègue, membre de la commission scientifique de l'Algérie, avait à cause de cela signalée à notre attention, et nous pensâmes que la meilleure étude, pour avoir des notions certaines, était celle de la langue, des usages et des habitudes des habitants de cette contrée. Je m'empressai donc aussitôt de prendre des renseignements et de causer avec les plus lettrés de l'endroit, et je parvins dans les huit jours que nous passâmes dans ce village à rassembler les matériaux suffisants pour former un vocabulaire de 12 à 1500 mots ou phrases de l'idiome parlé dans cette contrée, ainsi qu'un grand nombre de notes sur les coutumes de cette tribu.

Je fis en outre plusieurs observations astronomiques, afin de pouvoir fixer sa position, mais sans en faire les calculs, n'ayant plus les tables nécessaires à cette opération. Nos excursions dans les environs nous permirent de prendre divers renseignements sur la géographie, ainsi que sur les inscriptions et les ruines qui pouvaient se trouver dans le voisinage. On nous indiqua, à 2 kilomètres à l'O.-S.-O. de *Tafieh*, les ruines d'une ancienne ville, où nous trouvâmes quelques inscriptions arabes.

Le village de *Tafieh* est posé dans une vallée ayant

environ 9 milles de longueur de l'est à l'ouest et 3 du nord au sud, entourée de montagnes dont la composition générale est de granit gris mêlé de points noirs et traversé par des filons de matière blanche demi-transparente, et à peu près semblable à l'albâtre. Dans les ravins se trouvent des pierres colorées en rouge et demi-transparentes; le sommet des montagnes laisse à découvert des blocs qui figurent souvent de vastes ruines; du reste, absence totale de végétation. L'extérieur de la vallée est cultivé de plantes de dourrah et de dattiers, dont les fruits étaient en maturité et le dourrah en fleurs; on y boit de l'eau de source et de puits qui est assez bonne. Tout le pays est couvert d'habitations éparses, les unes dans la plaine, les autres sur les points culminants que l'on prendrait ainsi de loin pour de petites forteresses; les champs sont entourés de digues de terre ou de pierres. Nous y avons dessiné quelques vues et costumes.

Ayant fini nos travaux, nous partîmes le 30 à 8 heures du soir pour *Moguerân*, résidence du scheikh *Kactan* pour qui nous avions une lettre de recommandation du scheikh de *Bir-Achmet*.

Après une heure et demie de route au nord à travers la chaîne de *Zobeïr*, composée de roches calcaires, nous entrâmes dans la vallée de *Chaqb*, qui court de l'est à l'ouest; elle est formée du versant septentrional de la chaîne de *Zobeïr* et de la chaîne méridionale des montagnes de *Kobati*; toute cette vallée est cultivée en dourrah, et couverte d'arbres appelés *Saab*, du genre du laurier, et dont l'écorce sert à faire des mèches à mousquet.

Nous arrivâmes à *Chakef* à 11 heures et demie du

soir, après deux heures de marche dans la vallée, en allant à l'E.

A partir de *Chakef*, notre route se dirigeait vers l'E.-N.-E., nous atteignîmes le village de *Moguerân* à 11 heures du matin. Le scheikh, qui habite une tour ronde bâtie sur une roche, nous reçut très bien, et nous dit que la route n'étant pas très sûre, il était nécessaire que nous attendissions quelques jours afin d'avoir des nouvelles.

Nous y séjournâmes trois jours, qui furent employés à prendre quelques vues, à faire des observations astronomiques et météorologiques, à faire diverses excursions et à recueillir des notes sur la géographie du pays, sur la géologie et sur la botanique, à visiter les ruines de *Hassan-el-Zobeïr* située à l'ouest de *Moguerân* et celles de *Hassan el-Mefalis* situées au S.-S.-E. de ce village; ces ruines sont celles de deux forteresses assez considérables.

Partis de *Moguerân* le 3 août à 10 heures du soir pour *Chimalet*, où nous arrivâmes le lendemain 3, une heure après-midi, faisant route au N. 1/2 O., à travers de hautes montagnes très escarpées, composées de roches calcaires recouvertes de 25 à 30 centimètres de terre végétale, et cultivées en gradins. A une heure et demie au nord 1/2 E. de *Moguerân* coule une source de très bonne eau, et en quittant les montagnes à 2 heures avant d'arriver à *Chimalet*, l'on trouve une autre source également de très bonne eau. De cette source jusqu'au village qui est situé dans une petite plaine, tout est cultivé en dourrah.

Le village de *Chimalet* fait partie des États de l'iman de *Sanaà* et est gouverné par le scheikh *Kactan-ebn-Mohammed*; il contient environ 120 huttes ou maisons.

Partis de *Chimalet* le 4 à 6 heures du matin, nous

fîmes route à l'O.-N.-O. pendant deux heures et demie, et nous rencontrâmes l'*Ouadi Rewarazinn*, ayant de l'eau toute l'année; à l'endroit où nous le passâmes, il avait 30 centimètres de profondeur, et courait de l'O. à l'E. A environ un myriamètre 6,000 mètres de l'endroit où nous le reconnûmes, il descend au sud et prend le nom de *Ouadi Meidan*; puis, après avoir arrosé les terres de *Bir-Achmet*, il va se perdre dans le *Bender Tonwayyi* (grand port d'Aden). De l'*Ouadi Rewarazinn* à *Asseloum* nous fîmes route à l'O.-N.-O. De *Chimalet* à *Asseloum*, le pays est plat, cultivé en dourrah, et couvert de fourré en gommiers épineux, cactus et broussailles.

Asseloum est un bazar où les Bédouins des environs apportent leurs denrées tous les dimanches, afin de les vendre et d'acheter ce dont ils ont besoin.

Ces bazars sont assez bien approvisionnés en vivres et en quelques petites quincailleries; on y vend aussi de la mauvaise poudre et des balles, ainsi que des ânes et des chameaux. Chaque Bédouin fait sa provision pour huit jours, car ces marchés n'ont lieu qu'une fois par semaine; celui d'*Asseloum*, sauf les jours de marché, n'est habité que par deux ou trois familles de Bédouins qui y vivent du produit de leurs troupeaux.

Nous quittâmes *Asseloum* le 5 à 6 heures du matin et fîmes route à l'O. jusqu'au village d'*Adeneh*, où il y a plusieurs plantations de caféyers et une source de très mauvaise eau.

Nous gravîmes la montagne des *Adeneh*, par une très belle route pavée qui serpente sur ses flancs; cette route fut construite par *Ebn Hassan*, anciennement gouverneur de la province de Taës.

Au haut de la montagne est un plateau courant de

l'est à l'ouest, et sur le plateau, au nord, le village de *Kariat-el-Adeneh*. Derrière le village, au pied de la montagne, est une vallée courant de l'est à l'ouest; d'*Adeneh* à *Taës*, la route se dirige à l'O. Ce fut à midi que nous arrivâmes à Taës.

En entrant dans la ville, on nous demanda à la douane d'où nous venions, où nous allions et ce que contenaient nos bagages; nous répondîmes que nous venions du Caire, que nous allions près l'iman de *Sanaa*, que nous étions médecins, et que nos bagages contenaient des médicaments.

Le gouverneur n'était pas à *Taës* à notre arrivée, mais il y vint le lendemain; il nous envoya un soldat pour nous prier d'aller le voir, parce qu'il était indisposé; il nous reçut bien, fit apporter des sorbets, le café et nous offrit son narguilé.

Elmas Abd-el-Iman (esclave de l'iman) est un esclave abyssin, resté trois ans en prison avec son maître, l'iman régnant, qui aussitôt qu'il fut monté sur le trône, le fit gouverneur de la province de *Taës*. C'est un homme de trente ans, de haute stature et d'un grand courage, très juste et très redouté des scheikhs placés sous sa dépendance.

Nous lui fîmes présent d'une paire de beaux pistolets d'arçon, d'une boîte de capsules, d'une boîte de poudre anglaise, des balles de calibre et quelques flacons d'essence de rose : aussi fut-il flatté du présent. Il nous envoya de son côté plusieurs fois des moutons en présents, ainsi que cela se pratique de temps immémorial.

Nous allâmes visiter la citadelle, qui est très forte contre des Arabes, n'ayant pas d'artillerie et ne connaissant pas la tactique militaire; car, bien que placée sur le sommet d'une montagne, elle se trouve dominée

par les hauteurs environnantes; du reste elle est en ruines partout, et les cent soldats qui en forment la garnison trouvent à peine à se loger parmi ses décombres.

Nous fîmes des recherches pour trouver l'inscription dont parle *Niébuhr* et qu'il n'a pas pu copier; mais, soit qu'elle n'existe plus ou qu'elle fût enfoncée sous les décombres, nous ne pûmes la retrouver.

La ville de *Taës* est à peu près dans le même état que la forteresse : mosquées, maisons, fortifications, tout tombe en ruines sans que l'on fasse la moindre réparation, et on pousse même l'insouciance jusqu'à semer le dourrah dans l'intérieur de la ville. Trois mosquées et une trentaine de maisons décorées du nom de palais sont aujourd'hui les seuls témoignages de l'importance de l'ancienne ville; le reste se compose de deux à trois cents petites maisons bâties avec les débris des anciennes, et d'un bazar assez mal approvisionné; on n'y trouve presque rien, ni riz, ni légumes frais, ni ognons, ni même de dattes; un peu de raisin, moins bon que celui que l'on achèterait dans le moindre village, quelques bananes vertes, des grenades qui ne sont pas mûres et quelques citrons, sont les seules productions qui y soient mises en vente, et encore les jeudis seulement, qui sont les jours de marché. Les autres jours, on n'y étale qu'un peu de mauvaise viande, du pain et des œufs assez bons, un peu de lait et du beurre qui sent la fumée d'une manière épouvantable. Il n'y a aucun commerce : les habitants sont très malheureux, rançonnés par le gouverneur, pillés par ses employés et par les soldats : aussi regrettent-ils sincèrement les Turcs (ils appellent Turcs, les Égyptiens), et nous prenant pour tels, lorsqu'ils nous voyaient sur notre terrasse ou qu'ils nous rencontraient dans

les rues, ils demandaient à Dieu que nous pussions revenir bientôt en force. Un soldat leur ayant demandé un jour pourquoi ils tenaient de pareils propos, ils lui répondirent : Du temps des Turcs on gagnait de l'argent et on ne nous pillait pas ; maintenant on ne gagne rien et on nous rançonne.

Depuis notre arrivée jusqu'au 15, jour où je tombai malade, nous employâmes notre temps à faire des excursions dans les environs de *Taës*. Nous allâmes visiter *Thobad*, ruine d'une ancienne forteresse située vis-à-vis *Kasr* (la citadelle), et nous y trouvâmes, dans l'intérieur de la mosquée, deux inscriptions arabes. Nous fîmes aussi à *Taës* des observations astronomiques et météorologiques ; nous prîmes des notes sur la division des États de l'iman par province, sur sa force armée et son organisation militaire, ainsi que sur l'organisation du gouvernement et les revenus des provinces.

Le gouverneur étant malade, M. Sainte-Croix se rendait plusieurs fois par jour près de lui ; ce fut au retour d'une de ces visites que, le 15, dans l'après-midi, il me trouva couché, atteint subitement d'une gastrite violente qui fit de tels progrès, que M. Sainte-Croix crut devoir s'occuper des dispositions nécessaires pour la catastrophe qui devait y mettre un terme. Mais les rôles ne tardèrent pas à changer. M. Sainte-Croix, légèrement atteint aussi, et qui avait cru devoir garder la chambre, sans que cela l'empêchât de donner ses soins à tous les malades indigènes qui se présentaient, fut obligé de se mettre au lit. Il y resta huit jours ; l'inflammation, gagnant les intestins, se développa avec intensité et ne s'arrêta que devant la mort.

Alors on eût pu assister à un étrange et douloureux

spectacle : un cadavre à côté d'un mourant; réunissant tout ce que j'avais de force, j'en trouvai à peine assez pour faire rendre à mon infortuné parent et compagnon les derniers devoirs. C'était le 30 août 1844.

Pendant notre maladie, *Elmas*, gouverneur de Taës, qui était notre protecteur et qui était malade, mourut le 20, et fut remplacé par un jeune esclave de dix-huit ans, sans caractère, et qui se laissait conduire par les chefs des soldats, espèce de pillards éhontés.

La population sauvage de ces contrées incivilisées ne respecta pas, on le pense bien, une aussi grande infortune; quelques heures après l'enterrement de mon cousin, qui avait été très honorable pour le pays, trois individus vinrent de la part du gouverneur pour faire l'inventaire de nos effets et mettre les scellés, comme si j'étais déjà mort. Je m'y opposai, et dis à ces gens que, comme j'étais malade, je ne pouvais aller moi-même trouver le gouverneur, mais que mon drogman allait y aller et que je me conformerais à sa décision. Dans l'intervalle qui s'écoula entre son départ et son retour, la maison se trouva remplie de peuple et de soldats, et chacun prit ce qui lui convint : les uns les effets, les autres l'argent, les armes et les instruments, sans que je pusse m'y opposer, étant dans l'impossibilité absolue de me tenir debout; ils me laissèrent pour tous vêtements une chemise et un caleçon.

Un parent de l'iman régnant qui habite Taës, ainsi que quelques notables de la ville, écrivirent au souverain pour l'informer de ce qui s'était passé et de la conduite du gouverneur qui m'avait donné un gardien quand il n'y avait plus rien à prendre. L'iman, au reçu de ces nouvelles, destitua le gouverneur et donna ordre au nouveau fonctionnaire de

me faire rendre tout ce qui m'avait été pris; mais comme l'argent et les objets de quelque valeur étaient entre les mains des chefs, ce fut difficile; car quand un Arabe tient, il rend difficilement : aussi ne me rendit-on que quelques objets sans valeur pour eux ou difficiles à cacher.

Mon état de santé et le défaut d'argent ne me permettant pas de continuer le voyage comme j'en avais eu l'intention d'abord, voyant la persistance que le gouverneur mettait à ne pas me laisser partir, dans l'espérance que je ne tarderais pas à mourir et qu'alors il pourrait s'emparer du peu qu'il m'avait fait rendre, je me rendis, pour déjouer ces calculs, chez le gouverneur malgré une fièvre épouvantable; il me fit des questions sur ma santé; je répondis que je me portais bien, que j'étais tout-à-fait guéri et que je venais lui demander l'autorisation de partir, ne pouvant rester plus longtemps à Taës à cause surtout du défaut d'argent; il consentit alors à me laisser partir.

Craignant, si je reprenais la route d'Aden, que la mort de mon cousin ne parvînt à sa mère par les journaux anglais, avant que je pusse la lui annoncer avec tous les ménagements indispensables, je me décidai à sortir de l'Arabie par Moka.

Parti de *Taës* le 9 septembre 1844, à 4 heures et demie du soir, je fis route à l'O. jusqu'à *Karat* à travers un terrain de formation granitique mélangée de filons de matière blanche à demi transparente comme l'albâtre, recouvert de quelques pouces de terre végétale que l'on cultive en dourah, un pays montagneux où croissent des cactus, des buissons épineux et des grenadiers sauvages.

De *Karat* au bazar d'*Agueda*, à l'ouest, on suit le

lit d'un torrent dont les deux pentes sont cultivées en dourah ; ce bazar appartient à la tribu indépendante des *Doureibut*.

D'*Agueda* au café d'*el-Kouzegua* je me dirigeai au S.-O. 1/2 S. ; les roches sont calcaires et recouvertes de buissons et de grenadiers sauvages entre lesquels on distingue des champs de dourah.

Du café d'*el Kouzegua* à *Sonc-el-Brebate*, la route se dirige au S. A 35' au S.-O. 1/4 S. de *Sonc-el-Brebate;* je reconnus le *Ouadi Ad* courant de l'E. au S.-O. toute l'année, et qui va se perdre dans les sables à 45 minutes de sa source. Lors des pluies qui tombent dans les montagnes aux mois d'août et septembre, ce ruisseau se grossit, devient un torrent et arrose les terres du village de *Saubany*, de la tribu des *Machalia*, où il prend le nom de *Wadi Kebir*, et se perd dans les sables du *Tehama*.

De *Kouzegua* à l'*Ouadi Ad*, le sol est formé d'un calcaire mélangé de grès gris, et toutes ces montagnes sont tellement brûlées par le soleil qu'à la première vue l'on croirait qu'elles sont de productions volcaniques.

De l'*Ouadi Ad* à *Lareïche*, on marche S.-O. 1/4 S. ; même nature de terrain ; le revers de la montagne qui borde le torrent est recouvert de sycomores, de saab, arbres avec l'écorce desquels on fait des mèches à mousquets, de cyprès, de gommiers, et d'un arbre appelé par les Arabes *Rouga*, ayant un fruit comme la figue de Pharaon, dans l'intérieur duquel se trouvent quatre petites amandes qui, lors de leur maturité, sont rouges, avec une tache noire. Toute la partie de la route située entre *El-Kouzegua* et *Larïche* appartient aux deux tribus indépendantes de *Camaret* et de *Mansarie*, auxquelles chaque voyageur ou chef de caravane

est obligé de payer un tribut de 60 *roupies djebbelîys* (monnaie de la montagne), environ 65 c. par chameau chargé, et en cas de refus elles vous empêchent de passer et vous pillent.

De *Lareïche* au village de *Saubany*, de la tribu des *Machalia*, la route se dirige à l'O.-S.-O. 1/4 S. à travers une plaine de sable avec quelques monticules sur les côtés, quelques gommiers et buissons.

De *Saubany* à *Moka*, route au N.-O. 1/4 N., toujours dans cette même plaine de sable où croissent quelques plantes marines. J'arrivai à Moka le 15 septembre 1844.

Je restai à *Moka* jusqu'au 2 novembre suivant, ne pouvant partir faute de barque. Malgré le mauvais état de ma santé je m'occupai activement à recueillir des renseignements sur le commerce de cette place, ainsi que ses ressources comme approvisionnement, sur sa force comme place de guerre et comme personnel de troupe.

Je partis de Moka le 2 novembre, et j'arrivai le 30 à Djedda, après avoir successivement touché à Mauschid, Bender-Zebid, Hodeïdah, l'île de Cameran, le Djebel-Teer, Loheia, Djizan, port d'Abou-Arisch, Hali, Confoudah, et Lith, points sur lesquels je recueillis les mêmes données que sur les lieux que nous avions déjà visités.

Le 28, à 4 heures du matin, au moment où j'allais m'assoupir, ayant beaucoup souffert toute la nuit de grands maux d'estomac, je fus réveillé par un craquement et les cris des femmes, des enfants et des Arabes, qui criaient : Nous sommes perdus ! Je me levai aussitôt, et je vis qu'en appareillant nos matelots avaient manqué la manœuvre, et que le fond de la

barque s'était brisé sur les roches au milieu desquelles nous étions mouillés; ces roches sont désignées dans la carte allemande de Berghaus sous le nom de Rockingam-Untifé, et sous 20° 23′ 45″ de latitude N. et 37° 8′ de longitude E. de Paris. Nous étions menacés de couler à chaque instant; par bonheur, deux barques qui étaient venues mouiller pendant la nuit à dix minutes de nous, vinrent à notre secours.

Toutefois, le sauvetage des passagers ne commença, malgré l'urgence, que trois heures après le naufrage. Personne ne périt; mais ayant été obligé d'abandonner mes effets un moment, une partie fut perdue ou volée; je n'emportai avec moi que mes papiers et quelques objets.

Lors de mon arrivée à Djedda, M. Fresnel n'y était plus; il était parti pour le Caire le jour même; mais j'y trouvai un Arménien drogman de l'agence consulaire, et qui gérait l'agence en son absence, ainsi que M Arnaud, celui qui fit un voyage au Mareb en 1843, d'où il rapporta des inscriptions himyarites.

Je fus très bien reçu par ces messieurs, qui me prodiguèrent tous les soins que mon état réclamait. M. Serkise n'ayant pas la faculté, en sa qualité de gérant, de me faire les avances que l'état de pénurie dans lequel je me trouvais par suite du pillage et du naufrage que j'avais éprouvés nécessitait, je fus forcé de vendre une grande partie des effets laissés par nous à Djedda à notre départ pour l'Arabie.

Je complétai en même temps mes notes sur le commerce de Djedda, sur la politique du pacha et sa force militaire.

Parti de Djedda le 13 décembre, j'arrivai à Suez le 14 janvier 1845, après avoir de nouveau visité tous les petits ports de la côte, miné par la fièvre, ayant la vue abîmée, et dénué de tout, mais assez tranquille; car je savais y trouver des secours dans un homme de cœur, un Français, M. Doumergue, maître d'hôtel, qui me prodigua tous les soins que réclamait le triste état de ma santé, et M. Costa, agent consulaire français, qui me donna les moyens de gagner le Caire, car j'étais sans argent; j'y arrivai le 20 janvier, et de cette dernière ville je demandai la somme nécessaire pour mon retour en France : j'attendis jusqu'au 29 avril; ce temps ne fut pas perdu.

Je m'occupais, autant que l'état de ma santé me le permettait, à vérifier et augmenter mes notes sur l'Égypte, son commerce et son organisation militaire, sur tout ce qui avait rapport au transit, au transport des voyageurs et de la malle de l'Inde à travers le désert de Suez, l'établissement d'un chemin de fer de cette ville au Caire, et le percement de l'isthme de Suez.

Je partis du Caire le 23 avril, et j'arrivai à Alexandrie le 30, où je séjournai, afin d'attendre le départ du paquebot français faisant le trajet direct d'Alexandrie à Marseille; le consul me fit donner passage à titre d'attaché à une mission envoyée par le gouvernement du Roi.

Le bateau quitta Alexandrie le 20 mai, et je touchai le sol natal le 29, après dix-huit mois d'absence et de privations.

Voilà, messieurs, le rapport sommaire de mon voyage en Arabie, qui, je l'espère, sera de quelque

intérêt pour la Société de géographie : j'espère lui soumettre sous peu la carte de mon voyage.

Veuillez agréer, etc.

Vte D'ALCIATI DE GRILHON, *membre correspondant de la Société orientale de Paris.*

Paris, ce 5 novembre 1845.

COMMUNICATION DE M. ROCHET D'HÉRICOURT

sur son voyage au Choa.

(Lue dans la séance du 21 novembre.)

MESSIEURS,

Je n'abuserai pas longtemps de votre bienveillante attention; je tiens uniquement à vous faire part de ceux des faits de mon voyage qui peuvent apporter des lumières nouvelles à la géographie de l'Afrique orientale.

J'ai suivi, pour me rendre dans le royaume de Choa, la route que j'avais prise dans mon premier voyage; j'ai traversé depuis Toujourra le pays des Adels; mais, cette fois, grâce à divers instruments que l'Académie royale des sciences de Paris m'avait confiés, j'ai pu donner à cette traversée du désert un caractère plus scientifique.

Avec une boussole de Lenoir, j'ai recueilli une série d'observations d'inclinaisons de l'aiguille aimantée, depuis Paris jusqu'à l'équateur magnétique.

Marseille, inclinaison conclue.	63°	5	0
Malte.	53	2	4

Alexandrie.	43°	35′	5
Le Caire.	41	39	0
Denderah (temple)	35	8	1
Kosseir	34	33	1
Djedda.	25	11	7
Moka.	6	25	6
Ambabo.	2	39	8
Gaubâde.	1	18	4
Angobar.	1	5	9
Angolola	0	28	0.

J'ai déterminé la latitude de plusieurs points de ma route avec un sextant de Gambey et un baromètre de Bunten ; j'ai pris la hauteur barométrique de plusieurs lieux; j'en indiquerai ici les principaux; j'ai mesuré la dépression d'un lac salé, situé à quelques lieues de l'océan Indien sur la route de Toujourra au Choa ; j'ai pris la hauteur de la rivière de Kilalou à ses sources, la hauteur de l'Aouache à l'endroit où les caravanes de Toujourra le traversent pour aller à Efate, et la hauteur générale du pays des Adels prise au bas du plateau de Choa.

J'ai recueilli des observations astronomiques dans le pays d'Adel et dans le royaume de Choa ; j'ai pris la latitude d'Ambabo, de Gaubâde, d'Angobar, d'Angolola et de Fine-Fini, où il y a des sources d'eau bouillante. M. Lefebvre, qui faisait partie avec moi d'une expédition du roi de Choa, a pris la latitude de l'Aouache, à quelques lieues de ses sources, et m'a dispensé de faire cette observation. J'ai pris la hauteur barométrique de Aléyou-Amba, situé à mi-hauteur du versant oriental du plateau ; j'ai mesuré la hauteur d'Angobar, de la montagne de Métatite, le point culminant du plateau qui est de 3278 mètres au-dessus du niveau de l'océan Indien, d'Angolola, la

hauteur de l'Aouache, à quelques lieues de ses sources, la hauteur de la rivière Tchia-Tchia, qui passe près d'Angolola; j'ai pris la hauteur de la même rivière, à quatorze lieues de là dans la province de Morot, au pied d'un ravin d'une extrême profondeur, qui fend pour ainsi dire le plateau du Choa depuis Angolola jusqu'à la montagne Moguère; j'ai mesuré la profondeur de ce ravin, dans la province de Morot. Pétas, hameau situé au bord supérieur, est à 2670 mètres au-dessus du niveau de l'océan Indien; à Got, qui est le fond du ravin, la hauteur n'est plus que de 1406 mètres, ce qui porte la profondeur du ravin en cet endroit à 1254 mètres. J'ai fait des observations barométriques sur toute ma route, depuis Moka jusqu'à Angobar. 42 observations faites à Moka, en juin, juillet et août 1842, donnent la moyenne suivante: à 9 heures du matin, 32° 23′; à midi, 35° 81′; à 3 heures du soir, 35° 81′ du thermomètre centigrade. A Angobar, capitale du royaume de Choa, 52 observat ons (1) donnent les résultats suivants : à 6 heures du matin, 4° 0; à 9 heures du matin, 7° 0; à midi, 12°; à 3 heures du soir, 14° 2′; mon thermomètre était placé en dehors de ma chaumière, abrité du soleil.

J'ai rapporté un grand nombre d'observations horaires faites avec le baromètre et le thermomètre à l'époque des équinoxes et des solstices pour correspondre avec celles qui se font dans différents observatoires météorologiques : ces observations, commencées à Marseille, se sont continuées à Kosseir, Moka et Angolola.

J'ai vérifié par des observations personnelles plu

(1) Faites en décembre 1842, janvier et février 1843.

sieurs erreurs qui m'avaient été suggérées dans mon premier voyage par des renseignements inexacts. La rivière Tchia-Tchia, décrit dans la province de Choa-Méda un arc de cercle de quelques lieues ; au lieu de couler vers le N.-E. , et de tomber dans l'Aouache , elle coule de l'E. à l'O. et va se jeter dans le Nil.

Dans mon premier voyage, j'avais écrit par ouïdire que le lac Zohâhé, au S.-E. du royaume de Choa, pouvait avoir communication avec l'Aouache, dans lequel il aurait déversé une partie de ses eaux dans la saison des pluies. Je me suis, cette fois, convaincu par moi-même que cela est complétement faux.

Comme observations nouvelles, j'indiquerai deux routes du royaume de Choa au lac de Zohâhé : Zohâhé est le nom amhara, le nom galla est Laki, et dans la province du Gouragué, qui est la province au milieu de laquelle se trouve le lac, il se nomme Tilhâlo. Ce lac, assure-t-on, est immense, et on y trouve cinq îles, et ce qui peut donner une idée de l'étendue du lac, c'est qu'on m'a affirmé avec certitude qu'il fallait une journée pour aller d'une île à l'autre. Ces îles sont ainsi désignées : *Guéragué*, *Tadhétchia - Hamchoutte*, *Dabratchiana*, *Dabrassina*.

Deux routes sont également suivies pour se rendre d'Abderasoul, gros village du Choa, au lac de Zohâhé ; je vais indiquer les distances, et les noms des endroits par lesquel on passe pour se rendre au lac.

	lieues.	
Abderasoul	0	Royaume de Choa.
Botto	8	
Kitohé	5	
Gouba	5	
Messer-Meder	5	
Rogué	9	
L'Aouache	8	

	lieues	
Koka	8	Kab Goulle de Gouragué Galla.
Gunlé	7	
Bétamirga	8	Province de Gouragué Galla.
Hâhemhéel	8	
Zohâhé	4	

	lieues.	
Rogué	0	Royaume de Choa Kab Soddo. Galla
Gouri	7	
Hendandé	6	
Hâdadi	5	
Gounani	9	
Apso	8	
Hafichal	7	

	lieues	
Abakanan	8	Province du Gouragué
Gafarsa	7	
Houatchio	9	
Hendebonyo	6	
Gareno	7	
Lâ[illegible]	5	

Des renseignements auxquels je crois devoir ajouter

foi (je les tiens d'un chef galla fait prisonnier dans l'expédition dont je faisais partie) me permettent d'indiquer la source du fleuve Honabé, qui se jette dans l'océan Indien à Jouba ; cette source se trouverait au S.-O. du lac Zohâhé, au pied d'une montagne qui porte le nom de Tibayou, appartenant aux Gallas de la tribu Kordjassi, où il y a aussi un grand lac au milieu duquel passe le fleuve. Mon interprète et l'envoyé d'Harrar au royaume de Choa, qui ont visité ce fleuve en différents endroits, m'ont donné des indications sur plusieurs points de son cours ; il sépare les tribus Aroussi et Annia-Galla, de même que la tribu Hombennhé-Galla, située à environ 18 lieues d'Harrar ; il longe la partie du pays des Saumalis qui porte le nom d'Augadène, sépare ce dernier pays d'une partie de la tribu Annia-Galla, et retombe dans l'océan Indien.

Ce chef galla m'a donné des renseignements non moins assurés sur la source d'une rivière qui porte le nom de Gnibé ; elle prend sa source sur une montagne qui porte le nom de Bottchia-Magna (et cette montagne, ainsi que celle qui porte le nom de Tibayou, fait partie de la province d'Ennaria) ; elle coule de l'E. à l'O, passe entre la province de Kaffe et celle de Cambat, et se dirige ensuite vers le nord.

Les directions de ces cours d'eau, joints au cours du Nil, indiquent la pente générale de ces plateaux, et montrent que la rampe la plus haute se trouve dans l'Ennaria.

Je donnerai les routes des caravanes qui se rendent de Berberet (c'est ainsi que les Saumalis prononcent le nom du port que les Arabes appellent Barbara) à Harrar, et d'Harrar au Choa, de Berberet dans l'Au-

gadène. Je tiens ces renseignements de l'envoyé de l'émir d'Harrar au royaume de Choa, commerçant très riche et instruit, qui a parcouru lui-même toutes ces contrées, et qui m'a donné sur son pays des détails que je crois devoir soumettre à la Société.

Harrar est éloigné de Berberet, situé sur l'océan Indien, d'environ treize journées de marche de caravane à chameaux, et de onze journées du Choa. Voici les noms des stations et les distances respectives, à partir de Berberet.

Berberet	0	Pays des Saumalis.
Nassié	4	
Bolhar	7	
Dabahniébède	5	
Audjéra	6	
Chil	6	
Damhel	7	
Débolack	5	
Gâdou	4	
Méder	5	
Harré	6	
Djiguedjigue	5	
Hauroyoudjo	6	
Harrar	7	

Stations à partir de Harrar jusqu'au premier village du Choa.

Harrar	0	
Nolhé (kabyle Hâla Galla)	5	
Gourgoura (kab Auberrhé Gall.)	7	
Hièrer	8	Pays d'Adel.
Robdé	6	
Almoissa	7	
Moullon	7	
Bordouda	6	
Alaguédagui	8	
Malka-Kouyou	8	Royaume de Choa.
Asbauti	6	
Farré (village	7	

Stations de Debolack à Melmel dans le pays d'Augadène.

Débolack	0	Saumalis.
Déboyenne	6	
Haror	5	
Alibyélé	7	

Aroiené	6	Augadène.
Guélekor	5	
Johalé	6	
Melmel (village)	4	

Les Harraris appartiennent à la race des Saumalis ; mais ils surpassent ces derniers de toute la supériorité qu'ont des populations fixées dans des villes, et adonnées au commerce, sur des tribus qui mènent la vie nomade.

Harrar est bâti dans le creux d'un vallon qu'arrosent plusieurs petites rivières ; ce vallon est un des points les plus fertiles de la zone toride ; il est couvert de caféiers qui donnent un grain supérieur à celui de Moka, et qui alimentent le principal commerce des Harraris ; on y trouve aussi le safran, des cotonniers avec la soie desquels on fabrique des étoffes pour vêtements. Une population de 2 ou 3,000 âmes est enfermée dans la ceinture crénelée qui entoure la ville. Les Harraris sont doués d'aptitudes extraordinaires pour le commerce, auquel ils se consacrent exclusivement. Le commerce d'Harrar se divise en trois grandes branches. Une partie de la population mobile qui forme les caravanes se dirige sur le Choa, une autre parcourt les tribus voisines des Gallas, une troisième descend le territoire encore très peu connu d'Augadène, au sud de la région occupée par les Saumalis ; ceux qui vont dans le Choa en tirent des toiles de coton, du café, du tabac, des esclaves, etc., qu'ils rapportent à Harrar, et qu'ils vont ensuite vendre à Berberet. Les caravanes qui font leur tournée chez les tribus Gallas s'y procurent du safran, du café, de l'ivoire et des cornes de rhinocéros; enfin, celles qui se dirigent sur Augadène y achètent de la gomme arabique de première qualité, de la gomme-myrrhe, de

l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche.

Vous voyez donc, Messieurs, qu'Harrar est un centre dans la partie orientale de l'Afrique, d'où le commerce rayonne sur plusieurs contrées considérables, et vous apprécierez par là l'importance que les habitants de cette ville acquerront peut-être dans le monde commercial, le jour où l'industrie européenne viendra défricher, dans cette région africaine, un sol vierge encore pour elle.

J'oubliais de vous dire, Messieurs, à propos de Berberet, que ce point est très remarquable, à cause de l'affluence de tous les traficants de l'intérieur de l'Afrique, qui viennent y tenir chaque année une sorte de foire qui dure trois ou quatre mois, et dans laquelle on rencontre en quantités considérables les divers produits que j'ai énumérés tout-à-l'heure.

J'ai rapporté du royaume de Choa, pour fournir des semences que je crois nouvelles pour notre agriculture, 19 variétés de graines, parmi lesquelles une graine comparable à celle du pavot, qui porte le nom de théfle, et dont le rendement est de 66 pour 1 : on fait avec cette graine un pain très blanc et très nutritif; une variété de froment dont l'enveloppe est noire : il rend 38 pour 1 ; il donne une farine très blanche, avec laquelle on fait du pain excellent ; une variété de coton que je crois inconnue en Europe, ainsi que plusieurs graines oléagineuses et des variétés de pois. Si la Société désire des échantillons de ces graines, je m'empresserai de les lui offrir.

Rochet d'Héricourt.

Resultat de trois observations barométriques que j'ai faites sur le lac Salé, le 3 août 1843, avec un baromètre à siphon (n° 485), de Bunten. Moyenne de trois observations.

BAROMETRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre.	TEMPERATURE à air libre.	
776.74	34°,4	33°6	La cuvette du baromètre étant de 0m,300 au-dessus des eaux du lac.

Hauteur de l'océan Indien à Ambabo, moyenne de trois observations faites le 8 août 1845.

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre	TEMPÉRATURE à air libre.	
758.28	33,8	33.5	La cuvette du baromètre étant à 2m,100 au-dessus du niveau moyen de l'océan Indien. En soumettant ces observations au calcul, on trouve une depression des eaux du lac, de 217m,700 au-dessous de l'océan Indien.

Moyenne de trois observations faites à Kilalou, le 21 juillet 1843, aux sources de la rivière.

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre.	TEMPÉRATURE à air libre.	
716,36	34,9	35.3	La cuvette du baromètre étant à 0m,500 au-dessus des sources.

Hauteur de Kilalou = 521m.4 au-dessus du niveau moyen de l'océan Indien.

Hauteur barométrique de l'Aouache, mesurée à Malkakouyou, le 5 juillet 1845. Moyenne de trois observations.

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre.	TEMPERATURE à air libre.	
699.90	32.3	32,8	La cuvette du baromètre étant à 0m,500 au-dessus des eaux des plus fortes innondations.

Hauteur de l'Aouache à Malkakouyou, = 725m.6 au-dessus du niveau moyen de l'océan Indien.

Hauteur barométrique d'Asbouti, où expirent les derniers mamelons de la chaîne d'Angobar, la cuvette du baromètre étant à $0^m,500$ *au-dessus du sol. Moyenne de trois observations faites le* 18 *juin* 1843.

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre.	TEMPÉRATURE à air libre.	
680,58	29,9	31,0	La cuvette du baromètre étant à $0^m,500$ au-dessus du sol.

Hauteur d'Asbouti, 972 mètres.

Moyenne de cinq observations barométriques faites à Métatite, le 18 *avril* 1843.

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre.	TEMPÉRATURE à air libre.	
518,98	12,1	11,6	Hauteur de Métatite, 3278 mètres au dessus du niveau moyen de l'océan Indien.

3,278 m.
972
Hauteur du Métatite au-dessus du désert.... 2,306 mètres.

Hauteur barométrique sur les bords de l'Aronache à Dabalit, quatre lieues environ plus bas que ses sources, 27 *mars* 1847. *Hauteur de la cuvette au-dessus du niveau de la rivière* $= 0^m,5$;

BAROMÈTRE n° 485.	THERMOMÈTRE du baromètre corrigé.	TEMPÉRATURE de l'air.
600,86	+ 17,0	+ 17,4

Hauteur de l'Aronache à Dabalit $2027^m,3$ au-dessus du niveau moyen de l'océan Indien.

Hauteur barométrique près des sources d'eau chaude de Fine-Fini. Moyenne de trois observations faites le 24 *mars* 1843.

579,98	23,0	21,7

Hauteur du niveau des sources à Fine-Fini $= 2365^m,7$ au-dessus du niveau moyen de l'océan Indien.

Latitude des lieux ci-dessous désignés.

Ambabo.....	11°	58′	47″	Angobar	9	33	1
Gaubâde.....	10	54	43	Angolola.....	9	37	19

EXPLORATION DU PILCOMAYO (1).

Extrait du *Restaurador de* Bolivie,
par M. Berthelot.

La seconde expédition ordonnée par le gouvernement Bolivien pour explorer le Pilcomayo dans sa partie navigable n'a pas eu les résultats qu'on espérait; des obstacles insurmontables, des difficultés imprévues ont fait échouer cette entreprise. Une poignée d'hommes privés de ressources, en présence des tribus sauvages qui s'opposaient à ses desseins, a dû céder à la force des circonstances, malgré ses courageux efforts.

Un rapport officiel, adressé au ministre de la guerre de la Bolivie par M. Van Nivel, lieutenant de corvette chargé de cette mission, nous fait connaître avec détail tous les événements qui ont eu lieu pendant le voyage. D'après ce rapport, il paraît que le Pilcomayo n'est navigable que dans une partie de son cours; que les marécages qu'il forme, en se répandant sur de vastes espaces dans les endroits où il cesse d'être encaissé par les terres adjacentes, interrompent entièrement la navigation. Les indigènes du Chaco se sont montrés tout-à-fait hostiles, et l'on ne peut espérer

(1) D'après les connaissances acquises sur le cours du Pilcomayo, on savait que cette grande rivière était formée de la confluence du Tarapaya et de plusieurs torrents considérables qui descendent de la province de Porco, dans le département de Potosi; qu'elle se réunissait ensuite avec le Cachimayo qui passe près de Chuquisaca, et qu'après avoir traversé les provinces de Cinti, la lagune et une grande partie des *llanos de Manso*, en se dirigeant à l'E., elle tournait au S.-E pour se jeter dans le Paraguay par 25° 30′ de latitude méridionale.

d'ouvrir par cette voie une communication avec le Paraguay, avant de les réduire. L'entreprise est donc beaucoup plus difficile qu'on ne l'avait pensé; mais son importance, en cas de réussite, est trop bien connue du gouvernement bolivien pour qu'il renonce à ses projets. Les nouveaux renseignements qu'il vient d'acquérir dans cette seconde tentative lui feront mieux apprécier les difficultés à vaincre et les moyens à employer pour arriver à son but.

Voici la traduction littérale du rapport adressé au ministre de la guerre, et que j'extrais du *Restaurador* de Bolivia (n° 26, novembre 1844).

Villa Rodrigo, 3 novembre 1844.

Commission du Paraguay.

Monsieur le ministre, c'est avec un sentiment de regret que j'ai à vous informer des mauvais résultats de l'exploration du Pilcomayo; mais si cette seconde tentative n'a pas répondu aux désirs du gouvernement, j'ai du moins la satisfaction de pouvoir vous assurer que rien n'a été négligé pour la rendre fructueuse.

Ce fut le 30 septembre que je mis à la voile de la colonie de Villa Rodrigo avec la flottille composée de 3 *jangadas* (1) et de 8 pirogues; mais comme celles-ci retardaient notre marche, nous nous décidâmes à les laisser avec une partie des vivres, après avoir réparti sur les jangadas tout ce que nous pûmes de provisions. Ces dispositions étant prises, nous continuâmes notre navigation jusqu'au 5 octobre, sans autres difficultés que celles occasionnées par

(1) Espèce de radeaux.

les bas-fonds que nous rencontrions souvent. L'attitude hostile des nombreuses tribus indiennes des environs de *Caballosipoti* me fit prendre la mesure, d'accord avec le major Cavino Acha, qui commandait notre petite troupe, de retenir à bord comme otage, bien que d'une manière dissimulée, les chefs des Indiens *Girey*, *Matacos*, *Yumay* et *Tobas*.

A partir de ce point (Caballosipoti), nous commençâmes à concevoir quelque espérance de succès dans l'entreprise, ayant rencontré un canal de 4 à 5 pieds d'eau que nous suivîmes jusqu'au 10. Le 11, à deux heures du matin, nous fûmes attaqués au mouillage par environ 10,000 Indiens qui nous chargèrent avec audace, mais que nous forçâmes à la retraite après en avoir tué un très grand nombre. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le jour suivant nous fûmes constamment assaillis durant notre navigation par les flèches d'une multitude innombrable de sauvages (1) qui occupaient les deux rives. Quatre de nos hommes furent blessés, et l'un deux très grièvement. Vers deux heures de l'après-midi, nous nous aperçûmes que la rivière se divisait en deux bras, et nous entrâmes dans celui de droite, dont les eaux nous parurent plus profondes; mais celui-ci nous offrit bientôt une autre bifurcation dans laquelle nous nous engageâmes, toujours suivis et attaqués par les Indiens jusqu'à une immense plaine où le Pilcomayo se subdivise en plus de 60 bras, qu'on pourrait comparer à des prises d'eau de moulin.

Comme je devais, d'après mes instructions, pousser la reconnaissance aussi loin que la rivière serait navi-

(1) 16,000, d'après la relation; mais ce chiffre, de même que ceux cités plus haut, nous paraît très exagéré. S. B.

gable, je résolus de réunir tous ces cours d'eau en un seul canal, et creusant le sable avec nos mains, retenant les eaux avec des herbes et de l'argile, nous parvînmes à improviser un canal assez large que nous suivîmes, et qui nous conduisit dans un lac de 25 lieues de circonférence. J'en fis aussitôt reconnaître les bords par des Guerrillas détachées à droite et à gauche, afin de chercher une issue. Guidés par le courant que je reconnus, nous nous avançâmes au milieu d'une forêt d'arbres qui ombrageait les rives, et qu'il fallait éclaircir à coups de hache pour nous frayer chemin. Sur ces entrefaites, j'envoyai un petit détachement à la découverte pour voir si le courant suivait plus loin son cours sans obstacle. Mes gens ne tardèrent pas à venir m'aviser que le Pilcomayo se perdait dans un immense désert de sable. Voulant vérifier le fait par moi-même, je montai sur un arbre élevé d'où je reconnus l'exactitude du rapport qu'on venait de me faire : mais en même temps j'aperçus à ma droite un cours d'eau qui paraissait suivre une bonne direction. Je descendis aussitôt, et prenant 15 hommes avec moi, je m'acheminai vers cette petite rivière, qui malheureusement se perdait aussi dans une forêt impénétrable. Étant donc retourné sur mes pas, je tins conseil avec les officiers, et d'accord avec eux, je me décidai à nous laisser guider par l'Indien Yumay, qui assurait que trois journées de marche devaient suffire pour arriver sur les bords du Paraguay. Nous résolûmes donc de faire la route à pied, chacun armé d'un fusil, et muni d'un havre-sac rempli de *charque* et de riz. Le restant des vivres que nous ne pouvions emporter et les bagages des officiers furent transbordés sur *la Belle Caroline*, à laquelle nous mi-

mes le feu, afin que les Indiens n'en pussent profiter pour nous suivre et nous inquiéter dans notre marche.

Les choses étant ainsi réglées, nous nous mîmes en route le jour suivant, après avoir effectué une navigation de 189 lieues. Nous nous vîmes bientôt dans la dure nécessité de *fusiller notre blessé*, le malheureux Mancilla, qui ne pouvait plus se mouvoir. Vers midi, l'Indien Yumay, qui nous guidait, nous fit passer malicieusement à travers des marécages, où nous nous embourbâmes jusqu'à la ceinture. Il était sans doute d'intelligence avec les indigènes; car presque aussitôt plus de 8,000 sauvages sortirent des bois environnants, et nous entourèrent dans l'intention de nous combattre. Heureusement que six des nôtres, qui s'étaient tirés du milieu de la vase et se trouvaient sur un terrain solide, nous sauvèrent d'une complète destruction. Après cette attaque et nous être tirés de ce mauvais pas, nous continuâmes notre marche, observant toutefois que l'Indien Yumay paraissait s'entendre avec l'ennemi, et l'aviser, par certains signes, qu'il allait nous mettre une autre fois dans les marais; mais le major Acha disposa des embuscades de 4 chasseurs sur nos flancs, et cette manœuvre fit tomber en notre pouvoir un des chefs ennemis, qu'on livra sur-le-champ à l'Indien Girey *pour qu'il le tuât*.

Le jour suivant, à dix heures, nous nous trouvâmes de nouveau sur les bords de la rivière. Elle coule dans cet endroit à 12 lieues de son ancien lit, que nous reconnûmes d'après les indications de notre guide. Le Pilcomayo ne paraît pas avoir abandonné depuis longtemps ce canal, qui suit une direction en ligne droite vers les grands marécages où nous faillîmes trouver

la mort. Nous poursuivîmes notre marche pendant neuf jours et neuf nuits, sans prendre presque aucun repos, côtoyant la rivière, dont les bords sont très encaissés; nous comptâmes treize cataractes au lieu d'une, comme l'assure Patino dans sa relation. Le Pilcomayo se perd ensuite dans d'autres marais qui, observés du sommet d'un grand arbre sur lequel je parvins à monter, s'étendent en une immense lagune d'environ 80 lieues de circonférence. Il fallait en finir avec notre guide. Ce perfide Indien avait lassé ma patience; nous l'étendîmes par terre, et au dixième coup de fouet, il avoua qu'il ne connaissait pas le Paraguay; que les lagunes sur les bords desquelles nous nous trouvions avaient une telle étendue qu'il nous fallait au moins huit jours pour les traverser. Dans des circonstances aussi critiques, le mauvais état de nos armes, le manque de munitions, la pénurie de vivres (réduits comme nous étions au *chanal* pour aliment), tout cela, dis-je, joint aux continuelles hostilités des tribus indigènes, qui nous poursuivaient de jour et de nuit, nous détermina à rebrousser chemin; ce qui fut exécuté aussitôt. Pendant les quatre premiers jours de notre marche rétrograde, nous ne vécûmes que de l'herbe des champs, jusqu'à ce que la divine Providence nous conduisit à un village indien où nous trouvâmes du poisson grillé en abondance, que nous dévorâmes comme des tigres affamés. Le jour suivant, Dieu sans doute nous vint en aide; car une crue subite s'opéra dans les eaux de la rivière, et la rapidité du courant obligeant les poissons de se tenir sur les bords, nous en prîmes sans peine une très grande quantité.

Enfin, Monsieur le ministre, il me serait impossible de vous raconter tout ce que nous avons souffert.

Je me bornerai pour le moment à vous apprendre que notre petit détachement est arrivé hier au soir 2 novembre 1844) à cette colonie de Villa Rodrigo, entièrement nu, tous nos soldats marchant avec des bâtons pour se soutenir, tant ils sont faibles et exténués après les rudes épreuves du Chaco, où malgré la faim, la soif et les fatigues, il leur a fallu combattre contre douze nations barbares, les *Tobas*, les *Matacos*, les *Notenis*, les *Chorotés*, les *Guiseis*, les *Tapietés*, les *Valacalas*, les *Petus*, les *Opas*, les *Octeyas*, les *Norotés* et les *Tobas* de la grande lagune.

Après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer, Monsieur le ministre, le gouvernement reconnaîtra l'impossibilité d'ouvrir une voie de communication par le Pilcomayo, et les tristes résultats de notre expédition désabuseront ceux qui ont cru cette rivière navigable.

Il me paraît juste, en terminant, de recommander à Votre Grâce les individus qui se sont distigués dans ce pénible voyage de 189 lieues par eau et 589 par terre, en comprenant l'aller et le retour; et ce trajet à pied, à travers des déserts de sable, et sous un soleil brûlant. Le major Gavino Acha mérite les plus grands éloges; son sang-froid, sa résignation et sa constance dans les dangers ont été admirables. Nous devons tous la vie au courage de ce digne commandant, que je n'ai jamais vu faiblir malgré ses souffrances physiques; car ses pieds, ses jambes et tout son corps étaient couverts de plaies occasionnées par les nombreuses blessures qu'il avait reçues en traversant les bois. Nos officiers ont montré en général une grande activité pendant la campagne, et beaucoup d'intrépidité dans les combats; ils ont supporté bravement les fatigues

de la marche ; leur obéissance au chef a été exemplaire. Je suis heureux de pouvoir leur rendre cette justice, et vous assurer que depuis notre départ jusqu'à notre retour, je n'ai jamais remarqué parmi eux ni parmi la troupe le moindre symptôme de discorde. Nos soldats ont acquis surtout des droits à la gratitude du gouvernement. J'ai à signaler principalement les bons services des sergents Mariano Quiroga et Pedro Garcia, ainsi que ceux du caporal Mariano Santibañez. Le major Acha vous enverra à ce sujet un rapport détaillé.

Quant à mes souffrances personnelles, Monsieur le ministre, je n'en parlerai pas ; l'enthousiasme que j'avais manifesté pour cette entreprise me les a values, ainsi je n'ai pas à me plaindre. Mes 57 braves compagnons pourront dire tout ce que leur a coûté l'aventureuse expédition du Grand Chaco. Cependant, comme on pourrait ne pas me tenir compte de mes efforts après les malheureux résultats de l'entreprise, ainsi qu'il arriva à celle du général Magarinos, qui pourtant avait montré tant de zèle et de patriotisme, je supplie Votre Grâce de me faire passer par le jugement d'une cour martiale, qui examinera mes actes, afin que l'opinion publique soit satisfaite.

Demain, je partirai pour Tarija, d'où je me rendrai auprès de Votre Grâce pour remettre entre ses mains le journal de l'expédition, et j'irai ensuite rendre compte de ma mission à S. E. le Président, auquel je vous prie de donner connaissance de ce premier rapport.

Dieu garde Votre Grâce.

Signé : W. Van Nivel, lieut. de corvette.

Discours *prononcé, le* 11 *octobre* 1845, *aux obsèques de* M. Warden, *par* M. Roux de Rochelle.

—

La Société de géographie et la Société philotechnique, dont M. Warden était membre, viennent aujourd'hui réunir autour de sa tombe leurs regrets sur sa perte et leurs hommages à sa mémoire.

M. Warden, ancien consul des États-Unis à Paris, eut longtemps à y protéger en cette qualité les intérêts de ses concitoyens et ceux de leur commerce. Il était naturel que, pendant sa résidence, il s'attachât à un pays où il était entouré de la considération publique : aussi, lorsque ses fonctions cessèrent, il prolongea son séjour parmi nous ; il continua de s'y mêler aux hommes qui cultivaient les sciences et les lettres, et il s'appliqua lui-même avec une constante assiduité à toutes les recherches propres à faire mieux connaître son pays.

Un premier ouvrage en cinq volumes, renfermant la description historique, politique et statistique des États-Unis, fut publié en 1823 par M. Warden. Mais depuis cette publication l'Amérique du Nord avait fait de si grands progrès, elle s'était tellement accrue en population, en territoire, en industrie, en commerce, en navigation, que le premier tableau tracé par l'auteur ne convenait plus à ces nouveaux développements; il était devenu semblable à ces portraits qui ne rappellent avec fidélité que l'âge où l'on s'est fait peindre : la physionomie reste encore ; mais le caractère de la jeunesse a fait place à celui de la virilité.

M. Warden entreprit, dans un travail plus étendu, de suivre la marche de cette nation, qui n'a pas soixante-dix ans d'existence, et qui égale aujourd'hui la puissance maritime ou commerciale des États les plus florissants. Cet ouvrage, déjà très avancé, fait partie de l'Art de vérifier les dates ; il est la continuation du monument historique publié par les Bénédictins à une époque très antérieure à l'indépendance des États-Unis et à celle des autres parties de l'Amérique. Ces immenses contrées étaient encore des colonies européennes; elles attendaient leur émancipation pour avoir des historiens. M. Warden a été un des premiers sur les rangs; il a successivement publié les annales historiques des différentes régions du Nouveau-Monde, et il avait réservé pour la fin de ce grand travail toutes les colonies dont se compose aujourd'hui l'Union fédérale; mais il n'a pu en terminer qu'une partie, et la mort est venue interrompre ses travaux.

Ce complément de l'Art de vérifier les dates avait été commencé et continué sous les auspices et par les généreuses libéralités du marquis de Fortia, accoutumé à encourager les entreprises utiles au développement des connaissances humaines. Il nous reste à faire des vœux pour l'achèvement d'un ouvrage auquel ce savant éditeur avait associé un collaborateur si zélé, et si instruit des événements dont il avait à rendre compte.

L'écrivain que nous regrettons ne s'était pas borné à remonter au premier établissement des colonies européennes dans les différentes parties du territoire fédéral; il avait aussi voulu pénétrer dans les temps antérieurs à la découverte et à la conquête. Ce genre

de recherches était d'autant plus difficile qu'on ne pouvait consulter que de vagues traditions, enveloppées d'une grande obscurité. Des signes informes étaient la seule écriture mystérieuse qu'on pût avoir sous les yeux. Il ne restait des générations passées que quelques monuments, considérés comme des tombeaux, ou comme d'anciens boulevards, sur lesquels plusieurs siècles avaient passé, et que des forêts sauvages avaient envahis. Des urnes, des ustensiles, des armes corrodées par le temps se trouvaient au milieu de ces monuments dégradés; mais, quel que fût leur état de mutilation, ces débris, parsemés sur un vaste territoire, attestaient encore que les nations sauvages de cette contrée y avaient été précédées par des peuples plus avancés dans les arts et dans la civilisation. Leur industrie, quoique informe, avait été supérieure à celle des générations suivantes; et si l'on ne pouvait reconnaître les faits et les révolutions qui avaient signalé ces anciens jours, on retrouvait au moins quelques traces de l'histoire de l'humanité et des fluctuations sociales qui se manifestent de siècle en siècle dans un pays dont plusieurs nations se disputent la souveraineté.

Les recherches de M. Warden sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale ont été insérées dans le second volume des Mémoires de la Société de géographie; elles ont été également consignées dans le grand ouvrage imprimé en France sur les antiquités mexicaines.

Ce savant, aussi laborieux que modeste, a constamment dirigé ses vues et ses observations vers son pays, et vers tout ce qui pouvait en relever la grandeur. Il avait recueilli tous les ouvrages composés sur

l'Amérique à différentes époques Sa bibliothèque était ouverte à tous ceux qui désiraient la consulter. Sa conversation suppléait souvent aux ouvrages qu'il n'avait pas ; et comme il était obligeant et communicatif, on s'instruisait toujours auprès de lui.

Deux collections qu'il avait successivement faites ornent aujourd'hui deux grandes bibliothèques des États-Unis. Les ressources qu'il en obtint ne furent qu'un faible dédommagement des pertes de fortune qu'il avait éprouvées dans son pays. Il était devenu inquiet de sa situation : l'avenir lui offrait peu d'espérances ; et sa santé, affaiblie par de longs travaux, dépérissait de jour en jour. Tout son système nerveux était fortement ébranlé ; des maux de tête habituels et intolérables, lui ôtaient la possibilité de suivre ses études ; le jour le fatiguait, l'air lui était pénible à respirer ; son état de souffrance l'éloignait de la société, et ne lui permettait plus d'assister aux réunions de l'Académie des sciences, dont il était membre correspondant. Mais on le recherchait encore : il avait conservé ses anciens amis ; la douceur de son caractère les attira jusque vers ses derniers moments, et tous les hommes qui connurent M Warden partagent aujourd'hui nos regrets. M. King, ministre plénipotentiaire des États-Unis, M. Élie de Beaumont, au nom de l'Académie des sciences, d'autres savants, des hommes de lettres, des amis, sont venus le saluer d'un dernier adieu, et rendre les devoirs de l'estime et de l'amitié à l'homme de bien qui va les attendre dans ce lieu funèbre, où tous les mérites et toutes les distinctions aboutissent.

Détermination *de la position de Saka, en Abyssinie, d'après les observations de* M. A. d'Abbadie.

—

Notre confrère et ami, M. Antoine d'Abbadie, dans une lettre adressée à M. d'Avezac, le 16 septembre 1843, mais qui n'a été reçue que le 3 janvier 1845, a rapporté plusieurs observations de distances de la lune au soleil, qu'il a faites en août et septembre 1843 à Saka, point le plus sud auquel il soit parvenu dans ses voyages. M. d'Abbadie a bien voulu penser à moi, et m'a engagé à calculer ces observations, qui ont été insérées dans le Bulletin de la Société, page 57, t. III de la 3e série (janvier 1845). Ce point, en effet, mérite d'être déterminé avec toute la précision que peut comporter ce genre d'observations, qui, il faut en convenir, laisse beaucoup à désirer lorsqu'on n'a pas de nombreuses séries. Néanmoins on ne saurait trop recommander aux voyageurs d'observer des distances lunaires pour déterminer la longitude; car elles ont le grand avantage d'être indépendantes des observations précédentes, en sorte que les erreurs ne peuvent pas s'accumuler.

Pour m'assurer de l'exactitude des calculs, je les ai faits deux fois, et les ai fait refaire par une autre personne : ainsi je crois pouvoir répondre que l'incertitude qui peut encore rester sur le résultat ne dépend pas des calculs.

Quatre observations de distances avaient été faites le 20 août; les deux dernières avaient été interrompues par les nuages.

Cinq observations avaient été faites le 15 septembre,

et M. d'Abbadie fait remarquer que les deux dernières sont les meilleures.

Voici maintenant les différentes valeurs que l'on obtient pour la longitude de Saka par ces observations.

Observations du 20 août

1re	2h	19m	14s	ou	34°	48'	30''
2e	2	18	3		34	30	45
3e	2	15	40		33	55	0
4e	2	15	6		33	46	30

Observations du 15 septembre.

1re	2h	18m	25s	ou	34°	36'	15''
2e	2	17	40		34	25	0
2e	2	13	4		33	16	0
4e	2	17	7		34	16	45
5e	2	16	40		34	10	0

La 3e observation du 15 septembre nous paraît évidemment fautive : peut-être cela tient-il à la transcription du chiffre de l'heure. Quoi qu'il en soit, si on prenait la moyenne entre ces neuf observations, on aurait pour la longitude de Saka :

2h 16m 47s ou 34° 11' 38''.

Mais si on exclut la 3e observation du 15 septembre, cette longitude sera de

2h 17m 14s ou 34° 18' 36''.

Je pense qu'il est préférable de s'en tenir à ce dernier résultat, qui, avec la latitude 8° 12' 30'' observée par M. d'Abbadie, donne la position de ce point extrême avec une précision que nous voudrions avoir pour tous les points auxquels les voyageurs modernes

sont parvenus ; car ce ne peut être que par des observations astronomiques franchement publiées et soigneusement calculées que l'on parviendra à fixer d'une manière certaine l'étendue des découvertes nouvelles dans les pays récemment explorés. On ne peut donc que désirer vivement que tous les voyageurs publient comme M. d'Abbadie leurs observations mêmes, afin de mettre chacun en état de vérifier les résultats auxquels ils sont parvenus.

P. Daussy.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT.

Séance du 3 octobre 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique accuse réception, dans une lettre à M. le Président de la Commission centrale, des documents que la Société lui a transmis sur sa demande; il espère que la Commission centrale continuera de le tenir au courant de tout ce qui se produira d'utile ou de nouveau dans la Société de géographie.

M. le Président, qui a remis tous ces documents à M. le ministre de l'instruction publique, rend compte verbalement de l'empressement bienveillant avec lequel ces documents ont été reçus, et de l'intérêt que le ministre a témoigné pour la Société.

M. Fleury, conservateur de la bibliothèque de Rochefort, écrit à la Société pour lui faire offre d'une traduction française manuscrite de la relation du voyage de Don Domingo Boneehea à l'île Taïti en 1774;

relation dont le texte espagnol a été imprimé dans le 4e volume des Mémoires de la Société. M. Fleury verrait avec satisfaction que sa traduction pût trouver place dans le recueil de la Société. La Commission centrale pense qu'il n'y a pas lieu d'accepter l'offre obligeante de M. Fleury, par cette considération que ce serait faire double emploi avec la relation déjà imprimée en une langue très répandue.

M. John Bartlett, secrétaire de la Société ethnographique de New-York, adresse le 1er volume des Transactions de cette Société. A cet envoi sont joints, comme dons particuliers, quatre ouvrages récents de différents membres de la Société ethnographique américaine : ce sont les Notes sur l'Afrique, le Sahara et le Soudan par M. Hodgson; les Antiquités américaines de M. Bradford; le voyage dans le Yucatan de M. Norman; et un ouvrage du Dr Forry sur le climat des États-Unis.

La Commission centrale décide qu'en retour de cette intéressante communication de la Société de New-York, les publications de la Société de géographie lui seront envoyées à partir de l'année 1845.

M. Jomard donne lecture d'une lettre de M. F. Lafargue, ancien professeur de l'école vétérinaire d'Égypte, écrite du haut Bahr-el-Abiad en date du 1er mai 1845, et communiquée par M. le Dr Perron. M. Lafargue et un autre Français, M. Rollet, ont atteint le même point que M. d'Arnaud, et ils se sont livrés à des opérations commerciales. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Berthelot annonce que la commission chargée de rédiger une série de questions pour M. Charme, qui va partir prochainement pour la Bolivie, où il doit

prendre la direction de grands travaux ordonnés par le gouvernement bolivien, profite du retard de quelques semaines apporté au départ de M. Charme pour donner de nouveaux développements à ses instructions.

M. Isidore Löwenstern lit un Mémoire sur les inscriptions nouvellement découvertes à Khorsabad. L'opinion de M. Löwenstern est que la langue encore inconnue dans laquelle ces inscriptions sont conçues, se rattache au groupe sémitique. Les deux noms que ce voyageur croit avoir découverts dans ces inscriptions, sont ceux de la ville d'*Asdad*, et de *Sargon* (Sarac?), roi d'Assyrie. M. le Président présente quelques observations sur le même sujet.

M. Bonomy, de Londres, voyageur en Égypte et en Syrie, est présent à la séance.

Séance du 17 *octobre* 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de la marine écrit à la Société pour l'informer qu'il vient de donner suite aux propositions de M. Raffenel, relatives à son exploration dans l'intérieur de l'Afrique, et il la prie de vouloir bien lui communiquer les instructions qu'elle croira utile d'adresser à ce voyageur.

La Commission centrale désigne, pour préparer ces instructions, la commission spéciale chargée précédemment de donner son avis sur l'opportunité du voyage, et qui se composait des membres du bureau et de MM. d'Avezac, Jomard et Noël des Vergers.

L'Académie royale des sciences de Berlin remercie

la Société de l'envoi de son Bulletin, et lui adresse ses Mémoires pour l'année 1843.

M. le vicomte de Santarem communique quelques détails au sujet de la mission scientifique de M. le Dr de Mersay au Brésil. M. le ministre des affaires étrangères et M. le secrétaire perpétuel de l'Institut historique de Rio-Janeiro, auxquels il avait recommandé ce voyageur au nom de la Société, lui ont témoigné la bienveillance la plus empressée, et lui ont fourni tous les renseignements qui pouvaient intéresser sa mission. De son côté, M. de Mersay se loue beaucoup de l'accueil flatteur qu'il a reçu et des facilités qui lui ont été accordées pendant son séjour à Rio-Janeiro. Il annonce en même temps son départ de cette ville pour faire une exploration sur le fleuve Paraïde, et pour étudier les mœurs des Indiens Puris.

M. de Santarem présente plusieurs nos de la Revue trimestrielle publiée par l'Institut du Brésil, et il rend compte d'un Mémoire chronologique de M. de Silveira, sur la découverte des terres du Prêtre-Jean des Indes, et sur les ambassades des Portugais dans cette contrée. — Ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

MM. Berthelot et Roux de Rochelle donnent lecture des instructions qu'ils ont préparées pour le prochain voyage de M. Charme en Bolivie. MM. Gay et d'Orbigny remettront plus tard les instructions qu'ils destinent à ce voyageur.

M. Roux de Rochelle annonce la perte douloureuse qu'elle vient de faire dans la personne d'un de ses membres fondateurs les plus distingués, M. Warden, ancien consul des États-Unis à Paris, et il donne lecture du Discours qu'il a prononcé sur sa tombe. La

Commission centrale exprime les vifs regrets que lui cause cette perte, et décide que le Discours de M. Roux de Rochelle sera inséré au Bulletin. M. Jomard ajoute que l'on doit aux travaux de M. Warden l'impulsion donnée aux recherches sur les antiquités de l'Amérique centrale.

M. Roux de Rochelle offre un Recueil de poésies et de mélanges littéraires qu'il vient de publier, et qui renferme, entre autres morceaux, un poëme sur les Éléments et sur Sabinus. Quoique ce Recueil semble étranger aux travaux sérieux de la Société, il la prie d'en agréer l'hommage, et de lui donner une place dans sa bibliothèque.

M. Jomard fait hommage d'un exemplaire du portrait de Christophe Colomb, dessiné sur pierre d'après la copie qu'il a rapportée d'Italie en 1843, et dont il a donné la notice dans le Bulletin du mois de juin dernier.

Le même membre donne quelques détails sur la mort de M. Sainte-Croix Pajot, orientaliste, qui a succombé dans sa marche sur Sana et Mareb. Il avait été bien accueilli par le commandant d'Aden. Arrivé à Taas, la fatigue et la maladie l'ont empêché de passer outre, et pendant le même temps, son compagnon de voyage e tparent, M. Alciati, était aussi attaqué d'une fièvre violente. Celui-ci en a triomphé, et il a pu rapporter en France quelques matériaux d'une relation qu'il se propose de publier.

M. Berthelot annonce qu'il vient de recevoir une Gazette du Venezuela qui contient un document officiel sur une exploration de la rivière Pilcomayo en Bolivie, et des renseignements curieux sur les hordes sauvages qui avoisinent ce fleuve. M. Berthelot est prié de donner une traduction de ce document au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 octobre.

M. Louis-Sthéphane Leclerc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 22 août.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur (nos 258 à 264), mai 1845.

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux à l'usage des navigateurs (mer des Indes, 1re division), 5e livraison.

Par M. Duflot de Mofras : Mendoza et Navarrete, Notices biographiques, in-fol.

Par M. Virlet d'Aoust : Note sur la géographie ancienne, et sur une dépression probable de l'Afrique septentrionale, celle du lac Melghigh. Broch. in-8. Paris, 1845.

Par M. Hardouin Michelin : Notice lue à la Société géologique de France, le 16 juin 1845, à l'occasion du décès de M. Huot, l'un des membres fondateurs de cette Société. Broch. in-8.

Par M. C. Montagne : Mémoire sur le phénomène de la coloration des eaux de la mer Rouge. Brochure in-8.

Par M. Annibal Ranuzzi : Progetto di navigazione sull' Amazzone. Brochure in-8.

Par M. Noël des Vergers : L'Univers pittoresque, — Arabie, 13e, 14e et 15e livraisons in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et co-

loniales, juillet. — Revue de l'Orient ou Bulletin de la Société orientale, août. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, août. — Bulletin de la Société géologique de France, feuilles 20 à 23 (mars et avril). — Journal asiatique, juin. — Journal d'éducation populaire, juin et juillet. — Journal des missions évangéliques, août. — L'Écho du monde savant.

Séance du 5 septembre 1845.

Par la Société royale de Londres : Philosophical Transactions for the year 1845, part 1 ; in-4. — Proceedings of the Royal Society, 1844, n° 60, in-8.

Par la Société royale d'Edinburgh : Transactions, vol. XVI, part 1. — Vol. XVII, part 1, containing the mokerstoun magnetical and meteorological observations for 1841 and 1842, in-4. — Proceedings of the Royal Society of Edinburgh. Vol. I, 1832-1844. II, 1844-45. N°s 25 et 26, in-8.

Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences : Proceedings connected with the magnetical and meteorological conference, held at Cambridge in june 1845, in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Boletin enciclopedico de la Sociedad económica de Amigos del pais. Valencia, 1845. — Bulletin de la Société géologique, feuilles 24-30 (7 avril - 19 mai). — L'Abolitioniste français, juin, juillet, août et septembre. — Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, juillet. — Annales de la propagation de la foi, septembre. — L'Echo du monde savant.

Séance de 19 septembre.

Par S. E. M. de Wroutchenko, dirigeant le ministère

des finances de Russie : Annuaire magnétique et météorologique du corps des ingénieurs des mines de Russie, ou Recueil d'observations magnétiques et météorologiques faites dans l'étendue de l'empire de Russie, et publiées par ordre de S. M. l'empereur Nicolas Ier, par A.-T. Kupffer, directeur des observatoires magnétiques, etc. Année 1842, 2 vol. in-4.

Par M. Jomard : Voyage au Dârfour par le cheykh Mohamined Ebn-Omar el-Tounsy, réviseur en chef à l'École de médecine du Kaire ; traduit de l'arabe par le Dr Perron, directeur de l'École de médecine du Kaire ; ouvrage accompagné de cartes et de planches, et du portrait du sultan Abou-Madian ; publié par les soins de M. Jomard, membre de l'Institut, etc., précédé d'une préface contenant des remarques sur la région du Nil Blanc supérieur, par le même, 1 vol. in-8.

Par l'Institut national de Washington : Third Bulletin of the National proceedings of the Institut for the promotion of Science, 1 vol. in-8.

Par M. Vivien de Saint-Martin : Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde, 2e liv. Tome II, Paris, 1845.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, août 1845. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, septembre 1845. — Journal d'éducation populaire, août 1845. — L'Echo du monde savant.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 19 DÉCEMBRE 1845.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR

M. LE VICE-AMIRAL HALGAN,

Pair de France, directeur-général du Dépôt de la marine.

Messieurs,

Cette assemblée devait être présidée par M. de Humboldt; vous pouviez entendre aujourd'hui ce savant, dont les explorations se sont étendues sur les parties les plus lointaines des deux continents, vous développer quelques uns de ces aperçus brillants par lesquels déjà, dans un ouvrage dont le complément est impatiem-

ment attendu, son génie investigateur a préludé à l'explication des mystères du monde physique.

Regrettons, Messieurs, que les circonstances n'aient pas permis que M. de Humboldt se trouvât au milieu de nous; et appelé à occuper ce fauteuil, il m'appartient d'exprimer le premier et les regrets de son absence et la haute satisfaction que nous eût causée sa présence.

Je tiens toutefois à très grand honneur, Messieurs, d'avoir été désigné par vos suffrages à la vice-présidence de la Société de géographie; je les dois sans doute à la position que j'occupe dans une grande institution hydrographique, dont les travaux ont naturellement pour votre Société un intérêt tout spécial.

Vous le savez, en effet, quoiqu'au premier abord son objet paraisse restreint, l'hydrographie est pour le développement de la science géographique un auxiliaire au moins utile. Créée pour diriger, en quelque sorte, les investigations de l'homme sur l'étendue des mers, l'hydrographie ne s'occupe pas seulement de reconnaître et de déterminer les contours des côtes qui servent de bornes à l'Océan, et des îles qu'il renferme : elle signale en outre au navigateur ces roches dont les cimes, échappant aux regards, n'en préparent que des dangers plus grands; elle assure donc, avec celle des marins, la sécurité du voyageur, qui, franchissant les vastes espaces des mers, va visiter, explorer les terres inconnues, et recueillir, pour la description du globe, des éléments nouveaux qui tendent chaque jour à compléter la science géographique.

Disons-le d'ailleurs, Messieurs, l'hydrographie ou la marine (car l'une et l'autre me paraissent se confondre) ont rendu à la géographie des services tout

autres encore. Si l'observation des divers accidents des mers le préoccupe, s'il n'est pas moins attentif à l'observation et à la marche des corps célestes, ses guides dans l'immensité des plaines où aucune trace ne subsiste, le marin est le plus souvent le premier à signaler de nouvelles terres à l'exploration du géographe, et c'est, en effet, aux navigateurs que l'on doit les plus grandes découvertes géographiques ; les noms des Christophe Colomb, des Gama, des Magellan, des Cook, des Lapeyrouse, des d'Entrecasteaux et de beaucoup d'autres, témoignent assez de la part qu'a eue la marine à l'avancement de la géographie.

De toutes manières, Messieurs, ces terres nouvelles, ces contrées peut-être à jamais inaccessibles ou impénétrables, c'est l'hydrographie qui en révèle, qui en fixe les gisements ; c'est par elle que leur situation se détermine sur notre globe.

Dans leur diversité, la mission de l'hydrographe et celle du voyageur présentent des analogies remarquables. De même que le voyageur, au milieu des continents, parcourt les montagnes, le baromètre en main, pour constater et décrire le relief du terrain, pour reconnaître ces inegalités si faibles par rapport à la courbure de la terre, si importantes cependant dans l'appréciation de tant de circonstances physiques qui différencient les climats et réagissent sur les déductions cosmogoniques, comme sur les conditions de la race humaine ; de même l'hydrographe, la sonde en main, interroge les abîmes de l'Océan, y cherche ces montagnes sous-marines, ces écueils funestes aux navigateurs ; il étudie les mouvements des flots, leur direction ou permanente ou périodique, il en recherche les lois dans les affinités qu'ont entre eux les grands

phénomènes de la nature ; les oscillations du niveau des mers sollicitées par l'influence des astres, les effets du magnétisme, cet agent invisible auquel le marin doit encore la facilité de diriger sa course, mais contre les variations duquel l'observation doit le prémunir ; tous ces phénomènes, dis-je, sont l'objet d'une étude dont les résultats profitent également à la géographie.

Les hardis voyageurs qu'excitent l'amour de la science et vos encouragements, Messieurs, et qui vont se frayer une route au centre des continents où l'Européen n'a point encore pénétré, ces voyageurs affrontent des difficultés non moins grandes que ceux qui vont sonder les mers et explorer les plus dangereuses. Si le sol qui les porte ne leur présente pas d'abîmes, s'ils ont moins à craindre les tempêtes ; les peuples soupçonneux et jaloux qu'ils visitent multiplient pour eux les obstacles, et l'influence maligne des climats y ajoute des dangers auxquels il est difficile de se soustraire. Aussi les nouvelles découvertes, celles surtout dont l'Afrique a été le théâtre, ont-elles été achetées trop souvent au prix du sacrifice de bien des martyrs de la science.

Cependant de tels résultats ne découragent pas l'intrépidité des explorateurs de nos jours ; les périls sont peu de chose devant l'illustration promise à leurs efforts, et l'approbation de cette Société savante n'est pas la moindre des diverses palmes dont ils ambitionnent la conquête. C'est ainsi, Messieurs, que vous avez su, que la Société de géographie sait encore tous les jours soutenir le zèle des explorateurs du monde.

Mais en même temps que vos encouragements et vos suffrages multiplient les dévouements à la science, vous applaudissez, Messieurs, à ces recherches sa-

vantes, qui, dans le calme du cabinet, à la lueur de la lampe solitaire, explorent les anciens documents, fouillent les archives poudreuses, rapprochent et contrôlent les résultats divers, et retrouvent quelquefois dans la poussière les traces précieuses de l'état du globe dans les siècles passés. A vous surtout, Messieurs, appartient le mérite de ces nobles travaux ; à beaucoup d'entre vous le mérite de ces sortes de productions qui ont jeté du jour sur des questions géographiques controversées jusqu'alors. C'est ainsi, Messieurs, que vous payez à la patrie la dette du savoir.

Continuez votre œuvre, Messieurs, heureux des progrès que vous réalisez dans les connaissances humaines et des jouissances étendues et pures que répand sur votre vie la culture attachante des sciences, cette culture si féconde en bienfaits publics et privés, si nécessaire au perfectionnement des peuples, et sans laquelle les sociétés civilisées perdraient leur rang parmi les nations et retourneraient à la rudesse de la barbarie primitive.

NOTICE

SUR LE

PROGRÈS DES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

ET LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

PENDANT L'ANNÉE 1845,

PAR M. L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

Secrétaire-général de la Commission centrale.

—

MESSIEURS,

Lorsqu'il y a un an à pareil jour j'eus pour la première fois l'honneur, en l'absence de notre savant secrétaire-général, de porter devant vous la parole dans cette enceinte, je réclamais votre indulgence pour le résultat hâtif d'un travail presque improvisé. Appelé depuis lors par votre confiance indulgente à remplir en titre au sein de la Société des fonctions que vous avez moins mesurées à mes forces qu'à mon zèle, je n'aurai plus aujourd'hui à faire valoir la même excuse pour les imperfections du Tableau que j'ai à vous retracer. Mais du moins, Messieurs, vous me tiendrez compte de l'étendue de la tâche et de ses difficultés.

Et d'abord, Messieurs, si dans ce mouvement simultané de voyages, d'investigations de toute nature, qui, depuis notre réunion de décembre 1844, ont plus ou moins concouru à augmenter la source de nos con-

naissances sur la terre et ses habitants; si dans ce vaste ensemble d'efforts et d'explorations accomplis à la fois sous tous les climats par les différents peuples européens, nous recherchons quels points du globe ont été le théâtre des découvertes les plus notables et l'objet des travaux les plus importants, nous sommes conduits vers deux régions du monde placées dans les conditions les plus diverses du climat, de situation et de nature, le nord de l'Asie et la zone septentrionale de l'Afrique. Si nous nous demandons à quelles nations appartient l'honneur de ces découvertes et de ces travaux, nous aurons à nommer la France et la Russie. L'activité européenne s'est exercée sur bien d'autres contrées. Les voyageurs et les navigateurs de toutes les nations savantes ont sillonné en grand nombre d'autres parties du globe et en ont rapporté d'utiles observations; mais sur aucun point l'histoire géographique de l'année 1845 ne nous montre des résultats qui se puissent comparer, pour l'importance, la nouveauté et l'étendue, ni à ceux que les explorateurs russes ont recueillis dans la Sibérie et dans les pays voisins de la région altaïque, ni aux ouvrages par lesquels la Commission scientifique de l'Algérie a commencé la série de ses belles publications.

C'est vers la fin de l'année 1837 que l'administration supérieure de la guerre, voulant mettre à profit notre position dans l'ancienne régence d'Alger pour réunir enfin sur cette région de l'Atlas encore si imparfaitement connue un ensemble complet de notions positives, provoqua dans ce but l'organisation d'une commission spéciale, composée d'ingénieurs-géographes, de physiciens, de naturalistes, d'archéologues

et d'ethnologistes (1) : cette commission ne fut cependant définitivement constituée qu'en 1839. Plusieurs de ses membres appartenaient à l'Institut, ou avaient été choisis sur sa désignation. Les huit années déjà écoulées depuis l'occupation française n'avaient pas sans doute été stériles pour la science. De nombreuses observations avaient déjà été faites sur les provinces situées au nord de l'Atlas, sur leur géographie, leurs antiquités, la nature du sol, les productions et les indigènes. Déjà de bonnes cartes partielles avaient été rédigées, et d'intéressants ouvrages, soit particuliers, soit officiels, avaient été publiés. Mais il n'y avait dans ces publications morcelées ni l'ensemble ni la liaison qui seuls constituent une bonne description chorographique; et d'ailleurs le progrès croissant de nos armes nous donnait chaque jour accès dans de nouveaux territoires, dont la science pouvait prendre possession en même temps que le drapeau. Il était surtout une partie de cette vaste contrée qui était restée jusqu'alors inaccessible même aux voyageurs, et dont on allait pouvoir enfin observer les traits et la constitution : c'était la chaîne même, ou plutôt le massif de l'Atlas avec ses gradins superposés, et l'immense région de sables, qui, sous la dénomination arabe de *Sahara*, le Désert, s'étend au sud des montagnes vers l'intérieur de l'Afrique. Quelle que fût, au surplus, la sollicitude de la haute administration pour l'avancement de nos connaissances positives sur les provinces algériennes, un intérêt plus direct encore et plus immédiat l'avait dirigée. Ce n'était pas seulement en voya-

(1) Cette date de 1837 est constatée par une lettre du ministre de la guerre à l'Académie des sciences, insérée dans les *Comptes Rendus de l'Académie*, t. V, p. 801.

geurs curieux, ni même en conquérants passagers, que nous allions étudier l'ancienne Numidie et la contrée des mystérieux Berbers. Maintenant soumise à notre autorité, l'Algérie était devenue un territoire français, et il n'importait pas moins à l'administration civile d'avoir des notions rigoureusement exactes sur le pays et ses ressources, sur les habitants et leur caractère, qu'à nos officiers d'être munis de bonnes études topographiques. Mais ce mobile essentiellement pratique, loin de rabaisser la valeur des recherches de la commission, en est au contraire le meilleur garant. Ce que l'on étudie le mieux est ce que l'on a le plus d'intérêt à bien connaître.

Deux années entières, de 1840 à 1842, furent consacrées à cette grande exploration; les membres de la commission scientifique revinrent alors en France pour rédiger et coordonner leurs observations.

Une nouvelle commission fut choisie dans le sein de l'Institut pour examiner les divers ouvrages remis au ministre de la guerre, et concourir avec la commission primitive à la publication de ce vaste travail.

Rien, on le voit, n'a été omis pour le rendre digne de la France et de notre époque.

Déjà cinq volumes en ont été mis au jour; sur ces cinq volumes, quatre se rapportent aux sciences historiques et géographiques. Ce n'est pas encore une description proprement dite dans le sens absolu du mot; ce sont de riches matériaux sur lesquels devra s'appuyer plus tard le tableau méthodique de nos provinces de l'Atlas. Un des membres les plus actifs de l'expédition, le capitaine du génie *Carette*, y a déposé, outre un travail étendu sur les routes habituellement suivies par les indigènes dans la partie méri-

dionale de l'Algérie et de la régence de Tunis (1), de savantes Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale (2). Un autre officier du génie, M. *E. Renou*, a soumis à une analyse critique les notions acquises sur les routes des caravanes entre la Barbarie et Tombouktou, sur la nature du Sahara occidental que ces routes traversent, et sur les tribus qui l'habitent (3). M. *E. Pélissier* a passé en revue, dans une suite d'intéressants mémoires, les périodes successives de l'histoire politique et géographique de l'Algérie depuis les temps anciens jusqu'à nos jours (4) ; l'*Histoire de l'Afrique* de Moh'ammed-ben-Abi-el-Raïni-el-Kaïrouani, traduite de l'arabe par le même savant et par M. Rémusat (5), fournit des notions plus particulières sur les premiers temps de la période musulmane. Des cartes nombreuses accompagnent ces différents ouvrages et ajoutent notablement à leur valeur scientifique. Un premier volume de physique générale et quelques fascicules d'histoire naturelle ont aussi vu le jour, et l'on annonce pour une époque rapprochée l'apparition d'une importante série d'études anthropologiques.

(1) Étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la régence de Tunis, pour servir à l'établissement du réseau géographique de ces contrées, formant le tome Ier de l'ouvrage de la Commission, 1844.

(2) T. II, p. 1-275.

(3) Notice géographique sur une partie de l'Afrique septentrionale ; *ibid.*, t. II, p. 279-347.

(4) Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie, par *E. Pélissier;* formant le tome VI de l'ouvrage de la Commission.

(5) Formant le t. VII de l'ouvrage de la Commission. Les volumes en ont été publiés sans ordre déterminé, selon que le manuscrit des auteurs s'est trouvé prêt pour l'impression.

En même temps que les savants officiellement préposés à l'exploration de l'Algérie ont mis au jour ces premiers fruits de leurs laborieuses études, plusieurs publications particulières ont étendu nos connaissances sur certains points, et méritent de prendre rang à côté du grand ouvrage de la commission scientifique. Il nous faut d'abord citer M. le général *Marey*, qui, dans l'excellente et très remarquable relation qu'il a donnée d'une expédition militaire dirigée sur Laghouât aux mois de mai et de juin 1844, a, le premier, présenté sur l'aspect et la nature des plaines qui se déroulent au sud de l'Atlas, des considérations propres à rectifier l'idée trop absolue que l'on se forme généralement de l'aridité du Sahara (1). Pour l'Arabe, le *Sahara*, c'est le pays des pâturages et des peuples pasteurs, comme le *Tell* (nom qu'il donne aux provinces comprises entre l'Atlas et la mer) est le pays des céréales et des peuples agriculteurs. En réalité, le Sahara est loin d'impliquer, comme notre mot *désert*, l'idée de localités inhabitables ; comme tous les pays, il présente des parties excellentes, de médiocres et de très mauvaises. Il y a dans les Alpes des parties élevées où le blé ne vient pas et qu'on utilise comme pâturages : pour les Arabes ce serait un Sahara. Le terrain du Petit-Désert, c'est-à-dire de la partie du Sahara qui touche immédiatement au pied méridional de l'Atlas, s'il était en France, serait très cultivé. Même dans le Grand-Désert, ou dans le Sahara proprement dit, les parties basses sont très peuplées. On y cultive en grand

(1) Expédition de Laghouat, en mai et juin 1844, par le général *Marey*. Alger, 1845; in-4° oblong, avec une carte et des planches. *Voy. Bulletin de la Société de Géographie*, février 1845, p. 122.

le palmier. Les jardins y abondent en fruits et en légumes ; il suffit pour cela de trouver l'eau au moyen de puits, là où il n'y a pas de sources.

M. Carette, comme le général Marey, s'élève contre les fausses idées que l'on se forme en Europe de la nature du Sahara. Écoutons le savant et judicieux auteur des Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale (1) ; ceci est un point sur lequel on ne saurait trop insister, tant le préjugé contraire est profondément invétéré : « Le Sahara fut pendant longtemps défiguré par les exagérations des géographes et par les rêveries des poëtes. Compris sous deux dénominations qui, à raison de leur généralité, s'excluaient mutuellement ; appelé par les uns *Grand-Désert*, ce qui entraînait l'idée de la stérilité et de la désolation ; appelé par les autres *Pays-des-Dates*, ce qui impliquait l'idée de la production et du travail, le Sahara était devenu une contrée fantastique dont notre ignorance agrandissait les proportions et uniformissait l'aspect. Depuis les montagnes qui bornent l'horizon du Tell, jusqu'aux premières côtes du pays des noirs, il semblait que la nature, dérogeant à ses lois ordinaires, renonçant à la variété qui forme le caractère essentiel de ses œuvres, eût étendu une nappe immense et uniforme composée de steppes ardentes : région maudite, parcourue çà et là par quelques troupes de sauvages étrangères aux premiers besoins de la vie individuelle qui attachent les hommes au sol, et aux premiers besoins de la vie sociale qui attachent les hommes à leurs semblables.

» Telle n'est point la nature, tel n'est point l'aspect

(1) Citées ci-dessus.

du Sahara, vaste archipel d'oasis, dont chacune offre un groupe animé de villes et de villages. Autour de chaque village règne une large ceinture d'arbres fruitiers. Le palmier est le roi de ces plantations, autant par l'élévation de sa taille que par la valeur de ses produits; mais il n'exclut pas les autres espèces. Le grenadier, le figuier, l'abricotier, le pêcher, la vigne, croissent à côté de lui et mêlent leur feuillage au sien. C'est à travers les massifs de verdure formés par cette riche végétation que l'horizon lointain se dessine avec ses tons chauds, avec ses formes variées et imposantes; et si l'on ajoute au charme de ces tableaux la profusion des fruits, la fraîcheur des ombrages, on concevra sans peine l'amour que les habitants du Sahara professent pour leur pays natal. »

Il ne faut pas oublier que ce n'est pas seulement au sud de la régence d'Alger que règne le Sahara : il s'étend de même au midi de la régence de Tunis et de l'empire de Maroc. Dans ces deux États, la zone septentrionale, la zone cultivée, portent également le nom de Tell (1). Il y a donc un Tell et un Sahara tunisiens, un Tell et un Sahara algériens, un Tell et un Sahara marocains.

Le Sahara algérien a été récemment l'objet d'un travail spécial de M. le colonel *Daumas*, qui étend et complète les notions déjà recueillies par le général Marey et par les membres de la Commission scientifique (2). M. Daumas fait plus d'une intéressante excursion au-

(1) Serait-ce un vestige du latin *tellus*, la terre par excellence, le sol arable?

(2) Le Sahara Algérien, Études géographiques, statistiques et historiques sur la région au sud des établissements français en Algérie; ouvrage rédigé sur les documents recueillis par les soins de M. le

dehors du Petit-Désert ; parmi les renseignements neufs et instructifs qu'il a recueillis sur la topographie et les peuples du Sahara proprement dit, nous citerons une notice assez étendue sur les Touâriks, cette grande division de la race berbère, qui couvre de ses nombreuses tribus toute la partie occidentale du Grand-Désert. N'oublions pas de mentionner un très intéressant exposé publié à Alger, avec un caractère semi-officiel, sur les Arabes de la régence, envisagés à la fois au point de vue ethnologique et au point de vue politique (1) ; et, dans un autre ordre de travaux, les observations par lesquelles M. *Fournel* a montré que le Désert, au midi de l'Atlas, est à une très faible élévation au-dessus du niveau des mers (2), ainsi que les recherches du même ingénieur sur les nappes d'eau souterraines de ces plaines basses voisines de la chaîne atlantique (3). Un de nos officiers, chargé de lever la carte de la régence de Tunis, M. *Pricot de Ste-Marie*, a eu pareillement occasion d'y constater ce dernier fait (4) ; et quant à la dépression considérable d'une grande partie de l'Afrique septentrionale, on ne lira pas sans intérêt les remarques que ce fait important

lieutenant-colonel *Daumas*, directeur central des affaires arabes à Alger. Paris, 1845, in-8°, avec 3 grandes cartes.

(1) Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de la législation qui la régit. Alger, novembre 1844, in-8°. *Voy. Nouvelles Annales des Voyages*, mars 1845, p. 335.

(2) *Comptes-Rendus de l'Académie des sciences* du 20 janvier 1845, et *Nouvelles Annales des Voyages*, février, p. 216. Add. *Comptes-Rendus* du 24 mars, p. 880, et *Nouvelles Annales*, mars, p. 377.

(3) Note citée dans les *Comptes-Rendus de l'Académie des sciences* du 20 janvier 1845.

(4) *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de septembre, p. 183.

de géographie physique a suggérées à deux géologues, MM. *Virlet d'Aoust* et *Angelot* (1).

La région occidentale du continent africain n'a pas vu d'expédition importante sous le rapport géographique. On trouve néanmoins quelques détails nouveaux, spécialement sur le Dahomey, dans un rapport adressé au ministre par le commandant du brick *le Zèbre*, M. *de Monléon*, chargé d'une mission commerciale dans ces parages (2). Une lettre d'un voyageur anglais, M. *Duncan*, datée de Ouidah, 19 avril 1845, annonce l'intention de mettre à profit la première occasion favorable pour faire une excursion aux montagnes de Kong, dans le nord du Dahomey. La Société de géographie de Londres a publié, dans le XIVe volume de son *Journal*, une relation de la rivière de Vieux-Calabar, remontée, en 1841 et 42, par le capitaine *Becroft*, de la marine marchande. Cette reconnaissance est le résultat d'une de ces entreprises d'intérêt privé par lesquelles les négociants de la Grande-Bretagne cherchent incessamment à étendre les rapports d'échange et de trafic que les efforts du gouvernement anglais ont liés

(1) Notes sur la géographie ancienne et sur une dépression probable de l'Afrique septentrionale, celle du lac Melghigh, par M. *Virlet d'Aoust;* dans le *Bulletin de la Société Géologique de France*, 2e série, t. II, p. 349. — Notice sur la dépression au-dessous du niveau de la mer de certaines parties de l'Afrique septentrionale, et plus particulièrement de l'oasis de Syouah ou d'Ammon, par *V.-F. Angelot. Ibid.*, p. 416; et *Nouvelles Annales des Voyages*, juillet, p. 101, 103.

(2) Le cap des Palmes, le Dahomey, Fernando-Pô et l'île du Prince en 1844, extrait d'un rapport de M. *Monléon*, capitaine de corvette commandant le brick *le Zèbre*, en date du 12 novembre 1844. — Dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, mai 1845, p. 497-517 de la *Revue Coloniale*.

enfin avec les populations noires de la Guinée intérieure et du Soudan. Le journal de l'expédition est accompagné d'une carte très détaillée de la rivière parcourue.

Un officier de la marine anglaise, le lieutenant *Ruxton*, avait formé, il y a un an, le projet de traverser l'Afrique australe de l'ouest à l'est, vers la hauteur du tropique. Ce voyage pouvait avoir d'intéressants résultats pour la géographie ; malheureusement il n'a pu se réaliser. Le lieutenant Ruxton vient de faire connaître à la Société de géographie de Londres les circonstances fâcheuses qui ont contrarié ses projets et l'ont obligé d'y renoncer, après avoir erré quelque temps sur la côte aride qui s'étend de la hauteur de l'île d'Ichaboe à Angra-Pequena. M. Ruxton assure que la rivière marquée sur la plupart des cartes sous le nom de Rivière-aux-Poissons, *Fish-River*, comme venant se jeter dans l'Angra-Pequena, n'existe pas, et que depuis le Gariep, ou rivière Orange, jusqu'à la baie Walwich, pas une seule rivière ne se rend à la mer, quoique certaines cartes en tracent trois ou quatre dans cet intervalle (1).

On a publié récemment quelques détails sur les excursions de deux voyageurs en différents points de cette même région de l'Afrique australe. L'un, M. *Livingston*, s'est avancé, au commencement de 1843, à 2 degrés au nord du tropique du Capricorne, à peu près sous le 26e méridien E. de Greenwich ; au-

(1) L'extrait du Mémoire du lieutenant Ruxton, lu devant la Société de géographie de Londres le 10 novembre, est dans l'*Athenæum* du 15, p. 1105. Dans la séance de l'*Ethnological Society* du 26 novembre, le même voyageur a lu un Mémoire sur les Bushmen de l'Afrique australe. *Athenæum* du 6 décembre, p. 1177.

cun Européen connu n'avait encore pénétré dans ce canton, dont les eaux appartiennent au versant oriental du continent, et qu'habitent diverses tribus de la famille Bechouana (1). L'autre voyageur est un naturaliste français, M. *d'Elgorgue*, qui a parcouru, de 1839 à 1844, les pays qui s'étendent au nord de la baie Delagoa, vers l'entrée du canal de Mozambique (2). Nous ne tarderons sûrement pas à recevoir de plus amples renseignements sur les longues courses de M. d'Elgorgue et sur les riches matériaux qu'il y a recueillis.

De l'autre côté du détroit, l'île de Madagascar a été le sujet de deux documents qui tiendront une place notable dans son histoire géographique. M. le capitaine de corvette *Guillain* a rapporté d'une mission exploratrice qu'il a eu à remplir à la côte occidentale de cette île, en 1842 et 1843, des notes étendues relatives à la géographie, à l'hydrographie et à l'histoire, et ces notes lui ont fourni la matière d'un ouvrage considérable, dont la publication s'achève en ce moment (3).

(1) Contributions towards the Geography of Africa, by M. James M'Queen (d'après les notes communiquées par M. Livingston); dans le *Simmon's Colonial Magazine*, septembre, vol. IV, p. 62-69. Traduit dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de septembre, p. 358.

(2) Un très court aperçu des voyages de M. d'Elgorgue, extrait de la *Gazette de Port-Natal*, a été inséré dans le journal de la Société de géographie de Berlin, *Monatsberichte*, etc., t. II de la nouvelle série (1845), p. 231.

(3) La relation de M. Guillain a paru par fragments mensuels dans les *Annales maritimes et coloniales*, depuis le mois de février dernier, sous le titre de Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar, recueillis et rédigés par M. *Guillain*, capitaine de corvette. Le dernier article est dans le cahier de novembre

Un autre de nos officiers de marine, M. le lieutenant *Bona-Christave*, chargé, en 1844, de réunir dans une carte générale l'ensemble des notions de toute nature acquises jusqu'à ce jour sur la géographie de Madagascar et son état politique, sa constitution physique et la distribution de ses différentes peuplades, a résumé les bases de ce travail dans un mémoire dont le ministre de la marine, M. le baron de Mackau, a autorisé l'impression (1). Ces deux publications tirent un intérêt tout spécial des tristes circonstances qui ont dirigé l'attention publique vers l'ancien empire de Radama.

Tous les amis des sciences géographiques ont longtemps déploré le triste système de dissimulation et de mystère qui portait autrefois certains gouvernements à ensevelir dans le silence les voyages et les découvertes qui avaient lieu dans leurs colonies, avec le même soin que les gouvernements libéraux de notre époque en mettent à appeler sur les travaux de leurs agents le grand jour de la publicité. Mieux inspirés actuellement, ceux-là même qui, dans leur préoccupation de monopoles commerciaux, se montrèrent jadis les moins favorables à la publication des documents de cette nature, entrent franchement aujourd'hui dans le système opposé. Plus d'un fait curieux pour l'histoire géographique des contrées transmarines va ainsi recevoir une publicité encore utile, quoique tardive. Le Portugal se distingue surtout par l'élan tout nouveau que ses littérateurs et ses savants ont donné depuis quelques années à la mise en lumière

(1) Il a été donné dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de juillet (t. IV de la 3e série), p. 5-33.

des monuments de sa vieille gloire nationale, si étroitement liée aux grandes découvertes géographiques du xve et du xvie siècles. Indépendamment des publications de l'Académie de Lisbonne, provoquées ou favorisées par le gouvernement, il se publie, depuis 1843, en Portugal, des *Annales maritimes et coloniales*, à l'exemple du précieux journal qui existe chez nous sous ce titre depuis près de trente ans, et dans ces *Annales* portugaises on trouve très fréquemment des relations d'une date plus ou moins ancienne, tirées des archives publiques, sur les possessions de la couronne de Portugal dans l'Amérique du sud et en Afrique. C'est ainsi qu'entre autres mémoires sur l'Afrique portugaise, une longue suite de documents y a été donnée pour la première fois sur une double traversée d'allée et de retour entre Angola et Mozambique de 1802 à 1815 (1). Il convient d'observer, toutefois, que ces documents sont moins des voyages proprement dits que de simples itinéraires, donnant seulement les distances en journées de route, le nom des stations, et très peu d'autres indications topographiques. Dans notre pénurie à peu près absolue sur les contrées intérieures du sud de l'Afrique, le plus mince renseignement est pour nous d'un très grand prix; mais il n'en est pas moins vrai,

(1) Exploraçoes dos Portuguezes no interior d'Africa meridional. Documentos relativos á viagem de Angola para Rios de Senna. — Dans les *Annaes maritimos e coloniaes* de Lisbonne, d'avril à octobre 1843 Add. avril 1844. Les *Annales* donnent aussi (juin 1844 et cahiers suivants) les documents originaux relatifs à une expédition antérieure du colonel Lacerda, en 1798, dont Bowdich avait déjà fait mention dans son *Account of the discoveries of the Portuguese in the interior of Angola and Mozambique*. London, 1824. On trouve encore dans le cahier de mars 1844 une description de la province (capitania) de Benguella, écrite sur les lieux en 1799.

même après la publication de ces documents portugais, que le premier explorateur qui pourra porter dans ces pays barbares le flambeau de la science européenne, y trouvera un champ d'observations et de découvertes aussi neuf que vaste.

Notre récent traité de commerce avec le sultan arabe de Zanzibar ne sera peut-être pas sans influence sur les futures entreprises que nos voyageurs pourront diriger vers ces parages inhospitaliers. Nous n'avons pas à nous occuper ici des avantages que notre marine et nos manufactures doivent trouver tôt ou tard dans ces débouchés nouveaux ouverts à l'activité commerciale de nos ports et de nos colonies ; cette face considérable de la question reste en dehors de nos appréciations, exclusivement limitées à ses conséquences géographiques. Les ports que le traité du 17 novembre 1844 ouvre à la libre fréquentation des bâtiments français sur la côte orientale d'Afrique, sont répandus dans une étendue d'environ dix degrés de latitude des deux côtés de la ligne, sur la partie de cette côte précisément la moins fréquentée ; aussi toute cette région, que nos cartes désignent vaguement sous le nom de Zanguebar, est-elle au nombre des moins connues de l'Afrique (1).

Un missionnaire protestant, M. *Krapf*, connu déjà depuis longtemps par ses travaux en Abyssinie, avait entrepris de remonter une des rivières qui débouchent sur cette côte, et de pénétrer ainsi jusqu'à la haute région de l'intérieur. Les dernières nouvelles de

(1) Nous avons inséré dans le cahier de septembre des *Nouvelles Annales des Voyages*, p. 269, la première partie d'un travail où nous nous proposons de résumer la marche historique et l'état actuel de nos connaissances sur la côte orientale d'Afrique, au nord de Mozambique.

M. Krapf sont de Zanzibar et datent du mois de janvier 1844 ; on ignore absolument quel a pu être depuis lors le sort du courageux missionnaire (1).

L'établissement permanent que les Anglais possèdent à Aden, donne maintenant pour eux un intérêt tout particulier au pays de *Soumâl*, dont le golfe d'Aden seul les sépare, et qui a été renommé de tout temps pour la production des aromates : aussi les recueils scientifiques de l'Angleterre et de l'Inde en ont-ils publié, depuis quelques années, plusieurs relations qui ajoutent notablement aux notions antérieures. La plus récente est celle que M. *Cruttenden*, aujourd'hui agent politique de la Grande-Bretagne à Aden, a donnée sur une des principales tribus des Somâlis, les Medjertaïn (2).

L'*Abyssinie*, qui confine au pays de Soumâl, n'a pas encore cessé d'occuper l'attention en France et en Angleterre. Nous paraissons néanmoins arrivés au terme des nombreuses explorations scientifiques, politiques et commerciales qui ont rempli les cinq ou six dernières années ; nous touchons maintenant à la période des publications. On a tout lieu de craindre que de longtemps au moins celles du Dr *Beke* ne soient suspendues, et nous ne saurions dire où en est la rédaction des riches matériaux rapportés par MM. *Ferret* et *Galinier ;* mais M. *Lefebvre* a déjà donné deux volumes de sa relation, et M. *Rochet d'Héricourt*, arrivé le der-

(1) *Journal des Missions évangéliques*, 5e livraison de 1845 t. XX), p. 188 et suivantes.

(2) Note on the Mijjerthayn Somalees, by lieut *C.-J. Cruttenden*. — Dans le *Journal of Asiatic Society of Bengal*, N° CXLIX, 1844, p. 319-335 ; et *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de juin, p. 274.

nier du pays de Choa, prépare activement la sienne (1), dont plusieurs communications verbales nous ont permis déjà de pressentir l'intérêt. M. *Antoine d'Abbadie*, après six années de courses et d'études, doit être en route en ce moment pour son retour en France, chargé d'une moisson scientifique aussi riche que variée. M. *Sapeto*, ce savant missionnaire lazariste dont les recherches, pendant son séjour dans la même contrée, se sont portées principalement vers les antiquités historiques et géographiques, en même temps que sur l'étude comparée des idiomes parlés dans la haute région du Nil, élabore lentement un ouvrage qui jettera de vives lumières sur les origines abyssines (2). Un fragment publié à Alexandrie par un voyageur anglais, M. *Bell* (3), n'ajoute guère qu'un simple itinéraire à ceux que nous possédons déjà sur les pays voisins du lac de Gondar. Ainsi donc, et nous le disons avec un juste sentiment de satisfaction nationale, dans cette période si remarquable de l'histoire géographique de l'Abyssinie, c'est incontestablement à la France qu'appartiendra la palme des explorations savantes qui au-

(1) M. Rochet d'Héricourt en a déjà publié plusieurs fragments étendus dans une de nos revues littéraires, et dans une note communiquée à l'Académie des sciences, il a donné l'aperçu général des résultats scientifiques de son voyage. *Comptes-Rendus de l'Académie des sciences*, 13 octobre, t. XXI, p. 883; et *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'octobre, p. 111.

(2) Les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahiers de juin et de juillet, ont commencé la publication d'un savant mémoire de M. Sapeto sur une inscription éthiopienne d'Aksoum.

(3) Extract from a journal of travels in Abyssinia, in the years, 1840-41-42, by *J.-G. Bell*, esq. — Dans les *Miscellanea Ægyptiaca* (Mémoires de la *Société littéraire* d'Égypte), *anno* 1842, Alexandria, in-4°, p. 9-25.

ront placé tout-à-coup cette grande contrée au nombre des pays les mieux connus du globe.

Ce sont aussi des Français, on le sait, qui ont été chargés par le vice-roi d'Égypte de la reconnaissance du Bahr-el-Abiâd, destinée à résoudre le difficile problème de la véritable source du Nil. Le nom de M. *d'Arnaud* tiendra une belle place dans l'histoire de ces explorations. Deux autres de nos compatriotes, MM. *Castelly* et *Lafargue*, attachés comme médecins à l'armée égyptienne du Sennâr, ont mis à profit cette année encore les facilités de leur position, pour pousser dans le Sud, entre les deux branches-mères du Nil, le Bahr-el-Abiâd ou Fleuve-Blanc, et le Bahr-el-Azrek ou Fleuve-Bleu, une pointe qui a atteint le 8e degré 35′ de latitude N., par 32° 50′ de longitude à l'est de Paris. Des lettres tout récemment parvenues au Caire, et dont notre collègue M. Jomard, à qui elles ont été transmises, vous a donné communication (1), renferment quelques intéressants détails sur le pays ainsi parcouru, et annoncent que M. Castelly en va rédiger une plus ample relation. Il est toujours question de rivières considérables venant de l'ouest se réunir au Bahr-el-Abiâd; mais une grande obscurité, et conséquemment de grandes incertitudes, règnent toujours sur la géographie des pays qui s'étendent au sud du Dârfour, depuis le Bahr-el-Abiâd jusqu'à la Caspienne du Soudan, le lac Tchâd, reconnu par les explorateurs anglais de 1823. Il y a là une immense lacune à combler dans la géographie africaine. Peut-

(1) La lettre du docteur Perron, du 3 septembre 1845, où se trouvent des extraits de celles de MM. Lafargue et Castelly, est imprimée dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de septembre, p. 159.

être l'honneur en est-il réservé à un jeune et zélé voyageur français, M. *Raffenel*, déjà connu par une heureuse exploration de la haute Sénégambie, et qui va entreprendre très prochainement, avec l'appui du gouvernement français, une expédition de découvertes dans le *Soudan*.

Le *Dârfour* est encore une de ces contrées intérieures que leur éloignement des lignes habituellement suivies par les voyageurs, joint à la difficulté des communications, condamne à ne recevoir qu'à de très rares intervalles la visite des Européens : aussi le monde géographique attendait-il avec une vive impatience une publication annoncée déjà depuis longtemps, et dont l'importance était d'ailleurs garantie par la part qu'y avait bien voulu prendre M. Jomard, celui de nos savants qui a fait l'étude la plus suivie de cette partie de l'Afrique. Le livre a paru dans les derniers mois de cette année, et il ne s'est pas montré, chose assez rare, au-dessous de l'opinion que l'on s'en était formée (1). L'auteur est un Arabe de Tunis, le cheikh Mohammed-Ebn-Omar ; son voyage au Dârfour remonte à 1803, six ans après l'époque de celui de Browne, et il y séjourna près de huit années : c'est à la sollicitation de notre compatriote M. Perron, directeur de l'école de médecine du Caire, qu'il en a mis le récit par écrit, avec ses observations sur le pays et sur les habitants. Le tout

(1) Voyage au Dârfour, par le cheykh *Mohammed-Ebn-Omar el-Tounsy*, réviseur en chef à l'école de médecine du Caire; traduit de l'arabe par le docteur *Perron*, directeur de l'école de médecine du Caire, publié par les soins de M. *Jomard*, membre de l'Institut. Précédé d'une préface contenant des remarques sur la région du Nil-Blanc supérieur, par le même. Paris, 1845, gr. in-8°, avec 2 cartes et 4 planches.

a été traduit littéralement de l'arabe en français par le Dr Perron. Mohammed Ebn-Omar est un homme intelligent ; et ce qui pourra manquer à sa relation du côté de la précision scientifique sera bien amplement compensé par les facilités d'observation que lui donnait sa qualité de musulman au milieu d'une population musulmane. Peut-être un futur voyageur européen donnera-t-il sur la géographie du Dârfour des notions mieux liées et plus complètes; mais il est douteux qu'aucun puisse recueillir des données aussi exactes et aussi étendues sur les mœurs, les usages, en un mot sur la vie intime des Fôriens. La préface de M. Jomard ajoute d'ailleurs une grande valeur scientifique à la simple et naïve relation du cheikh tunisien.

Les précieuses observations de Burkhardt, de Cailliaud et de Hoskins sur le Sennâr laissaient encore bien des incertitudes de détail sur différents points de géographie, d'ethnologie et d'antiquité. Un Français, attaché, comme MM. Castelly et Lafargue, à l'armée que le vice-roi d'Egypte entretient sur le haut Nil, a communiqué à la Société littéraire d'Égypte des remarques qui rectifieront quelques assertions inexactes des précédents voyageurs ou suppléeront à quelques uns de leurs oublis (1). Nous signalerons surtout les notes relatives aux habitants mêmes du Sennâr, à leur constitution physique, à leurs mœurs, et le tableau de la route entre le Berbérah et Souâkîn, sur les bords du golfe Arabique. On trouve aussi des détails riches d'observations tout-à-fait nouvelles sur la géographie et la constitution géologique

(1) Notes sur le Sennâr ; extrait d'une lettre particulière adressée à M. Prisse, par A.-D.-R. — Dans les *Miscellanea Ægyptiaca*, p. 53-62 ; reproduites dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de novembre.

du grand désert de Nubie, ou de Kourousko, compris entre le fleuve et la mer Rouge, dans les lettres de plusieurs ingénieurs français au service de Méhémet-Ali, dont M. Jomard a communiqué de longs extraits dans plusieurs de nos séances (1). M. d'Arnaud fait en ce moment le même voyage, avec la mission spéciale d'établir dans le désert nubien une série de puits ou de citernes, pour faciliter les communications maintenant fréquentes entre l'Égypte et le Sennâr.

Toute la vallée du Nil, depuis Thèbes et Assouân jusqu'à la frontière du Sennâr, a été remontée et laborieusement explorée par le Dr *Lepsius*, qu'un archéologue anglais, le révérend *Abeken*, accompagnait dans cette longue excursion. M. Lepsius n'a terminé que cette année ses profondes investigations, destinées, sans nul doute, à éclairer d'un jour tout nouveau l'histoire des anciens temps de l'Éthiopie. Les études linguistiques du savant prussien sur les populations actuelles des pays qu'il a visités, ne seront pas d'un moindre intérêt pour l'ethnologie positive de cette région de l'Afrique (2). Citons encore, avant d'abandonner cette vallée du Nil si remarquable sous tant

(1) Le cahier de juin du *Bulletin* de la Société (t. III de la 3e série, p. 353-357) renferme un premier extrait d'un voyage géologique de MM. *Figari* et *Husson* dans le désert, entre le Caire et Kourousko.

(2) *Voyez* deux lettres du docteur Lepsius adressées, sous forme de rapport, de Philœ, dans la Haute-Égypte, à l'Académie royale de Berlin, dans le *Bericht über die zur Bekanntmachung geeigneten Verhandlungen der Akad. zu Berlin*, novembre 1844, p. 373-406. Ces lettres sont traduites en français dans le cahier de septembre des *Nouvelles Annales des Voyages*, p. 315. Le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de septembre, p. 168-180, a donné, d'après une communication du Caire, un rapport du rév. Abeken à la Société de littérature égyptienne sur ce voyage archéologique.

de rapports, d'intéressantes considérations d'un savant anglais, M. *Caleb Cushing*, sur les conditions physiques de l'Égypte (1).

De l'autre côté de la mer Rouge, l'*Arabie* semble destinée aussi à livrer bientôt à l'intrépidité persévérante de nos voyageurs quelques uns des secrets de son ancienne histoire, encore enveloppés du mystère de ses écritures indéchiffrées. La relation du voyage que notre compatriote, M. *Joseph Arnaud*, fit à Mareb dans le cours de 1843, pour y copier de vieilles inscriptions dont aucun voyageur n'avait pu encore approcher, a été publiée il y a quelques mois, et les inscriptions elles-mêmes viennent de l'être tout récemment avec de savantes remarques de M. Fulgence Fresnel (2). Les orientalistes se sont beaucoup occupés depuis quelques années des inscriptions antiques du sud-ouest de l'Arabie; les textes épigraphiques dont on est redevable au courage de M. d'Arnaud fourniront à ces importantes recherches une base à la fois plus large et plus certaine. Un autre voyageur français, M. *Pajot Sainte-Croix*, qu'un projet analogue à celui que venait de réaliser M. d'Arnaud conduisait en Arabie au commencement de 1844, a succombé au début même de son entreprise, avant d'avoir pu atteindre Mareb,

(1) On the Peculiar geographical position and unique physical characteristics of Egypt, by the Hon. *Caleb Cushing*. – Dans *Simmond's Colonial Magazine*, cahier de juin, p. 136-147.

(2) Pièces relatives aux inscriptions himyârites découvertes par M. *Théod.-Jos. Arnaud*, de Lurs (Basses-Alpes). Relation du voyage à Mareb (Saba), dans l'Arabie méridionale, entrepris en 1843, par M. Arnaud. — Dans le *Nouveau Journal asiatique*, cahiers de mars et d'avril 1845, t. V, p. 208-235, 399-345; t. VI, p. 169-207.

la cité mystérieuse des Himyârites. Beaucoup de faits relatifs à la question des inscriptions, aussi bien qu'à la géographie positive du Yémen, seront certainement fournis par la relation de M. *de Wrede*, le voyageur hanovrien, relation dont le monde savant attend impatiemment, depuis deux ans, la publication (1). M. *Plate* s'appuyant sur les notions fournies par M. de Wrede et d'autres récents voyageurs, a discuté, dans un intéressant mémoire, plusieurs points de cette portion de l'Arabie de Ptolémée (2).

En *Syrie*, le consul prussien, M. *de Wildenbruch*, poursuit le cours de ses explorations à la fois archéologiques et géographiques, dont il transmet de temps à autre les résultats à la Société géographique de Berlin (3). L'*Asie-Mineure*, si fructueusement explorée depuis quinze ans par une foule de voyageurs savants de toutes les nations, n'a été cette année l'objet d'aucun voyage nouveau que nous sachions. Mais notre savant collègue, M. *Philippe Le Bas*, qu'une mission archéologique a conduit, en 1843, dans l'ancienne Mysie et dans d'autres parties littorales de la pénin-

(1) M. de Wrede a donné un aperçu des résultats généraux de son voyage au Yémen, dans une lettre insérée au cahier de janvier dernier du *Bulletin de la Société de Géographie*, p. 41-51. Une lettre semblable, mais moins développée, avait été déjà communiquée à la Société de Géographie de Londres, qui l'avait fait aussi imprimer dans son journal, vol. XIV, p. 107-112.

(2) Ptolemy's Knowledge of Arabia, by *W. Plate*. — Dans le *Classical Museum*, n° 8 (vol. III), p. 167-175, avec une carte.

(3) Les derniers cahiers publiés du journal de la Société contiennent une nouvelle communication de M. de Vildenbruch, relative aux ruines de Moussaïka. *Monatsbericht über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin*, 2e vol. de la nouvelle série, 1845, p. 201-205, avec une planche d'inscriptions.

sule, a commencé la publication des rapports adressés au ministre de l'instruction publique pendant le cours de ses recherches (1). La géographie positive du bassin du Rhyndaque, où un seul voyageur, M. William Hamilton, avait pénétré antérieurement, n'a pas moins gagné aux courses de M. Le Bas que l'étude des monuments anciens et des inscriptions profusément répandues dans ces contrées classiques. Cette année aussi, M. *Kiepert*, de Berlin, a terminé sa belle carte de l'Asie-Mineure en six grandes feuilles, où sont non seulement fondus et très habilement combinés tous les renseignements acquis jusqu'en 1838 sur la topographie de la vaste contrée qui s'étend de l'Égée à l'Euphrate, entre la mer de Cypre et la mer Noire, mais qui résume une masse de documents inédits recueillis de 1838 à 1843 par trois officiers prussiens au service de la Turquie, MM. *de Vincke*, *Fischer* et *de Moltke*, et par M. *Schönborn*, le professeur *C. Koch*, et M. *Henri Kiepert* lui-même, qui dans le même temps étudiaient la Natolie en antiquaires et en naturalistes (2). Le remarquable travail de M. Kiepert a donc,

(1) Voyage en Asie-Mineure, par M. *Phil. Le Bas*, de l'Institut. Rapports adressés à M. le ministre de l'instruction publique. — Dans la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, t. I, 1845, p. 27-46, 201-228, 323-354. Comparez les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahiers d'avril, p. 32; mai, p. 130; juillet, p. 130.

(2) Karte von Klein Asien, entworfen und gezeichnet nach den neuesten und Zuverlæssigsten Quellen, hauptsæchlich nach den in den jahren 1838-39, von Baron v. Vincke, Fischer, und Baron v. Moltke, majors im Königl. Preuss. Generalstabe; und in 1841-43, von H. Kiepert, A. Schönborn, prof. in Posen, und C. Koch, prof. in Jena, ausgeführten recognoscirungen, sowie nach den besten neueren Reiserouten, vorzüglich der Englænder, von *H. Kiepert*. Berlin, Schropp, 1844-45, 6 feuilles.

au moins dans plusieurs de ses parties, toute la valeur d'un document original, et d'un document d'une très haute importance géographique.

Depuis son retour de l'Asie-Mineure, M. le professeur Koch est allé de nouveau en Arménie étudier la nature géologique et les productions des hautes vallées où naissent l'Araxe et les deux grandes branches de l'Euphrate. Ce second voyage a été terminé en 1844, et M. Koch en a fait connaître verbalement les principaux résultats à la Société de géographie de Berlin (1); mais rien encore n'en a été mis au jour, sauf une notice publiée l'année dernière sur le Lazistan. Un travail du compagnon de voyage de M. Koch, le Dr *Rosen*, sur la langue du peuple laze, peut être considéré comme le complément de cette première notice. Ce travail a été publié récemment dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin (2).

L'érudition européenne, longtemps concentrée dans le monde grec et romain, a étendu la sphère de ses investigations à mesure que s'est agrandi l'horizon de nos connaissances géographiques. Aujourd'hui les méditations de nos savants s'attachent à scruter dans leurs obscures profondeurs le vieil Orient et ses origines; et les modernes explorateurs, recevant à leur tour l'impulsion que leurs premières découvertes avaient donnée, s'appliquent surtout à la recherche des plus anciens monuments du monde oriental. Cette nouvelle direction imprimée aux études des voyageurs a pro-

(1) *Monatsbericht*, 1845, p. 169.

(2) Ueber die Sprache der Lazen, von hrn. *G. Rosen*. — Dans les *Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, aus den jahre 1843. Berlin, 1845, in 4°. Mémoires de la classe de philologie et d'histoire, p. 1-38.

duit déjà depuis quelques années des résultats d'une importance imprévue. En même temps que M. d'Arnaud, émule heureux de Wellstedt et de Cruttenden, arrachait à la défiance ombrageuse des Arabes quelques pages oubliées de l'histoire de leurs ancêtres, un savant français, M. *Emile Botta*, retrouvait sur les bords du Tigre les vestiges enfouis depuis plus de deux mille ans de l'antique Ninive (1). L'Europe a retenti de cette grande découverte. Une immense étendue de bas-reliefs reproduits par l'habile pinceau de M. Flandin, fera revivre en quelque sorte l'Assyrie tout entière avec ses mœurs, ses costumes, ses usages, sa civilisation; et une quantité on peut dire innombrable d'inscriptions en caractères cunéiformes, laborieusement copiées par M. Botta, est destinée peut-être à jeter un jour inattendu sur l'histoire maintenant si obscure des anciens temps de l'Asie occidentale. Mais il faut déchirer à la fois le double voile qui nous dérobe encore et la langue dans laquelle ces inscriptions sont conçues, et l'alphabet dans lequel elles sont écrites. C'est à cette étude presque divinatoire que s'est appliquée la sagacité de nos plus profonds orientalistes, et déjà un premier pas y a été tenté par un de nos collègues, M. *Isidore Lowenstern* (2). Les études que poursuit en Allemagne M. Christian Lassen sur les écritures cunéiformes de Persépolis (3), et celles qu'un savant

(1) Les lettres écrites de Ninive par M. Botta, et successivement imprimées dans le *Journal asiatique*, ont été réunies en un volume avec les nombreuses esquisses qui les accompagnent. Paris, 1845, in-8°.

(2) Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, pour servir à l'explication du monument de Khorsabad; par *Issid. Löwenstern*. Paris, 1845, gr. in-8° avec 3 planches.

(3) Le sixième volume presque tout entier du journal de M. Lassen,

voyageur anglais, M. Rawlinson, a pu effectuer sur la célèbre inscription de Bisuntoun, dont il annonce une lecture complète, non encore publiée (1), aideront sans doute à la solution de ce difficile problème.

Les deux campagnes des armées britanniques dans le Kaboul, et la courte occupation qui en remplit l'intervalle, ont été, on le sait, l'occasion d'un grand nombre d'études, de reconnaissances et de renseignements, soit officiels, soit particuliers, qui depuis cinq ans n'ont pas cessé d'alimenter les journaux scientifiques de l'Inde anglaise, notamment le précieux journal de la Société géographique du Bengale. Parmi les morceaux insérés dans les numéros de ce journal parvenus cette année en Europe, qui se rattachent d'une manière plus ou moins directe aux événements politiques et militaires de 1839 à 1841, nous citerons particulièrement, à raison de son intérêt géographique, le récit d'un voyage fait dans l'intérieur du Mékran par un indigène, en 1838 et 1839, à l'instigation d'un officier anglais connu par beaucoup d'utiles publications sur les contrées à l'ouest du Sindh, le major Robert Leech; c'est M. Leech lui-même qui a recueilli les notes du voyageur afghan, et qui leur a donné la forme dans laquelle on les publie (2). On sait

pour la Connaissance de l'Orient (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes VI, Bd. Bonn, 1845), est occupé par un long travail du savant orientaliste de Bonn sur les anciennes écritures cunéiformes de la Perse, et par un mémoire aussi fort étendu d'un voyageur orientaliste danois M. Westergaard, sur la deuxième classe de ces écritures persépolitaines.

(1) Note communiquée à la Société asiatique de Londres.

(2) Notes taken on a Tour through parts of Baloochisthan, in 1838 and 1839, by *Hajee Abdun Nubee*, of Kabul. Arranged and translated by major *Robert Leech*. — Dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° CLIII, 1844, p. 667-706 (1re partie).

que plusieurs indigènes du Mékran furent pareillement employés en 180 à recueillir dans le Balouchistan occidental une partie des notions que les Anglais avaient alors tant d'intérêt à se procurer sur les pays situés entre la Perse et l'Inde. Nous ne devons pas oublier non plus la dernière partie des relations de feu le Dr Forbes, publiée par la Société de géographie de Londres dans la seconde partie du tome XIV de son journal (1). Les courses scientifiques du Dr Forbes sont déjà partiellement connues par une première publication qui en a été faite dans un volume précédent du journal de la Société de Londres ; on connaît aussi la fin malheureuse du voyageur dans le Seïstân, en juin 1841, où il périt assassiné, victime de la haine que le nom anglais inspirait aux populations de ces contrées, qui venaient d'être envahies par les armes britanniques. De 1838 à 1841, le docteur avait parcouru plusieurs parties de la Mésopotamie, du Kourdistan et du Khoraçan, jusqu'à la frontière occidentale des pays afghans. Son journal, écrit tout entier de sa main, et qu'une heureuse fortune nous a conservé, contient la narration détaillée de ces différentes courses, jusqu'à la catastrophe qui les termina. Le dernier fragment que nous venons de mentionner donne la partie du journal comprise entre Turba-Haïdéri, au sud de la ville de Mesched, jusqu'à la rivière de Héri-Rud, qui va se perdre dans la partie septentrionale du lac de Zarrèh, ou, plus exactement, du Hamoûn,

(1) Route from Turbat Haïderi, in Korasan, to the River Heri-Rud, on the borders of Sistan. Extracted from the journals of the late Dr *Frederick Forbes*. — Dans le t. XIV du *Journal of the Geographical Society of London*, p. 145-192, avec une carte.

vaste amas d'eau sans écoulement qui reçoit le Hetmend et les autres rivières du Seïstan. Ce morceau n'est qu'un simple itinéraire; mais cet itinériare traverse la portion de la Perse orientale la moins connue des voyageurs et la plus mal représentée sur nos cartes. Notre indigence extrême sur ces contrées intérieures nous apparaît dans toute sa nudité, en rapprochant de nos meilleures cartes modernes, et particulièrement de celle du Khoraçan construite en 1841 par M. Zimmermann pour l'*Erdkunde* du professeur Carl Ritter, le simple tracé qui accompagne l'itinéraire du Dr Forbes.

Cette année a vu se terminer la publication du grand ouvrage de *Victor Jacquemont* sur le N.-O. de l'Inde, de notre jeune et à jamais regrettable Jacquemont, dont les travaux, trop tôt interrompus par la mort, tiendront une place considérable dans l'histoire des explorations savantes du haut Hindoustan (1).

Un autre de nos compatriotes, le Dr *Robert*, qui a reçu mission, à la fin de 1842, de continuer dans l'ouest de l'Himalaya et dans les hautes contrées adjacentes les observations géographiques, physiques et ethnographiques de Victor Jacquemont, a pénétré en effet dans les vallées presque inaccessibles de ce que l'on nomme la Tartarie chinoise. Malheureusement, le voyageur n'a que de bien rares occasions, du fond de ces contrées alpines, de faire parvenir de ses nouvelles en France. Celles que l'on a reçues de lui il y a quelques mois, et dont il n'a été publié que de bien

(1) Voyage dans l'Inde, par *V. Jacquemont*, pendant les années 1828 à 1832. Publié sous les auspices de M. Guizot, ministre de l'instruction publique. Paris, 1836-1845, gr. in-4°, 4 vol. et atlas.

courts extraits (1), annoncent que M. Robert se disposait à entrer dans le Turkestan oriental, pour gagner de là, s'il était possible, le nord de la Chine. Faisons des vœux pour l'heureux accomplissement d'un itinéraire qui doit procurer à la géographie un grand nombre de notions nouvelles.

Ces explorations de pays peu ou point connus et d'un difficile accès, dues ainsi au courageux dévouement de voyageurs isolés, ne sont, ne peuvent être qu'un premier canevas dont le temps et les circonstances favorables rempliront plus tard les vides nécessairement nombreux. Toutes les contrées extra-européennes parcourues depuis trois ou quatre siècles par nos voyageurs, et entrées aujourd'hui plus ou moins complétement dans le domaine de la géographie positive, ont eu ainsi leurs phases successives plus ou moins rapides. Il en est cependant, et la haute région centrale de l'Asie est du nombre, qui ne sont pas destinées à refléter de sitôt, nous le craignons, les vives clartés de la science européenne. Pour celles-là, il nous faudra bien longtemps encore nous contenter d'aperçus généraux. Plus favorisée à cet égard, grâce à un heureux concours de circonstances politiques et historiques dont profite la science, l'Inde a pris rang depuis longtemps parmi les contrées du globe les plus exactement décrites et les mieux connues dans toutes leurs parties. Ce ne sont plus de simples voyageurs obligés de limiter leurs observations au rayon toujours restreint de leur itinéraire : c'est un vaste ensemble d'observations et d'études simultanées, coor-

(1) *Voyez* la lettre du docteur Robert, datée de Simla (haut Hindou-tan), 14 avril 1845, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de juillet, p. 58.

données entre elles et rapportées à une base commune; c'est toute une armée d'ingénieurs munis d'instruments de précision, qui mesure pied à pied la surface entière d'un immense territoire, qui en fixe tous les points par rapport à l'espace au moyen de déterminations astronomiques, qui en rapporte toutes les hauteurs à l'uniforme niveau des mers au moyen du baromètre, et qui réunit ainsi les éléments de ces belles cartes topographiques qui sont une des créations de nos temps modernes, où non seulement les grands accidents géographiques sont exactement représentés avec leurs contours, mais où l'on voit figurés jusqu'aux moindres accidents du relief du sol. Telle est la tâche, commencée déjà depuis longtemps, que poursuivent sans interruption dans l'Inde les ingénieurs anglais. Plusieurs feuilles du grand atlas que fait exécuter la Compagnie des Indes, appuyé sur un vaste réseau de triangles géodésiques, ont paru dans le cours de l'année actuelle, en même temps que des officiers de marine continuent le relevé hydrographique du pourtour de la péninsule. Des études d'une autre nature, dont l'objet est d'en perfectionner l'ethnographie, en faisant mieux connaître les populations montagnardes de l'Inde centrale à demi sauvages et à peu près indépendantes, n'ont pas un moindre droit à notre intérêt; ces études peuvent avoir une grande portée historique, et par elles seulement on parviendra peut-être à éclaircir un jour la question très incomplétement abordée jusqu'à présent des origines de l'Hindoustan et de ses races primitives. Parmi les ouvrages récents qui entrent dans cet ordre de recherches, nous mentionnerons un Mémoire de M. *Edward Bal-*

four sur les tribus errantes de l'Inde centrale (1), un travail ethnologique de M. *Newbold* sur le Tchentchouârs des Ghâtes (2), et une relation des tribus montagnardes des Neilgherries, par le Rév. *Muzzy* (3).

Quelques notices partielles transmises par les résidents ou les officiers britanniques (4), quelques renseignements recueillis par nos missionnaires (5), sont tout ce que nous avons à noter pour les contrées de cette autre péninsule, que sa position intermédiaire entre la Chine et l'Inde et le caractère mixte de ses populations ont fait nommer *Indo-Chine*.

Des lettres écrites de la *Mongolie orientale* par d'autres missionnaires, quoique renfermant des particularités intéressantes pour l'étude physique et morale des populations, ne fournissent que bien peu de faits nouveaux à la géographie.

Si le traité qui a ouvert à notre pavillon un certain nombre des ports de la Chine doit amener quelque jour des modifications favorables dans les relations

(1) On the Migratory Tribes of Natives in Central India, by *Edw. Balfour*, assistant surgeon. — Dans le *Jameson's Edinburgh Journal*, n° LXIX, reproduit avec des additions dans le *Journal of Asiatic Society of Bengal*, n° CXLV, 1844, p. 1-23.

(2) Dans le *Journal of the roy. Asiatic Society of Gr. Brit. and Irel.*, vol. VIII, p. 271-278.

(3) Dans le *Colonial Magazine*, avril (vol. IV), p. 385-392.

(4 Notes on the Kasia Hills and People; by lieut. *H. Yule*, Bengal Engineers. Dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° CLII, 1844, p. 612-631. — On the history of Arakan; by capt *A.-P. Phayre*, senior assistant commissioner Arakan. *Ibid.*, n° CXLV, 1844, p. 23-52.

(5) Lettre de M. *Grandjean*, missionnaire apostolique dans le royaume de Siam, écrite de Bangkok, 1er août 1843. — Dans les *Annales de la Propagation de la foi*, mars 1845, p. 111-116.

des Européens avec le Céleste Empire, ce jour est sûrement loin encore, et jusque là il faudra nous contenter des notions heureusement très étendues que les missionnaires des deux derniers siècles nous ont léguées sur ce peuple singulier, ou de celles que les sinologues pourront tirer de ses livres mêmes. C'est ainsi qu'un travail récent de M. *Bazin* sur les idiomes vulgaires de la Chine a mis en lumière des faits importants pour l'étude comparée des populations chinoises (1). La relation que M. *Grivel*, un de nos jeunes officiers de marine, a donnée de la campagne de la corvette *l'Alcmène* dans les eaux de la Chine en 1844, fournit quelques particularités intéressantes sur le groupe peu connu de *Lieou-Tcheou* et sur le caractère des habitants (2).

Nous avons nommé la Chine et la Mongolie : ici, nous touchons à un des points de l'immense frontière de l'empire russe, comme nous y avons touché déjà lorsqu'à l'autre extrémité de l'Asie nous avons foulé le plateau arménien qui se projette comme un vaste gradin en avant de la chaîne du Caucase. Cette région du Caucase, inépuisable champ d'études pour le physicien, le naturaliste, le géographe et l'ethnologue, a été parcourue cette année encore par deux savants observateurs : par M. *Abich*, en géologue et en anti-

(1) Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire, par M. *Bazin*. — Dans le *Nouveau Journal asiatique*, cahiers d'avril à août, t. V et VI de la 4e série.

(2) Campagne de la corvette *l'Alcmène*, sur la côte nord de la Chine et aux îles Liou-Tchou, en avril, mai, juin, juillet et août 1844; par M. *B. Grivel*, élève de première classe. — Dans les *Annales maritimes et coloniales*, sciences et arts, cahiers de février et de mai 1845, p. 325-341, 749-788.

quaire, et par M. *Kolénati* en zoologiste et en physicien. Nous avons quelques notices détachées de certaines parties de leurs courses ; mais la science attend de plus amples relations. Nous savons que M. Kolénati a déterminé la hauteur absolue du Kasbek à 4,484 mètres au-dessus du niveau de la mer Caspienne, et à 4,034 mètres au-dessus de Tiflis (1). Nous avons précédemment rappelé le voyage de deux savants prussiens, MM. *Kock* et *Rosen*, dans le Lazistan et l'Arménie occidentale; le journal de la Société de géographie de Berlin nous a aussi fait connaître un autre voyage dans le pays des Lazes, celui de M. *Koeler* en juin 1842 (2), et un troisième itinéraire dans la vallée inférieure du Tchorok, entre Batoum et Artvin, a été communiqué à la Société de géographie de Londres (3). L'auteur de cette dernière excursion est M. *Guarracino*, vice-consul à Batoum.

Si nous franchissons l'énorme massif du Caucase, et que, descendant la pente escarpée qui regarde la Sar-

(1 Die Ersteigung des Kasbek, im jahre 1844, den 14 (26) August von Dr *Kolenati*. — Dans le *Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, classe physico-mathématique, t. IV, col. 177-224, juin 1845. Comp. *Monatsbericht* de la Société géographique de Berlin, 2e Bd. 1845, p. 235, et un rapport de M. *Brandt* à l'Académie de Saint-Pétersbourg, sur les collections zoologiques du voyageur, t. IV du *Bulletin* cité, col. 172.

(2) Geographisch-Statistiche Notizen über die districte von Batum und Tschoruksu, nebst Bemerkungen über die Küste im Oestlichen Theile des Paschaliks von Trebizond; von *Herm Koeler*. — Dans le *Monatsbericht* de 1843, p. 218-232; 1845, t. II de la nouvelle série p. 22-59.

(3) *Voyez* les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mai, p. 114. L'excursion de M. Guarracino vient d'être publiée dans la 2e partie du t. XV du *Journal* de la Société géographique de Londres.

matie, nous traversions les steppes basses du nord de la mer Caspienne pour gagner la région des monts *Oural*, nous nous trouverons sur un terrain que viennent d'illustrer d'importants travaux. Le grand ouvrage de MM. *de Verneuil* et *Murchison*, quoique spécialement destiné à l'étude géologique et paléontologique de la Russie, ne laisse pas de se rattacher étroitement à la géographie, ne fût-ce que par la belle carte de la chaîne de l'Oural que les auteurs y ont jointe, et sur laquelle M. Murchison a donné une notice spéciale (1). M. *Krusenstern*, fils du savant hydrographe, a aussi construit une carte particulière du cours de la Petchora et des pays avoisinants, qu'il a explorés en 1843 avec le comte de Keyserling. Un travail manuscrit de M. Krusenstern, à l'appui de cette carte, a été lu par M. Carl Ritter au sein de la Société de géographie de Berlin. Le comte *de Régnby*, voyageur hongrois, continue son étude des populations finnoises de l'Oural.

Une seule région nous reste à mentionner pour terminer notre périple de l'Asie; mais cette région, c'est la Sibérie, c'est-à-dire près de la moitié du continent asiatique. Ici nous entrons dans le domaine exclusif de la Russie, non seulement quant au droit politique et à la possession territoriale, mais aussi quant à l'exploitation scientifique et aux explorations. Les voyageurs russes ne visitent guère d'autres contrées du globe que les terres mêmes qui relèvent de leur souverain, ou tout au plus quelques provinces limitrophes de l'Asie intérieure; et il faut convenir qu'un empire d'une pareille étendue suffit bien en effet pour épuiser

(1) Dans le vol. XIII, 2e partie, du *Journal* de la Société de géographie de Londres.

l'activité la plus énergique. Mais aussi le gouvernement russe et l'académie impériale, qui seconde avec zèle ses intentions à cet égard, favorisent ou stimulent de tout leur pouvoir les entreprises, soit collectives, soit individuelles, qui ont pour objet l'avancement de la géographie des diverses parties de l'empire, ainsi que les progrès des sciences d'observation, physiques et naturelles, auxquels se prêtent merveilleusement la diversité des zones et des climats, depuis les steppes enfoncées de l'Aral et la haute région de l'Altaï jusqu'aux bords glacés de l'océan Arctique, depuis les plaines fertiles de l'Ukraine et les âpres vallées du Caucase jusqu'à la côte N.-O. d'Amérique et aux déserts des Esquimaux. Il n'est pas de saison qui ne voie s'effectuer à l'est de l'Oural des voyages intéressants pour la géographie, et qui n'apporte son contingent d'observations pour la physique du globe. Dans notre rapport de l'an dernier, nous avions à citer la grande reconnaissance géologique et géographique de l'Altaï oriental par M. *de Tchihatcheff*, et nous racontions les souffrances inouïes qu'avait endurées M. *Middendorff* dans son expédition à la mer Glaciale (1); cette année, c'est encore à M. Middendorff que la science est redevable de l'expédition la plus remarquable qui ait eu lieu en Sibérie. Ce nouveau voyage, dont nous allons esquisser

(1) Le *Journal* de la Société de géographie de Londres, vol XIV, p. 247, a publié le récit personnel de M. Middendorff pendant ce pénible voyage de 1843, et le voyageur a donné dans le *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, sciences physico-mathématiques, t. III, col. 150, 241 et 289, un résumé des résultats scientifiques du voyage. — Il faut ajouter une note de M. Baer : Ueber das Klima des Taimyr-Landes, nach den Beobachtungen der Middendorffschen expedition. *Ibid.* t. IV, 1845, col 315-336.

un aperçu, est au premier rang, nous l'avons déjà dit, parmi ceux dont nous avions à vous présenter les résultats pour cette année 1845.

Ni les fatigues que l'intrépide voyageur avait éprouvées, ni les dangers auxquels il avait failli succomber, n'avaient diminué son ardeur. A peine revenu du cap Taïmoura, il résolut de pousser ses études dans une autre direction, et de s'avancer à travers toute la longueur de l'immense continent jusqu'aux bords de la mer orientale. M. Middendorff, accompagné de M. Branth, son préparateur, s'était rendu du Léniseï à Iakoutsk, sur la Léna ; il en partit le 11 avril 1844 pour gagner le golfe profond que forme la mer d'Okhotsk à son extrémité S.-O., vers les confins de la Sibérie russe et de la Mandchourie chinoise. Il y a là un très vaste territoire que n'avait vu aucun voyageur, et qui devait offrir un champ curieux d'observations nouvelles. Les prévisions de M. Middendorff n'ont pas été trompées. Depuis Iakoutsk jusqu'à l'Aldan, un des grands affluents que les montagnes du Sud envoient à la Léna, on eut à traverser de vastes plaines herbeuses. On remonta ensuite le cours encore gelé de l'Aldan, dont les premières fontes des neiges allaient bientôt soulever et briser l'enveloppe. La route que suivaient les voyageurs allait en montant d'une manière très sensible. On approchait de la crête des monts Stanovoï, qui forme le prolongement oriental du massif altaïque; la végétation s'appauvrissait de plus en plus, et au bout de quelques jours les vallées de glace succédèrent à la région des forêts. Chaque jour la marche devenait plus difficile et plus pénible. Enfin la chaîne granitique des Stanovoï fut franchie, et la petite caravane descendit la pente rapide au pied de laquelle s'enfonce la vallée sauvage de l'Ouda.

L'Ouda est une rivière qui coule de l'O. à l'E. et qui va se perdre dans la mer d'Okhotsk ; il y a sur ses bords un poste russe, le dernier dans cette direction, inscrit sur les cartes sous le nom d'Oudskoï-Ostrog ; M. Middendorff y arriva le 9 juin. Soixante jours avaient été employés à parcourir la distance qui sépare Iakoutsk de l'Ouda. Déjà les collections de zoologie et de botanique s'étaient enrichies d'une foule d'échantillons nouveaux, dont la contrée qui s'ouvrait aux recherches du voyageur devait prodigieusement augmenter le nombre. Quinze jours furent employés à construire une embarcation destinée à descendre l'Ouda jusqu'à la mer, et à explorer les côtes voisines. Parti le 25 juin d'Oudskoï-Ostrog, on parvint en deux jours à la bouche du fleuve. Les nombreux affluents qui se précipitaient bruyamment du flanc des montagnes l'avaient changé en torrent, et cependant les glaces amoncelées continuaient d'en obstruer l'embouchure jusqu'à une distance dont l'œil ne distinguait pas l'étendue. Sous le 55° parallèle, c'est-à-dire à une latitude plus méridionale que celle d'Édimbourg, ce triste climat présente déjà les frimas de la région boréale. C'était donc avec toute raison que le voyageur, chargé par l'Académie d'étudier les phénomènes de la vie organique dans la région polaire, avait voulu étendre jusque là le cercle de ses observations. Des pluies diluviennes, et qui se prolongent pendant toute la saison d'été, succèdent aux froids rigoureux de l'hiver et précèdent les brumes de l'automne ; au mois de juillet, on n'eut que huit jours sans pluie, et la température fut seulement de 3 à 5° Réaumur au-dessus de zéro. C'est un pays à peu près perdu pour la culture, mais qui présente durant quelques mois de

l'année de beaux pâturages ; la nature s'y montre d'ailleurs sous les formes grandioses qu'elle aime à déployer dans les contrées alpines. Les côtes s'y élèvent brusquement de la mer en murailles à pic de plusieurs centaines de pieds, contre lesquelles viennent se briser les bancs de glace qu'y poussent des courants d'une rapidité extrême.

Quoique fréquemment contrarié par ces glaces flottantes et par d'épais brouillards, M. Middendorff n'en réussit pas moins, à force de persévérance, à opérer la reconnaissance des îles Chantar, groupe considérable situé en regard de l'embouchure de l'Ouda, et à explorer vers l'est une ligne de côtes de 1000 verstes de développement, jusqu'à la bouche du fleuve Amoûr; on sait qu'un verste correspond à peu près à un kilomètre, c'est-à-dire à un quart de nos lieues communes. Il faudra changer complétement la direction et les contours absolument imaginaires que nos cartes ont donnés jusqu'à présent à cette côte d'après les documents chinois. Près de quatre mois furent employés à ces laborieuses reconnaissances. Les tribus de ce grand territoire maritime vivent dans une parfaite indépendance des deux empires dont elles occupent les confins ; ce peuple porte le nom de Ghilèke. On y distingue deux types très différents, l'un appartenant aux races kouriles ou mongoles, l'autre se rapprochant beaucoup, dit M. Middendorff, du caractère caucasique. Le voyageur étudia avec intérêt leurs mœurs, leurs habitudes sociales, les développements de leur industrie, et il recueillit un vocabulaire étendu de leur langue.

La saison rigoureuse s'approchait rapidement. Les premières neiges se montrèrent le 12 octobre ; le 15, le thermomètre était descendu à 26° Réaumur

au-dessous du point de congélation. Il fallut songer au retour. Dès le milieu d'août, M. Middendorff avait fait partir pour Iakoutsk M. Branth avec les collections, avant que les neiges n'interceptassent les passes du Stanovoï: M. Middendorff lui-même avait résolu de revenir jusqu'au poste russe de Nertchinsk, dans la Daourie orientale, par le bassin de l'Amoûr au sud des montagnes. Ces montagnes, qui séparent le bassin de l'Amoûr de celui de la Léna, sont parcourues sur leurs deux pentes par les tribus nomades des Toungouses; et comme les Toungouses sont rangés parmi les sujets russes, le voyageur n'hésite pas à regarder comme territoire russe les pentes et les vallées méridionales de la chaîne, contre l'autorité traditionnelle qui porte la limite russo-chinoise à la ligne même des hauts sommets. Il ne s'agit, au reste, que d'un pays de 12,000 lieues carrées environ, c'est-à-dire de la moitié de la France. M. Middendorff estime à cinq cents le nombre de Toungouses qui font paître leurs rennes sur les maigres pâturages de cette terre ingrate.

Ce vaste territoire n'est guère autre chose qu'un désert, soumis pendant une grande partie de l'année à un climat des plus rigoureux. Une circonstance climatologique remarquable, qui ne peut provenir que de l'élévation du pays au-dessus du niveau des mers, c'est que la partie orientale du versant sud des Stanovoï est beaucoup plus froide que le versant septentrional correspondant; plus à l'ouest même, c'est-à-dire vers le méridien de Iakoutsk, le froid est en hiver presque aussi intense que dans cette dernière ville, qui est à 6 ou 7 degrés plus au nord. Depuis le 10 novembre, le mercure se congelait toutes les

nuits dans le thermomètre de notre voyageur, et ne se liquéfiait que vers midi, sous l'influence du soleil qui rayonnait à travers une atmosphère sans nuages. Malheureusement, les thermomètres à alcool avaient tous été employés dans les différentes stations, ce qui ne permit pas à M. Middendorff d'être fixé sur le degré précis d'un pareil froid. Seulement les frimas lui rappelaient la température atmosphérique de Iakoustk : — 40° Réaumur au dessous de zéro !

L'itinéraire du voyageur jusqu'à la frontière orientale de la Daourie, où il retrouvait une population russe et des moyens de transport réguliers, n'est qu'une longue énumération de rivières, de vallées et de montagnes; mais ces indications, en même temps qu'elles modifieront beaucoup l'aspect de nos cartes, y rempliront, au moins en partie, un vide énorme qu'y laisse l'état actuel de nos connaissances. « Les résultats des trois derniers mois si froids de notre voyage, dit M. Middendorff dans son rapport à l'Académie de St-Pétersbourg, se réduisent à peu près à la géographie et à la topographie du versant sud des monts Stanovoi. J'espère pourtant que ce supplément sera jugé d'autant plus utile, que les notions, quelles qu'elles soient, qui nous arrivent sur ces pays totalement inconnus, ont par elles-mêmes de la valeur. Cette reconnaissance ne ferait-elle d'ailleurs qu'indiquer la marche à suivre dans les futures explorations, elle devra toujours compter comme un service rendu à la géographie. »

L'attention du voyageur ne s'est pas exclusivement concentrée dans l'étude du sol et l'observation de la nature; sa relation fournira de précieuses données pour rectifier les classifications ethnologiques de la Si-

bérie orientale et du nord de la Mandchourie. Il a trouvé la langue et la physionomie iakoutes répandues sur de vastes espaces au sud du grand coude de la Léna, communément attribués à la famille toungouse. On sait que les Iakoutes sont rapportés à la race turque (1).

Au point de vue spécialement ethnographique, des notions plus étendues encore sur une partie des populations du nord et de l'ouest de la Sibérie, notamment sur les Ostiaques et les Samoièdes, sortiront sans nul doute de la mission confiée à un jeune linguiste d'origine finnoise, M. *Castrèn*. M. Castrèn écrivait de Tobolsk le 31 mai dernier à l'Académie impériale qu'il allait se préparer par une étude approfondie des dialectes ostiaques à la poursuite de ses recherches au milieu des hordes samoièdes (2).

Dans le temps où M. Middendorff terminait sa remarquable exploration et où M. Castrèn se préparait à commencer la sienne, le Dr *Schrenck* se disposait à regagner la Russie, chargé des immenses richesses botaniques et géographiques qu'il a recueillies dans la

(1) Nous avons tiré l'aperçu que nous venons de présenter du voyage de M. Middendorff, du rapport qu'il en a adressé à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, et que l'Académie a fait imprimer dans son *Bulletin*, classe physico mathématique, t. IV, col. 18-32, 231-250. Ces deux rapports ont été en partie traduits dans le *Bulletin de la Société de géographie*, cahier d'août 1845, p. 74-105. Comp. un rapport de M. Baer à l'Académie de Saint-Pétersbourg, au nom d'une commission spéciale. *Ibid.*, col. 251-253.

(2) Lettre de M Castrèn à M. Sjögren, datée de Tobolsk, 19 (31) mai 1845 (en allemand). *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, classe des sciences historiques et philologiques, t. II, col. 376, 380; traduite en français dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'octobre, p. 59

région sud-ouest de la Sibérie. Isolé et sans appui, cet ardent naturaliste a passé quatre années entières dans un pays dont la plus grande partie n'avait jamais été non plus visitée par des Européens. Outre les abondants matériaux dont il dotera bientôt la botanique, la géologie et d'autres branches des sciences naturelles, il paraît avoir fait de très importantes observations sur le prolongement oriental du vaste territoire qui présente cette énorme dépression des steppes kirghises entre l'Aral et le Tobol, dépression que l'illustre M. de Humboldt nous a le premier bien fait connaître dans ses belles Recherches sur l'Asie Centrale. De là, M. Schrenck a pénétré jusqu'au lac Issi-koul, qu'entoure une ceinture de montagnes élevées, dans la partie occidentale de la Dzoûngarie chinoise, et il a contemplé du haut d'un de leurs sommets la vue du Thian-chan, ou montagne Céleste, chaîne gigantesque dont le voyageur estime l'altitude à 16 ou 18,000 pieds, et qui est à demi enveloppée de neiges éternelles. Il paraît clairement, d'après ce que l'on connaît des recherches du Dr Schrenck, qu'elles doivent aussi changer considérablement le tracé de nos cartes dans la région comprise entre le Sir-Déria et l'Altaï occidental, et y ajouter nombre de détails orographiques et hydrographiques entièrement ignorés.

Quels que soient, au reste, le nombre et la nouveauté des renseignements que promet à la géographie cette exploration d'une région encore si peu connue, les géographes peuvent, dès à présent, en puiser de plus nombreux encore dans une carte des steppes kirghises tout récemment publiée à St-Pétersbourg par M. *Nicholas Khanikoff*. Cette carte résume pour la première fois d'une manière complète l'immense quan-

tité de matériaux accumulés depuis un demi-siècle dans les archives de St-Pétersbourg, fruit d'une longue succession de reconnaissances et d'études poursuivies presque sans interruption par les voyageurs et les ingénieurs russes dans ces plaines salines où les hordes kirghises conduisent leurs troupeaux. On peut seulement regretter que la carte de M. Khanikoff et le mémoire qui l'accompagne ne soient pas rédigés dans une langue plus répandue que le russe (1).

Ce travail de M. *Nicholas Khanikoff* peut être regardé comme la suite de sa description de la *Boukhârie*, publiée peu de temps auparavant (2). Fruit d'un séjour de plusieurs années à Bokhâra, auquel l'auteur a pu joindre le secours de plusieurs documents particuliers ou officiels dont il a eu communication, cette description d'une contrée que les Russes ont un grand intérêt politique à bien connaître ajoute beaucoup à ce que nous en avaient appris les relations précédentes, même celles de Meyendorf et de Burnes. Elle est accompagnée d'une carte de la Boukhârie. Deux officiers russes, le lieutenant-colonel *Boutanieff* et le capitaine en second *Bogolovsky*, qui ont aussi visité la Boukhârie dans le même temps que M. Khanikoff, viennent de publier également, le premier, une suite de notices minéralogiques, économiques et physiques sur ce pays (3); le second, un mémoire plus spécialement

(1) Il faut comparer avec la carte de M. N. Khanikoff celles de Levchïn et de Zimmermann.

(2) Cet ouvrage est également écrit en russe; mais il en a paru à Londres une traduction anglaise presque simultanée, sous ce titre : Bokhara, its amir and its people. Translated from the Russian of *Khanikoff*, by the baron Clement A. de Bode; London, Madden, 1845, 8°, map.

(3) Richesse minérale de la Boukhârie, par M. le lieutenant-colo-

géographique sur la vallée de la Zarefchân, où sont situées Samarkand et Bokhâra (1).

Je n'ai plus à retenir longtemps, Messieurs, votre attention, peut-être fatiguée; les autres contrées du globe qui nous resteraient à parcourir ne nous présentent aucun voyage, aucune expédition récente dont les résultats connus puissent nous arrêter. Les recueils spécialement consacrés aux missions chrétiennes renferment plus d'un morceau intéressant pour la géographie et l'ethnologie sur différentes parties de l'Afrique centrale, des deux Amériques et de l'Océanie (2); les journaux hydrographiques de France et d'Angleterre contiennent un grand nombre de notes, de renseignements et de journaux propres à rectifier certains points particuliers de la géographie nautique du globe (3); mais ce sont là des documents d'une

nel *Boutanieff*. Dans l'*Annuaire du Journal des Mines de Russie*, année 1842 (Saint-Pétersbourg, 1845), in-8°, p. 401-411. — Métallurgie en Boukhârie. *Ibid.*, p. 412-415. — Monnaie en Boukhârie. *Ibid.*, p. 416-423. — Observations sur le forgeage du damas en Boukhârie. *Ibid.*, p. 422-428. — Résultats des observations météorologiques faites sur la route d'Orenbourg, à Bokhâra, et pendant le séjour dans cette dernière ville, de 1841 à 1842. *Ibid.*, p. 429-437.

(1) Mémoire sur la vallée de la Zarefchân et les montagnes qui l'environnent; par M. le capitaine en second *Bogolovsky*. *Ibid*, p. 137-171.

(2) Nous citerons notamment une lettre de M. *Cretin*, écrite du fort Atkinson, le 22 juin 1845, sur les Indiens Ouinébégo, Missouri : *Annales de la Propagation de la Foi*, novembre 1845, p. 487. — Une lettre de M. *Bolduc*, du 15 février 1844, et une autre du P. *de Smet*, du 9 octobre de la même année, écrites l'une et l'autre des bords de l'Orégon. *Ibid.*, p. 643 et 675. — Enfin une lettre du P. *Sato*, du 27 juin 1844; et une autre du P. *Samuel de Lodi*, du 16 mars 1845, donnant de curieux détails sur les Botocoudos et sur d'autres tribus indigènes du Brésil. *Ibid.* septembre, p. 399 et 414.

(3) Les îles Gambier ou Mangaréva, et l'île Éméo, par M. *Pénaud*,

nature restreinte et d'un intérêt tout spécial, qui s'effacent et disparaissent en quelque sorte dans les larges proportions d'un tableau d'ensemble. Il faut néanmoins placer sur une ligne exceptionnelle la relation que vient de publier un savant polonais, M. *de Strzelecki*, de cinq années consécutives de courses et d'études de toute nature dans les montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud et à la terre de Van Diémen (1). L'ouvrage de M. Strzelecki, dont nous regrettons de ne pouvoir vous exposer ici une analyse détaillée, mérite à tous égards d'être compté parmi les plus remarquables qu'aura produits l'année 1845. Le voyage que vient d'effectuer *la Pagoda* au cercle polaire austral, sous les auspices de l'Amirauté d'Angleterre, quoique ayant eu pour objet spécial une série d'observations magnétiques, n'aura pas été inutile, à ce qu'il

commandant la frégate *la Charte*. *Annales maritimes et coloniales*, septembre. *Revue coloniale*, p. 269. — Les îles Pomotou, par M. *Ricardi*. *Ibid.*, octobre, p. 429. — Voyage aux îles Tonga-Tabou, Wallis et Fontouna, à la Nouvelle-Calédonie et à la Nouvelle-Zélande, exécuté du 1er novembre 1843 au 1er avril 1844, par M. *Julien Laferrière*, commandant la gabare *le Bucéphale*. *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de mai et juillet 1845. — Voyage dans l'Océanie centrale, sur la corvette française *le Bucephale*, par M. *Ch. Pigeard*, officier de la marine royale. *Nouvelles annales des Voyages*, cahier de septembre, p. 289, et cah. de novembre, p. 141. Comp. *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'août, p. 169 de la *Revue coloniale*. — Voyage of *the Heroine*, from India to Sydney, through Torres Straits. *Nautical Magaz.*, septembre, p. 491; add. décembre, p. 688. — Notes on the island of Ascension in the Pacific; by com. *Blake*. *Ibid.*, novembre, p 561. — Ice in the North Atlantic; by *W.-C. Redfield*. *Ibid.*, juin, p. 298, juillet, p. 353, etc., etc.

(1) Physical Description of New South Wales and Van Diemen's Land, accompanied by a geographical map; by *P.-E. de Strzelecki*. London, 1845, in-8°.

parait, à la géographie de ces parages antarctiques.

Nous n'avons mentionné, dans cette rapide revue, aucun des voyages maintenant en cours d'exécution sur différents points du globe, mais dont nous ne pouvons encore ni connaître l'issue ni apprécier les résultats. L'expédition arctique sortie il y a quelques mois des ports de la Grande-Bretagne doit toucher maintenant aux abords de la mer polaire, dont elle a pour objet de compléter la reconnaissance en contournant de l'est à l'ouest dans toute son étendue la côte boréale du continent américain; les dernières nouvelles qu'on en a reçues en Angleterre sont datées du détroit de Baffin. Plusieurs voyageurs français, MM. *Castelnau*, *d'Azery*, *Weddel*, *Déville* et *de Mersay*, sillonnent en ce moment diverses provinces du Brésil; et un autre de nos compatriotes, déjà connu par de savantes recherches dans la basse vallée du Nil, M. *Félix d'Arcet*, se prépare à aller visiter aussi quelques parties du même pays, d'où il a l'intention de revenir vers le Mexique par le Pérou et la Nouvelle-Grenade. Une commission désignée au sein de l'Académie des Sciences a rédigé pour M. d'Arcet des instructions qui signalent spécialement à l'attention du voyageur d'importantes questions d'histoire naturelle, de physique générale et d'ethnologie (1). Un élève de notre école des Mines, M. *Charme*, qui a contracté comme ingénieur un engagement avec le gouvernement bolivien, a reçu de votre Commission Centrale des instructions propres à diriger son zèle vers des recherches et des observations que lui faciliteront particulièrement ses fonctions officielles. Des instructions analogues ont été simultané-

(1) Ces instructions sont imprimées dans les *Comptes-rendus* de l'Académie, t. XXI, p. 681-690.

ment rédigées, sur la demande du ministre de la marine, par votre Commission Centrale et par l'Académie des Sciences, pour le voyage d'exploration du Soudan que va entreprendre M. *Raffenel*. Nous pouvons encore ajouter qu'une nouvelle expédition exploratrice va partir prochainement sous les auspices du vice-roi d'Egypte et sous la conduite de notre compatriote M. *d'Arnaud*, pour achever la reconnaissance du grand bras du Nil, le Bahr-el-Abiâd, et remonter, s'il est possible, jusqu'aux sources les plus éloignées du fleuve.

On s'est vivement préoccupé, dans les États de l'Amérique du Sud, d'une question dont l'avenir est immense, celle de la communication des républiques de l'Ouest avec l'Atlantique par l'Amazone et ses grands affluents. Une expédition avait été ordonnée par le gouvernement bolivien pour descendre l'Amazone dans toute son étendue au moyen d'une flottille à vapeur, et reconnaître les travaux que pourrait y nécessiter l'établissement d'une navigation régulière : il paraît qu'au moins quant à présent cette expédition a été ajournée, ou plutôt qu'elle a été reportée vers le bassin du Paraguay. Espérons que l'issue en sera plus heureuse que n'a été en 1844 celle d'une première reconnaissance destinée à l'exploration du Pilcomayo, principal affluent de ce dernier fleuve.

Ainsi le travail des nations exploratrices ne connaît ni trève ni repos, et la science du globe marche incessamment vers de nouveaux progrès. Beaucoup ont été accomplis déjà par nos prédécesseurs; un bien plus grand nombre est réservé aux efforts persévérants de notre époque et à ceux de l'avenir. La carrière, en effet, n'a pas de limites : si l'homme peut espérer de fermer un jour le cercle des découvertes, l'activité des

siècles se consumera sans doute dans l'inépuisable champ des améliorations. Et vous, Messieurs, qui en suivez avec un vif intérêt la marche et les phases diverses, vous dont la tâche est de les stimuler par vos encouragements et de les aider de vos conseils, vous êtes heureux d'avoir à enregistrer chaque année un nouveau progrès accompli dans la connaissance plus parfaite de la terre, et de signaler les explorateurs dont les intelligents efforts ont bien mérité de la géographie.

Il est un autre ordre de travaux qui n'ont pas un moindre droit à votre attention : ce sont ceux du savant, de l'homme de cabinet. Ceux-là, en effet, concourent au même but par d'autres moyens. En résumant ce qui a été fait, ils montrent plus clairement ce qui reste à faire, et ils éclairent ainsi à la fois le passé et l'avenir de la science. L'année qui s'achève a vu paraître un de ces ouvrages que la génération contemporaine transmet avec orgueil aux siècles futurs : ai-je besoin de vous nommer le *Cosmos* de votre illustre président, M. Alexandre de Humboldt? magnifique exposition des lois qui président à l'univers, depuis ces astres nébuleux perdus dans les profondeurs infinis de l'espace, jusqu'à notre propre planète, et jusqu'à l'homme lui-même, si petit devant l'immensité de la création, si grand par l'intelligence divine qui rayonne en lui. Dans une sphère moins élevée, mais encore recommandable à des titres différents, nous citerons un catalogue publié par M. de Littrow, directeur de l'Observatoire de Vienne en Autriche, et professeur d'astronomie à l'Université impériale, des positions astronomiquement déterminées dans toutes les parties du globe (1). Les tables de M. de Littrow, dont

(1) Verzeichniss Geographischer Ortsbestimmungen, nach den

l'exactitude est garantie par le nom de l'auteur, nous ont paru commodément disposées pour l'usage. Nous pouvons rappeler encore un recueil d'itinéraires et de périples anciens, entrepris sous les auspices de feu M. le marquis de Fortia d'Urban, et principalement dirigé par M. *Miller*. Nous croyons que cette édition d'anciens textes eût été plus utile si on les eût reproduits dans leur intégrité, au lieu de les fractionner dans un ordre systématique; mais ce qui les recommandera près des savants, ce sont les variantes fournies par la collation minutieuse des manuscrits, c'est surtout la belle suite de cartes que l'on y a jointe, et que l'on doit à l'habileté bien connue de M. le colonel Lapie.

Qu'il nous soit permis de mentionner aussi l'ouvrage où nous avons entrepris d'écrire l'histoire universelle des découvertes géographiques, et dont nous avons eu l'honneur de vous offrir cette année le premier volume (1). L'inévitable lenteur d'un aussi grand travail ne nous a pas permis, comme nous l'aurions désiré, d'en déposer aujourd'hui sur votre bureau le second

neuesten Quellen, und mit angabe derselben; von *C.-L. von Littrow*. Wien, 1844, in-8°.

(1) Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde, présentant, d'après les sources originales pour chaque nation, le précis des voyages exécutés par terre et par mer depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, et plus spécialement depuis la fin du xve siècle, et offrant le tableau complet de nos connaissances actuelles sur les pays et les peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, avec un grand nombre de cartes géographiques; par *L. Vivien de Saint-Martin*, secrétaire général de la Société de géographie, etc., t. II (le premier publié). Introduction générale à l'histoire géographique de l'Asie. Asie-Mineure, partie ancienne et moyen-âge; in-8°, carte.

volume; mais nous espérons que trois nouveaux volumes pourront être achevés dans le cours de l'année qui va s'ouvrir. Le sujet se recommande de lui-même à votre intérêt : quant à l'exécution, nous ne pouvons qu'en déférer l'examen à la sévère appréciation des hommes compétents.

Il est une branche des travaux géographiques de l'année 1845 dont nous vous avons dit quelques mots à peine, et sur laquelle nous aurions désiré nous arrêter plus longtemps : nous voulons parler des cartes géographiques, cette partie si importante dans l'enseignement et dans la science. Et à ce sujet nous ne pouvons nous empêcher de faire entendre ici un vœu que partagera, nous n'en doutons pas, quiconque prend intérêt à l'avenir de la science géographique en France : c'est que le département des cartes à la Bibliothèque royale, que dirige avec tant de dévouement et une si haute intelligence notre savant collègue M. *Jomard*, puisse enfin recevoir de l'administration supérieure des moyens de développement et d'installation qui soient complétement en rapport avec les besoins de l'établissement et les intérêts de l'étude. C'est au moment où il est définitivement question de reconstruire la Bibliothèque royale, et cela, à ce qu'il paraît, sur l'emplacement même qu'elle occupe aujourd'hui, sauf l'extension jugée nécessaire, c'est en ce moment, disons-nous, qu'il est plus que jamais urgent d'appeler l'attention sérieuse du pouvoir sur un objet d'une aussi grande importance. La collection géographique de la Bibliothèque royale est déjà riche d'un nombre immense de morceaux précieux pour l'étude de toutes les branches de la géographie, et

surtout d'une suite unique au monde de Monuments de l'histoire de la science géographique et uranographique du moyen-âge et des siècles de la renaissance ; mais faute d'un espace suffisant et convenable pour le placement de ces richesses, elles n'ont pas eu jusqu'à présent à beaucoup près toute l'utilité dont elles seraient susceptibles. Il y aurait donc, nous le répétons, un déplorable oubli des intérêts et de l'avenir de la science géographique en France à ne pas remédier d'une manière convenable, dans les arrangements de l'installation future, aux graves inconvénients de l'état actuel des choses.

Mais cette fâcheuse prévision ne se réalisera pas ; nous n'en voulons pour garantie que la bienveillance éclairée dont l'administration supérieure a si souvent fait preuve pour les lettres et les hautes études. Une disposition récente de M. le ministre de l'instruction publique à l'égard des Sociétés scientifiques et littéraires du royaume obtiendra l'assentiment et la gratitude de quiconque s'intéresse à la prospérité de ces établissements qui servent et honorent le pays. Votre Commission Centrale s'est empressée de répondre, en ce qui concerne la Société, aux vues généreuses du ministre. Tous les documents qu'il avait réclamés de vous lui ont été transmis, et nous attendons avec confiance l'effet d'une mesure qui promet d'agrandir les conditions d'avenir de la Société, et d'ajouter aux moyens dont elle dispose pour travailler d'une manière de plus en plus efficace aux progrès des découvertes et à l'avancement des sciences géographiques.

Avoir retracé le mouvement géographique de l'année qui s'achève, c'est avoir indiqué, Messieurs, les élé-

ments essentiels de votre propre histoire dans le cours de cette année. Il est peu de ces explorations, de ces découvertes que nous avons passées en revue, qui n'aient été dans vos réunions habituelles l'objet de quelque lecture ou de quelque communication. Peu de mots suffiront pour rappeler un certain nombre de faits particuliers de votre histoire intérieure. Vos relations scientifiques avec les sociétés étrangères se sont maintenues aussi actives qu'elles l'ont toujours été depuis votre fondation ou la leur; ces relations ont même reçu plusieurs accroissements. Vous avez appris avec intérêt la formation d'une nouvelle Société de géographie à Darmstadt, et il paraît certain qu'il s'en établit une aussi à Saint-Pétersbourg. Il faut se féliciter de ce développement graduel d'institutions spéciales qui ne peuvent qu'aider puissamment à l'activité des travaux géographiques et aux progrès de la science que nous servons tous. Déjà riches des dons d'un grand nombre de voyageurs, vous avez fondé dans le local de vos réunions, et annexé à votre bibliothèque, un musée géographique qui permettra d'étudier les produits comparés de la civilisation des peuples extra-européens, de ceux-là surtout que l'on désigne sous la dénomination de peuples sauvages. M. *Jomard* vous a lu à cette occasion quelques extraits d'un important travail où la question très complexe et très vaste des classifications ethnographiques est étudiée sous toutes ses faces (1). Parvenu aujourd'hui à son quarante-troisième volume, votre Bulletin est maintenant sans contredit le plus riche répertoire qui existe de docu-

(1) Des collections ethnographiques, par M. *Jomard*. *Bulletin* de la Société, cahier de juin, t. III de la 3e série, p. 388-402.

ments et de renseignements géographiques ; mais à raison de cette étendue même, les recherches sur un point donné y étaient devenues très difficiles, sinon impossibles. Une bonne table analytique par ordre alphabétique était indispensable ; mais c'était là un immense travail que peu d'entre nous eussent osé aborder. Un de nos collègues, M. *de Froberville*, s'y est consacré avec un généreux dévouement, et nous possédons maintenant le manuscrit d'une table excellente des quarante premiers volumes du Bulletin, formant deux séries décennales. L'impression en est commencée et va se suivre sans interruption.

Le même membre, dont les études se sont particulièrement portées sur la région orientale du sud de l'Afrique, vous a lu un mémoire sur l'histoire géographique de l'île de Madagascar (1). Vous avez entendu aussi la lecture d'un savant travail de notre collègue M. *d'Avezac* sur les îles fantastiques de l'Océan occidental au moyen-âge, notamment sur l'île de Saint-Brandan, si fameuse dans les légendes, et sur cette Antilia dont le nom longtemps errant s'est perpétué dans le groupe qui couvre les approches de la mer du Mexique (2). Ces questions sont d'un puissant intérêt pour

(1) Mémoire sur les progrès des découvertes géographiques dans l'île de Madagascar, par M. *Eugène de Froberville*. Dans le *Bulletin* de la Société, cahier de mars, t. III, p. 160-176 (seconde partie). La première partie de ce travail de M. de Froberville a été imprimée au cahier de mars 1844, t. I, p. 215-238.

(2) Le mémoire de M. d'Avezac est imprimé dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahiers de mars et d'avril, t. I de 1845, p. 293-306 ; t. II, p. 47-62. En voici le titre : *les Iles fantastiques de l'Océan au moyen-âge*, fragment inédit d'une histoire des îles de l'Afrique ; par M. *d'Avezac*.

l'histoire de la géographie dans les siècles ténébreux du moyen-âge.

Une autre question d'érudition géographique, fort obscure aussi, quoique appartenant à une période moins reculée, a été vivement débattue dans plusieurs de nos réunions : c'est celle de l'ancienneté relative des découvertes françaises et portugaises sur la côte occidentale d'Afrique. A la distance où nous sommes du siècle de Béthencourt et du prince Henry, cette controverse ne peut être sous aucun rapport une question nationale; ce n'est plus, ce ne peut plus être qu'un point de science et d'histoire géographique. C'est donc seulement à l'érudition qui s'appuie sur les textes et à la saine critique qui les compare et les apprécie, à poser le problème et à le résoudre. A cet égard, M. *d'Avezac* et M. *de Santarem* représentent dignement la cause opposée que chacun d'eux défend, M. d'Avezac soutenant avec une grande force de logique et de savoir la priorité des découvertes françaises, M. de Santarem plaidant avec non moins d'érudition l'antériorité des navigations du Portugal. Du reste, une partie des pièces du procès est déjà imprimée, et les autres le seront prochainement; on pourra alors peser les raisons alléguées de part et d'autre, et s'en former plus aisément une opinion motivée (1).

Nous ne terminerons pas sans payer un dernier tribut à deux de nos collègues que la mort a frappés depuis notre dernière réunion annuelle de décem-

(1) Le Mémoire de M. d'Avezac a pour titre : *Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du* XVe *siècle ;* il est imprimé dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahiers d'octobre et de décembre 1845.

bre 1844, M. *Larenaudière* et M. *Warden*. Vous avez entendu dans vos réunions particulières une notice sur chacun de ces deux savants, et il n'est aucun de vous qui n'ait présente à la mémoire la longue série de leurs utiles travaux. Accordons nos regrets, Messieurs, à ces hommes qui ont consacré à la science le fructueux labeur d'une carrière utilement remplie; mais n'oublions pas que les hommes passent, fragiles instruments, tandis que l'édifice de la Science, auquel chacun de nous apporte à son tour son humble tribut, élève éternellement son front majestueux sur les débris accumulés des générations.

La Collection géographique de la Bibliothèque royale en 1845.

La collection géographique de la Bibliothèque royale continue à s'accroître autant que le permettent les ressources mises à sa disposition. Mais le moment ne peut être éloigné où elle recevra la dotation qui doit la porter à un plus haut degré de richesses et par conséquent d'utilité, tel qu'on peut l'attendre d'un dépôt central et complet des productions géographiques, digne en même temps de notre grand Musée littéraire et historique.

En outre des acquisitions opérées à l'aide de l'allocation annuelle accordée par les Chambres, il faut mentionner les dons généreux faits à l'établissement par des savants français et étrangers, qui comprennent les avantages qu'il doit offrir un jour pour l'instruction, pour les voyages, pour les études de toute espèce qui se rattachent à la géographie.

Nous mentionnerons, en première ligne, l'*Amirauté anglaise*, qui a fait présent de cent vingt cartes qu'elle a publiées l'année dernière. Une grande carte du canal impérial de la Chine, et des travaux d'art qu'on y a exécutés et qu'on entretient chaque année, a été donnée au cabinet des cartes par M. *de Salvandy*. M. le *marquis de Lagrange*, député de la Gironde, possesseur d'une carte autographe du célèbre ingénieur J. Errard, et qui a visité avec intérêt la collection, a fait don de cette précieuse carte sur parchemin ; elle représente la ville d'Amiens durant le siége des Espagnols devant Ardres, c'est-à-dire en 1596, et tous les travaux de défense exécutés sous Errard. La carte est signée et datée du XXI mai. M. *Rafn*, secrétaire perpétuel de la Société royale des antiquaires du Nord, a donné à la collection les cartes qui font partie de ses *Antiquitates americanæ*. On a reçu du *Dépôt de la marine* de France et du *Dépôt de la guerre* les publications de ces établissements en 1844 ; le *Ministère de la guerre* a fait également don de ce qu'il a publié pendant la même année, et le *Ministère des travaux publics*, de la grande carte géologique de France ; la *Société royale géographique de Londres*, de la suite de son journal ; *Lady Rodd*, d'une carte autographe de son père, le major Rennell. M. le général *Marey-Monge*, M. *Biot* et d'autres savants ont fait au cabinet de la Bibliothèque des dons analogues. *Rechid-Pacha* a offert des cartes orientales. A mesure que l'existence de la collection sera plus connue, il est probable que beaucoup de personnes aimeront à l'enrichir des pièces qui conviennent mieux à un établissement public qu'à une collection particulière.

Jusqu'à présent, on avait peu mentionné les cartes françaises qui arrivent à la Bibliothèque par le dépôt

légal et autres que celles qui sont produites par les Dépôts de la guerre et de la marine et les administrations publiques. L'année 1845 a vu paraître, à Paris et même dans plusieurs départements, plusieurs bons ouvrages en ce genre, qui sont dignes d'être cités à cause de leur mérite, et qui le seront en leur lieu. On sait que la France produit des cartes qui ne le cèdent à celles d'aucun pays pour l'importance, comme pour la beauté de l'exécution ; mais elles sortent de nos presses officielles, et il est vrai de dire qu'en Allemagne et en Angleterre, les particuliers en publient de plus neuves, de plus riches, et en plus grand nombre que, chez nous, les personnes de même condition. Nous signalons avec plaisir un progrès à cet égard. Cette heureuse rivalité doit porter ses fruits ; elle résulte évidemment de l'impulsion donnée en France depuis trente ans aux études géographiques. Espérons que bientôt il n'y aura personne qui n'en sente l'importance. Quoi qu'il en soit, il est juste de montrer que la France contribue aux progrès de la science, non seulement par les ouvrages que publie le gouvernement, mais encore, comme en Allemagne, par les travaux des géographes et des particuliers réduits à leurs ressources personnelles.

Il est entré cette année dans la collection un assez grand nombre de cartes du XVIIe siècle et de la fin du XVIe, nécessaires pour la rendre plus complète, surtout sous le rapport de l'histoire militaire. Dans ce nombre, il faut citer une nombreuse suite de cartes manuscrites provenant de la collection qu'avait laborieusement rassemblée le vénérable et ingénieux historien Alexis Monteil pour composer son Histoire des Français. Il s'y trouve des reconnaissances tracées sur le champ de bataille même, soit de la main, soit à

l'usage de nos hommes de guerre du grand siècle ; elles seront mentionnées plus loin.

La division que l'on suivra ici pour l'énumération des principales pièces est la même qu'on a adoptée précédemment, c'est-à-dire en cinq classes principales, se partageant elles-mêmes en autant de subdivisions. Ce classement méthodique a l'avantage de faire retrouver facilement chaque espèce de carte, de la rapporter au genre auquel elle appartient et d'éviter des recherches inutiles.

Classe Ire.—L'atlas céleste de Malby, nouvelle édition en 21 feuilles par Addison, avec les étoiles doubles d'après Herschel, Struve, etc. Londres, 1845; le catalogue des étoiles publié par l'Académie royale de Berlin, zone par zone, d'après les observations faites dans les divers observatoires de l'Europe, 1843 à 1845; puis d'autres ouvrages moins importants de la même cathégorie; point de grands travaux de géodésie ou d'hypsométrie.

Classe IIe. — Voici les principales cartes appartenant à la géographie proprement dite, rangées suivant l'ordre d'entrée, mais non dans leur ordre d'importance : onze feuilles nouvelles de la carte topographique de Bavière par le Dépôt de la guerre de ce royaume, avec le *repertorium* qui s'y rattache, travail de longue haleine qui approche de son terme; plusieurs cartes manuscrites de feu M. de Wiebeking, célèbre ingénieur bavarois, relatives aux Pays-Bas, à la Russie, à Venise, à l'Égypte; le complément de la grande carte typographique de l'Europe de M. Raffelsberg: on sait que, par le procédé de cet auteur, la même carte peut servir pour toutes les langues ; les deux dernières feuilles de l'Asie-Mineure par M. Kiepert, ouvrage dont

on a signalé l'année dernière la parfaite clarté, en outre du mérite de sa composition savante; dix nouveaux comtés de la carte d'ordonnance de l'Irlande formant à eux seuls 677 feuilles; ouvrage officiel et colossal qui comprendra 1,750 feuilles environ; c'est probablement la plus grande carte qui ait jamais été publiée sur un pays de cette étendue; une partie de la côte nord-ouest de Bornéo de M. Hobbes, 1843; douze plans manuscrits des villes fortes de la Bourgogne, dessinés et coloriés très soigneusement sur peau de vélin en 1638 pour le cardinal de Richelieu; le fort de l'Écluse est à la fin; la carte de l'Inde et la carte de la Vallée de Cachemire pour le voyage de Victor Jacquemont; l'Empire de Maroc par M. Renou, 1844; les îles Hawaii, carte imprimée sur les lieux à Lahainaluna, apportée en Europe par Tamehameha, fils du roi de Sandwich; une grande carte chinoise représentant le Fleuve Jaune et les travaux d'art du canal de la Chine, donnée par M. de Salvandy; la carte de la région du Nil appelée Karte... des Oberen Nillandes, par M. Zimmermann, Pyritz, 1843, carte curieuse en ce qu'elle réunit toutes les observations les plus récentes, y compris le cours supérieur du Nil-Blanc, découvert par M. d'Arnaud en dernier lieu, mais où les parties de l'Afrique mal ou point connues occupent un trop petit espace; le grand-duché de Hesse par l'état-major hessois; la suite de l'atlas de Hanovre de Papen; huit nouvelles feuilles de la grande carte topographique de France; la carte de l'État du Maine par M. Greenleaf, 4 fe. Philadelphie, 1844; une série de belles cartes publiées par l'état-major prussien et le Ministère du Commerce, telles que les environs de Berlin quinze feuilles et une carte topogra-

phique en quarante-huit feuilles; les provinces de Brandebourg, de Westphalie, de Poméranie, cartes topographiques, cinquante-six feuilles, etc.; la fin de la *Corografia dell' Italia :* c'est peut-être ici le lieu de donner une idée de cette grande publication qui remonte à dix années; le titre entier est : *Corografia fisica, istorica e statistica dell' Italia, e delle sue isole, corredata di un Atlante di mappe geografiche e topografiche e di altre tavole illustrative, di* Attilio Zuccagni Orlandini, *Firenze*, 1835-1845; l'ouvrage a paru en 87 livraisons; toutes ces livraisons classées forment douze volumes de texte in-8°, non compris cinq volumes de supplément; la division de l'ouvrage est la suivante : l'introduction, 1 volume; Monaco et les États Sardes de terre ferme, 4 vol.; le royaume Lombard-Vénitien, 2 vol.; la Suisse Italienne et le Tyrol Italien; Parme, Plaisance et Guastalla; les États d'Este et Lucques; la Toscane, 2 vol.; les États pontificaux et Saint-Marin, 2 vol.; Naples, 2 vol.; les îles d'Elbe, de Sardaigne, de Sicile, de Malte, de Corse, etc.; il y a des volumes qui ont jusqu'à 1,133 pages; l'atlas grand format se divise en deux parties : la géographie, 2 vol., et les monuments, 3 vol.; l'atlas géographique comprend, dans le 1er volume, une carte générale en quinze feuilles, y compris la Sicile; Monaco, une carte et un plan; une carte orographique et hydrographique des États-Sardes de terre ferme, la carte ancienne du Piémont et de la Ligurie, 18 cartes ou plans modernes du pays, 2 cartes et un plan de la Sardaigne; 3 cartes de la Suisse Italienne et du Tyrol Italien, et 2 plans; le royaume Lombard-Vénitien, 2 cartes orographiques et hydrographiques et 2 cartes anciennes avec 15 cartes ou plans modernes; les duchés de Parme.

Plaisance et Guastalla, 4 cartes ou plans, en tout 77; le 2e volume de l'atlas géographique contient aussi des plans de ville avec les cartes : États d'Este, 5 cartes et plans; duché de Lucques, 4 cartes et plans; Toscane, 12 cartes et plans; Saint-Marin, une carte; États pontificaux, 30 cartes et plans; royaume des Deux-Siciles *di quà dal faro*, 18 cartes et un plan de Naples; la Sicile, 2 cartes et plans; la Corse et Malte, 3 cartes. En tout 67; cet ouvrage est le plus étendu qu'on ait publié sur la géographie de l'Italie prise dans son ensemble.

La suite de l'*atlas des phares*, par M. Coulier, ouvrage éminemment utile autant que consciencieux, et qu'on ne saurait trop encourager; la suite des cartes de l'amirauté Britannique, consistant en 129 feuilles, collection riche également par l'exécution comme par la nouveauté des sujets, renfermant, entre autres, plusieurs cartes sur les pays suivants : l'Amérique centrale, le Texas, l'Océanie, Bornéo, la Chine, l'Australie et la Nouvelle-Zélande; ensuite le chanat de Chiwa, la suite de la carte du royaume de Wurtemberg par l'état-major de Stuttgard; la carte russe et latine de Kyrilow, ancienne mais estimée pour le temps; la carte du Canada par Ed. Staveley, Montréal, 1845; la Turquie d'Asie et la Perse par le colonel Lapie; quatre nouvelles feuilles de la carte publiée par le bureau topographique du duché de Bade; par le dépôt de la guerre de France, les départements de Seine-et-Oise et celui de la Seine, à une échelle double de celles des autres départements, c'est-à-dire au 40,000e; la suite des cartes de l'Algérie élaborées dans le même établissement, telles que le port d'Alger, la carte de la colonisation, l'empire du Maroc, etc.; la carte du

Maroc, par don Séraphin Calderon, avec les Canaries, 1844; Athènes et ses environs, par Ad. Sommer, officier du bureau topographique bavarois; la carte spéciale de la Moravie et partie de la Silésie, par l'institut géographique de Vienne; sept feuilles de l'Asie antérieure, par M. Zimmermann, pour la géographie de Carl Ritter; le plan de Varsovie, d'après l'état-major russo-polonais; l'Allemagne en trente-cinq feuilles, par Gotthold; la Turquie d'Asie et l'empire Romain en Asie de Kiepert, cartes en deux feuilles chacune, et qui ont le même mérite d'exécution et de netteté que l'Asie-Mineure du même géographe; le port Macquarie, Moreton Bay, etc., par Hodgkinson; Bokhara, par le baron de Bode (d'après le russe de M. Khanikoff); le Pendjab, par le colonel Steinbach, 1845; une très grande carte des États-Unis, construite d'après les derniers documents par M. Calvin Smith, comprenant le Canada, le Texas, les territoires des Indiens, etc., New-York, 1844; la Servie, carte russe, Belgrade, 1845; la suite de la Moravie de Conrad Schenkr; la suite de la Westphalie de Siebert; l'Afghanistan de W. Allen, 1844; le haut Himalaya, par Grimm; la carte de la Méditerranée en grec, par G. E. Joannes, deux très grandes feuilles, Trieste, 1844; plusieurs cartes murales allemandes, scolaires, bibliques, etc., par M. Gottschik et autres, et beaucoup de plans des villes de l'Europe; enfin, et c'est la plus importante de toutes, la grande carte de l'île de Sardaigne par le général de la Marmora, en deux feuilles, où le relief du terrain est exprimé avec une vérité parfaite, chef-d'œuvre d'exactitude en même temps que d'exécution. Ajoutons encore de grandes cartes manuscrites de la collection Monteil, telles qu'un plan de Belgrade à grand point,

une Afrique de Ptolémée par Philippe Buache, etc.

En outre des cartes françaises mentionnées plus haut, l'on doit en citer d'autres entrées dans la collection par le dépôt légal : plusieurs bonnes cartes de M. Dufour, habile géographe, appelé à recueillir la succession de Brué, entre autres une mappemonde espagnole et l'Algérie; le plan géométrique d'Angers, dressé d'après le cadastre par M. Priston, 1844; la carte du centre de l'Amérique méridionale relative à la navigation de l'Amazone et de la Plata, par M. d'Orbigny; les départements du Jura, de la Haute-Marne, d'Eure-et-Loir, tirés, par le procédé du transport, de la nouvelle carte de France; le plan de Vichy par le colonel Lapie; plusieurs cartes des environs de Varsovie en polonais; plusieurs cartes des arrondissements du département du Rhône, par Eugène Rembielinski; le plan de la ville de Reims; une carte des départements du Nord et du Pas-de-Calais, par M. Robert, 1845; l'arrondissement de Libourne, par M. Grillet, deux feuilles, 1845; une grande carte d'Italie en dix-huit feuilles; le Sahara algérien, par M. Daumas; carte d'une partie de l'Afrique septentrionale, par le même et M. Gaboriaud; l'atlas du Puy-de-Dôme, par C. Sauty, 1845, atlas qui aura environ 46 feuilles; très grand plan de Dijon, par M. Moulin-Gérardot, 1845; le plan de Bordeaux et le département de la Gironde, Bordeaux, 1845; le département de la Lozère par M. Raybaud; le département de la Somme à un 240 000e, 1845; un plan de Dieppe, 1845; les environs de Strasbourg à un 2,000e; le département d'Ille-et-Vilaine, par M. Lesné; le plan de Boulogne et environs en deux grandes feuilles.

CLASSE IIIe. — La *géographie physique* et ses diverses

branches n'ont pas fourni autant de pièces que les années précédentes; cependant elles ne sont pas sans intérêt: 1° pour les cartes physiques, on citera le système des courbes magnétiques par Ernst Herger, Leipzig; l'atlas physique, par Glaser, d'après Ritter, Humboldt, Schouw, etc., 1844; l'atlas des volcans de Leonhard; l'atlas physique de Berghaus, la 13e livraison; 2° pour les cartes géologiques, il faut mentionner la carte géologique d'Angleterre de Bett et Richardson, deux feuilles; la carte géognostique du bassin de Vienne par Paul Partsch, 1845; une *carte géologique du globe*, essai bien hardi d'un savant naturaliste, M. Boué, mais qui aura évidemment pour résultat d'appeler l'attention des voyageurs sur les lacunes d'un pareil travail; la carte géognostique d'une partie de la Bohême, par M. A.-E. Reuss; le voyage géologique dans l'Amérique du Nord, par Th. Lyell, 1845; la carte géognostique des environs de Tarnowitz, Haute-Silésie, par M. R.-v. Carnall, 1844; la carte géognostique des environs de Gratz, par M. Schreiner, 1843, etc.; 3° l'atlas de la géographie des plantes, par Schouw; 4° la carte des rivières et des montagnes de l'Allemagne, par Winckelmann et Wolter et le cours inférieur de l'Oxus, par M. Zimmermann.

En cartes françaises, il n'a paru que des cartes géologiques partielles: celle de l'Isère, par M. E. Gaymoard; celle de l'Aube, par M. Leymerie, 1846; une carte forestière de l'Europe et des limites de la végétation ligneuse, 1845, par M. Gard, inspecteur des forêts, est digne de mention; les cartes physiques et orohydrographiques de la France de M. Desjardins, faites sur de bons matériaux, mériteront d'entrer dans nos écoles, à défaut des cartes physiques allemandes,

surtout quand l'impression et le coloriage en seront parfaitement soignés.

CLASSE IVe. — L'ouvrage le plus considérable de cette catégorie est l'atlas de Johnson, ouvrage splendide; il est intitulé : *Atlas national de la Géographie commerciale et politique*, Londres, 1844, et il est accompagné de cartes ethnographiques de l'Europe; ensuite, l'atlas ethnographique de Prichard, 1843, six feuilles, publication importante et estimée, qui satisfait à un besoin très général, aujourd'hui qu'on s'occupe partout de ce qui regarde les diverses races de l'espèce humaine; la carte ecclésiastique de l'Allemagne, comprenant la Prusse et la Suisse, par V. Kutscheïct, Berlin, 1845; la carte statistique des territoires slaves (slovanski meneved); on peut ranger ici une carte portugaise des vignobles du haut Douro (mappa do payz vinhateiro do alto Douro) une grande feuille, par J.-J. Forrester, et d'autres cartes statistiques; 2° beaucoup de cartes itinéraires, avec les chemins de fer de Wurtemberg et du reste de l'Allemagne; 3° l'isthme de Tehuantepec, avec le nivellement exécuté en 1842 et 1843 pour l'établissement d'une communication entre les deux océans, par don Jose de Garay, cinq cartes, Londres, 1844.

La presse française a fourni cette année quelques grandes cartes statistiques : la carte de la colonisation et des travaux publics de la province d'Alger, dressée au 50,000e au dépôt de la guerre; puis *Diœcesis Cenomensis*, ou la géographie ancienne du diocèse du Mans, par M. Gauvin, 1845; la carte du diocèse de Lisieux, dressée d'après les pouillés anciens et nouveaux, par M. Léchaudé d'Anisy, Lisieux, 1845. Ensuite la carte des routes du département des Basses-Alpes, par

M. Matty de la Tour, 1845; enfin beaucoup de cartes très détaillées pour le tracé des rail-ways de la France.

CLASSE V^e^. — Les cartes principales relatives à la *géographie historique* sont : 1° des atlas et cartes bibliques; 2° plusieurs atlas et cartes historiques; la suite de l'atlas historico-géographique de Spruner; l'atlas historique, géographique, etc., de la Hongrie, par Bedeus v. Scharberg, 1845; la géographie historique de l'Arabie, par M. Forster; les itinéraires anciens, publiés par le marquis Fortia d'Urban, avec les cartes du colonel Lapie; la suite de Ptolémée de Wilberg; quelques anciennes éditions de Ptolémée, complétant la riche collection des Ptolémées du cabinet géographique, l'édition de Venise, 1538, le traité de Regiomontan (Muller de Monte Regio) sur l'almageste, Venise, 1496; plusieurs fragments de géographie ancienne, avec cartes, publiés en Allemagne; 3° le théâtre de la guerre dans le Caucase, par l'état-major prussien; les campagnes de 1792 à 1815, en 136 cartes, nouvelle édition de Kausler par le professeur Woerl, Carlsruhe 1843; parmi 124 articles manuscrits de la collection Monteil, une suite de plans et cartes militaires, recueillis avec une louable persévérance par l'auteur de l'*histoire des Français des cinq derniers siècles*, et arrachés par ses soins à une ruine certaine pendant la révolution; on présume que beaucoup de ces cartes, datées et signées, ont servi au grand Dauphin, au duc de Vendôme, aux maréchaux de Vauban, de Berwick, de Villars, etc., à Louis XIV lui-même, d'autres au comte d'Estaing, d'autres au général Dumouriez, etc.: ainsi, Philisbourg, les environs de Fribourg et Landau 1690, Namur 1692, Asperg et Brissach 1693, l'attaque de Turin, peut-être de la

main du duc d'Orléans 1706, et celle de St.-Sébastien 1727, la bataille d'Hochstett et beaucoup d'autres pièces; on y trouve des plans de côtes et de ports, levés par ordre du roi en 1672 et 1694. Après cette collection, citons plusieurs cartes du théâtre de la guerre en Saxe et en Bohême, en août 1813, publiées par M. Aster, et beaucoup d'autres cartes militaires. 4° Les expéditions de découvertes et les excursions plus ou moins récentes sur les divers points du globe, publiées avec les cartes des voyages: le voyage à Java par F. Junghuhn, 1845; la suite des voyages de Jos. Russeger en Orient, de M. Hommaire de Hell aux steppes de la Caspienne; les voyages de M. Tchihatcheff dans l'Altaï oriental, du major Cornwallis Harris en Éthiopie, du baron de Bode dans le Laristan et l'Arabistan, de E.-J. Eyre dans l'Australie centrale, de Simson, Ch. Napier, Strzelecki; le voyage au Kordofan par Ignat. Pallme, 1844; l'expédition à la mer polaire de l'amiral Wrangel; le voyage de M. Johnston dans l'Abyssinie méridionale et le Choa; deux ouvrages sur l'Oregon par J. Dunn et par Greenhow, 1844; l'exploration de l'Oregon et des Californies par M. Duflot de Mofras; l'expédition du général Marey dans le sud de l'Algérie, à El-Aghouat. Au premier rang sont l'expédition de découvertes de l'américain Ch. Wilkes au pôle sud, la suite du voyage de l'infortuné d'Urville aux mêmes parages, l'exploration scientifique de l'Algérie (les premières livraisons) (1). 5° Enfin, les cartes du

(1) Pour compléter l'intérêt qui s'attache aux voyages géographiques, on a commencé une suite de portraits des principaux explorateurs qui ont fait de grandes découvertes; à leur tête est Christophe Colomb, dont on vient de retrouver une ancienne image, plus fidèle et plus digne de lui que toutes celles qu'on possédait jusqu'à présent.

moyen-âge jusque vers le milieu du XVIe siècle et plus tard. Cette branche scientifique s'est accrue notablement cette année ; par les soins du conservateur, de précieuses acquisitions ont été faites et sont venues enrichir cette partie déjà riche du cabinet ; on en fera ici une simple énumération, très abrégée : *rudimentorum cosmographicorum J. Honteri coronensis libri tres cum tabellis*, 1583 ; la Cosmographie de P. Appien, 1540 ; le Plan d'Amiens sur vélin, de la main du célèbre J. Errard (tout le monde sait l'histoire de la prise d'Amiens par les Espagnols et de la reprise de cette ville) ; ce parchemin est un don du marquis de Lagrange ; on voudrait que ce don libéral servît d'exemple pour remédier à la dispersion de nos monuments graphiques de ce genre ; un atlas du XVIe siècle, en 4 cartes, dessiné sur parchemin, or et couleur ; la Moscovie de Sigismond de Herberstein de 1559, et la première version latine de la navigation d'Hannon, même année, par Conrad Gesner ; l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle, 1575 ; les cartes des *antiquitates americanæ*, pour l'époque des découvertes attribuées aux Scandinaves, don de M. Rafn ; les trois mondes, par le sieur de la Popelinière, 1582 ; avant tout, la célèbre carte des frères Picigani, conservée à Parme dans la bibliothèque Grand-Ducale ; on ne peut ici décrire ce beau monument sans commencer par rendre hommage à la libéralité de M. Angelo Pezzanna, à la bienveillance de qui l'on doit ce *fac simile*, tellement près de l'original que plusieurs, après un examen attentif, les confondaient ensemble, les prenant l'un pour l'autre ; on sait que cette carte du globe a été faite à Venise en l'an 1367, et que l'exactitude de certaines parties présente un singulier contraste avec la grossière imper-

fection d'autres cartes contemporaines; ce qui prouve de plus en plus que les anciennes cartes géographiques ne démontrent l'état réel des connaissances que pour les pays où on les a dessinés, et même pour les auteurs qui les ont tracées. La dimension de la carte de Parme n'a pas moins de 138 cent. sur 92 (4 pieds 1/4 sur 3 pieds moins 2 pouces). Les huit vents principaux sont figurés sur les côtés et aux angles de la carte, et accompagnés de légendes comme beaucoup d'autres figures. Les pavillons des Vénitiens, Génois, Catalans, Portugais, etc., sont placés aux lieux de leur domination et dans les mers que sillonnaient leurs vaisseaux. Les écritures sont nombreuses, variées, d'une grande délicatesse, et heureusement très lisibles. On peut regarder ce monument comme un des plus précieux, sinon le plus précieux de tous ceux du XIVe siècle, sans en excepter la carte de Vesscontе de 1321 et la carte Catalane de 1375 : aussi est-ce une des plus importantes acquisitions de la Bi bliothèque royale (1).

Reschid-Pacha, l'ambassadeur de la Porte, homme instruit, qui sait ce que l'Orient a fait pour les sciences, et qui s'intéresse aux progrès de la collection de la Biblitothèque royale sous le rapport de la géographie orientale, lui a fait don (en attendant plus) de l'extrait d'une géographie turque imprimée à Constantinople, renfermant une carte de l'Asie et une carte de l'Europe. On a reçu en même temps l'ouvrage de Mordtmann publié à Hambourg 1845, avec une préface de C. Ritter, contenant la traduction allemande

(1) Elle paraîtra dans la même proportion dans une des livraisons des *Monuments de la géographie.*

de la géographie arabe d'Abou Ishak-el-Istakhri avec six cartes.

Après ces cinq *classes* de la collection viennent les articles qui ne rentrent pas dans les précédents, savoir : 1° les cartes spéciales et ouvrages divers ; 2° les objets matériels. On a reçu en don, de la fille du célèbre Mor Rennell, lady Rood, une carte autographe de son père, où est représentée une partie de l'Asie-Mineure. Parmi les ouvrages divers, il faut citer d'abord les dictionnaires géographiques ou topographiques spéciaux, celui de la Pologne, par Troianski ; la suite du dictionnaire géograghique et statistique français, que la mort de son auteur, Adrien Guibert, retarde malheureusement ; celui de l'Autriche par Raffelsberg ; celui des pays au nord de l'Inde, etc., par Thornton, 1844 ; celui de l'Amérique du Nord, etc., par Davenport ; New-York, 1842 ; le dictionnaire statistique et topographique des lieux compris dans la Silésie, etc., par G. Knie, Breslau, 1845 ; ensuite les recueils périodiques consacrés à la géographie ; le volume 2e et la suite du recueil de la Société de Berlin ; la suite du journal de la Société royale géographique de Londres ; le journal géographique de M. Ludde, sans parler du Bulletin de la Société de géographie de Paris ; d'autres ouvrages, comme les tomes VII et VIII du Mémorial du Dépôt de la guerre, l'un comprenant la description géométrique de la France, l'autre relatif à nos campagnes de 1805 à 1809 avec dix-sept cartes ; la cosmographie du Levant par A. Thevet, 1556 ; enfin les *cartes en relief :* d'abord, deux cartes où l'échelle des hauteurs n'excède pas l'échelle horizontale, la principauté de Neuchâtel, par M. Ibbetson, ouvrage d'un grand fini à 1 : 125000 et la Suisse

saxonne (la partie renfermant Schandau, le chef-lieu) à 1 : 90000, par M. Schuster de Dresde ; la carte de l'Europe en relief avec la courbure du sphéroïde, par M. Erbe de Stuttgard, et, du même auteur, l'Allemagne ; le relief de la Palestine, publié à Londres par Dobb, exécuté d'après les recherches récentes, et exprimant par conséquent la dépression extraordinaire de la mer Morte ; une petite carte en relief de la rade de Ville-Franche, faite à Paris par un employé du génie espagnol, M. Garcia. M. Bauerkller a presque complété cette année la série des grands États, en donnant cette année la Russie en relief, faisant un pendant exact avec la France, l'Allemagne et les Iles Britanniques.

On voit que l'art des cartes en relief est en progrès, et il est maintenant peu de personnes qui en contestent le mérite et l'utilité. Il n'est aucune gravure qui pût tenir lieu du Mont-Blanc et du Simplon par M. Séné ; du plan de Saint-Sébastien et de l'Ile d'Elbe par M. Pasquieri ; des environs de Metz par M. Bardin ; enfin, aucune carte ne pourrait remplacer complétement les petits reliefs du Vésuve et de l'Etna par MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy, avec les teintes géologiques et l'imitation de tous les accidents volcaniques.

Les mœurs religieuses *dans le royaume de Choa*, *par* M. Rochet d'Héricourt.

La religion des Abyssins est la principale cause de l'intérêt qu'ils nous inspirent; ils doivent à leur religion la supériorité incontestable de mœurs et de civi-

lisation qui les élève au-dessus des autres peuples de l'Afrique. Pour apprécier cette civilisation, il importe donc avant tout d'avoir un aperçu de l'état des idées et des pratiques religieuses chez les chrétiens d'Abyssinie.

Cette recherche conduit à deux observations principales ; il est également curieux de voir ce qu'un peuple détaché et séparé pendant tant de siècles du foyer actif des idées chrétiennes, a conservé des doctrines primitives du christianisme, et les altérations qu'il leur a fait subir.

Il serait à coup sûr très important de poursuivre à fond les deux côtés de cette étude ; mais, je dois l'avouer, ce serait une œuvre bien difficile. Il faudrait être soi-même parfaitement versé, comme peut l'être un théologien, dans l'histoire des églises chrétiennes, et il faudrait avoir lu tous les ouvrages religieux où sont répandus les restes de christianisme que l'Abyssinie a conservés jusqu'à ce jour. Peut-être parmi les Européens qui ont dirigé leurs investigations vers cette partie de l'Afrique, M. Antoine d'Abbadie, qui a courageusement résolu de déchiffrer les livres théologiques de l'Abyssinie, et M. Sapéto, le savant missionnaire lazariste, seraient seuls à la hauteur d'une pareille tâche ; mais au-dessous d'un travail aussi solidement et systématiquement scientifique, il y a place encore pour des observations intéressantes, pour des observations générales à la portée d'un voyageur. Pour mon compte, je ne prétends pas donner d'autres lumières sur la situation religieuse de l'Abyssinie que celles qu'il m'a été permis de recueillir dans le simple contact des populations que j'ai visitées : aussi c'est moins une exposition des croyances religieuses de l'A-

byssinie qu'un aperçu des mœurs religieuses des habitants du Choa, que je compte présenter ici.

Je ne ferai donc qu'indiquer les origines du christianisme en Abyssinie. On raconte qu'il y fut prêché d'abord vers le IIIe siècle de notre ère par un chrétien d'Alexandrie, nommé Frumentius; depuis lors, les Abyssins ont subi le retentissement des vicissitudes du christianisme en Égypte; et les hérésies qui ont séparé les chrétiens d'Égypte de la communion latine se sont naturellement imposées à l'église d'Abyssinie. Cette origine rattache encore par un lien vivant les Abyssins à l'église cophte. La puissance religieuse suprême est exercée en Abyssinie par un archevêque ou patriarche, qui porte le titre d'aboune : or, les Abyssins ne tirent pas de leur sein leur chef religieux; ils se croient obligés de le demander au patriarche cophte d'Alexandrie. L'aboune seul a eu parmi eux, depuis des siècles, le privilége et le droit de faire des ordinations. Évêques, prêtres, diacres et moines, ne tiennent que de lui leur caractère sacré. Cette nécessité dans laquelle les Abyssins croient être de faire venir de l'étranger le chef de leur église, entraîne d'étranges conséquences : ainsi, lorsqu'un aboune est mort, ils sont obligés de payer une contribution au patriarche d'Alexandrie, pour lui obtenir un successeur : ordinairement cette redevance ne dépasse pas 5 000 thalaris, ou 25,000 fr.; mais cette somme est très considérable pour l'Abyssinie, où l'argent est très rare et a une grande valeur. Un aboune est donc une sorte de trésor que les Abyssins craignent à chaque instant de perdre : dans cette appréhension, ils le surveillent très étroitement, et le tiennent à peu près prisonnier; puis ils ont toujours soin, lorsqu'un nouvel aboune leur est nécessaire, de se le

procurer le plus jeune possible. L'aboune actuel, qui a été élevé au Caire par un missionnaire méthodiste, M. Lieder, a été promu aux hautes fonctions qu'il occupe à l'âge de vingt-deux ans. L'autorité de l'aboune s'étendait autrefois sur toute l'Abyssinie ; mais les événements, les perturbations politiques qui ont divisé les grandes provinces du vieil empire d'Ethiopie, ont affaibli l'influence du pontife sur les populations éloignées de sa résidence habituelle. On peut considérer le Choa comme étant entièrement soustrait à cette influence; c'est le roi Sahle-Selassi, et non plus l'aboune, qui y confère les dignités ecclésiastiques. Dans le nord même de l'Abyssinie, où demeure l'aboune, les intérêts politiques l'emportent souvent chez les chefs du pays sur le préjugé religieux; on en a vu un exemple à la mort du dernier aboune Kérilos, que l'on dit avoir été empoisonné par des chefs jaloux de lui. Les gouvernements du Tigré et de l'Amhara s'emparèrent des propriétés qui sont l'apanage du primat, et pour les garder, ils demeurèrent pendant douze années sans demander un nouveau pontife au patriarche cophte. Enfin ce fut par des motifs politiques d'une nature différente, ce fut pour ranger dans son parti les Abyssins pieux qui déploraient la désolation de leur église, que le gouverneur du Tigré (Oubie), fit cesser cet interrègne et appela l'aboune actuel.

Le clergé est très nombreux dans le royaume de Choa, et y forme la classe la plus remarquable de la population : il comprend les prêtres, les moines et la corporation des *Deftaras*, de laquelle sont tirés les écrivains, les chantres, les maîtres de cérémonies et les directeurs des biens temporels des églises, auxquels on donne le nom de *Alakas;* ils ont le dépôt de tout

ce qui reste d'instruction en Abyssinie. C'est ordinairement dès leur enfance que les prêtres se préparent à leur état. Chacun d'eux est chargé du soin d'instruire et de conduire un certain nombre d'enfants; les enfants demeurent sous cette tutelle pendant plusieurs années, au bout desquelles on décide laquelle des deux vies ils choisiront entre le célibat et le mariage. Ceux qui doivent se marier peuvent se consacrer ou non au sacerdoce, les autres se font moines. Ceux-ci font vœu de n'avoir jamais le moindre rapport avec l'autre sexe, de ne jamais jeter les yeux sur une femme, de n'en écouter jamais la voix, de ne jamais rien manger, pas même du pain, qui ait été préparé par une femme. Un moine qui violerait ce vœu encourrait une peine de vingt années d'excommunication. Les prêtres ne peuvent se marier qu'une fois; si leur femme meurt, ils sont condamnés au célibat; un laïque qui aurait perdu quatre femmes ne pourrait pas se marier une cinquième fois. C'est d'ailleurs une formalité peu grave que l'ordination d'un prêtre : l'aboune demande au postulant s'il est en état de lire les Écritures et quelques uns des livres théologiques de l'Abyssinie, puis il souffle sur lui, lui donne sa bénédiction et lui communique par là le caractère sacerdotal. Le prêtre ordonné paie à l'aboune une redevance de deux pièces de sel (le sel est la monnaie courante en Abyssinie), ce qui équivaut dans le Choa à cinquante centimes. L'aboune ordonne ainsi dans une seule journée des centaines de prêtres.

La religion enseignée par les prêtres du Choa présente sur un fond de christianisme des empreintes de judaïsme, de mahométisme et de paganisme, qu'y a laissées le contact des Abyssins avec les juifs, les musulmans et les Gallas.

Le fond de christianisme se reconnaît dans la constitution sacerdotale, dans les croyances, les pratiques et les cérémonies principales. Ainsi les prêtres du Choa prennent pour base de leur foi le symbole de Nicée; ils admettent les principaux sacrements du culte catholique, le baptême, la confession, la communion, l'ordre, le mariage, l'extrême-onction; ils croient au purgatoire; ils professent en l'honneur des saints un culte minutieux; ils célèbrent le dimanche ainsi qu'un très grand nombre de fêtes; ils ont plusieurs jeûnes dans l'année; ils s'abstiennent de manger de la viande le mercredi et le vendredi, etc.

Bien que possédant dans le symbole de Nicée les points fondamentaux des dogmes chrétiens, les Abyssins ont toujours été divisés sur quelques uns de ces dogmes les plus importants, par des controverses acharnées. L'histoire de l'Abyssinie est toute remplie des guerres intestines et des perturbations politiques que ces polémiques théologiques ont excitées. Aujourd'hui encore, deux grandes questions tiennent en émoi les esprits dans le Choa; je les cite pour donner une idée des formes et des aliments de la vie intellectuelle qui s'est conservée dans ce pays: l'une est relative à Jésus-Christ, l'autre à la Vierge-Marie. Quant à Jésus-Christ, les théologiens d'Abyssinie sont divisés en deux grandes sectes: il s'agit de fixer le nombre des naissances du Sauveur; les uns lui attribuent trois naissances, les autres ne veulent lui en accorder que deux. Suivant les premiers, Jésus-Christ est né comme personne divine, comme homme, et aurait reçu le Saint-Esprit dans le sein de sa mère, ce qu'ils regardent comme une troisième naissance; les autres n'admettent pas cette troisième naissance; de là, entre les deux partis, une

hostilité invétérée. Le Tigré tient pour les deux naissances; Gondar pour les trois. La dispute s'était tellement échauffée, que le dernier aboune, Kerilos, crut devoir interdire la controverse aux deux partis à la fois; mais, à Gondar, on vit dans cette défense une tendance favorable aux Tigréens, et on chassa l'aboune. Un prêtre de Gondar, nommé Bissana, apporta cette controverse dans le Choa. Le prêtre était le confesseur du grand-père de Sahle-Sallasi, Asfa-Oussen; il persuada au roi que s'il adoptait la doctrine des trois naissances, une province qu'il convoitait deviendrait sa conquête; Asfa-Oussen se rendit aussitôt à cette utile croyance; il s'empara en effet de la province. Jusqu'à ces dernières années, la foi aux trois naissances n'avait pas beaucoup dépassé le cercle de la maison royale; mais lorsque la controverse éclata, Sahle-Sallasi y mit promptement un terme, en faisant proclamer que quiconque dorénavant contesterait les trois naissances du Christ aurait ses biens confisqués et serait banni.

Les habitants du Choa ont, comme tous les Abyssins, une vénération extrême pour la Sainte-Vierge; ils célèbrent en son honneur trente-trois fêtes dans l'année. Cette vénération est poussée si loin par un grand nombre, qu'ils vont jusqu'à mettre la Sainte-Vierge au-dessus même du Christ. Cette croyance est répandue dans la province de Tratigar; à Angobar, et dans le célèbre monastère de Devra-Libanos, on repousse cette erreur. Suivant les adorateurs fanatiques de la Sainte-Vierge, la naissance de Jésus-Christ aurait été le résultat d'une alliance stipulée entre elle et Dieu; suivant eux encore, elle ne serait point morte, et sortirait de son repos actuel le jour de la résurrection des morts. D'autres disent qu'elle est morte en holocauste

pour les péchés du monde, et qu'elle a racheté de la damnation cent cinquante mille âmes.

Les habitants du Choa ont aussi un grand respect pour les saints; ils vénèrent les pères les plus célèbres de l'Église d'Orient, saint Athanase et saint Chrysostôme entre autres, dont ils ont conservé plusieurs ouvrages dans leurs livres théologiques. Les quatre évangélistes sont l'objet d'un culte particulier; les Abyssins donnent alternativement leurs noms aux années. Quatre ans forment un de ces cycles, dans lesquels il y a l'année de saint Mathieu, celle de saint Marc, celle de saint Luc, et celle de saint Jean. Ces désignations figurent dans leur chronologie. Si vous demandez à un homme en quelle année il est né, il vous dira en l'année de saint Jean, de saint Luc, de saint Marc ou de saint Mathieu. Mais le saint le plus populaire dans le Choa, c'est un saint du pays, qui en est aussi le patron, Thecla-Haïmanot. Il y a trois fêtes par an en son honneur : l'une au mois de décembre pour célébrer sa naissance, une au mois d'août en mémoire de sa mort, et une troisième au mois de mai pour glorifier son ascension. Thecla-Haïmanot a été le fondateur du monastère de Devra-Libanos. La légende de sa vie raconte qu'étant un jour arrivé sur la montagne où est aujourd'hui situé le couvent, et étant épuisé par la soif, il pria Dieu, par l'intermédiaire de saint Michel, de faire jaillir une source; sa prière fut exaucée, et aussitôt une eau venue du Jourdain sortit du roc à ses pieds. Cette fontaine merveilleuse est devenue le point miraculeux qui attire à chaque fête, en l'honneur du saint, des pèlerins et des malades de tous les points de l'Abyssinie. Les habitants du Choa attribuent à une vertu religieuse les qualités salutaires de ces eaux minérales,

assurant qu'il suffit d'en boire pour être guéri. Les jours consacrés à Thecla-Haïmanot, le roi de Choa fait distribuer des vivres et du sel aux pauvres, et prête des mules aux malades qui ne peuvent marcher jusqu'au sommet de la montagne de Devra-Libanos. Les malades et les pèlerins ramassent aussi de la poussière sur la tombe du saint et s'en font des amulettes.

Outre les nombreuses fêtes qu'ils célèbrent dans l'année, les habitants du Choa observent scrupuleusement le dimanche; ils ont gardé aussi des traditions juives; l'observation du sabbat, le samedi, est pour eux un jour de fête. Une de leurs pratiques les plus sévères et les plus exactement suivies est le jeûne. Les chrétiens du Choa jeûnent d'abord toute l'année le mercredi et le vendredi ; il y a en outre quatre grands jeûnes périodiques dans l'année, aux mois de février et de mars ; le carême, qui dure quarante jours; au mois de juin, le jeûne des apôtres, qui dure vingt-cinq jours; puis le jeûne de Ninive de trois jours; le jeûne de l'Assomption de la Vierge, et celui de l'avent. Parmi ces jeûnes, il n'y en a que trois qui soient d'obligation. Aucun Abyssin ne reçoit la communion sans avoir fait pénitence pour les infractions dont il s'est rendu coupable à l'égard de cette loi; quelqu'un qui n'aurait jamais jeûné serait regardé comme exclu de la communion chrétienne, et ne serait pas enseveli en terre sainte.

La religion juive a laissé aux Abyssins l'observation du sabbat; ils en ont gardé aussi la circoncision, et une distinction sévère entre les aliments purs et impurs; une foule d'animaux, le porc, le lièvre, le canard, l'oie, etc. Les habitants du Choa se garderaient bien aussi de manger de la viande d'un animal qui n'aurait pas été tué par une main chrétienne, au nom

du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il leur est défendu de prendre du café, parce que les musulmans en boivent. Du reste les Abyssins se rattachent avec orgueil, par plusieurs traditions fabuleuses, à l'ancienne civilisation juive ; ils prétendent que la reine de Saba, qui, suivant eux, gouvernait le Tigré, eut de Salomon un fils nommé Menelek; ils disent qu'au temps même de Salomon, la tribu de Benjamin entra en Ethiopie, apportant avec elle l'arche d'alliance du temple de Jérusalem; quelques uns assurent, dans le Choa, que la véritable arche d'alliance est encore conservée dans la ville sainte d'Axoum. Par imitation, chaque église a son tabernacle, son saint des saints renfermé dans la partie la plus secrète du temple, dont le voile mystérieux ne se lève que devant les grands dignitaires de l'église. Les arches d'alliance s'appellent *Tabôte*. Il y a aussi dans la distribution des églises des réminiscences grossières du temple juif.

Les églises sont très nombreuses dans le royaume de Choa; quiconque en élève une croit avoir acheté le pardon de tous ses péchés ; mais ces édifices sont peu remarquables : c'est la même architecture que celle qui règne dans la construction des chaumières. Comme les chaumières, les églises sont des bâtiments circulaires surmontés d'un toit conique, au sommet duquel s'élève une croix de fer ; à l'intérieur elles sont blanchies à la chaux, et les murs sont barbouillés d'images grossières qui représentent le saint patron de l'église, la Sainte-Vierge, la lutte des bons et des mauvais anges, le diable précipité dans l'enfer. L'église est divisée en trois compartiments : une sorte de corridor demi-circulaire est la partie réservée aux laïques ; puis vient l'enceinte, où les prêtres célèbrent le service re-

ligieux, et dans laquelle les laïques ne pénètrent que pour recevoir la communion; il y a enfin, caché par un rideau immense, la partie sacrée où pénètre seul l'Alaka, et qui renferme le Tabôte et les vases saints; du sommet du toit, une lampe de verre toujours allumée descend au centre de l'église. Dans l'enceinte réservée aux prêtres et aux defteras, on voit souvent des ossements auxquels la superstition attribue des vertus miraculeuses.

Les prêtres et les diacres attachés à une église se partagent en trois troupes qui font alternativement le service l'une après l'autre pendant une semaine. Ceux qui sont de semaine s'interdisent durant ce temps tout rapport avec les laïques. Dans le Choa, les chrétiens annoncent leur foi religieuse et se distinguent extérieurement des Gallas païens et des musulmans en portant au cou un cordon de soie bleue; quant aux prêtres, ils se distinguent des laïques par un immense turban blanc dont ils se ceignent la tête, par la majesté avec laquelle ils se drapent dans leur manteau de coton blanc, bordé de bandes rouges, par une petite croix de fer qu'ils tiennent d'une main, et un long bâton qu'ils tiennent de l'autre; quelquefois ils sortent enveloppés d'une espèce de manteau noir auquel est attaché un capuchon. Dans l'église, ils revêtent une chape bariolée, et mettent sur leur tête une sorte de mitre; lorsqu'ils sortent en procession, l'Alaka marche sous un dais. Leurs cérémonies ne sont rien moins qu'imposantes; elles consistent dans le chant des psaumes, des hymnes, la lecture des livres saints. La psalmodie des prêtres abyssins est la plus effroyable musique qu'on puisse entendre; elle est accompagnée de roulements de timbales et de tambours, et du tinte-

ment criard d'une sorte de triangle. Les prêtres, se souvenant sans doute que David dansa devant l'arche, joignent aussi à leur chant des contorsions de bras et de jambes au milieu desquelles leur bâton joue un rôle.

Parmi les cérémonies du culte de l'Abyssinie, la plus curieuse est assurément la célébration du baptême annuel du 15 janvier; ce jour-là est consacré à la commémoration du baptême de Jésus-Christ par saint Jean dans les eaux du Jourdain. Les chrétiens d'Abyssinie déploient le plus grand appareil dans la célébration de cette fête; tous y prennent part, car ils la regardent comme une occasion pour eux de se laver de toutes les fautes qu'ils ont pu commettre dans l'année, et de se régénérer complétement. La veille donc du jour consacré, le clergé de toutes les églises se rassemble et va en procession, suivi de la population entière, sur les bords du ruisseau ou de la rivière qui coule près de la ville ; des tentes sont dressées pour les prêtres; le peuple répandu sur les rives, allumant de grands feux ou des torches, écoute la psalmodie des prêtres. A l'heure où le coq chante pour la première fois, le pontife suprême entre dans la rivière et en bénit les eaux, après quoi tous les assistants, dépouillant leurs vêtements, s'y plongent. Les hommes sont séparés des femmes dans cette cérémonie, où la piété se concilie difficilement avec la froideur. Lorsque tous sont lavés dans les nouvelles eaux baptismales, de nouvelles prières sont récitées; puis on commence un repas public, et à l'aurore, on revient en procession à la ville, où toute la journée se passe en festins et en réjouissances.

On peut voir par cette rapide esquisse que si le

christianisme a subi en Abyssinie des défigurations nombreuses, il a pourtant conservé ses caractères essentiels : aussi, chose remarquable, au milieu des révolutions continuelles qui depuis quinze cents ans ont bouleversé l'Abyssinie, la religion a été le seul principe de stabilité qui ait maintenu la nationalité de ce peuple; c'est au nom de la religion et par elle qu'il a surmonté au XVIe siècle les invasions musulmanes, et qu'il étend aujourd'hui son ascendant sur les Gallas. La religion rendra un dernier service à l'Abyssinie; c'est en elle que résident les points de contact les plus sûrs que nous ayons avec les Abyssins, c'est elle qui rattachera une fois encore l'Abyssinie à la civilisation générale du monde.

ROCHET D'HÉRICOURT.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES *sur l'avenir du commerce de la mer Rouge, par* M. LEFEBVRE.

La somme des transactions commerciales de la mer Rouge n'a subi aucune variation bien sensible jusqu'à la conquête de l'Arabie par Méhémet-Ali; à cette époque, les changements opérés par le pacha ont plutôt porté sur la direction des échanges que sur leur quantité. Jusqu'alors la côte d'Arabie recevait peu d'articles provenant directement d'Europe ; Méhémet-Ali, en forçant les produits de l'Yemen à prendre le chemin de l'Égypte, donnait une grande impulsion aux échanges européens, en même temps qu'il ou-

vrait un nouveau débouché aux négociants de son pays: innovation qui n'était pas moins conçue dans le but final de la prospérité du commerce de la mer Rouge. On a prétendu, il est vrai, que les moyens employés par Méhémet-Ali étaient ruineux pour les commerçants d'Arabie; mais un pareil jugement n'est dicté que par une vue étroite des choses. Sans nul doute les monopolisations du pacha portèrent à ces commerçants un préjudice momentané; mais on ne pouvait légitimement l'accuser d'avoir eu l'intention de continuer ce système avant que les échanges n'eussent pris le cours qu'il désirait; d'ailleurs les négociants lésés n'eussent pas tardé à porter leurs spéculations sur d'autres articles que ceux du monopole, en raison même de la plus grande affluence des articles d'Europe sur ce marché. Mais les souffrances passagères du commerce d'Arabie sont devenues réelles de fictives qu'elles auraient pu être, par suite de l'évacuation de l'Égypte; car, en perdant le bénéfice des dédommagements qui lui étaient préparés, ce commerce n'a pas recouvré l'ancienne activité des échanges sur les articles du monopole, et notamment sur le café. Il faut noter d'ailleurs que les négociants d'Arabie jouissent d'une moins grande sécurité sous l'autorité réintégrée du grand sultan que sous celle de Méhémet-Ali, et qu'ils sont encore partagés entre l'obéissance qu'ils doivent au premier, et la crainte qu'ils ont du second. Ils n'ont pas gagné davantage sous le rapport des exactions; celles qu'ils subissent maintenant sont d'autant plus onéreuses qu'elles n'ont aucune règle, et par conséquent aucun frein.

Si d'ailleurs nous détournons les yeux de ces circonstances spéciales pour les porter un instant sur

l'objet beaucoup plus capital des progrès de la civilisation, qui, pour avoir une influence moins instantanée sur le commerce, n'en sont pas moins les seuls modificateurs efficaces de cette branche de l'activité humaine, nous ne craindrons pas d'être contredits, en constatant qu'à Méhémet-Ali seul sont dues les réformes qui rendent actuellement le séjour de l'Arabie supportable aux Européens. Qui n'a entendu parler de l'esprit féroce et indomptable des tribus arabes? Il est tel encore qu'Osman-Pacha, le gouverneur aposté par le sultan, n'ose pas faire circuler ses caravanes parmi elles, et borne l'activité de son gouvernement à lever des contributions dans les ports du littoral. La nature même semble s'être rendue complice de ce caractère anti-social; une bordure torréfiée, une longue grève en quelque sorte infranchissable, s'oppose à l'entrée des nations civilisées sur le haut et fertile plateau d'Arabie. Isolés dans leur croyance, dans leur esprit, isolés même dans leurs terres, ces rudes pasteurs d'Arabie ont toujours été les plus tenaces représentants du fanatisme musulman. A ce titre donc, la conquête de Méhémet-Ali, œuvre difficile et inexécutable pour tout autre que lui, était un bienfait pour le monde entier, pour ces populations elles-mêmes. Déjà sa rare activité était parvenue à y jeter quelques uns de ces germes civilisateurs, que les peuples fécondent: pourquoi n'a-t-il pas été donné à l'ensemenceur de soigner lui-même et de récolter sa moisson? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Nous n'avons pas le dessein de rappeler les diverses phases de la question d'Orient; elles sont présentes à l'esprit de tout le monde. La véritable difficulté qu'il y a à trancher le nœud d'une question diplomatique,

c'est que les raisons données pour ou contre sont ordinairement puisées dans d'autres intérêts que ceux mis en présence, et que la solution doit être guidée sur des motifs qui n'interviennent pas directement dans le débat. Il en est ainsi, du reste, dans la majeure partie des transactions humaines. D'ailleurs, pour les nations comme pour les individus, certains mobiles sont si impérieux, qu'on ne peut en aucun cas, et quelque contraire que soit l'apparence, les en supposer détachés. Evidemment, le but avoué de ce fameux traité de 1840, qui dépossédait Méhémet-Ali, n'était qu'un premier pas vers un autre dont on évitait soigneusement de parler; mais s'il est curieux, dans un système politique comme celui de l'Europe, que chaque partie importante entende l'équilibre par sa prépondérance absolue, il ne l'a été que davantage, dans le cas dont il s'agit, de voir s'accorder en un point des puissances qui y avaient continuellement eu des intérêts rivaux; et personne ne pourrait l'expliquer autrement que par de mutuelles concessions, que les événements de Syrie étaient venus justement favoriser, en permettant, pour ainsi dire, à chaque intérêt de se localiser. Aussi, pour tout esprit sensé, l'intention hautement annoncée de régler définitivement les conditions d'existence de l'empire ottoman dissimulait bien mal l'attraction d'une puissance vers le Bosphore, et celle de l'autre vers l'isthme de Suez. La question politique est, nous le croyons, définitivement jugée. Ce qu'il y avait de déplorable dans ces arrangements, conclus en vue d'avantages particuliers, c'était la complète méprise, sinon le profond oubli, dont étaient victimes les intérêts de la civilisation et des peuples riverains de la mer Rouge. Mais la France, à qui l'on

ne saurait reprocher que d'être intervenue un peu tard dans ce tournoi diplomatique, sut au moins y mettre des restrictions qui en conjuraient en partie les pernicieux effets. La France depuis longtemps est habituée à stipuler pour l'humanité tout entière, et cette fois-ci, elle a rempli son rôle avec un désintéressement qui ajoute encore à son honneur. S'il est à regretter que l'Angleterre se soit associée à cette œuvre rétrograde, ce n'est pas qu'il soit permis de lui adresser un reproche pour vouloir s'assurer le passage de l'isthme de Suez et la prépondérance absolue dans la mer Rouge; car l'intérêt de sa puissance vacillante dans l'Inde fait de cette ambition un devoir qui touche de bien près à l'instinct de la conservation. Nous ne blâmons que les moyens employés. Sans nul doute encore, au moment opportun, il serait plus facile d'arracher les points convoités aux mains débiles du sultan, qu'à l'énergie du vieux pacha d'Égypte; et peut-être alors les peuples de la mer Rouge verraient-ils se lever l'aurore de la civilisation, quoique la puissance anglaise soit plutôt exploitante que civilisatrice. Mais, à moins que ce moment ne soit prochain, ils n'auront, nous le répétons, qu'à perdre sous tous les rapports d'être rentrés sous la domination de la Porte.

Mais les clauses stipulées par la France, et l'antagonisme des intérêts politiques de l'Europe, porteront au but poursuivi avec tant de persévérance par les Anglais, un obstacle beaucoup plus sérieux que ne pourrait le faire la résistance de la Porte et de l'Egypte. La question d'Orient, dont le nœud est le percement de l'isthme de Suez, est devenue le point convergent de la politique européenne, et si jamais le commerce de la mer Rouge se régénère, ce ne pourra être que

l'œuvre collective de toutes les nations civilisées du monde.

A ce point de vue, l'objet spécial qui nous occupe prend des dimensions beaucoup plus larges et n'est plus restreint dans le cercle d'une appréciation commerciale.

Si aucun lien moral ne rapproche ces peuples de l'Arabie des peuples commerçants, les efforts de ceux-ci ne créeront jamais un commerce actif avec les premiers. Ceci n'est pas un jugement *à priori :* consultez les faits. A quel résultat sont arrivés les Portugais dans la mer Rouge, au plein de leur puissance ? A quoi sont parvenus les Anglais, malgré leur audace, leur persévérance, leur activité proverbiale ? à voir le déclin continuel de leurs relations avec les Arabes.

Car ce n'est pas en encombrant les marchés qu'on fait naître chez un peuple le besoin de consommation ; ce n'est pas en s'emparant d'une bicoque qu'on acquiert de l'influence dans un pays, surtout lorsque cette autorité est nettement circonscrite par la ceinture des feux d'une batterie. A moins de conquête, l'influence se mesure aux sympathies, et les Anglais ont trouvé dans la mer Rouge le mécompte qu'a rencontré ou qui attend quiconque a voulu ou voudra se compromettre avec ce géant à demi abattu qu'on nomme l'Islamisme. Voudrait-on alléguer que l'obstacle n'est plus systématique de la part du gouvernement turc, par cette raison qu'un récent traité favorise l'entrée des marchandises étrangères dans tous les ports de sa dépendance ? Mais connaît-on la distance qui sépare le peuple arabe de son gouvernement ? Croit-on qu'un ordre du sultan puisse d'un seul coup

anéantir la répugnance instinctive qu'a tout dévot musulman à traiter avec un chrétien, et jamais la religion de Mahomet admettra-t-elle cette facilité dans le négoce qui est le garant de sa prospérité ? Ainsi l'avenir commercial de la mer Rouge est compris, toute proportion gardée, dans le destin de cette lutte, tantôt ouverte, souvent sourde, mais continuelle, où sont engagées les deux sociétés émanées de deux principes religieux si différents. Nul n'en peut prévoir la durée; mais nous exprimerons dans son issue une confiance partagée, nous l'espérons, par tous les bons esprits. La Bible, comme le Coran, ont accompli leur mission morale et sociale; les deux sociétés qui en sont sorties ont à peu près le même âge dans le calendrier des siècles; mais la plus vieille, fécondée par le labeur, est forte et vivace; l'autre, décrépite avant l'âge, traîne déjà sa stérile agonie. Il n'y a donc pas à douter que dans un avenir peut-être prochain le peuple d'Ismaël, retrempé dans le symbole chrétien, ne reçoive le baptême d'une régénération morale et intellectuelle; car les sociétés périssent, mais les peuples ne meurent pas. Le tout est affaire de moyens civilisateurs, et c'est là une des plus belles tâches qui soient laissées aux gouvernements européens.

C. T. Lefebvre.

VOYAGE EN ASIE-MINEURE

DE M. WILL. J. HAMILTON,

1835-37.

(*Researches in Asia-Minor, Pontus and Armenia; with some Account of their Antiquities and Geology. By* W. J. Hamilton, *Secretary to the Geological Society.* London, 1842, 2 vol. in-8).

FRAGMENT INÉDIT D'UNE HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE DE L'ASIE-MINEURE,

par M. L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

Secrétaire-général.

M. Texier, poursuivant le cours de ses savantes excursions, venait de parcourir la Lycie et se disposait à explorer la Pamphylie, lorsque Smyrne vit arriver d'Angleterre un nouveau voyageur qui allait ajouter immensément à la somme des connaissances acquises sur la Péninsule Anatolique.

Ce voyageur est M. *William John Hamilton.*

Si M. Callier, notre explorateur de 1830, n'avait pas laissé perdre dans un déplorable oubli les fruits de trois années de travaux en Asie-Mineure; si M. Texier s'était attaché à la géographie autant qu'à la géologie et aux antiquités, et surtout s'il eût donné à ses résultats une publicité plus prompte et plus complète, quelques uns de ceux que M. William Hamilton a consignés en 1842 dans sa propre relation auraient pu paraître moins nouveaux, sinon moins importants. Toutefois, il faut reconnaître que même en tenant

compte des droits d'antériorité de nos propres voyageurs sur certains points, les titres de M. William Hamilton dans ce vaste ensemble d'explorations savantes n'en restent pas moins aussi nombreux que brillants, et que dans l'état actuel des publications dont les grandes expéditions exécutées depuis quinze ans en Asie-Mineure ont été l'objet, le livre du voyageur anglais est celui où l'étude scientifique de la Péninsule peut encore recueillir l'ensemble le plus riche et le plus étendu de notions positives.

M. Hamilton nous apprend d'abord quels furent l'occasion et le but de son voyage.

« Au commencement de l'année 1835, nous dit-il, comme je méditais une excursion dans les parties continentales de l'Europe, mon attention fut dirigée de préférence vers quelques unes des provinces de la Turquie d'Asie, comme étant comparativement inconnues et ne pouvant manquer de conduire à des découvertes intéressantes pour l'antiquaire, le géographe et le géologue. En conséquence, j'arrangeai un plan qui promettait tout à la fois de satisfaire mon goût passionné pour les voyages, et de ranimer ces souvenirs classiques que laissent en nous les études de notre jeunesse. J'employai les trois ou quatre mois suivants à me préparer à la tâche que j'allais entreprendre; je relus les anciens auteurs, et je m'habituai à l'usage du sextant et du cercle de réflexion. Je dois beaucoup, dans cette dernière partie de mes études préparatoires, à l'assistance de mon frère, le commandant H.-G. Hamilton, de la marine royale.

» Je me regarde comme très heureux d'avoir pu décider M. *Hugh E. Strickland* de Cracombe House à m'accompagner; et autant sa coopération me fut pré-

cieuse, comme compagnon de voyage en même temps que comme naturaliste, autant notre séparation me causa de regrets, quand il fut obligé de revenir en Angleterre au commencement de 1836. L'étude géologique du pays a beaucoup souffert de cette dernière circonstance; bien du temps peut s'écouler maintenant avant qu'un géologue aussi profondément versé dans la conchyliologie trouve une occasion favorable d'explorer nombre de cantons du pays que j'ai visité. En d'autres branches de l'histoire naturelle, la perte de M. Strickland est encore plus à regretter : j'ai quelques connaissances en géologie; mais dans l'ornithologie, aussi bien que dans l'entomologie, l'Asie-Mineure lui aurait offert une moisson également abondante.

» Mon attention, en conséquence, s'est principalement portée sur la géographie comparative du pays, sur l'examen des ruines anciennes, et sur la détermination des lieux au moyen d'observations astronomiques. La géologie a eu aussi une portion considérable de mon temps; et quand je considère les difficultés que j'avais à surmonter pour le transport des échantillons, je m'estime très heureux d'avoir pu réunir une collection considérable de roches et de minéraux.

» Je m'aperçus bientôt, ajoute M. Hamilton, que les cartes du pays étaient inexactes au plus haut degré, ou, pour mieux dire, absolument inutiles (1). Je n'épargnais donc ni soins ni travail pour noter exactement

(1) M. Texier disait à ce sujet, dans une de ses premières lettres de 1834 : « Les cartes de l'Asie-Mineure sont si mauvaises, qu'on n'y reconnaît ni les routes, ni les noms des villages, ni les positions des villes. C'est comme si l'on n'en avait pas. »

le temps, les distances, au moyen de quoi, ainsi que de mes observations de latitude, j'espérais être en état de construire une carte plus exacte des parties de la Péninsule que j'aurais traversées. Dans cette vue, et indépendamment d'un journal très détaillé, je réussis à tenir, sauf un très petit nombre d'interruptions, un itinéraire circonstancié de ma route mille par mille, notant l'heure exacte du départ, et, ma boussole constamment en main, la direction de la route avec tous ses changements, l'indication des détours n'étant pas moindre quelquefois de vingt à vingt-cinq dans l'espace d'une heure ; j'avais soin d'ajouter toutes les remarques que me suggérait l'aspect physique du pays... (1). »

M. *Hamilton* et son compagnon M. *Strickland* abordèrent à Smyrne le 31 octobre 1835. La saison était alors trop avancée pour commencer les courses dans l'intérieur ; le temps pluvieux et froid, et les rivières gonflées, ne permettaient pas d'y songer. Les mois de novembre et de décembre furent employés à diverses excursions géologiques dans le pays environnant ; les résultats de cette première étude ont été publiés séparément (2).

M. Hamilton, dans une de ses courses, visita des

(1) W. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, etc., vol. I, préf., p. v et suiv. Un spécimen du journal de M. Hamilton, dans sa forme originale, a été imprimé à la fin de sa relation, vol. II, p. 395 sqq. Les routes du voyageur, assujetties à ses observations astronomiques, sont aussi rapportées sur un canevas de carte de la Natolie, qui accompagne la relation.

(2) *On the Geology of the Western part of Asia Minor, by* William John Hamilton *and* Hugh Edward Strickland ; dans les *Transactions of the Geological Society*, vol. V, p. 393, in-4°.

ruines remarquables situées sur une hauteur à l'extrémité du golfe de Smyrne, précisément vis-à-vis de cette ville dont la largeur du golfe les sépare. Ces ruines avaient été vues par beaucoup de voyageurs. M. Arundell (1) les regardait comme les restes du tombeau de Tantale mentionné par Pausanias ; M. Texier, qui les avait étudiées plus récemment, avait cru pouvoir les identifier avec la position de la ville de *Sipylus* dont parle Strabon. M. Hamilton trouve en cela plusieurs difficultés, et il aime mieux y voir le site de la primitive *Smyrne*, antérieure à la Smyrne actuelle dont l'histoire ne rapporte la fondation qu'au siècle d'Alexandre (2). On reconnaît dans ces ruines les vestiges d'une acropole, et la construction a ce caractère antique auquel on a attaché la dénomination de *cyclopéen*.

Les deux voyageurs étaient venus passer à Constantinople les derniers mois du rigoureux hiver de 1835 ; dès que les premiers beaux jours le permirent, ils rentrèrent en Asie pour y commencer leurs explorations. La première qu'ils s'étaient proposée était celle du cours de *Rhyndacus*, que pas un voyageur n'avait jusqu'alors suivi dans toute son étendue. Ils traversèrent la Propontide, vinrent débarquer à *Moudania* pour gagner *Broussa* ; et de là, contournant au Nord et à l'Ouest les bords du lac d'*Aboullionte*, ils arrivèrent au point où le Rhyndaque verse ses eaux dans le lac. *Kirmasli* est le premier lieu notable que l'on rencontre sur le fleuve, à quatre heures environ au-dessus de l'embouchure. Le Rhyndaque coule presque con-

(1) *Seven Churches*, p. 399.

(2) Hamilton, vol. I, p. 51. Comp. Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, vol. II, p. 363.

stamment dans une vallée étroite, profondément encaissée, présentant fréquemment les sites pittoresques des régions alpines; la longueur totale de cette vallée, depuis la source du fleuve jusqu'au lac, peut être de cinquante de nos lieues communes. Dans toute cette étendue on ne rencontre aucune ville importante. Les lieux de quelque intérêt qui s'y succèdent sont, d'abord, les ruines d'*Adriani*, dont le nom s'est conservé dans celui d'*Adranos* que porte le canton où ces ruines sont situées; puis, au-dessus du territoire d'Adranos, les petites villes de *Harmandjik*, de *Mohimoul*, de *Tavchanli*, et enfin, à peu de distance de la source, le village de *Tchavdour-Hissar*, situé au milieu même des ruines d'*Azani*, ou plutôt *Aizani*, déjà précédemment visitées par M. de Laborde, par le major Keppel et par M. Texier.

Les formations au milieu desquelles coule le Rhyndaque dans la partie supérieure de son cours, aussi bien que l'aspect des lieux qu'il traverse, montrent évidemment que cette longue vallée fut occupée à une époque ancienne par une chaîne de lacs; cette disposition primitive de la contrée est surtout évidente dans la plaine même où se voient les ruines d'Azani (1). Ces ruines, d'une conservation si remarquable, ne sont pas les seuls vestiges d'une ville ancienne que renferme la vallée supérieure du Rhyndaque. Tavchanli, à onze ou douze heures plus au Nord, de même que Mohimoul qui en est peu distant, sont remplis de débris qui attestent l'existence de quelque ancienne cité dans ce canton de l'*Azanitis*; et tous ces marbres provenant de monuments funéraires ont le caractère particulier (2)

(1) Hamilton, *Res. in Asia Minor*, vol. I, p. 93 et 100.
(2) *Id.*, p. 98.

que présentent les vieux monuments phrygiens. M. Hamilton trouva en outre, non loin de Tavchanli, des tombeaux sculptés dans le roc tout-à-fait analogues à ceux de la vallée de Doganlu et des vieilles cités lyciennes. Il est donc très probable que d'intéressantes découvertes sont réservées au futur voyageur qui poussera ses explorations des deux côtés de la vallée plus loin que n'ont pu le faire MM. Hamilton et Strickland.

De Tchavdour à *Ghiédiz* nos deux voyageurs franchirent, comme l'avait fait le major Keppel, la chaîne élevée qui forme la ligne de partage d'eaux entre le bassin du Rhyndaque et celui de l'Hermus ; mais au lieu de remonter, comme M. Keppel, de Ghiédiz à Simaoul, ils poursuivirent leur route droit au Sud pour gagner *Ouschak*. Cette ligne, d'environ treize heures de marche, n'avait jusqu'alors été suivie par aucun Européen connu. Ici le sol commence à prendre une apparence volcanique ; le voyageur reconnaît les approches de la Phrygie Brûlée.

A Ouschak, la route de M. Hamilton se rattachait à celles du Révérend Arundell, sauf une excursion d'une journée vers l'Est dans la direction d'Afioum-Kara-Hissar. Cette excursion ne fut pas stérile en découvertes. *Sousous* et *Ahat-Keuï*, deux villages distants d'une lieue dans la même vallée, renferment des vestiges d'antiquités qui révèlent le site d'une ancienne ville. M. Hamilton, sur l'autorité d'une inscription qu'il rencontra dans un autre village des environs, et où se lisent les mots Η ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΠΟΛΙΣ, *la ville des Trajanopolitains*, est porté à y voir l'emplacement de cette *Trajanopolis*, ville sur laquelle on n'a d'ailleurs aucun renseignement précis, si ce n'est l'existence de quelques rares

médailles et une ou deux mentions dans les actes des Conciles (1). Mais on a fait remarquer qu'Ahat-keuï se trouve précisément à la distance où les itinéraires anciens mettent *Acmonia*, sur la route de Cotyœum à Philadelphia, ce qui ne permet guère, en bonne critique, de rejeter une synonymie contre laquelle nulle difficulté ne s'élève d'ailleurs, et que d'autres inductions confirment (2). *Trajanopolis* peut être reportée soit à Ouschak même, ainsi qu'on l'a proposé, soit sur quelque autre point encore non reconnu du territoire circonvoisin.

D'autres découvertes de même nature ont marqué le passage de M. Hamilton dans cette portion de la Phrygie, et fournissent de nouvelles données pour appliquer au local plusieurs noms encore indéterminés de l'ancienne géographie. A *Seghiklèr*, un marbre qui avait échappé à M. Arundell révèle le site probable de *Sébasté*, ville de la Phrygie Pacatiane connue par les médailles et par les conciles (3); à *Suleïmanli*, un monument de même nature et plusieurs médailles montrent, dans cette localité d'un aspect singulièrement remarquable, l'emplacement de l'ancienne ville de *Blaundus*, dont les auteurs de l'antiquité ont d'ailleurs à peine fait mention (4). C'est ce qui a dû arriver pour bien d'autre lieux du monde gréco-romain, quand le hasard des événements ne les a pas placés au grand jour de l'histoire; et c'est là ce qui donne une importance toute particulière, dans ces contrées classiques,

(1) Hamilton, vol. I, p. 115.

(2) Franz, *Fünf Inschriften und fünf Stædte in Klein-Asien*, p. 6. Berlin, 1840, in-4°

(3) Hamilton, I, 121.

(4) *Id.*, p. 124 et suiv

aux recherches archéologiques des voyageurs, destinées fréquemment à rectifier ou à préciser les autres données topographiques fournies par l'antiquité, et souvent aussi à suppléer au silence absolu des documents écrits.

Rien n'égale l'aspect sauvage et désolé du territoire de rochers nus qui précède immédiatement, sur la route de Suleïmanli à *Koulah*, la région volcanique à laquelle convient particulièrement l'appellation de *Katakékauméné*. Pendant des milles entiers l'œil n'y aperçoit pas trace de culture, et c'est à peine si l'on y distingue le moindre indice de végétation. De chaque côté, les rochers se projettent en pics élevés dont les sommets dentelés affectent les formes les plus variées. Quelques chênes rabougris croissent çà et là à la base des rochers; mais tous le pays intermédiaire ne présente qu'un affreux chaos de rocs pelés. En quelques endroits, le micaschiste et le quartz soulevés par l'éruption du trachyte ajoutent encore à la stérilité du sol. Ces roches ont évidemment été altérées par l'action du feu, car dans quelques ravins les voyageurs observèrent le quartz stratifié, et une roche dure, bleue, à demi vitrifiée, semblable à de l'argile changée en jaspe ou pierre lydienne. A mesure que l'on avançait, néanmoins, le pays redevenait plus boisé, et la route traversa bientôt après de vastes taillis où les jeunes chênes étaient couverts de noix de galle, dont on envoie à Smyrne des quantités considérables pour l'exportation. M. Hamilton et M. Strickland avaient supposé jusque là que ces hauteurs trachytiques étaient le commencement de la Katakékauméné, marquée sur la plupart des cartes comme s'étendant beaucoup plus loin à l'est : mais ils virent alors qu'elles forment une

masse isolée sans liaison avec aucun autre système de roches ignéennes (1).

Quelques lieues avant d'arriver à Koulah, une éminence assez considérable qu'ils gravirent, non loin du village d'*Ak-Tâsch* (la Pierre Blanche), leur procura une vue très étendue du pays où ils allaient pénétrer. Vers le Nord, l'œil plongeait sur la suite de vallées où coule l'Hermus, remarquables par leur aspect de dénudation, et sur de vastes gradins isolés des deux côtés de la rivière, qui ont été successivement des fonds de lacs, puis des plaines, avant d'être ce que nous les voyons aujourd'hui, les sommets de plateaux élevés. La ligne dentelée et onduleuse de leurs bords et de leurs escarpements prouve que la rivière a été l'agent de la configuration actuelle du pays, et non les déchirements et les fissures qu'auraient produits des tremblements de terre ou des convulsions volcaniques. Plus loin dans le Nord on apercevait les cimes couvertes de neiges de l'*Ak-Dâgh*, qui se dresse entre Ghiédiz et Simaoul, et les crêtes plus orientales du *Mourad-Dâgh*; tandis que vers le Sud la vue était bornée par les sommets neigeux du *Tmolus*. A Ak-Tâsch, l'eau entra en ébullition à 207° 4 du thermomètre Fahrenheit, ce qui donne une altitude approximative de 2,800 à 3,000 pieds anglais, c'est-à-dire de 850 à 900 mètres (2).

Jusqu'à présent, sauf un très petit nombre de cas isolés, nous manquions absolument d'observations de hauteurs sur les montagnes et les plateaux de la Natolie : celle que nous venons de rapporter est en quelque sorte le point de départ d'une longue série d'observa-

(1) Hamilton, I, p. 133.

(2) Hamilton, I, 135.

tions analogues faites depuis dix ans seulement dans toutes les parties de la Péninsule. C'est un élément nouveau, et un élément très important, ajouté aux autres données astronomiques ou physiques sur lesquelles se fonde la description exacte d'un pays et la construction de sa carte; c'est au moyen de ces mesures d'*altitudes* rapportées au niveau de la mer, mesures convenablement multipliées et croisées dans plusieurs directions, que nous pouvons nous former une idée juste de la dépression des vallées, du niveau des plateaux et de la hauteur des chaînes de montagnes qui les dominent, en un mot, de la configuration d'une grande contrée naturelle et de toutes les modifications qui en constituent le relief.

C'est à deux lieues seulement à l'Est de Koulah que commencent à se montrer d'une manière bien tranchée les terrains de la *Katakékauméné*. A partir de ce point, les plaines de cette région brûlée sont semées de soulèvements coniques, avec toutes les marques des cratères éteints; parmi ces cônes volcaniques des environs de Koulah, il en est trois qui se distinguent entre tous les autres par leur grandeur et leur apparence: ce sont bien là, évidemment, les trois *soufflets*, τρεῖς φύσαι, que mentionne Strabon dans la description qu'il nous a laissée de cette région. Partout où le terreau s'est reformé dans la plaine, le sol, mieux cultivé que dans beaucoup d'autres parties de l'Asie-Mineure, se pare d'un très grand nombre d'arbres fruitiers. Laissons le voyageur nous dépeindre lui-même l'impression qu'il éprouva lorsque son regard put embrasser l'ensemble de cette singulière contrée.

« Le terrain s'élevait graduellement au-dessus des

formations schisteuses ; nous atteignîmes enfin une petite chaîne composée de micaschiste et de quartz, qui sépare la plaine de Koulah du pays plus oriental que nous venions de traverser. Ici une perspective remarquable se déploya tout-à-coup devant nous, et d'un seul coup d'œil nous pûmes saisir les traits principaux de la Katakékauménê. Vers le Nord, à notre droite, on voyait se terminer la chaîne aride sur laquelle nous nous trouvions ; à l'Ouest de ce point, un pic en dôme de scories noires et de cendres s'élevait d'environ 500 pieds (150 mètres) au-dessus de la plaine. C'est le *Kara-Devlit*, ou l'Encrier-Noir, le volcan de Koulah. A la distance rapprochée où il était de nous, aucun des effets de son caractère sauvage et accidenté ne nous échappait ; telle est la rapidité de sa pente, que gravir ce cône de cendres nous paraissait chose impossible. Devant nous une coulée de lave noire s'étendait de droite à gauche. Sa surface raboteuse, brisée et contournée de mille manières différentes, ressemblait aux vagues pétrifiées d'une mer en furie ; et à mesure qu'elle s'éloignait de la base du cône, elle formait un contraste plus tranché avec la plaine fertile au milieu de laquelle elle semblait couler. Au-delà, dans le N.-O., on apercevait d'autres cônes volcaniques, qu'à leurs formes adoucies, à leur apparence cultivée, ainsi qu'aux vignobles qui en atteignaient le sommet, on pouvait juger appartenir à une période beaucoup plus ancienne. A notre gauche nous avions en outre la ville même de Koulah, avec ses minarets gracieusement élancés, s'élevant au-dessus de la couche de lave sur la pointe méridionale de laquelle elle est bâtie ; enfin, à l'arrière-plan du tableau, une ligne de hauteurs pittoresques et dou-

cement ondulées s'étendait du Sud-Est au Nord-Ouest, embrassant la plaine dans un vaste demi-cercle (1). »

De Koulah à Smyrne, où vient se terminer cette première tournée, MM. Hamilton et Strickland suivirent la route qu'Arundell et Keppel avaient déjà parcourue. Ils virent *Adala*, ville peu importante que sur le rapport des noms on a identifiée avec l'ancienne *Attalia*, bien qu'elle ne renferme aucun vestige d'antiquités ; ils traversèrent les plaines qui s'étendent à l'Ouest d'Adala sur la gauche de l'Hermus, et dont la riche végétation forme un contraste frappant avec le caractère sombre de la région volcanique ; ils contemplèrent avec étonnement la multitude de pyramides tumulaires qui couvre la plaine voisine des ruines de Sardes, et du milieu desquelles se détache le monument que d'après Hérodote on nomme le *Tombeau de Halyatte*. Celui-ci n'a pas moins d'un demi-mille de circonférence à sa base. Les Turks donnent à cette antique nécropole des rois lydiens — les deux voyageurs y comptèrent plus de soixante pyramides — le nom caractéristique de *Bin-Tépèh*, les Mille Collines. « Il est impossible, dit M. Hamilton, d'arrêter ses regards sur cette réunion de *tumulus* gigantesques, dont trois surtout se distinguent par leurs grandes dimensions, sans être frappé de la puissance du peuple qui les érigea, et sans admirer l'énergie d'une nation qui s'efforça de conserver la mémoire de ses rois et celle de ses ancêtres par des monuments d'une construction si massive et si durable. Jusqu'à présent, en effet, ils paraissent avoir échappé à la main destructive des

(1) Hamilton, vol. I, p. 136.

conquérants ; mais le temps et les moyens dont nous disposions ne nous permettaient pas de faire aucune tentative pour pénétrer dans l'intérieur d'un de ces sépulcres royaux. C'est cependant une entreprise qui probablement réserverait une riche récompense au spéculateur ou à l'antiquaire (1). »

Une remarque que plus d'un voyageur avait faite en Natolie, ainsi que dans d'autres pays de l'Orient, frappe également M. Hamilton : c'est le grand nombre de fontaines dont les routes sont pourvues. Ces fontaines sont d'un prix inestimable pour le pauvre pèlerin qui traverse des plaines brûlantes et desséchées, et souvent elles sont uniquement dues à l'hospitalité native du paysan turk. En certains endroits où il n'y a ni source ni courant d'eau, l'habitant charitable du village voisin place un grand vase d'eau dans une hutte grossièrement construite; cette eau bienfaisante est renouvelée chaque jour, ou aussi souvent qu'il est nécessaire, et quelquefois elle est apportée d'une distance assez considérable.

Déjà cette première excursion des deux savants voyageurs a produit de notables résultats. Le cours du *Rhyndaque*, inexploré jusqu'alors, a été reconnu tout entier, depuis le lac d'Apollonia jusqu'aux sources du fleuve ; le site de plusieurs anciennes villes, *Hadriani*, *Sébastè*, *Blaundus*, a été découvert ou précisé ; de nouvelles notions on été recueillies sur l'aspect et la nature géologique de la Phrygie occidentale. Cette course n'était cependant en quelque sorte qu'un essai, une préparation à de plus lointaines explorations. Séparé désormais de M. Strickland, qui s'était rembar-

(1) Hamilton, vol. I, p. 146.

qué à Smyrne pour l'Angleterre, M. Hamilton eut à examiner dans quelle direction se porterait son expédition prochaine. Les circonstances en décidèrent bientôt après. C'est vers les montagnes de l'Arménie que nous allons maintenant l'accompagner, pour revenir encore une fois, mais par une route nouvelle, vers les bords de la mer Égée.

M. Hamilton se rend de Constantinople à Trébizonde par mer, dans les derniers jours de mai 1836; puis, franchissant la passe difficile qui sépare la côte pontique du bassin de l'Euphrate, il gagne Erzeroum, d'où il continue sa route vers l'intérieur du plateau arménien. Il s'y avance jusqu'à la ville de Kars et aux ruines singulièrement remarquables de l'ancienne cité d'Ani, capitale de la dynastie Bagratide; et, revenant par le bassin du haut Tchorok, il voit *Ispir*, *Baïbourt*, *Balahor*, et rentre dans Trébizonde après avoir examiné les mines de *Gumisch-Khanèh*. Sauf pour deux ou trois points d'ailleurs bien connus par les relations antérieures, cette excursion sort tout entière des limites de l'Asie-Mineure; mais le retour de Trébizonde vers l'intérieur de la Péninsule va nous conduire sur plusieurs lignes peu connues, dont quelques unes n'avaient jamais été vues par d'autres voyageurs.

Kinneir était jusqu'alors le seul qui eût parcouru la route de terre longeant la côte entre Trébizonde et les bouches du Halys; M. Hamilton, qui a suivi cette route jusqu'à Sinope, a fort ajouté aux observations de son prédécesseur. C'est le 6 juillet qu'il quitte Trébizonde pour commencer ce nouveau voyage; M. Texier, dont nous avons précédemment esquissé l'itinéraire depuis Tarsous jusqu'à la mer Noire, arri-

vait en ce moment même à Malatïah, dans sa route vers le haut Euphrate. Les deux savants voyageurs recueillaient ainsi en même temps, sur des points différents de la même région, la riche moisson de faits nouveaux qui y a tant agrandi le domaine de nos connaissances positives.

L'itinéraire côtier de M. Hamilton est très circonstancié. Pas un accident notable de cette longue zone littorale, pas une vallée, pas un ruisseau, pas un village, pas une baie ni une pointe de terre n'y sont omis. La nature géologique du sol est soigneusement indiquée, aussi bien que l'aspect du pays et la végétation. Les détails de mœurs et même les indications statistiques ne sont pas négligés, toutes les fois qu'une donnée instructive s'y rattache ; enfin, l'auteur discute, station par station, l'application au local actuel de tous les noms que fournissent pour cette côte les anciens géographes, les historiens, et surtout les périples détaillés qui nous en sont parvenus. Très souvent ses rapprochements, appuyés sur la comparaison des distances, se trouvent inopinément fortifiés par des rapports de noms inaperçus jusqu'alors, et qui montrent combien sont durables les appellations locales imposées dès la plus haute antiquité aux caps, aux rivières, ainsi qu'aux habitations des hommes, lorsque la nature isolée du pays l'a préservé, comme cela a eu lieu dans ces cantons reculés de l'Asie-Mineure, du passage fréquent des races étrangères. La plupart de ces noms obscurs n'ont d'ailleurs qu'un intérêt purement géographique ; quelques uns, cependant, se lient aux souvenirs de l'histoire et en éclaircissent des circonstances restées obscures. C'est ainsi que la découverte que fit M. Hamilton du nom de *Kèrasoun-*

Dere, applique dans le pays à une vallée solitaire qui débouche entre Trébizonde et Tiréboli (1), vient révéler l'emplacement plus que probable de la *Kerasûs* mentionnée par Xénophon dans son itinéraire des Dix-Mille, et dont la confusion avec une autre *Kerasûs* surnommée *Pharnacia*, située plus loin sur la même côte entre Tiréboli et le cap Vona, avait jeté les géographes dans d'inextricables embarras. M. Hamilton a retrouvé au Sud d'*Ounièh*, dans des vallées où nul Européen n'avait jamais pénétré, des procédés métallurgiques tout-à-fait primitifs, qui font songer à ces anciens Khalybes que les plus vieilles traditions placent sur cette partie de la côte pontique (2).

Arrivé à *Sinope*, M. Hamilton quitte la côte et rentre dans l'intérieur. Les lignes multipliées qu'il y parcourt, avant de gagner *Angora*, sont aussi pour la plupart fécondes en renseignements géographiques tout-à-fait neufs. Il franchit les montagnes élevées qui séparent, au sud de Sinope, le profond bassin de la rivière de *Kastamouni* des versants inclinés vers la côte, et de *Voïavat* il revient à l'Est couper le *Kizil-Irmak* au point où Macdonald Kinneir l'avait passé dans son voyage de 1814. Mais à *Vézir-Keupri* il quitte la trace de tous les voyageurs précédents, et prenant une direction encore inexplorée entre Amasièh et le golfe de Samsoun, il arrive ainsi directement à *Niksar*, près de la rive droite de l'ancien *Lycus*, après avoir visité la petite ville de *Ladik* et traversé la plaine de *Phanaræa*, où il cherche inutilement, au confluent du *Lycus* et de l'*Iris*, les vestiges absolument effacés de

(1) Hamilton, vol. I, p. 250.

(2) *Id.*, p. 276.

l'ancienne *Megalopolis*. Quelques débris de piliers, reste d'un pont qui joignait les deux rives du fleuve au-dessous du confluent des deux rivières, peuvent seuls y révéler l'existence d'une ville importante (1). Plus heureux à son retour de Niksar vers *Tokat*, il trouve à quelques lieues au-dessus de cette dernière ville, et sur la même rivière, des ruines dont le nom turk de *Gumènek* garde encore la trace reconnaissable de celui de *Comana* ; c'était la *Comana Pontica*, un des grands centres sacerdotaux de l'ancienne Cappadoce (2). M. Hamilton se rend ensuite de Tokat à *Tchouroum* par *Amasièh*, *Tourkhal* et *Silèh*; puis de Tchouroum poussant une pointe au Sud, dans la direction de Ieuzghât, il vient reconnaître les antiquités si curieuses de *Kara-Hissar* et de *Boghaz-keuï*, découvertes l'année précédente par M. Texier, et constate par sa description la parfaite exactitude de notre savant compatriote (3). De Ieuzghât, M. Hamilton revient définivement vers le Halys, qu'il passe près de *Kaledjik* pour gagner directement *Angora*.

Après avoir examiné dans le plus grand détail les restes de l'époque romaine que renferme encore l'ancienne Ancyre, et surtout les deux inscriptions célèbres de l'*Augusteum*, notre voyageur se remet en route vers Afioum-Kara-Hissar. Prenant vers le sud-ouest une route moins battue que celle qui court directement à l'ouest, il traverse des plaines unies où les Turkomans aiment à dresser leurs tentes, comme au temps d'Erthogrul et d'Othmân, auxquels les sultans d'Iconium avaient abandonné ces districts voisins du

(1) Hamilton, vol. I, p. 342.

(2) *Id.*, p. 350.

(3) *Id.*, p. 382.

Sakaria, et il arrive à la petite ville de *Sévri-Hissar*, non loin de laquelle, à *Bala-Hissar*, se trouvent les ruines de l'antique *Pessinus*, découvertes en 1835 par M. Texier. M. Hamilton décrit aussi ces ruines et constate par la discussion des anciennes autorités qu'elles représentent bien réellement le site de l'antique capitale des rois phrygiens, identité que confirma d'ailleurs surabondamment la découverte subséquente d'une inscription trouvée par M. Hamilton lui-même à Sévri-Hissar (1). Ce point de géographie ancienne est un repère fort important pour fixer sur la carte un grand nombre de positions secondaires de la Galatie.

Les renseignements recueillis par M. Hamilton de la bouche des habitants, et ses propres observations dans sa route vers Afioum-Kara-Hissar, ont établi un fait non moins important pour la géographie de cette partie du plateau phrygien : c'est l'existence d'une branche méridionale du Sakaria qui a sa source à huit heures dans le sud-ouest de Sévri-Hissar, et qui va plus loin se réunir à l'*Engouri-tchaï*, ou rivière d'Angora. Beaucoup de difficultés et de contradictions apparentes dans les anciens textes se concilient ainsi et s'expliquent naturellement (2).

Aucune partie des nombreux itinéraires de M. William Hamilton n'a été plus féconde en observations curieuses et en intéressantes découvertes, que la route de Sévri-Hissar à *Afioum-Kara-Hissar*. Les premières vallées du territoire montueux qui succède tout à-coup, en approchant d'Afioum-Kara-Hissar, aux vastes plai-

(1) Hamilton, vol. I, p. 438 sqq., et l'inscription n° 147 de l'Appendice.

(2) *Id.*, p. 442.

nes unies et déboisées que le voyageur avait eu à traverser presque sans interruption depuis Angora, sont littéralement jonchées d'anciennes ruines. Parmi ces ruines, quelques unes appartiennent seulement à la période byzantine; mais la plupart remontent aux temps de la splendeur impériale des premiers Césars. Près d'un village turkoman nommé *Alekiam*, une inscription lui révèle le site d'*Orcistus*, ville fort obscure d'ailleurs, et qui ne nous est connue que par les actes du concile de Chalcédoine (1); les indications combinées des Itinéraires romains, de Strabon et de l'histoire byzantine, lui montrent dans d'autres ruines plus considérables que les Turks nomment *Assar-keui*, et les Turkomans *Hergan-kalèh*, l'emplacement au moins très probable de l'ancienne cité d'*Amorium* (2). Ces deux villes appartenaient au versant du Sangarius; la première était située à très peu de distance d'un la que l'on désigne comme la source du fleuve.

Entre *Beïad* et *Eski-Kara-Hissar*, à 8 lieues environ dans le nord-est d'Afioum, M. Hamilton visita de curieuses excavations pratiquées dans la montagne, et que les habitants désignent sous la dénomination de *Kirk-Hïn*, les Quarante-Cavernes (3). M. Texier les avait déjà vues l'année précédente, mais sans en donner de description circonstanciée. Ce nom de Kirk-Hïn s'applique à un massif de rochers blancs, remarquable par sa forme et son isolement. La face excavée

(1) Hamilton, I, 447; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 71.

(2) *Id.*, p. 449, et Leake, p. 86.

(3) On sait que les Turks, comme les Arabes et les Persans, désignent communément par certains nombres de convention, tels que Quarante, Cent, Mille-et-Un, des quantités considérables et indéterminées.

est parfaitement verticale; les grottes artificielles y sont en très grand nombre, quelques unes sans communication avec les grottes latérales, d'autres communiquant entre elles, toutes ayant un aspect très singulier. Plusieurs des excavations supérieures sont tout-à-fait inaccessibles, les marches grossièrement pratiquées dans le roc pour y atteindre extérieurement s'étant usées et détruites par l'action du temps. On peut encore arriver aux chambres les moins élevées. La plupart de celles où le voyageur pénétra se composaient de plusieurs grottes communiquant de l'une à l'autre; dans aucune il ne vit de niche pour y placer des cercueils. M. Hamilton avait été disposé d'abord à voir dans ces hypogées la nécropole de quelque ancienne ville du voisinage, analogue aux curieux monuments de la vallée de Doganlu; mais le grand nombre d'excavations semblables qu'il rencontra plus tard dans la Cappadoce l'ont conduit à leur attribuer une origine plus ancienne et un usage plus général. Il lui a semblé que de pareils travaux, qui constituent de véritables villes souterraines, devaient appartenir à quelque race troglodytique des premiers temps de l'histoire, et remonter à l'époque inconnue de la plus ancienne occupation de l'Asie-Mineure. D'autres vallées voisines de celle de Kirk-Hin renferment du reste des excavations semblables (1).

Ce n'est pas la seule singularité qu'elles offrent à l'observation du voyageur. A un mille environ au-delà de Kirk-Hin, M. Hamilton fut frappé des formes remarquables que l'action longtemps prolongée des éléments a données à la roche friable, de la nature de

(1) Hamilton, I. 459.

la pierre ponce, qui constitue ces vallées. Un groupe de cônes élevés, s'élançant en pointes ou brisés en forme de tours à pinacles gothiques, s'étend à une certaine distance à partir de la base des collines. Quelques uns des plus rapprochés de la plaine ont jusqu'à 50 pieds de haut ; d'autres, plus voisins du sommet des rochers, ne sont en quelque sorte qu'à la première période de leur formation (1). C'est, sur une moindre échelle, un phénomène tout-à-fait semblable, dans sa cause et ses effets, aux formations de la vallée d'Urgub que nous a si bien fait connaître M. Texier.

D'Afioum-Kara-Hissar, M. Hamilton se disposa à franchir la chaîne calcaire de *Sultan-Dâgh*, qui borne au Sud la Phrygie Parorée, pour aller visiter le site d'Antioche de Pisidie, découvert par M. Arundell près de la ville de *Ialobatch*. Cette route, comme tant d'autres que notre voyageur a suivies dans ses courses en Asie-Mineure, n'avait pas encore été vue par un Européen ; M. Hamilton y trouva l'occasion d'examiner la nature géologique du versant Sud-Ouest du Sultan-Dâgh et des plaines enfoncées qui le terminent. Les eaux n'y ont d'autre écoulement que le lac d'*Egherdir*, et un second lac beaucoup moins étendu qui est à 4 ou 5 lieues dans le Nord. On doit aussi à M. Hamilton d'avoir le premier déterminé, quoique approximativement, la véritable forme du lac d'*Egherdir*, dont la partie septentrionale, presque complétement isolée par un étranglement considérable, forme comme un autre lac qui porte le nom particulier de *Hoïran-gheul*, ou lac de Hoïran.

La route d'Egherdir à *Isbarta*, et la description des

(1) Hamilton, I, p. 460.

ruines de *Sagalassus*, sans ajouter de faits précisément nouveaux à ceux que les itinéraires du Rév. Arundell avaient fait connaître, ne laissent pas de renfermer un certain nombre de détails que les géologues et les antiquaires recueilleront avec intérêt. Sagalassus est le dernier terme de cette longue exploration du savant voyageur. Reprenant de là le chemin de Smyrne, il vient à *Bouldour*, près du lac du même nom, et de Bouldour, tirant droit au Nord, il gagne les sources du Méandre, après avoir visité, près d'un village nommé *Kadékli*, une montagne percée d'excavations tout-à-fait analogues à celles de Kirk-Hïn. M. Hamilton examine très en détail la topographie des environs de *Dinaïr*, où le Méandre a ses sources; puis il revient à l'Ouest, longe le lac de *Tchardak*, suit la vallée du *Tchoruk-sou* qui le conduit aux ruines de *Colossæ*, de *Laodicea* et de *Hierapolis*, et descendant ensuite le cours sinueux du Méandre depuis le confluent de Tchoruk, il voit encore les sites des anciennes cités qui bordaient autrefois toute cette partie du fleuve, *Tripolis*, *Antiochia ad Maeandrum*, *Mastaura*, *Nysa* et *Tralles*, d'où laissant à gauche les ruines de la Magnésie du Méandre, il regagne enfin *Smyrne* par *Aiasolouk* et la plaine de *Tombali*. Le voyage que M. Hamilton venait d'achever si heureusement avait duré précisément cinq mois : parti de Constantinople le 20 mai pour Trébizonde et l'Arménie, il rentrait à Smyrne le 20 octobre, après avoir parcouru une étendue de routes que le détail des itinéraires ne porte pas à moins de 2,289 milles anglais, ou 763 lieues.

L'hiver qui s'approchait ne permettait pas de reprendre avant plusieurs mois les courses dans l'intérieur; M. Hamilton cherchait de quelle manière il

emploierait un temps qu'il ne voulait pas perdre dans l'inaction. Il était presque résolu à se rendre en Égypte ou en Syrie, lorsqu'il fit la connaissance d'un de ses compatriotes, M. James Brooke, qui visitait la Méditerranée sur son propre bâtiment, le schooner *the Royalist*, avec lequel il a depuis parcouru les parages lointains de l'Asie orientale et les côtes de Bornéo. L'opulent touriste proposa à notre voyageur de consacrer quelques mois à l'examen des côtes de l'Ionie et de la Carie : l'offre fut acceptée avec empressement, et deux jours après on avait mis à la voile.

Dans cette excursion, qui se termine à l'île de Rhodes, le schooner touche à tous les points intéressants de la côte, et M. Hamilton trouve lieu encore à de savantes études sur les débris des villes antiques dont le littoral de l'Asie-Mineure est couvert, même après les descriptions de tant de voyageurs et d'archéologues qui l'y ont précédé (1). Mais la suite de ses explorations qu'il avait hâte de reprendre dans des parties moins connues de la Péninsule, le ramènent à Smyrne dès le milieu de février, et bientôt après de Smyrne à Constantinople. Il y fit ses dispositions pour le nouveau voyage qu'il allait entreprendre; son but, cette fois, était d'examiner d'une manière spéciale la configuration et la structure géologique des provinces centrales, depuis la Katakékauménê jusqu'au mont Argée, en passant par le grand lac salé du plateau phrygien que pas un voyageur encore n'avait reconnu, et dont aucune carte n'indiquait exactement ni la situation ni la forme.

(1) M. Brooke a communiqué à la Société de géographie de Londres une notice sur l'île et le golfe de Symi. *Journ. of the Geogr Soc. of Lond.*, vol VIII, 1838, p 120.

Une intéressante excursion de Moudania aux ruines de *Cyzique*, en longeant successivement les bords septentrionaux du lac d'*Aboullionte* et les rivages de la mer de *Marmara*, prélude à cette importante exploration. Revenant par l'Ouest et le Sud du lac de *Manias*, M. Hamilton rejoint à *Sousourli* la vallée du *Macestus*, qu'il s'était proposé de remonter jusqu'à son origine, comme il avait, l'année précédente, remonté celle du Rhyndacus. Beaucoup de voyageurs avaient suivi le cours du *Sousourli-tchaï* — nom que l'ancien *Macestus* porte aujourd'hui dans sa partie inférieure — jusqu'au coude qu'il décrit brusquement un peu au-dessus de *Bogaditza ;* M. Hamilton est le premier qui en ait reconnu la partie supérieure, depuis Bogaditza jusqu'à la source du fleuve. Non loin de cette source, notre voyageur constate l'emplacement de deux anciennes villes de l'*Abbaïtis : Sinaus*, qui a gardé son nom presque inaltéré dans la ville actuelle de *Simaoul*, et l'*Ancyra Phrygiæ*, surnommée *Ferrea* dans les écrivains du Bas-Empire, que l'on sait avoir été peu éloignée de Sinaus, et qui a, en effet, laissé des ruines assez remarquables à 3 lieues de Simaoul vers le Nord-Ouest (1). Le major Keppel, dans son excursion aux ruines d'Azani, avait touché à cette Simaoul, mais sans pénétrer dans la vallée du Macestus, dont il ne se croyait pas si rapproché.

Cette première reconnaissance terminée, M. Hamilton franchit, à une élévation de 3,780 pieds anglais au-dessus de la mer (1,152 mètres) le dos de montagnes qui forme ici la limite du bassin de la Propontide; et redescendant par une pente extrêmement

(1) Hamilton, vol. II, p. 124 et suiv.

rapide la profonde et pittoresque vallée de l'*Aïnech-tchaï*, un des affluents septentrionaux de l'*Hermus*, il franchit ce dernier fleuve dans la direction de *Koulah*. Ici le voyageur foulait de nouveau le sol volcanique de la *Katakékauménè*, théâtre d'une de ses précédentes explorations; il y complète ses premières études par une investigation plus attentive et plus circonstanciée de ce singulier territoire, où les antiques convulsions de la nature sont restées empreintes en caractères si frappants (1). Les observations du géologue ne font jamais oublier à M. Hamilton les recherches de l'antiquaire. Koulah et ses environs lui ouvraient à cet égard un ample champ d'études. De nombreuses ruines y attestent l'existence de plusieurs villes anciennes, dont les noms, pour quelques unes d'entre elles, ne nous ont pas été transmis par ce qui nous reste des auteurs de l'antiquité, et les inscriptions que l'on y déterre ne fournissent pas toujours un secours suffisant pour suppléer à cette absence de documents écrits. M. Hamilton fut cependant assez heureux pour trouver à *Mégnèh* le nom des *Méoniens*, ΜΑΙΩΝΩΝ, écrit sur un ancien marbre, et il put ainsi confirmer par un témoignage direct le rapprochement que le major Keppel avait déjà fait entre le nom de ce village et celui d'une ville de *Mœonia*, dont l'existence est attestée par d'anciens témoignages. *Sidas-Kalèh*, nom que dans le pays on donne à de vieilles ruines situées au nord de Koulah, de l'autre côté de l'Hermus, lui révélèrent aussi d'une manière indubitable le site d'une ancienne cité ly-

(1) Hamilton, vol. II, p. 135 et suiv. La géologie de la Katakékauménè a été l'objet d'un travail spécial de M. William Hamilton, dont sa relation ne reproduit que les traits principaux.

dienne, *Sittæ* ou *Sitæ*, mentionnée par Ptolémée et dont on a beaucoup de médailles.

De Koulah, M. Hamilton se porte au Sud-Ouest vers le bassin du haut Méandre, dont il se proposait de reconnaître quelques points encore mal étudiés. Laissant à gauche le canton où l'année précédente il avait découvert près de Suleïmanli le site de *Blaundus*, il vient passer le *Keuplu-sou* et le *Banas-tchaï* à peu de distance au-dessus de leur jonction avec le Méandre; puis remontant jusqu'à *Ischékli* la vallée de ce dernier fleuve, par une des routes que M. Arundell avait suivies dans son voyage de 1833, il continue d'avancer dans la même direction d'Ischékli à *Sandukli* par la vallée du *Sandukli-tchaï*, un des principaux affluents dont se grossit le haut Méandre, et de Sandukli à *Afioum-Kara-Hissar* par la haute région à laquelle s'adossent d'un côté le versant de la mer Égée, de l'autre les plaines élevées du plateau phrygien.

L'itinéraire d'Afioum-Kara-Hissar à *Konièh*, malgré les nombreuses descriptions que d'autres voyageurs en ont données, paraît en quelque sorte nouveau dans la relation de M. Hamilton, par l'intérêt et la diversité des observations dont il l'a rempli. Ici, comme partout, les profondes et solides discussions de géographie comparée marchent constamment de front avec les études de géographie positive et de géologie. Pour se rendre de Konièh à Ak-Seraï et au lac Tatta, le savant voyageur résolut de passer par Karabounar, afin d'en étudier les phénomènes volcaniques; une voie plus directe par *Obrouk* et *Sultan-Khan* coupe les steppes désertes de l'ancienne Lykaonie. De Konièh à *Ismil*, et d'Ismil à *Karabounar*, la route, dans une étendue de deux journées de marche, suit presque constam-

ment des plaines nues et unies comme la surface d'un lac, où l'œil est fréquemment abusé par le singulier phénomène que l'on désigne sous le nom de *mirage*. Au commencement de juillet, où M. Hamilton traversa ces plaines, l'herbe y était brûlée par le soleil; mais en hiver elles sont inondées, et certains endroits sont alors recouverts de 3 à 4 pieds d'eau.

M. Hamilton décrit ainsi ces effets de mirage qui ne se produisent, on le sait, que dans les plaines d'une vaste étendue : « Nous étions partis de Konièh à six heures du matin; à mesure que nous avancions, et surtout vers les neuf heures, le phénomène devenait plus prononcé, et l'illusion plus complète. A diverses reprises Dimitri s'écria qu'il y avait de l'eau devant nous à moins d'un quart de mille; et après avoir été dix fois désappointé, il répétait encore : « Bien, bien! mais cette fois-ci c'est certainement de l'eau, » — désignant du doigt une apparition nouvelle, qui n'était qu'une nouvelle illusion. Si nous nous retournions du côté de Konièh, l'effet devenait surtout très remarquable; car on voyait distinctement une image renversée des minarets et des arbres au-dessous des objets mêmes, pareille à la réflexion des rives d'un lac ou d'une rivière à la surface de l'eau. A mesure que la journée avançait, l'atmosphère devenait plus vaporeuse; et je remarquai que la moindre inégalité partielle, que la moindre ondulation de la plaine, que même un petit monceau de terre ou de fumier à une faible distance, produisait l'apparence trompeuse d'un amas d'eau. Une maison, ou tout autre objet éloigné d'un mille ou plus et s'élevant au-dessus de la ligne de l'horizon, paraissait suspendu dans l'air, à moins que le sommet n'en fût assez élevé pour dépasser l'ondulation percep-

tible de l'atmosphère : dans ce dernier cas, une portion seulement de la base disparaissait. L'effet du mirage était aussi accru par les ondulations des couches chaudes et froides de l'air, et il obéissait au vent comme les vagues à la surface de l'eau, ce qui produisait l'effet d'un mirage mouvant assez semblable aux jets ondoyants d'une aurore boréale.

» Ces phénomènes peuvent ainsi se diviser en deux classes : l'apparition trompeuse de l'eau, et l'élévation apparente des objets au-dessus de leur position réelle. Ces deux effets semblent être produits par l'inégalité de puissance réfrangible des différentes couches de l'air plus ou moins raréfiées, et peut-être sont-ils augmentés par le plus ou moins d'humidité de ces couches superposées. Or, comme cette différence réfrangible n'existe qu'à quelques pieds du sol échauffé qui l'a produit, il s'ensuit qu'en général le mirage ne se montrera que dans une plaine d'une étendue considérable où l'œil est près du sol, et où aucun objet ne s'interpose pour empêcher les rayons réfractés d'arriver de l'horizon à l'œil à travers nombre de couches d'air différemment raréfiées (1). »

Après avoir examiné les montagnes volcaniques de *Karabounar* situées vers l'extrémité Sud-Est de l'ancienne Lykaonie, le voyageur continue d'avancer vers *Ak-Seraï ;* la route, qui depuis Kara-Hissar avait été constamment dirigée à l'Est-Sud-Est, se relève ici presque directement au Nord. A cinq heures d'Ak-Seraï vers le Sud-Est, il y a des ruines anciennes que M. Hamilton croit pouvoir identifier avec le site de *Nazianzus*, ville qui n'est d'ailleurs notée que pour avoir

(1) Hamilton, vol. II, p. 211

donné naissance à un des Pères de l'Église; la distance connue par les itinéraires de Nazianze à *Archelaïs* conduit précisément à Ak-Seraï, qui semble ainsi devoir représenter cette ancienne colonie de l'empereur Claude, quoiqu'on n'y trouve aujourd'hui nul vestige de l'époque romaine. Cette opinion avait été déjà émise par le colonel Leake, et M. Hamilton la fortifie par de nouvelles considérations (1).

Pline, d'après les autorités qu'il a compilées, dit qu'*Archelaïs* était arrosée par le Halys. Or, Ak-Seraï est à dix-huit lieues au moins dans le Sud-Ouest de ce fleuve; et la rivière qui la traverse, nommée par les Turks *Beïas-sou*, ou la Rivière Blanche, va se perdre, huit lieues plus bas, dans le grand lac salé de Touzla, le *Tatta Lacus* des anciens. Il y a là une difficulté que M. Hamilton nous paraît expliquer très heureusement. Le sens du mot Halys est celui de *rivière salée*, et cette dénomination générique a bien pu s'appliquer également à un courant qui va se jeter dans un vaste amas d'eau saumâtre après avoir traversé des terrains imprégnés de sel. On sait que Pline croyait à l'existence d'une branche méridionale du Halys, — c'est sur cette branche qu'Archelaïs aurait été située, — et c'est une des plus importantes corrections apportées par les explorations récentes dans la géographie de cette partie de l'Asie-Mineure, d'avoir constaté que cette prétendue branche du fleuve, née d'une simple équivoque et que l'on voit représentée sur toutes les anciennes cartes, n'existe réellement pas.

M. Hamilton, ayant descendu la vallée du *Beïas-sou*, arriva aux bords du grand lac, dont le nom turk de

(1) Hamilton, vol II, p. 230 et suiv.; Leake. *Tour in Asia Minor* p. 75.

Touz-Gheul ne signifie autre chose que *Lac Salé*. Il est bordé, surtout du côté du Sud où la rivière d'Ak-Seraï vient s'y perdre, de terrains marécageux recouverts d'une cristallisation saline ; en hiver, ces terrains sont inondés, et le lac prend des dimensions beaucoup plus étendues. L'eau en est tellement saturée de sel, que les gouttes qui jaillissaient sur les habits du voyageur y laissaient en se séchant une petite masse de sel pur. En hiver, quand les ruisseaux des hauteurs voisines viennent s'y mêler et le remplir, la proportion de matière saline est beaucoup moins considérable (1).

Notre voyageur longe dans toute son étendue le bord oriental du lac jusqu'à *Kodj-Hissar*, petite ville située vers l'extrémité Nord, et dont la principale industrie est l'exploitation de cette grande saline naturelle. Un fait géologique que M. Hamilton signale comme digne d'attention est la relation qui paraît exister ici entre les dépôts de sel gemme et les formations de grès rouge. Déjà, l'année précédente, il avait observé la même simultanéité dans le Pont, et tous les gîtes de sel gemme que l'on connaît en Europe se montrent dans des conditions analogues. « Un autre fait intéressant que présente la géologie des environs du Lac Salé, ajoute le voyageur, est l'existence d'une masse de granite gris dans la colline sur laquelle est bâti le château de Kodj-Hissar. Ce granite s'y est fait jour à travers les grès rouges et bruns qu'il a relevés dans une position inclinée, en même temps qu'il projetait un grand nombre de petites veines filamenteuses dans la roche

(1) Hamilton, II, 237.

adjacente, apportant ainsi une nouvelle preuve de la formation postérieure du granite (1). »

Le passage d'une simple rangée de hauteurs granitiques qui domine à l'Est Kodj-Hissar, et forme, à une hauteur de 1,400 mètres, la séparation entre la région des steppes et le bassin du Halys, transporte rapidement le voyageur au milieu d'une nature toute nouvelle. La pente des vallées se couvre d'une riche verdure, entretenue par de nombreux cours d'eau qui se dirigent vers le fleuve; la végétation reprend de la vigueur et de l'éclat; le pays présente de nouveau un caractère volcanique, et les détritus des roches ignées contribuent à la fertilité du sol où les eaux les entraînent.

(1) Hamilton, II, 238.

(*La fin au prochain numéro.*)

———

Compte-rendu *des Recettes et des Depenses de la Societe pendant l'exercice* 1844-1845.

Recettes.

Reliquat du compte de 1843-1844; intérêts des fonds placés; souscription du Roi; renouvellement des souscriptions annuelles et produit des diplômes délivrés aux nouveaux membres; ente du Recueil des Mémoires et du Bulletin.	8,628fr. 60c

Dépenses.

Frais d'agence, d'administration, de loyer; impression des Mémoires et du Bulletin, et gravure des planches; médailles décernées en 1844. . .	8,495 85
En caisse le 19 décembre 1845.	132fr. 75c.

Plus, une inscription de 600 fr. de rente 5 p. 100.

Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par l'Assemblee générale.

Signé Chapellier.

Paris, le 19 décembre 1845.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT.

Séance du 7 novembre 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Dr Robecchi et M. Légé, admis récemment dans la Société, lui adressent des remerciements et promettent de concourir à ses travaux.

M. le ministre de la guerre adresse un exemplaire de l'ouvrage de M. le lieutenant-colonel Daumas, intitulé : *le Sahara algérien*. M. le ministre ajoute que cette publication, faite sous ses auspices, donne des renseignements plus détaillés que ceux connus jusqu'à ce jour sur la partie méridionale de l'Algérie, et il pense qu'elle pourra être consultée avec intérêt par les membres de la Société.

M. le professeur Lüdde écrit à la Société pour lui renouveler ses offres de services, et pour lui exprimer le désir de recevoir ses communications et celles de ses membres dans l'intérêt de la géographie.

M. de Khanikoff écrit à la Société pour lui exprimer

ses remerciements au sujet de la mention honorable qu'elle a faite de ses travaux sur l'Oural, et il lui adresse, au nom de son frère, une Notice sur les steppes kirghises avec une carte où sont consignés les résultats des dernières découvertes dans le nord-ouest du Touran. M. de Khanikoff offre en même temps ses services à la Société, et il l'informe que son frère, qui se trouve maintenant au Caucase, se félicitera de pouvoir être utile à ses travaux.

M. le vicomte de Santarem offre la suite des publications de la Société royale maritime de Lisbonne.

Sur la proposition de M. Jomard, M. le baron Roger est nommé membre de la commission spéciale chargée de rédiger des instructions pour le voyage de M. Raffenel dans l'intérieur de l'Afrique.

M. Rochet d'Héricourt, récemment de retour de son voyage au Choa, assiste à la séance. M. le Président lui adresse les félicitations de la Société, et l'invite à vouloir bien faire une communication au sujet de ce voyage. M. Rochet donne verbalement quelques détails, et annonce qu'il fera une lecture à la prochaine séance. Il met sous les yeux de l'assemblée une armure complète et plusieurs objets curieux qu'il a reçus en don du roi de Choa.

M. Berthelot lit une Notice sur l'exploration du Pilcomayo, ordonnée par le gouvernement bolivien. Cette Notice est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard donne lecture d'un écrit intitulé : *Remarques sur une pierre écrite trouvée dans l'intérieur d'un grand tumulus américain.* Il rappelle les observations qu'il a déjà faites sur ce sujet en 1839, et qui sont publiées dans l'ouvrage de M. Vail sur les Indiens de l'Amérique du Nord ; il ajoute de nouveaux

signes à ceux dont il a fait voir l'identité avec ceux qui sont gravés sur les rochers de l'Afrique septentrionale de la main des Touariks, comme étant l'écriture de la langue libyenne usitée depuis Syouah jusqu'à l'extrémité de l'Atlas, et il expose les raisons qui lui font penser que la pierre américaine peut avoir la même origine.

M. d'Avezac, après avoir rappelé la lecture qu'il a faite à la Société, dans ses séances des 7 et 21 février 1845, de sa Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du xve siècle, présente un résumé succinct des objections contenues dans le Mémoire en réponse lu par M. le vicomte de Santarem dans la séance du 7 mars, et qui vient d'être publié dans les journaux de Lisbonne; il communique ensuite brièvement à la Société les textes historiques qui lui paraissent réfuter les objections élevées contre les conclusions qu'il avait énoncées, et qu'il croit devoir maintenir dans toute leur étendue.

M. le vicomte de Santarem présente plusieurs observations sur la communication de M. d'Avezac, et se réserve d'y répondre ultérieurement par écrit et d'une manière plus développée.

Séance du 21 *novembre* 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard donne communication d'une lettre d'Égypte, annonçant que M. Husson et M. Figari offrent à la Société la collection des échantillons des coupes de géologie, obtenues pendant leur voyage en Nubie. Il

communique la suite de la relation du voyage qui lui a été adressée par M. Hasson.

Le même membre donne lecture : 1° d'un rapport de M. Abeken, compagnon de voyage du Dr Lepsius, sur leur voyage dans la Nubie supérieure; 2° d'une relation succincte du voyage de feu M. Sainte-Croix Pajot et de M. Alciati, de Mokha vers Sana et Mareb. Il fait remarquer dans le premier document l'importance de l'observation, faite par le voyageur prussien, d'une sorte de nilomètre pratiqué en Nubie à une époque reculée, et il signale aussi l'opinion des nouveaux voyageurs sur l'antériorité de la civilisation et des arts de l'Égypte, opinion qu'il a constamment professée. Ces documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Berthelot lit la traduction d'une Notice sur l'exploration du Maragnon et de ses affluents, le Guallaga et le Pastaza, par quatre bateaux à vapeur, sous le commandement de M. Klausse, agent d'une Compagnie de commerce de Philadelphie. — Cette Notice est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Rochet d'Héricourt lit un résumé de la partie géographique de son voyage au royaume de Choa, et il communique les résultats de ses observations. M. Rochet fait aussi don au musée de la Société de divers objets curieux qu'il a rapportés de son voyage.

Sur la proposition de M. le Président, la Commission centrale fixe le jour de la prochaine assemblée générale au 19 décembre. — M. Rochet d'Héricourt est prié de faire une lecture à cette séance.

Séance du 5 décembre 1845.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique adresse à la Société un exemplaire de la Monographie de l'Église de N.-D. de Noyon.

M. Jacobs écrit à la Société pour lui faire hommage de sa carte du théâtre des croisades, et de la Notice qui l'accompagne. M. Jacobs prie M. le Président de lui accorder la parole dans cette séance pour répondre aux critiques qui ont été faites de son travail par un de ses collègues.

M. le vicomte de Santarem offre à la Société la suite du Recueil de l'association maritime et coloniale de Lisbonne, ainsi qu'une relation de la navigation, des faits et succès des Croisés partis pour la Terre-Sainte en 1189, écrite en latin par un des croisés, et traduite en portugais par J.-B. da Silva Lopes, membre de l'Académie royale des sciences de Lisbonne.

M. de la Roquette offre, au nom de l'auteur, une Description des ms. français du moyen-âge de la bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une Notice historique sur cette bibliothèque par N.-C.-L. Abrahams, professeur à l'Université de Copenhague. — M. Roux de Rochelle est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. Jacobs lit une Note en réponse aux observations critiques que M. Vivien de Saint-Martin a faites sur sa carte du théâtre des croisades. Cette lecture donne lieu à diverses observations de la part de plusieurs membres, et M. Vivien y fait verbalement une réplique succincte. La note de M. Jacobs est renvoyée au comité du Bulletin, conjointement avec la réponse de M. Vivien.

M. Jomard lit la suite de la relation du voyage en Arabie et en Égypte, exécuté en 1844 et 1845 par MM. Sainte-Croix Pajot et Alciati de Grillion. – Renvoi de cette communication au comité du Bulletin.

M. le Président annonce que M. le vice-amiral Halgan, vice-président de la Société, se fera un plaisir de présider la prochaine assemblée générale en l'absence de M. le baron de Humboldt.

La Commission centrale règle ainsi qu'il suit l'ordre du jour de cette séance :

Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1845, par M. le secrétaire général;

Une scène de mœurs en Abyssinie, par M. Rochet d'Héricourt;

Considérations générales sur l'avenir du commerce de la mer Rouge, par M. Lefebvre.

Assemblée générale du 19 *décembre* 1845.

La Société de géographie a tenu sa 2e assemblée générale de 1845, le vendredi 19 décembre, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le vice-amiral Halgan, directeur général du Dépôt de la marine, en l'absence de M. le baron Alexandre de Humboldt, président de la Société.

M. le Président ouvre la séance par un discours dans lequel il fait ressortir les avantages scientifiques résultant de l'appui mutuel que se prêtent l'hydrographie et la géographie, et il félicite la Société de ses efforts constants pour encourager les découvertes géographiques.

M. Duflot de Mofras, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière assemblée générale, et

communique la liste des cartes et des ouvrages déposés sur le bureau.

M. le Président rappelle les noms des membres admis depuis la dernière assemblée générale, et il propose l'admission de deux nouveaux candidats.

M. Vivien de Saint-Martin, secrétaire général de la Commission centrale, lit la Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1845. Il passe en revue dans cette Notice les principaux voyages exécutés dans les diverses parties du monde, et il signale les publications les plus importantes faites dans le cours de la même année.

M. Rochet d'Héricourt, arrivé récemment d'un voyage en Abyssinie, lit une Notice sur les mœurs et les usages religieux dans le royaume de Choa, et il attribue à la religion chrétienne la supériorité de civilisation qui élève les Abyssins au-dessus des autres peuples de l'Afrique.

L'heure avancée ne permet pas à M. Lefebvre de lire une Notice sur l'avenir du commerce dans la mer Rouge.

M. de La Roquette, président de la section de comptabilité, présente, en l'absence de M. le trésorier, le compte-rendu des recettes et des dépenses pour l'exercice de 1844-1845.

L'assemblée procède à l'élection de deux membres de la Commission centrale, et elle nomme pour remplir les deux places vacantes MM. Letronne et Lebas, membres de l'Institut.

La séance est levée à 10 heures.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 novembre 1845.

M. de Mauroy, ancien avocat aux conseils et à la cour de cassation.

M. Ferdinand Bascans, professeur d'histoire et de géographie à l'école égyptienne de Paris.

Séance générale du 19 *décembre.*

M. Levi Alvarès, professeur de littérature et d'histoire, etc.

M. Maury, sous-bibliothécaire de l'Institut.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 *octobre* 1845.

Par le Ministère de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur. N°s 265 à 275, juin et juillet 1845.

Par la Société ethnologique de New-York : Transactions of the American Ethnological Society. 1 vol. in-8. New-York, 1845. — 1. Notes on northern Africa, the Sahara and Soudan, by William B. Hodgson, in-8. New-York, 1844. — 2. American Antiquities, and researches into the origine and history of the red race, by Alexandre W. Bradford. New-York, 1841. in-8. — 3. Rambles in Yucatan, or notes of travels through the Peninsula, including a visit to the remarkable ruins of Chi-Chen, Kabah, Zagi, and Uxmal, with numerous illustrations. By B. M. Norman. New-York, 1844. in-8. — 4. The climate of the United States and its endemic influences, by Samuel Forry, M. D. New-York, 1842. in-8.

Par l'Association Britannique pour l'avancement des sciences : Report of the fourteenth meeting of the

British Association for the advancement of Science. Londres 1845, 1 v. in-8.

Par M. Biot : Note sur deux cartes chinoises représentant les travaux du fleuve Jaune et du Grand-Canal.

Par M. Noël des Vergers. — L'Univers pittoresque, Arabie. 16e et 17e livraisons.

Par les auteurs et éditeurs : Revue de l'Orient; Bulletin de la Société orientale, septembre 1845. — Journal asiatique, août 1845. — Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques, août 1845. — Journal des Missions évangéliques, septembre 1845. — L'Echo du monde savant.

Séance du 17 octobre.

Par l'Institut du Brésil : Revista trimensal de historia e geografia, ou Jornal do Instituto historico e geografico brazileiro, nos 23 et 24

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : Mémoires de cette Académie pour l'année 1843, Berlin 1845, 1 vol. in-4. — Comptes-rendus des séances de de cette Académie, juillet à décembre 1844; janvier à juin 1845, in-8.

Par M. Coulier : Atlas général des phares et fanaux, à l'usage des navigateurs, publié sous les auspices de S. A. R. Mgr le prince de Joinville, 6e livraison. — L'Autriche maritime, in-folio.

Par M. F. Chassériau : Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois. Paris, 1845, 2 vol. in-8.

Par M. le capitaine Lafond : Voyages autour du monde et naufrages célèbres, t. VIII et dernier, avec gravures, in-8. Paris, 1844.

Par M. Roux de Rochelle : Poëmes et mélanges littéraires. Paris, 1845, 1 vol. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, septembre 1845. — Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes, t. IV, 1844, in-8. — L'Echo du monde savant.

Séance du 7 novembre 1845.

Par M. le ministre de la guerre : Le Sahara algérien, études géographiques, statistiques et historiques sur la région au sud des établissements français en Algérie, ouvrage rédigé sur les documents recueillis par les soins de M. le lieutenant-colonel Daumas, directeur central des affaires arabes à Alger, et publié avec l'autorisation de M. le maréchal duc de Dalmatie. 1 vol. in-8 avec deux cartes, dont une en 2 feuilles.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur (nos 276 à 282).

Par la Société royale d'agriculture de Londres : The Journal of the Royal Agricultural Society of England. Volume V, part II.

Par M. de Khanikoff : Notice sur les steppes kirghises avec une carte. Brochure in-8. (en russe).

Par M. Fortin d'Ivry : L'Algérie. — Son importance, sa colonisation, son avenir. Paris, 1845. Brochure in-8.

Par M. le docteur Eugène Robert : Sur le monument et les ossements celtiques découverts à Meudon en juillet 1845, par M. Serres. Broch. in-4.

Par les auteurs et éditeurs : Annaes maritimos et coloniaes portuguezas, Nos 1 et 2. Lisboa, 1845.—Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, septembre 1845. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, octobre, 1845 — Revue de l'Orient. Bulletin de la Société orientale, octobre 1845. — Journal des missions évangéliques, octobre 1845.

— Journal d'éducation populaire, septembre 1845.
— L'Echo du monde savant.

Séance du 21 *novembre* 1845.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, octobre 1845. — Bulletin de la Société géologique de France, septembre 1845. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, novembre 1845. — Annales de la propagation de la foi, novembre 1845. — Recueil de la Société polytechnique, mars et avril 1845. — L'Écho du monde savant.

Séance du 5 *décembre* 1845.

Par le Ministère de l'instruction publique : Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon. Plan, coupes, élévations et détails levés, mesurés et dessinés par Daniel Ramée. Texte par M. Vitet, membre de l'institut. Publiée par ordre du Roi, et par les soins de M. le ministre de l'instruction publique. 1 vol. in-4 avec atlas grand in-fol.

Par M. Jacobs : Notice sur la carte générale du théâtre des croisades, in-fol. avec une carte.

Par M. Isidore de Löwenstern : Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad. Broch. in-8 avec planches.

Par M. le vicomte de Santarem : Relação da derrota naval, façanhas e successos dos Cruzados que partirão do Escalda para a Terra Santa, no anno de 1189. Escrita em latim por hum dos mesmos cruzados. Traduzida et annotada por J.-B. da Silva Lopes, Lisboa, 1844. In-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annaes maritimos e

coloniaes, n° 3. Lisboa, 1845. — Revue de l'Orient, novembre 1845. — Recueil de la Société polytechnique, mai 1845. — L'Echo du monde savant.

Séance générale du 19 *décembre* 1845.

Par le Ministère des affaires étrangères : Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Taylor, Nodier et de Cailleux. Bretagne, de la 13e à la 73e livraison ; Picardie, de la 98e à la 121e liv. ; Dauphiné, de la 17e à la 33e liv. ; Champagne, de la 8e à la 45e liv.

Par le Ministère de la marine : Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, exécuté pendant les années 1837 à 1840, sous le commandement de M. Dumont d'Urville. Zoologie, 15e et 17e livraisons; Botanique, 9e et 10e liv.; Anthropologie, 6e liv. in-fol. ; Histoire du voyage, t. VIII, in-8 ; Botanique, tome 1er, in-8. — Voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus* pendant les années 1836-1839, par M. Abel du Petit-Thouars. Histoire naturelle, 11e, 12e, 13e et 14e livraisons. — Atlas hydrographique de ce voyage par M. de Tessan, ingénieur-hydrographe, publié par ordre du Roi sous le ministère de M. le baron de Mackau, 1845. —Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette de S. M. *la Bonite*, commandée par M. Vaillant, capitaine de vaisseau. Histoire naturelle et Zoologie par MM. Eydoux et Souleyet, médecins de l'expédition. — Plan du port d'Acapulco, n° 1045. — Carte de l'île Mayotte, n° 1046. — Essai sur la loi des tempêtes et des coups de vent appliquée aux mers des Indes et de la Chine, par H. Pinddington ; traduit de l'anglais par M. Fernier

Duplan, capitaine de corvette. Broch. in-8., 1845.

Par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg : Mémoires de l'Académie, 6e série ; sciences politiques, histoire, philologie, tome V, 5e et 6e liv. — Mémoires par divers savants, lus dans les assemblées, tome IV, 6e livr. — Bulletin de la classe physico-mathématique, tome IV, Nos 8 à 24. — Bulletin de la classe historico-philologique, tome II, Nos 16 à 24.

Par la Société royale géographique de Londres : Journal de cette Société, 15e vol., 2e part., in-8.

Par M. le professeur Abrahams : Recueil des manuscrits français de la Bibliothèque royale de Copenhague, 1 vol. in-4.

Par M. de Mauroy : Du commerce des peuples de l'Afrique septentrionale dans l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes, comparé au commerce des Arabes de nos jours. Paris, 1845. Broch. in-8.

Par M. Gérard : De la Zoogénie et de la distribution des êtres organisés à la surface du globe. Paris, 1845. Broch. in-8.

Par M. Lourmand : Tableau théorique et figuratif du système métrique, 1 feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Journal asiatique, septembre et octobre 1845. — Bulletin de la Société géologique de France, octobre 1845. — Nouvelles annales des voyages, octobre 1845. — Boletin enciclopedico de la Sociedad economica de Amigos del pais de Valencia, août 1845. — Recueil de la Société polytechnique, juin 1845. — Annales maritimes et coloniales, novembre 1845. — Journal d'éducation populaire, octobre et novembre 1845. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, décembre 1845. — L'Écho du monde savant.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IVe VOLUME DE LA 3e SÉRIE.

Nos 7 à 12.

(Juillet à Décembre 1845.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Notice sur Madagascar par M. Bona-Christave, lieutenant de vaisseau. 5

Rapport sur les ouvrages de *M. Desjobert*, intitulés : *La Question d'Alger* 1837), *l'Algérie en* 1838, *et l'Algérie en* 1844 ; par M. Cortambert. 34

Extrait d'une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie. 43

Sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie, par M. A. d'Abbadie (suite et fin) 65

Voyage de M. *Middendorff* à Oudskoï et aux îles Schantar. (Extrait du Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg par M. Daussy) 74

Rapport sur la fin de l'expédition à Oudskoï, aux îles Schantar, et à travers la chaine des montagnes de l'Est, par M. *de Middendorff*. (Extrait du Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg par M. Salicis, enseigne de vaisseau). 86

Rapport sur le relief du Mont-Blanc, exécuté par M. Séné. (Commissaires : MM. Jomard, *rapporteur*, Albert-Montémont, Eyriès, *absent*, et le colonel Coraboeuf ; MM. Vivien et Berthelot, *adjoints*. 105

Annonce. — Grammaire générale ou Philosophie des langues, etc., par *M. Albert-Montémont*. 114

Sur les Phéniciens. (Extrait des nouveaux Éclaircissements qui doivent compléter les *Religions de l'antiquité*, etc., du Dr Creutzer, traduit par M. Guigniaut. 121

Sur les races humaines et sur les langues. (Aperçus ethnographiques, extraits du *Cosmos*, ou *Essai d'une description physique du monde*, par M. A. de Humboldt.). . . . 145

Notes sur l'article précédent. (*Communiqué par M. Guigniaut.*). 155

Voyage au Bahr-el-Abiad, par M. J. Lafargue. — Extrait d'une lettre de M. le Dr *Perron*. (*Communiqué par M. Jomard.*). 159

Rapport de M. le Rd Dr Abeken, compagnon de voyage du Dr *Lepsius*, fait à la Société égyptienne du Kaire, en assemblée générale, sur leur voyage en Nubie, et adressé par M. le Dr *Perron*. (*Communiqué par M. Jomard.*). . . . 168

Extrait d'une lettre de M. le général Marey sur son expédition dans le désert. 180

Résumé d'un voyage en Arabie et en Égypte, exécuté en 1844 et 1845, par MM. Sainte-Croix Pajot et d'Alciati de Grilhon.. 185

Communication de M. Rochet d'Héricourt sur son voyage au Choa 208

Exploration du Pilcomayo. — Extrait du *Restaurador* de Bolivie, par M. Berthelot. 218

Discours prononcé aux obsèques de *M. Warden*, par M. Roux de Rochelle. 226

Détermination de la position de Saka, en Abyssinie, d'après les observations de *M. A. d'Abbadie*, par M. Daussy . . 230

Discours prononcé par M. le vice-amiral Halgan, pair de France, directeur-général du Dépôt de la marine, à l'Assemblée générale du 19 décembre 1845. 241

Notice sur le progrès des découvertes géographiques et les travaux de la Société de géographie pendant l'année 1845, par M. L. Vivien de Saint-Martin, secrétaire-général de la Commission centrale. 246

La Collection géographique de la Bibliothèque royale en 1845, par M. Jomard. 301

Les Mœurs religieuses dans le royaume de Choa, par M. Rochet d'Héricourt. 317

Considérations générales sur l'avenir du commerce de la mer Rouge, par M. Lefebvre. 329
Voyage en Asie-Mineure de M. *Will. J. Hamilton*, 1835-37. — Fragment inédit d'une histoire géographique de l'Asie-Mineure, par M. L. Vivien de Saint-Martin, secrétaire-général. 336
Compte-rendu des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'exercice 1844-1845. 368

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (de juillet à décembre 1845.). . . . 58, 116, 181, 233, 269 et 369
Procès-verbal de la séance générale du 19 décembre 1845. . 374
Membres admis dans la Société. . 62, 184, 238, 276, et 376
Ouvrages offerts à la Société. . . . . 62, 120, 238 et *ibid.*
Table des matières contenues dans le IVe volume. 382

FIN DE LA TABLE DU 4e VOLUME.

NATURAL HISTORY

Erratum pour le cahier précédent

Page 255, ligne 12 : *Asdad*, lisez *Asdod*.